

OUVRAGES DU R. P. FABER



| | |
|------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| Bethléem, ou le Mystère de la sainte Enfance. 2 vol. in-12. | 6 » |
| Le Précieux Sang, ou le Prix de notre Salut. In-12. | 3 50 |
| Conférences spirituelles. 1 vol. in-12. | 3 50 |
| La Bonté (extrait des <i>Conférences</i>). In-12 illustré. | 1 » |
| Le Pied de la Croix, ou les Douleurs de Marie. 4 vol. in-12. | 3 50 |
| Le Saint-Sacrement, ou les œuvres et les voies de Dieu. 2 vol. in-12. | 6 » |
| Tout pour Jésus, ou les voies faciles de l'amour divin. 1 vol. in-12. | 3 » |
| Le Purgatoire (extrait de <i>Tout pour Jésus</i>). 4 vol. in-12 illustré | 4 » |
| Progrès de l'Âme dans la Vie spirituelle. In-12. | 3 50 |
| Le Créateur et la Créature, ou les merveilles de l'amour divin. 1 vol. in-12. | 3 50 |
| De la Dévotion au Pape. In-12. | 0 30 |

Esprit du P. Faber, supérieur de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri de Londres; extraits de ses œuvres classés méthodiquement et présentant un exposé de sa doctrine; précédé d'une introduction par Léon GAUTIER et suivi de tables analytiques de toutes les œuvres du P. FABER, par l'abbé RAMBAUD, curé du diocèse de Bordeaux. 1 vol. in-12 3 50

R. P. Frédéric-William FABER
Supérieur de l'Oratoire de Saint-Philippe-de-Néri de Londres
Docteur en Théologie

TOUT POUR JÉSUS

OU

VOIES FACILES DE L'AMOUR DIVIN

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA 5^e ÉDITION

PAR

M. F. DE BERNHARDT

(Cette traduction est la seule reconnue et autorisée par l'auteur)

QUATORZIÈME ÉDITION

PARIS

PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1914

Droits de traduction et de reproduction réservés



271 Ce qu'il faut demander
dans la prière.

300 louer Dieu c'est ...

309 

TOUT POUR JÉSUS

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Paris, le 13 octobre 1854.

Monsieur,

Je vous prie d'agréer mes remerciements pour la bonté que vous avez eue de m'offrir le livre que vous venez d'éditer sous ce titre : *Tout pour Jésus*, par le P. FABER. Il règne dans cet ouvrage un accent de foi et une onction de piété qui émeuvent l'âme et lui font le plus grand bien. L'auteur sait rendre la dévotion aimable en la présentant sous son vrai jour, et il fait connaître à ses lecteurs, avec beaucoup de science, les voies qui mènent sûrement à Dieu. Son livre, écrit pour la gloire de Notre-Seigneur, me paraît propre à atteindre son but et utile aux pieux fidèles.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

† M. D. AUGUSTE, Archevêque de Paris.

R. P. Frédéric-William FABER
Supérieur de l'Oratoire de Saint-Philippe-de-Néri de Londres
Docteur en Théologie

TOUT POUR JÉSUS

OU

VOIES FACILES DE L'AMOUR DIVIN

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA 5^e ÉDITION

PAR

M. F. DE BERNHARDT

(Cette traduction est la seule reconnue et autorisée par l'auteur)

QUATORZIÈME ÉDITION

PARIS

PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1914

Droits de traduction et de reproduction réservés

AUX FIDÈLES

DE L'ORATOIRE DE SAINT-PHILIPPE-DE-NÉRI

(A LONDRES)

MES CHERS AMIS, MES BIENFAITEURS,

Plus d'un motif m'invite à vous offrir la dédicace de ce petit livre. Je voudrais qu'il demeurât comme un monument de ma reconnaissance pour les relations affectueuses que vous avez bien voulu entretenir avec les enfants de Saint-Philippe-de-Néri, relations auxquelles se rattachaient les intérêts les plus sacrés et partant les plus chers de vos existences. Pendant plus de quatre ans vous avez fait votre cause de la nôtre, vous avez triomphé de nos succès, et vous avez gémi sur nos afflictions, comme s'il se fût agi des vôtres ; tandis que, de notre côté, vous le savez, nous prenions à vos douleurs et à vos inquiétudes, à vos angoisses et à vos épreuves toute la part que nous permettait la mesure de notre charité, et nous en allégions le poids autant qu'il est donné à un cœur de soulager un autre cœur en Jésus-Christ.

Les sacrements, la prière et la prédication de chaque

jour ont formé le triple lien qui nous unissait si étroitement ; jusque-là que nous en étions venus à n'avoir tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme, confondant nos pensées et nos émotions, nos douleurs et nos joies, nos espérances et nos craintes dans le sein de notre père commun, saint Philippe. Nous savions tous cependant que ces douces relations ne devaient pas durer toujours. Ainsi que l'Apôtre des Gentils à Rome, nous étions comme prisonniers dans une maison qui n'était pas la nôtre, et notre adorable Sauveur, dans son auguste sacrement, était humilié au delà, non de ce que sa miséricorde lui permet de supporter pour nous, mais de ce que notre amour nous permettait de supporter pour lui. Mais les circonstances, dans cette immense ville, ne laissent pas toujours aux catholiques une entière liberté dans le choix du séjour qu'ils destinent à leur Dieu et à eux-mêmes. Pendant deux ans, mille efforts furent tentés pour procurer à notre Saint un abri près du champ de ses premiers travaux. Enfin nos démarches et nos tentatives n'ayant point eu de succès, nous avons dû nous soumettre et adorer la volonté de Dieu. Voilà comment nous avons été entraînés dans une autre partie de ce désert habité.

J'ai donc une autre intention en vous dédiant ce livre : c'est de prendre congé d'une grande partie d'entre vous ; et je désire que cet ouvrage ne soit pas seulement un gage de notre affection réciproque, mais aussi, qu'il répande autour de vous comme le parfum du Christ, et les fruits de sa bénédiction. Vous retrouverez dans ces pages des choses que vous avez entendues souvent, et dont la répétition vous a plus d'une fois fait sourire. Vous y lirez de douces pensées, de

suaves paroles sur Jésus et sur Marie, que nous avons dérobées aux saints pour les méditer ensemble. Plus d'une ligne vous semblera aussi vieille que la ritournelle d'une chanson favorite, ou la mélodie d'un cantique de l'Oratoire. Plus tard (si toutefois ces choses méritent un souvenir), ces pages vous rappelleront l'aspect simple et familier de l'antique chapelle, avec son autel où se pressaient les ministres de Dieu, et son rempart de confessionnaux rangés autour de Notre-Seigneur et de sa petite Jérusalem, avec son aimable image de notre Mère Immaculée, son tableau de saint Philippe au teint pâle, et tenant entre ses bras le Sauveur enfant; enfin avec son Crucifix qui semblait vivre, et au pied duquel une adoration presque perpétuelle amenait de pieux fidèles. Paroles et expressions, anecdotes et textes, tout, un jour, nous deviendra également précieux à vous et à moi, à cause des souvenirs qu'ils réveilleront dans nos cœurs : et peut-être Dieu daignera-t-il y attacher sa grâce pour allumer en nous son amour. Je pourrais en dire bien davantage, car la reconnaissance a des souvenirs fidèles, et les paroles coulent aisément de ses lèvres : mais un plus long discours ressemblerait à une apologie, et pour vous qui nous connaissez si bien, il serait superflu.

Nous avons appris ensemble à aimer Jésus. Nous nous sommes instruits et aidés mutuellement. Chaque mois qui s'écoulait, chaque fête qui revenait avec ses neuvaines, ses octaves et ses triduums, avec ses conférences, ses prières et ses cantiques, rendait tous les jours plus vif notre amour pour notre doux Sauveur. Prions donc maintenant les uns pour les autres, afin que, nonobstant tous les changements et toutes les

VIII AUX FIDÈLES DE L'ORATOIRE DE LONDRES

séparations, nous restions attachés au Seigneur ; et que ce que nous nous sommes efforcés d'être dans notre chère retraite de l'ancien Oratoire, nous le devenions de plus en plus dans cette vie et dans l'autre. — Tout pour Jésus qui lui-même est Tout pour nous !

Fréd. W. FABER,
Prêtre de l'Oratoire.

Fête de saint Antoine de Padoue,
1854.

PRÉFACE

En offrant ce petit Traité au public, deux choses seules m'ont paru demander quelque explication. D'abord, je parle sans cesse de la Confrérie du Précieux-Sang (1). Cela vient de ce que cet ouvrage était destiné à servir de manuel spirituel aux membres de cette Société ; mais il n'en faut pas conclure qu'il ne puisse également être utile à tous les pieux catholiques. En second lieu, bien que j'espère de la charité de mes lecteurs qu'ils interpréteront les passages douteux ou obscurs de mon livre dans le sens seul qu'ont adopté les écrivains orthodoxes, je voudrais cependant me mettre en garde contre un malentendu. On pourrait me faire cette objection : « Toutes ces pratiques, toutes ces dévotions n'ont rapport qu'à l'amour affectif, et non à l'amour effectif ; » d'où l'on conclurait peut-être que je ne cherche qu'à inspirer l'un sans m'inquiéter de l'autre. Je reconnais que le véritable amour est essentiellement agissant, et qu'il implique la mortification, depuis ce degré de renon-

(1) On lira plus loin une notice sur cette confrérie.

cement à soi-même qui est nécessaire à tout chrétien pour éviter le péché mortel, jusqu'à cette parfaite abnégation que nous admirons dans les Saints, et qui paraît à des yeux peu clairvoyants toucher presque à l'extravagance. Il n'y a point de haute sainteté possible qui ne pratique la mortification bien au-delà du précepte rigoureux et de ce qu'exige la fuite du péché grave. Mais tel n'est point le sujet que je me propose de traiter ici. Mon but n'est point de montrer ce qui est parfait, mais ce qui est aisé. Je ne cherche pas à conduire les âmes dans les voies de la spiritualité la plus sublime; il y aurait de ma part autant de folie que de vanité à le tenter. Comme enfant de saint Philippe, je dois exercer mon ministère, principalement dans le monde, en faveur de ceux qui cherchent à demeurer chrétiens et à se sanctifier dans les conditions ordinaires de la vie. C'est à ces hommes que je m'adresse, et je leur propose non pas des sacrifices au-dessus de leurs forces, mais des dévotions remplies d'attraits, qui contribueront à ranimer leur ferveur, à exciter leur amour, et à augmenter pour eux cette douceur ineffable qu'offre la pratique de la religion et des devoirs qu'elle impose. Je désire faire paraître la piété belle et douce à ceux qui, pour être pieux, ont, comme moi, besoin de pareils secours. Je n'ai point osé porter mes vues plus haut. Si cet ouvrage augmente dans un seul cœur la flamme de son amour pour notre adorable Sauveur, quelque peu que ce soit, Dieu aura béni et le livre et l'auteur bien au-delà de leurs mérites.

Sydénham Hill, fête de saint
Philippe de Néri, 1853.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION

Une édition considérable de ce livre ayant été épuisée dans le cours du mois qui a suivi sa publication, j'ai mis tous mes soins à préparer celle-ci, et j'ai suivi autant que possible, dans ce travail, les avis d'une judicieuse critique. En remerciant les amis et les étrangers qui m'ont favorisé de leurs lumières, j'aime à reconnaître les obligations toutes spéciales que je dois à Monseigneur l'Évêque de Birmingham, pour la bienveillance qu'il m'a témoignée. Qu'on me permette de saisir cette occasion pour le remercier de cette même bonté, je devrais dire de cette indulgence dont il a usé envers moi en d'autres circonstances, quand il se déroba à la multitude de ses travaux apostoliques pour mêler à la critique la plus judicieuse, aux avis les plus sages, quelques-unes de ces paroles d'affection et d'encouragement, si précieuses à un auteur converti, et dont, plus que tout autre, j'avais besoin.

En offrant de nouveau mon faible ouvrage aux ca-

tholiques d'Angleterre et d'Irlande, je désire leur exprimer combien j'ai été touché de l'accueil qu'il a reçu parmi eux. Je m'en réjouis, non à cause de l'honneur qui peut en rejaillir sur moi, mais parce que cet accueil m'a prouvé que le nom de Jésus ne peut être prononcé sans trouver un écho, et que la voix qui parle de lui, quelque faible qu'elle soit, suffit pour exciter, pour apaiser et pour gagner les cœurs. J'ai goûté, plus que toutes les louanges, le bonheur de voir que mon succès était dans mon sujet.

A l'Oratoire de Londres, fête du
saint nom de Marie, 1853.

PRÉFACE

DE LA QUATRIÈME ÉDITION

Dans cette édition, j'ai, suivant le désir d'un certain nombre de mes lecteurs, partagé les chapitres trop longs en paragraphes moins étendus. J'ai aussi opéré différentes modifications, et je remercie bien sincèrement ici ceux qui les ont réclamées : MMgrs les Évêques de Birmingham et de Southwark, Mgr News-ham, le P. Cardella du Collège-Romain, et également l'auteur de l'article, beaucoup trop indulgent, de la *Revue de Dublin*, qui contenait une critique très juste de quelques expressions inexactes. J'ai aussi retouché trois autres passages de mon livre, à la prière de

quelques supérieures de maisons religieuses envers lesquelles j'ai, pour ma publication de la *Vie des Saints des derniers siècles*, des obligations qu'il ne me sera jamais possible d'acquitter.

Pour ce qui est de la mortification, il m'a été fait quelques observations, dont le résultat final a été de me porter à plus de circonspection dans mes paroles en un endroit ou deux, et à introduire un paragraphe, qui a déjà paru dans la troisième édition. Mes lecteurs ont prêté à mon livre un but plus élevé que celui que je me suis proposé. Jamais il n'a été dans mes intentions d'en faire un traité complet de la vie spirituelle : il n'en est qu'une partie, comme l'indique son titre ; *Voies faciles de l'Amour divin*. Évidemment, les voies ardues n'entrent pas dans ce plan. Je ne me persuade pas qu'une personne, qui mettrait en pratique tous les enseignements qu'elle trouverait dans mon livre, vivrait d'une vie bien parfaite, ou, pour me servir du terme propre, marcherait à grands pas dans la voie de la perfection. Loin de là. Mais j'ose avancer que pour une âme pieuse aidée d'une direction sage, mon livre serait un guide qui la conduirait à la pratique de la mortification, et l'empêcherait de s'endormir dans une vie lâche et une trop facile dévotion. Après un long et consciencieux examen de ces observations, je me suis décidé à ne pas ajouter un chapitre sur la mortification, parce qu'il détruirait l'unité de mon livre, et, peut-être, en ferait manquer le but. Mon livre a vu le jour au sein de la ville la plus vaste de l'univers et, peut-être aussi, la plus adonnée au luxe, dans un siècle où la mollesse et l'amour de ses aises sont portés à un excès effrayant ; et je l'ai écrit pour combler un vide, pour offrir aux âmes faibles une nourriture légère, qui puisse prévenir les maladies chro-

niques, et préparer ces pauvres valétudinaires à l'aliment plus fort, plus substantiel d'une généreuse mortification. A ceux donc de mes amis et de mes frères dans le sacerdoce et la religion, qui m'ont fait l'observation, je répondrai, tout en conservant le respect que je dois à leur expérience et à leurs vertus : « Il y a des milliers d'âmes qui sont pour nous des sujets d'espérance; mais elles ne peuvent s'élever immédiatement aux hauteurs que vous occupez déjà; laissez-moi les guider vers vous; je ne puis prétendre à rien de plus. Puis, quand elles seront à votre portée, alors recevez-les de ma main et attirez-les plus haut, beaucoup plus haut, et aussi rapidement que vous pourrez : c'est mon vœu le plus ardent; il est au-dessus de mes forces de le réaliser! » Ou bien, pour me servir d'une autre comparaison : « Allez gagner bravement la haute mer, jetez-y vos filets aux poissons les plus gros, mais laissez-moi, humble pêcheur, me contenter du fretin des bas-fonds et des sables du rivage. »

De l'oratoire de Brompton, fête de saint
Vincent Ferrier, 1854.

NOTICE

SUR LA

CONFRÉRIE DU PRÉCIEUX SANG

La Confrérie du Précieux-Sang, aujourd'hui érigée dans l'église de l'Oratoire de Londres, a pris naissance dans les circonstances suivantes : Pendant son séjour à Saint-Wilfrid dans le comté de Strafford, le R. P. Faber, jugeant que la dévotion au Précieux-Sang serait en harmonie avec le génie du peuple anglais, établit une Association en son honneur, et, quand il fut devenu supérieur de l'Oratoire de Londres, il érigea la Confrérie actuelle, en vertu d'un rescrit pontifical, avec la permission du cardinal archevêque de Westminster (le 1^{er} janvier 1851). D'abord, l'Association ne compta guère d'autres membres que les habitués de l'Oratoire, mais elle se propagea rapidement dans d'autres localités, et aujourd'hui elle compte environ 17,000 associés, tant en Angleterre, qu'en Écosse et en Irlande, y compris une partie considérable des couvents et établissements religieux du royaume. D'autres Confréries ont été établies dans plusieurs villes, dans diverses paroisses ; à Londres, dans l'église de l'Assomption (Warwick-Saint), dans celle de Saint-Thomas (de Cantorbéry), à Julham, aussi bien qu'à l'Oratoire de Birmingham, à Liverpool et ailleurs. Monseigneur Cullen, archevêque de Dublin, a également obtenu un rescrit et érigé une Confrérie dans sa Métropole, de sorte que la dévotion au Précieux-Sang promet de devenir bientôt l'une des plus florissantes du Royaume-Uni. L'idée dominante qui a présidé à l'érection de notre Confrérie a été de fonder une Association vouée à la prière. Les catholiques prévaricateurs, les protestants, les âmes du purgatoire, tels sont les objets incessants de sa vive sollicitude, et l'on conseille à chaque Associé de

XVI NOTICE SUR LA CONFRÉRIE DU PRÉCIEUX-SANG

choisir, parmi ces trois catégories, une âme pour laquelle il offre ses prières. Pour montrer combien cette Confrérie est agréable à Dieu, il suffira d'indiquer les bénédictions signalées dont il l'a comblée. Depuis les premiers jours de l'Association ses membres ne se sont pas assemblés une seule fois (et ces réunions ont lieu toutes les semaines,) sans qu'on ait signalé quelque grâce nouvelle qui parût le fruit des prières de la semaine précédente; et, en plusieurs circonstances, on a vu le nombre de ces faveurs célestes s'élever jusqu'à vingt et même jusqu'à trente. Lorsque l'Oratoire était situé dans *King William Street (Strand)*, les membres de la confrérie se réunissaient à huit heures tous les vendredis soir. Mais depuis que les RR. PP. ont transféré leur résidence à Brompton, les réunions ont lieu deux fois par semaine : l'une, le vendredi soir, comme par le passé, dans laquelle on prêche un court sermon sur la Passion avant le Chemin de la Croix; mais l'Assemblée principale de la Confrérie se tient maintenant le dimanche soir, à sept heures. La Conférence commence par un cantique; puis on récite les offrandes du Précieux-Sang : après quoi on fait connaître aux associés les différentes intentions pour lesquelles ils doivent prier dans le cours de la semaine, ainsi que les grâces qui ont couronné leurs prières dans la semaine précédente.

Ensuite, on récite sept *Pater* et sept *Ave*, aux intentions dont nous venons de parler, puis un *Pater* et un *Ave* pour le Souverain Pontife, et un autre pour les membres défunts de l'Association. Alors on entonne un second cantique suivi d'un sermon sur un sujet propre à exciter à la dévotion au Précieux-Sang, et à inspirer aux membres de la Confrérie une plus grande confiance dans la puissance et dans l'efficacité de la prière. Comme le nombre des Associés continue à se propager rapidement, il est permis d'espérer que les grâces obtenues par leurs prières croîtront en proportion. Les fidèles qui jetteront les yeux sur cette courte notice sont instamment priés de dire un *Ave* à cette intention.

D. O. M.

TOUT POUR JÉSUS

CHAPITRE PREMIER

LES INTÉRÊTS DE JÉSUS

§ I. Jésus est tout à nous, tout pour nous.

Jésus nous appartient ; il daigne se mettre à notre disposition ; il nous communique de lui-même tout ce que nous en pouvons recevoir. Il nous aime d'un amour qu'aucun langage ne saurait exprimer, il nous aime au delà de ce que notre intelligence peut comprendre, au delà de ce que notre imagination peut concevoir, et il condescend à désirer avec une ardeur vive, indicible comme son amour, que nous l'aimions et que nous concentrons sur lui toute la ferveur de nos affections. Ses mérites peuvent être appelés les nôtres aussi bien que les siens. Ses satisfactions sont moins ses trésors que les nôtres. Les sacrements sont autant de moyens que son amour a choisis pour se communiquer à nos âmes. De quelque côté que se portent nos regards dans l'Église de Dieu, Jésus est là. Il est pour nous le commencement, le milieu et la fin de toute chose ; il nous aide dans nos pénitences, nous console dans nos peines, nous soutient dans nos épreuves. Il n'est rien de bon, rien de saint, rien de

beau, rien d'agréable que ses serviteurs ne trouvent en lui. Comment serait-on pauvre, quand, si l'on veut, on peut avoir Jésus en sa possession? Comment pourrait-on s'abandonner à la tristesse, quand Jésus est la joie du ciel, et que sa joie est d'entrer dans les cœurs affligés? Nous pouvons exagérer bien des choses, mais jamais nous ne pourrions exagérer nos obligations envers Jésus, ni la grandeur des miséricordes et de l'amour de Jésus pour nous. Pendant toute notre vie, nous pourrions parler de Jésus sans jamais épuiser cette douce et aimable matière. L'éternité ne suffira pas pour apprendre tout ce qu'il est, ou pour le louer de tout ce qu'il a fait; mais, qu'importe? nous serons alors avec lui pour toujours, et nous ne désirerons rien de plus.

Il n'a rien épargné pour nous : il n'est pas une faculté de sa nature humaine qui n'ait contribué à notre salut; il n'est pas un membre de son corps adorable qui n'ait souffert pour nous; il n'est pas une douleur, pas un opprobre, pas une ignominie dont il n'ait pour nous épuisé le calice amer jusqu'à la lie. Pour nous, il a versé jusqu'à la dernière goutte de son précieux sang, et chaque battement de son sacré Cœur est un acte d'amour pour nous. Nous lisons des choses surprenantes dans la Vie des Saints touchant l'amour qu'ils avaient pour Dieu, choses tellement merveilleuses que nous n'oserions songer à les imiter. Ils pratiquaient des austérités effrayantes, ils passaient des années entières sans rompre le silence, ou bien ils étaient dans des extases et des ravissements perpétuels; d'autres se montraient passionnément épris des humiliations et des souffrances, ou bien, dans leur sainte impatience, ils languissaient dans cette vie, soupirant sans cesse après la mort; enfin ils la recevaient avec joie, au milieu des tortures du plus cruel martyre. Chacune de ces choses en particulier nous remplit d'étonnement, et cependant, mettez-les toutes ensemble; représentez-vous tout

l'amour de Pierre, de Paul, de Jean, de Joseph et de Madeleine, de tous les apôtres, martyrs, confesseurs et vierges, qui, dans tous les siècles, ont illustré l'Église; réunissez, dis-je, toutes ces ardentes affections, et mettez-les dans un cœur qu'un miracle aurait rendu assez fort pour contenir tant d'amour; ajoutez-y tout celui dont les neuf chœurs des Anges brûlent pour leur Dieu; enfin couronnez tout cet amour de l'amour inconcevable du cœur immaculé de notre sainte Mère : après cela, vous n'aurez qu'une pâle imitation de l'amour que Jésus a pour chacun d'entre nous, malgré notre bassesse et notre indignité. Nous savons nous-mêmes combien nous en sommes indignes. Nous nous haïssons à cause de nos péchés; nous ne pouvons supporter la vue des faiblesses, des misères de notre nature; nous sommes fatigués de nous voir nous-mêmes si pervers et si méprisables. Et pourtant, malgré tout cela, Jésus nous aime d'un amour ineffable, et il est prêt, si cela était nécessaire, comme il l'a révélé à l'un de ses serviteurs, à descendre du ciel pour être crucifié de nouveau pour chacun de nous.

Ce qui m'étonne, ce n'est pas qu'il pousse si loin son amour, mais simplement qu'il ait de l'amour pour nous. Si nous considérons ce qu'il est et ce que nous sommes, nous ne trouverons en nous aucun titre à son amour, si ce n'est peut-être la profondeur de notre misère, qui nous plongerait dans le désespoir sans la grâce de Jésus. Nous n'avons d'autres droits à ses faveurs que ceux que lui-même, dans sa miséricorde, a daigné nous donner. Quoi de moins aimable que nous? quoi de moins généreux? quoi de plus ingrat? Et pourtant il nous aime avec cet excès d'amour! Oh! comment cette pensée peut-elle un instant s'éloigner de notre esprit! comment pouvons-nous prendre intérêt à autre chose qu'à cet amour infini d'un Dieu pour ses créatures déchues! C'est étonnant, en vérité, que nous puissions vaquer

aux occupations ordinaires de la vie, et que, comme les hommes dont le cœur s'est enflammé pour quelque créature, nous n'oublions pas de prendre notre nourriture et notre repos, en nous voyant, à toute heure du jour et de la nuit, l'objet de la plus généreuse tendresse, en nous sentant comblés des faveurs d'un Dieu tout-puissant et éternel, en qui sont renfermées toute sagesse, toute perfection, toute beauté ! O la plus incroyable des merveilles ! Jésus amoncelle sur nos têtes les bienfaits, jusqu'à nous faire, pour ainsi dire, fléchir sous leur poids. Sans cesse il ajoute les grâces aux grâces, au point que nous essayerions en vain de les compter. Chaque matin, sa tendresse et sa miséricorde se renouvellent pour nous. Et ensuite, après toutes ces faveurs, doit venir la récompense que l'œil n'a jamais vue, que l'oreille n'a jamais entendue, que le cœur n'a jamais conçue ! Voilà ce que Jésus est pour nous ; voilà ce qu'il fait pour gagner nos cœurs !

Hélas ! ô notre doux Sauveur ! et nous, jusqu'à ce jour, qu'avons-nous fait pour vous ? Nous jetons les yeux sur un crucifix, et à peine cette vue nous touche-t-elle ; nous entendons le récit douloureux de la Passion ; mais nos yeux sont sans larmes et nos cœurs sans pitié ; nous nous agenouillons pour prier, mais nous ne pouvons tenir notre pensée fixée sur Jésus pendant un quart d'heure ; nous nous rendons en sa sainte présence, et nous fléchissons à peine le genou devant le tabernacle, dans la crainte de gâter nos vêtements ; nous voyons les autres hommes pécher, mais que nous importe que Jésus soit offensé, tant que nous ne risquons pas le salut de nos âmes en l'offensant nous-mêmes ? Oh ! voilà d'étranges marques d'amour ! Certes, Jésus doit occuper une bien petite place dans nos cœurs, si tels sont nos sentiments envers lui. Et pourtant cela n'est que trop vrai ! Chacun n'écoute que soi-même, et n'obéit qu'à ses volontés. Notre grande occupation est de satisfaire tous

nos désirs : la vie doit être pour nous un sentier bordé de roses, et nous prenons soin d'en arracher les épines. Quant à la pénitence, on en laisse l'usage aux saints. Il nous faut toutes les commodités de la vie, toutes les jouissances du monde ; et notre vie spirituelle doit se borner à ce qui est nécessaire pour éviter les inquiétudes de la conscience. Si nous rendons un culte à Dieu, c'est pour nous-mêmes ; si nous faisons du bien aux autres, c'est encore nous-mêmes que nous cherchons dans nos charités. Pauvre Jésus-Christ ! s'écriait saint Alphonse, pauvre Jésus-Christ ! qui pense à lui ? qui veut épouser ses intérêts ?

Cependant, l'unique but de notre Confrérie du précieux Sang est de prendre en main les intérêts de Jésus, et de les faire valoir par tous les moyens que Dieu a mis en notre pouvoir. Regardez dans le monde, est-il quelque objet important auquel ne se rattache une association chargée d'en défendre les droits et d'en faire valoir les intérêts ? Pourquoi les intérêts de Jésus seraient-ils seuls délaissés ? La science a ses réunions et ses sociétés de correspondants. Les hommes se liguent pour faire triompher une opinion politique ; ils organisent des compagnies pour exploiter les chemins de fer, les bateaux à vapeur et les mines de houille. Pourquoi n'établirions-nous pas une association pour y traiter les affaires de Jésus, protéger ses droits et avancer ses intérêts ? Or, tel est précisément le but de la Confrérie du précieux Sang. En y entrant, il faut laisser l'égoïsme à la porte ; il ne doit point y avoir de moi parmi nous. Là, tout est pour Jésus ; c'est le comité des intérêts de Jésus.

Maintenant, essayons de nous former une idée de ce que sont les intérêts de Jésus ; autrement, comment pourrions nous faire quelque chose pour les avancer ? L'homme ne peut pas travailler dans l'obscurité, il faut qu'il connaisse ce à quoi il s'applique. Et d'abord, vous savez ce qu'on entend par *avoir un intérêt*. Jetez les yeux autour de vous, et vous verrez que, dans le

monde, chacun a un intérêt à cœur, pour lequel il travaille jour et nuit. Autant d'hommes sur la terre, autant d'intérêts. Tous ceux que vous rencontrez dans les rues poursuivent un but quelconque. Vous pouvez le lire sur leur visage, dans le feu de leurs yeux, dans la rapidité de leur marche ; tous tendent à un but. Pour les uns, c'est la politique ou les belles-lettres ; pour les autres, c'est le commerce ou la science ; pour d'autres enfin, c'est la mode, la fortune, ou la satisfaction des passions déshonnêtes. Mais, quel qu'il soit, chaque homme a épousé l'intérêt de son choix, et lui consacre tous ses soins. Il y travaille avec ardeur pendant tout le jour ; il y pense en allant prendre le repos du soir, et, le matin, cette pensée s'éveille avec lui. Et même le dimanche, si ses bras se reposent, sa tête et son esprit travaillent à son intérêt. Voyez tout ce que font les hommes, seuls ou réunis, pour abolir l'esclavage, pour obtenir le libre-échange, pour enlever une forte commande à un rival, pour accélérer le service des postes, ou pour créer de nouvelles lignes de chemins de fer. Il est évident que les hommes ont de nombreux intérêts dans le monde, qu'ils les chérissent tendrement, et qu'ils y travaillent avec énergie.

Oh ! si tout cela était pour Dieu, pour Dieu si bon et si miséricordieux, pour Dieu qui est éternel !

Le démon a aussi ses intérêts dans le monde. Il lui a été donné d'établir un royaume en opposition avec celui de Dieu, et, comme tous les souverains, il a une multitude d'affaires. Aussi a-t-il partout des agents actifs et diligents, esprits invisibles qui se glissent par milliers dans les rues des villes pour avancer les intérêts de leur maître. Ils tendent des embûches au laboureur dans son champ ; ils cherchent à circonvenir le moine dans son cloître et l'ermite dans sa cellule ; même dans les églises, durant la sainte messe ou le salut, ils sont à l'œuvre, poursuivant leur tâche infernale. En outre, des milliers d'hommes se livrent

à lui comme agents. Oui, il en est une multitude qui n'hésitent pas à servir gratuitement ses intérêts ; et, ce qui est le plus déplorable, beaucoup d'entre eux, en travaillant pour lui, s'imaginent presque qu'ils travaillent pour Dieu, tant ce qu'ils font leur paraît bon et irréprochable. Combien de catholiques qui s'opposent à de bonnes œuvres, qui tournent en dérision les personnes vertueuses ! Et pourtant ils ne voudraient pas se faire les agents du démon, s'ils savaient que tel est le résultat de leur conduite. Qui pourrait énumérer tous les intérêts que poursuit l'ennemi du genre humain ? Faire commettre le péché mortel, inviter aux fautes vénielles, rendre la grâce stérile, empêcher la contrition, éloigner des sacrements, disposer à la tiédeur, noircir la réputation des personnes qui servent Dieu, des évêques et des ordres religieux ; étouffer les vocations, semer la médisance, troubler la prière des fidèles, inspirer aux hommes l'amour des frivolités du monde, leur persuader de dissiper leur fortune en jouissances, en meubles de luxe, en vaines parures, en bijoux, en mille bagatelles, au lieu de faire l'aumône aux pauvres de Jésus-Christ ; les pousser à mettre leur confiance dans les princes, et à capter la faveur des personnes haut placées ; les remplir d'un amer esprit de critique les uns envers les autres, et les rendre aussi susceptibles de se scandaliser que des enfants ; diminuer la dévotion à la très sainte Vierge ; faire croire au peuple que l'amour divin n'est que de l'enthousiasme et du fanatisme : tels sont les principaux intérêts du démon. Il y travaille avec une étonnante énergie, et rien n'égale l'astucieuse habileté avec laquelle il les fait triompher dans le monde. Ce serait un spectacle digne d'admiration, s'il ne nous faisait trembler pour le salut de notre âme, et si tout ce qui s'élève contre Dieu n'était voué à l'abomination et à la haine. Le Créateur, dans ses desseins cachés, laisse son ténébreux ennemi obtenir des succès qui nous étonnent, dans cette

création sur laquelle il daigna jeter un regard de complaisance, et qu'il bénit dans sa bonté ineffable. Les intérêts des hommes leur font écarter les intérêts de Jésus, ou comme une contrainte, ou comme un objet insignifiant. Les intérêts du démon sont complètement opposés à ceux de Jésus, et partout où ceux-là triomphent, ceux-ci s'effacent, s'ils ne succombent pas entièrement.

§ II. Quels sont les intérêts de Jésus.

Il nous faut voir maintenant quels sont les intérêts de Jésus. Pour cela, considérons l'Église tout entière qui est son épouse ; et d'abord portons nos regards dans le ciel, vers l'Église triomphante. L'intérêt de Jésus demande qu'à chaque heure du jour et de la nuit la gloire de la très sainte Trinité reçoive, autant que possible, un nouvel accroissement. Et cette gloire, qu'on appelle la gloire accidentelle de Dieu, s'accroît par toute bonne pensée, par toute bonne parole et action, par chaque coopération à la grâce et chaque résistance aux tentations ; par chaque acte de dévotion, chaque sacrement bien administré ou humblement reçu ; par chaque tribut de louange ou d'amour offert à la sainte Vierge, par chaque invocation des saints, chaque dizaine du rosaire, chaque signe de croix, chaque goutte d'eau bénite répandue sur soi ; par chaque douleur endurée avec patience, chaque injure supportée avec douceur, chaque bon désir, demeurât-il sans effet : pourvu que tout cela soit fait avec une intention pure et en union avec les mérites de notre doux Sauveur. A toute heure, nous aimons à le croire, une nouvelle âme monte au ciel du purgatoire ou de la terre, et commence son éternité de délices et de louanges. Chaque âme qui vient grossir le nombre des adorateurs prosternés devant l'Éternel ; chaque faible voix qui vient se mêler aux chœurs des

Séraphins, ajoute quelque chose à la gloire de Dieu. Aussi l'intérêt de Jésus demande-t-il que les bienheureux adorateurs viennent en plus grand nombre, et qu'ils apportent avec eux plus de mérite et plus d'amour. Jusque dans le ciel, la Confrérie du précieux Sang a donc des travaux qui l'attendent, et elle peut les exécuter. Le ciel est l'un de nos bureaux, et dans ces magnifiques palais il ne manque pas d'affaires à expédier dans les intérêts de Jésus, affaires qu'il a à cœur, et que, par conséquent, nous devons prendre en main.

Ensuite, portons nos regards sur le vaste royaume du purgatoire. Marie en est la Reine-Mère. Tous ces milliers d'âmes qui l'habitent sont les chères et *fidèles épouses* de Jésus Christ. Et pourtant dans quel étrange abandon, dans quel abîme de douleurs son amour les laisse plongées ! Il soupire après leur délivrance, après l'heureux moment où elles quitteront cette région de souffrances et de ténèbres, pour entrer dans la céleste patrie où brille un soleil sans aurore et sans déclin. Et pourtant il s'est lié les mains, ou à peu près. Il ne leur accorde plus de grâces ; il ne leur donne plus de temps pour faire pénitence ; il ne leur permet plus d'acquérir de nouveaux mérites ; bien plus, quelques docteurs ont pensé que ces âmes infortunées ne peuvent plus prier. Qu'y a-t-il donc à faire pour les âmes qui souffrent dans le purgatoire ? Ce que nous allons dire offre bien matière à méditation. Ces âmes dépendent plus de la terre que du ciel ; elles comptent, pour ainsi dire, plus sur nous que sur Jésus ; ainsi l'a voulu celui de qui seul tout dépend. Évidemment l'intérêt de Jésus est là ; il désire la délivrance de ses captives. Ces âmes qu'il a rachetées, il veut que nous les rachetions à notre tour, nous qui lui devons notre vie, nous qu'il a lui-même déjà rachetés. Chaque satisfaction offerte à Dieu pour ces âmes souffrantes, chaque oblation du précieux sang au Père éternel, chaque messe entendue avec

Purgatoire



dévotion, chaque communion humblement reçue, chaque pénitence volontairement entreprise, la discipline, la haire, la chaîne à pointes piquantes; chaque indulgence gagnée, chaque jubilé dont les conditions ont été remplies, chaque *de profundis* que nos lèvres ont récité avec recueillement, chaque aumône, chaque obole jetée à un plus pauvre que nous, à l'intention de ces chères captives, avancent d'heure en heure les intérêts de Jésus dans le royaume de Marie, que nous appelons le purgatoire. C'est là une autre partie du but que nous devons nous proposer; et il ne faut pas craindre de surcharger de besogne le glorieux secrétaire de ce vaste royaume, le bienheureux Michel, l'un des sujets de Marie. Voyez avec quelle ardeur les matelots travaillent aux pompes à bord d'un navire, quand ils luttent pour sauver leur vie contre une voie d'eau. Oh! si nous avions assez de charité pour mettre ainsi en œuvre la douce ressource des indulgences, et travailler à la délivrance des saintes âmes du purgatoire! N'avons-nous pas à notre disposition et les satisfactions infinies de Jésus, et les douleurs de Marie, et les souffrances des martyrs, et la persévérance héroïque avec laquelle les confesseurs ont suivi le rude sentier de la vertu? Jésus ne veut pas ici se venir en aide à lui-même, parce qu'il aime à se voir aider par nous, et qu'il pense que notre amour se réjouira de pouvoir faire quelque chose pour lui. Il y a eu des saints qui ont consacré leur vie tout entière à cette seule tâche, et travaillé au soulagement des âmes du purgatoire, comme on exploite une mine; et à quiconque voudra réfléchir selon les maximes de la foi, cette conduite cessera de paraître étrange. Qu'on me pardonne une comparaison absurde, folle, parce qu'elle est trop faible: il est certainement bien moins glorieux d'avoir gagné la bataille de Waterloo, ou inventé les machines à vapeur, que d'avoir délivré une seule âme du purgatoire; et j'aurais peine à croire qu'il y ait un seul membre de la

Confrérie qui n'ait pas déjà fait plus que cela.

Tournons maintenant nos regards vers l'Église militante sur la terre. Ici Jésus ne manque point d'intérêts : la moisson est riche et abondante. Il y a des choses à faire et des choses à défaire ; des cœurs à persuader et des cœurs à dissuader. Tel est le nombre des travaux, que la difficulté est de savoir par où commencer, et ce qu'il faut entreprendre d'abord. A ceux qui n'aiment point Jésus, il faut inspirer de l'amour pour lui, et ceux qui l'aiment doivent être excités à l'aimer beaucoup plus. Que chacun de nous s'impose une tâche spéciale, et il y trouvera plus de travail que son temps ne lui permettra d'en achever. Avez-vous jamais calculé combien il y a d'hommes dont chaque minute du jour voit l'agonie et la mort sur toute la surface du globe ? Oh ! à quels dangers les plus chers intérêts de Jésus sont exposés sur ces lits de douleur ! Satan redouble d'énergie ; les tentations fondent sur eux plus nombreuses que les flocons de neige dans un ouragan d'hiver, et selon qu'il y a victoire ou défaite dans ce combat, c'est Jésus ou le démon qui triomphe pour l'éternité ; car la lutte est finie et ne doit plus recommencer. Ici ce sont des catholiques que de longues années n'ont vus s'approcher des sacrements ; là ce sont des saints qui, après un demi-siècle de mérites et d'amour, sont peut-être sur le point d'en perdre tous les fruits ; il ne leur manque qu'une chose, que toutes les souffrances ne sauraient leur mériter, et c'est la persévérance finale. Il y a des hérétiques qui n'ont jamais soupçonné leur hérésie, et des hérétiques de mauvaise foi qui ont calomnié l'Église et outragé la Mère de Dieu. Ici ce sont des juifs descendus de ceux qui ont crucifié Notre-Seigneur, et là des mahométans qui sont maîtres de Jérusalem. Il y a des Hottentots qui adorent des images dégoûtantes, et des Indiens d'Amérique pour lesquels le bonheur de la vie future consiste à chasser éternellement, et qui comptent leurs mérites par les meurtres.

qu'ils ont commis. Il y a des hommes qui vivent au milieu de neiges perpétuelles, et d'autres qui sont brûlés par les ardeurs du midi. Il y en a sur le sommet des montagnes, dans le fond des vallées, dans les villes et dans les solitudes, sur terre et sur mer, dans les cachots infects et dans les palais dorés : eh bien, la mort, à chaque minute, en emporte une foule, et le chrétien frémit en songeant à l'état dans lequel ils vont être surpris par ce moment suprême. Cependant Jésus est mort pour chacun d'eux, aussi réellement que si sa mort n'eût été utile qu'à lui, et il est prêt à descendre des Cieux et à mourir encore pour chacun d'eux, si cela était nécessaire. Suivez-le dans le cours de sa longue Passion ; comptez ses pas, ses larmes, les gouttes de son sang, les épines qui ont percé sa tête, les coups qu'il a reçus, les crachats qui ont souillé son visage, ses chutes ; sondez l'abîme intérieur de ses humiliations et de ses douleurs, les tortures et les angoisses de son cœur sacré : tout cela était pour ce pauvre Indien qui, à cette heure, meurt inconnu au pied des Andes ; et, s'il meurt dans le péché, toute cette passion devient inutile.

Ce tableau ne nous montre qu'une partie des intérêts de Jésus ; car il n'y est question que des hommes considérés au moment de leur agonie (On sait que saint Camille fut suscité de Dieu pour fonder un Ordre en leur faveur.) Que ne pourrais-je pas dire des âmes en état de péché mortel, des hérétiques, des infidèles, des criminels en prison, des personnes qui vivent dans l'habitude de la calomnie, des pauvres âmes qui sont tourmentées de scrupules ou de tentations ! Je ne finis pas si je voulais décrire tous les intérêts de Jésus sur la terre.

L'agonie et les dangers du lit de mort étant devenus l'objet d'une dévotion spéciale, il ne sera pas indifférent de rappeler ici que Pie VII a attaché à la récitation de trois *Pater* et de trois *Ave* pour les agonisants, en honneur de l'agonie de Jésus, des indul-

gences que l'on trouvera dans le *Recueil*. Une foule de saints et de personnes pieuses ont pratiqué cette dévotion spéciale en faveur de l'âme des mourants. Nous lisons dans la vie d'une des premières religieuses de la Visitation, qu'étant en adoration devant le Saint-Sacrement pendant la nuit du Jeudi-Saint 1644, elle fut témoin, dans une vision, de l'agonie de Notre-Seigneur, et qu'elle reçut en même temps de grandes lumières, et des grâces particulières pour prier efficacement pour les personnes agonisantes : « Hélas ! s'écriait-elle, l'agonie de ces pauvres créatures est une heure terrible ; » et, en réalité, ce moment qui décide de notre éternité est la seule affaire importante dont nous ayons à nous occuper dans ce monde. Depuis le moment où elle reçut cette grâce admirable, elle paraissait souvent prêter l'oreille aux soupirs de quelque moribond ; et tel fut sur elle l'effet de cette vision, que toujours dans la suite elle récitait matin et soir les prières de l'Église pour les agonisants. Elle méditait souvent sur ces paroles que Notre-Seigneur lui-même prononça quelque temps avant sa mort : « Le prince du monde est venu, et il n'a rien trouvé en moi, » comme si toute notre vie ne devait tendre qu'à nous mettre en état de nous appliquer, en quelque sorte, ces paroles à nous-mêmes, à l'heure de notre mort. On raconte un autre trait de la même religieuse. L'évêque de Genève étant venu le jour de la fête de saint Jérôme pour consacrer l'église de l'Ordre à Annecy ; comme la Supérieure témoignait le désir qu'une des six chapelles fût dédiée à saint Joseph, cette bonne Sœur la supplia de la faire consacrer à saint Joseph mourant entre les bras de Jésus et de Marie. « Ah ! ma bonne mère, s'écria-t-elle, Dieu m'a fait connaître que, par cette dévotion à saint Joseph mourant, il voulait bien, dans sa miséricorde infinie, accorder d'abondantes grâces aux agonisants. Comme saint Joseph ne monta pas tout d'abord dans le ciel, puisque Jésus ne l'avait pas encore ouvert,

mais qu'il descendit dans les limbes avec ses pères, la plus salutaire dévotion pour les agonisants et pour les âmes du purgatoire est d'offrir à Dieu la résignation du grand saint Joseph mourant et se séparant de Jésus et Marie, et la sainte patience avec laquelle il attendit tranquillement que se levât l'aurore de Pâques, lorsque Jésus ressuscité vint le mettre en liberté. » Nous nous sommes arrêtés assez longtemps sur cette dévotion. Au reste, je le répète, je ne finirais jamais si je voulais décrire tous les intérêts de Jésus sur la terre.

Il n'y a point de taverne ou de café, de théâtre ou de bal, de réunion privée ou publique ; il n'y a point de boutique ou de marché, point de voiture ou de vaisseau, point d'école ou d'église, où les intérêts de Jésus ne soient en danger à toute heure, et où il ne nous appelle pour les défendre. Ce sont les combats de l'Église ; pourquoi s'étonner s'il y a tant de travail, et si peu de temps pour l'exécuter ? Toute chose a deux côtés : l'un est pour Jésus, et l'autre, contre lui. V L'intérêt du démon ne se borne pas à faire commettre immédiatement le péché. Il peut combattre Jésus avec des armes presque inoffensives en apparence, et réussir presque aussi bien qu'avec le péché mortel. Parfois, un poison lent tue les âmes plus sûrement que le venin le plus violent. Voyez donc quels sont les intérêts de Jésus ; ils sont innombrables, ils sont partout, ils sont pressants, et c'est pour les surveiller tous que nous sommes devenus membres de la Confrérie.

Quelle que soit l'impossibilité d'entrer dans tous les détails des intérêts de Jésus sur la terre, il est nécessaire cependant de s'en former une idée plus claire et plus distincte, si nous désirons nous acquitter de nos devoirs, et travailler comme il convient à des membres de la Confrérie. Si nous étudions le sacré Cœur de Jésus, tel qu'il nous l'a révélé dans l'Évangile, dans l'histoire de l'Église, dans la Vie des

Saints, et tel que nous l'avons trouvé nous-mêmes dans la prière, nous verrons que la multitude immense des intérêts de Notre-Seigneur bien-aimé peut se partager en quatre catégories : une rapide esquisse de chacune d'elles nous donnera une idée claire de ce que nous avons à accomplir. Les premiers intérêts de Jésus sont, sans contredit, au fond de notre âme : le royaume des cieux est au dedans de nous. Toutefois, quelle que soit son importance, la question de notre propre sanctification n'est pas celle qui doit, du moins directement, nous occuper en ce moment. Sans sainteté personnelle, nous n'obtiendrons aucun résultat, je le sais ; mais ce n'est ici ni le temps, ni le lieu d'en parler. — Les quatre grands intérêts de Jésus auxquels nous faisons allusion sont : 1^o la gloire de son Père ; 2^o le fruit de sa Passion ; 3^o l'honneur de sa Mère ; 4^o enfin l'estime de sa grâce. Disons un mot de chacun d'eux.

§ III. Les quatre principaux intérêts de Jésus. La gloire de son Père.

Lorsque nous étudions notre divin Sauveur tel qu'il est représenté dans les saints Évangiles, rien, si nous pouvons hasarder une pareille expression, rien ne ressemble plus à une passion dominante en lui que ce désir si vif, si ardent pour la gloire de son Père. Depuis le jour où, à l'âge de douze ans, il quitta Marie pour rester après elle dans Jérusalem, jusqu'à sa dernière parole sur la croix, ce dévouement à la gloire de Dieu éclate à chaque page du livre sacré. Comme il a été dit de lui, en une circonstance, que le zèle de la maison de Dieu le dévorait ; ainsi, nous pouvons dire qu'il était dévoré par une faim et une soif continuelles de la gloire de son Père. C'était comme si la gloire de Dieu avait été perdue sur la terre, et qu'il fût venu pour la chercher : et combien son sacré Cœur

était resserré jusqu'à ce qu'il l'eût retrouvée! C'est là l'exemple qu'il nous a donné; et son intention, en nous donnant la grâce, est que nous l'employions à glorifier son Père qui est dans les cieux. Maintenant, comment peut-on jeter les yeux autour de soi dans le monde, et ne pas voir combien la gloire de Dieu est perdue sur la terre? L'intérêt de Jésus demande que nous la cherchions et que nous la trouvions. Sans parler de ces scandales publics que donnent les grands pécheurs, n'est-il pas douloureux de voir comme Dieu est oublié, complètement oublié par la plupart des hommes? Ils vivent comme si Dieu n'existait pas. Ils ne se révoltent pas précisément contre lui, mais ils ne songent pas à lui, ils l'ignorent. Il est dans ce monde, qu'il a fait de ses mains, comme un objet importun. Aussi l'a-t-on tranquillement mis de côté, comme on aurait fait d'une statue passée de mode et devenue gênante. Les savants et les hommes d'État sont d'accord sur ce point; les gens d'affaires et les financiers ont jugé qu'il était infiniment sage de se taire sur Dieu; car il est difficile d'en parler ou d'en occuper son esprit, sans être disposé à lui accorder beaucoup trop. Là est un obstacle terrible, et sans la grâce nous pourrions dire un obstacle désespérant, aux intérêts de Jésus. Oh! combien un pareil spectacle déchire notre cœur, et nous fait soupirer après une autre vie! car, que faire dans une situation aussi désespérée? Cependant nous devons essayer. Que ne peuvent point et les chapelets récités dévotement et les médailles bénites? Et la puissance d'une seule messe n'est-elle pas infinie?

Ensuite, nous l'avouons les larmes aux yeux, il est un grand nombre de personnes réputées pieuses qui sont loin de faire à la gloire de Dieu une part assez large; il est beaucoup de gens qui font profession de dévotion, et qui ne veulent cependant pas lui donner la première place en toutes choses. Ils ont besoin de lumière pour mieux connaître la gloire de Dieu; ils

manquent de discernement pour découvrir les pièges du monde et du démon sous le voile de modération et de prudence, au moyen duquel ces deux ennemis de Dieu s'efforcent de le priver de sa gloire ; ils manquent de courage pour braver l'opinion du monde, et de fermeté pour mettre constamment leur vie en harmonie avec leur croyance. Pauvres gens ! ils sont la peste même de l'Église et ils sont bien loin de le soupçonner. Il importe sans doute aux intérêts de Jésus qu'ils se voient eux-mêmes, ainsi que tout ce qui les entoure, sous leur véritable jour. Là donc, nous trouvons encore une œuvre à accomplir. Prions pour tous les gens vertueux, surtout pour ceux qui s'appliquent à le devenir, afin qu'ils connaissent ce qui est pour la gloire de Dieu, et ce qui lui est opposé. Oh ! que de pertes nous cause chaque jour ce manque de discernement.

Ensuite, il existe des ordres religieux qui, chacun à leur manière et selon le but de leur institution, vont, avec la bénédiction de l'Église, travaillant à la gloire de Dieu. Il y a des évêques et des prêtres dont tous les efforts sont dirigés avec une persévérance singulière et une perfection admirable vers ce but unique. On compte un nombre infini d'associations et de confréries ; quel en est l'objet, sinon la gloire de Dieu ? Nous avons des maux à souffrir, des dangers à affronter, des scandales à supporter ; la destinée de l'Église est de courber la tête aujourd'hui devant le monde et demain de régner sur lui. Or, dans tout cela Jésus a ses intérêts ; et il est de notre devoir de les prendre en main. Une demi-douzaine d'hommes parcourant le monde et ne recherchant que la gloire de Dieu, pourraient remuer des montagnes. Telle est la promesse faite aux hommes animés d'une foi vive. Pourquoi ne serions-nous pas de ces hommes-là ?

§ IV. Le fruit de sa Passion.

Tel est le second des grands intérêts de Jésus. Toutes les fois que nous pouvons empêcher de commettre un péché, quelque léger qu'il soit, nous avons fait beaucoup pour les intérêts de Jésus. Nous serons mieux en état d'apprécier la grandeur d'un pareil service si nous faisons cette réflexion : quand même nous pourrions fermer à jamais l'enfer, sauver toutes les âmes qui y souffrent, faire évacuer le purgatoire, et rendre tous les hommes sur la terre aussi saints que les bienheureux apôtres Pierre et Paul, en disant le moindre mensonge, nous ne devrions pas le faire ; car la gloire de Dieu souffrirait plus de ce petit mensonge, qu'elle ne gagnerait par tout le reste. Jugez par là combien on fait pour les intérêts de Jésus en empêchant un péché mortel ! et pourtant, cela est si facile ! Si, chaque soir, avant de prendre notre repos, nous prions la sainte Vierge d'offrir à Dieu le précieux sang de son cher Fils, à l'effet d'empêcher un péché mortel d'être commis quelque part dans le monde pendant la nuit ; et si nous renouvelions la même prière, chaque matin, pour les heures du jour, certes une pareille offrande, faite par de telles mains, ne saurait manquer d'obtenir la grâce désirée ; et ainsi chacun de nous pourrait probablement empêcher sept cent trente péchés mortels chaque année. Supposons maintenant que mille d'entre nous veuillent faire cette offrande, et persévérer dans cette conduite pendant vingt ans, ce qui ne nous coûterait aucune peine et serait bien méritoire, nous aurions empêché plus de quatorze millions de péchés mortels ; et si tous les membres de la Confrérie suivaient cet exemple, il faudrait multiplier ce chiffre par dix. Ah ! de cette façon, comme les intérêts de Jésus avanceraient dans le monde, et quelles jouissances, quel

bonheur ne nous préparerions-nous pas à nous-mêmes !

De même encore, toutes les fois que nous pouvons persuader à une personne, qui en a besoin, de se confesser, quand même elle n'aurait que des péchés véniels à accuser, nous avons augmenté le fruit de la Passion de notre Rédempteur. Chaque acte de contrition qu'un homme formule à notre instigation, chaque prière que nous faisons à l'effet de lui obtenir cette grâce, accroît ces mêmes fruits. Chaque austérité nouvelle, chaque légère pénitence que nous provoquons, a le même résultat. Il en serait de même de nos efforts pour mettre en honneur la fréquente communion. Toutes les fois que nous persuadons à quelqu'un de partager nos dévotions à la Passion de Notre-Seigneur, de la lire ou de la méditer, nous avançons les intérêts de Jésus. Quelqu'un a dit (et, si ma mémoire ne me fait défaut, c'était Albert le Grand) qu'une seule larme donnée aux souffrances de notre doux Sauveur était plus précieuse à ses yeux qu'une année entière de jeûne au pain et à l'eau. Que serait-ce donc si nous pouvions engager les autres à mêler leurs pleurs aux nôtres, et à s'unir à nous dans le sentiment d'une tendre pitié pour la Passion de Jésus ! Oh ! combien grands sont les fruits d'une faible prière ! Doux Jésus ! pourquoi sommes-nous si secs, si froids ? Oh ! allumez en nous ce doux feu que vous êtes venu apporter sur la terre !

§ V. L'honneur de sa Mère.

Ceci est un autre des principaux intérêts de Jésus, et l'histoire entière de l'Église fait voir quel prix y attache son sacré Cœur. Ce fut son amour pour Marie, qui, plus que tout le reste, le fit descendre des cieux. et ce furent les mérites de Marie qui déterminèrent l'époque de l'Incarnation. Sur elle s'était arrêté le

choix de la très sainte et indivisible Trinité ; elle était la fille chérie du Père la Mère prédestinée du Fils, et l'Épouse choisie du Saint Esprit. La véritable doctrine de Jésus a été, dans tous les temps, intimement liée à la dévotion à Marie ; et les coups qui frappent la Mère doivent passer par le Fils. Aussi, Marie est-elle l'héritage de l'humble et obéissant catholique. La sainteté croît en raison de la dévotion qu'on a pour elle. Les saints se sont formés à l'école de son amour. Le péché n'a point de plus grand ennemi que Marie ; penser à elle suffit pour le conjurer, et les démons tremblent au bruit de son nom. Nul ne peut aimer le Fils, sans que l'amour de la Mère ne s'accroisse également en lui ; nul ne peut aimer la Mère, sans que son cœur ne s'enflamme en même temps pour le Fils. Aussi, Jésus l'a-t-il placée devant son Église pour être le gage des grâces qu'il répandrait par elle, et la pierre d'achoppement pour ses ennemis. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que les intérêts du Fils ne fassent qu'un avec l'honneur de la Mère ? Si, en réparation des blasphèmes dont les hérétiques souillent sa dignité, vous faites un acte d'amour ou un acte d'actions de grâces, en honneur de sa Conception immaculée et de sa Virginité perpétuelle, chaque fois vous favoriserez les intérêts de Jésus. Tout ce que vous pourrez faire pour propager son culte, et surtout pour inspirer aux catholiques une tendre dévotion envers elle, sera une œuvre méritoire aux yeux de Jésus, qui ne manquera pas de vous récompenser généreusement. Attirer les fidèles à la Table sainte le jour des fêtes de Marie, s'enrôler dans ses confréries, conserver quelque image d'elle, gagner des indulgences pour les âmes du purgatoire qui ont eu sur la terre une dévotion spéciale envers elle, dire le chapelet chaque jour : voilà des choses que tout le monde peut faire, et qui toutes concourent aux intérêts de Jésus. Ah ! il est une dévotion que je veux suggérer, et puisse-je l'inspirer à tous ! nous ferions alors prés-

pérer les intérêts de Jésus, et Notre-Seigneur en retirerait dans tout l'univers un redoublement d'amour! C'est d'avoir plus de confiance dans les prières de notre divine Mère; de nous reposer avec moins d'hésitation sur elle; de lui adresser nos demandes avec plus de hardiesse; en un mot, d'avoir plus foi en elle. On aurait plus d'amour pour Marie si l'on avait aussi plus de foi en Marie; mais nous vivons dans un pays hérétique, et il est difficile de demeurer parmi les glaçons sans se refroidir. O Jésus! ranimez notre confiance en Marie, non seulement afin que nous travaillions à vos aimables intérêts, mais que nous y travaillions de la manière que vous désirez, sans permettre à aucune créature d'occuper plus de place dans notre cœur que celle qui occupait plus de place dans le vôtre que toutes les créatures ensemble!

§ VI. L'estime de la grâce.

Voici un autre des quatre grands intérêts de Jésus. Le monde aurait une physionomie toute différente, si les hommes estimaient la grâce à sa juste valeur. Existe-t-il dans l'univers entier un seul objet qui ait quelque prix par lui-même, excepté la grâce? Et cependant, avec quelle faiblesse nous nous laissons aller à des futilités qui n'ont rien de commun avec les intérêts de Jésus! quel aveuglement! quel temps nous perdons! quel mal nous faisons! quel bien nous négligeons! Et cependant, malgré cela, avec quelle douceur, quelle patience Jésus nous traite-t-il! Si chacun savait dignement apprécier la grâce, tous les autres intérêts de Jésus viendraient à bonne fin. Quand ils souffrent, c'est précisément parce qu'on n'accorde pas à la grâce l'estime qu'elle mérite. Les grâces viennent sans cesse, et les mérites à acquérir se multiplient aussi rapidement que les battements du cœur sacré de Jésus. Et, pendant que ce cœur brûle pour nous de

l'amour le plus ardent, nous disons : « Je ne suis pas obligé de faire ceci ; je n'ai pas besoin de sacrifier ce plaisir ; il faut modérer l'enthousiasme religieux. » O Jésus-Christ ! ô bien aimable Jésus-Christ ! Voilà où en viennent ceux qui ne savent pas dignement apprécier la grâce. Il vaudrait mieux mourir, que de négliger une seule inspiration de la grâce. Le croyons-nous tous ? Non, mais nous prétendons le croire. Si les fonds devaient baisser de moitié demain, cet événement serait moins important que si un pauvre Irlandais, malade dans quelque réduit obscur, manquait, par défaut de patience, d'acquérir le moindre degré de grâce. Voici ce que disent à ce sujet les théologiens : « Quand on recevrait tous les dons de la nature, toutes les perfections naturelles des anges, ces avantages ne seraient rien, comparés à l'addition d'un degré de grâce, tel que Dieu nous le donne quand nous résistons pendant un quart d'heure à un sentiment de colère ; car la grâce est une participation à la nature divine. » Oh ! que ne mettons-nous nous-mêmes ceci en pratique, nous qui essayons de le persuader aux autres ! Montrez-moi dans l'Eglise un abus, un mal quelconque, et je suis prêt à vous prouver que jamais rien de semblable ne serait arrivé si ses enfants avaient su dignement correspondre à la grâce, et de plus, que tout serait dans l'ordre demain, si les fidèles voulaient commencer à apprécier la grâce à sa juste valeur. Il ne servirait de rien à un homme de gagner le monde entier, s'il devait pour cela souffrir le moindre dommage dans son âme immortelle : Allez propager cette doctrine parmi vos amis ; montrez-leur quels trésors ils peuvent amasser à l'aide de la grâce, montrez-leur comment une grâce en attire une autre, comment elle devient un mérite, enfin comment les mérites conduisent à la gloire éternelle dans les cieux. Ah ! vous servirez réellement les chers intérêts de Notre-Seigneur si vous agissez ainsi, et vous les servirez beaucoup plus que vous ne le pensez. Priez

seulement afin que les hommes conçoivent une idée plus haute et plus véritable de la grâce, et vous deviendrez en secret l'apôtre de Jésus. Toutes les grâces sont en lui : il en est la source et la plénitude ; il brûle du désir de les répandre en abondance sur des âmes qui lui sont chères, sur des âmes pour lesquelles il est mort ; et elles ne veulent pas le lui permettre, car il leur faut correspondre aux grâces qu'elles ont obtenues avant d'en obtenir des nouvelles. Allez aider Jésus. Pourquoi une seule de ces âmes, pour lesquelles il a donné sa vie, périrait-elle ? Je dis une seule, car c'est une chose affreuse que de songer à la perte d'une âme. Et pourquoi se perdrait-elle ? pourquoi ? Le précieux sang est à la disposition de ceux qui veulent le demander, et ce sang donne la grâce. Mais les hommes ne se soucient point de la grâce. Saint Paul a consacré sa vie entière à prêcher aux hommes la doctrine de la grâce, à prier Dieu de la leur envoyer, et de les porter efficacement à en bien user quand ils l'auraient obtenue. Après une fervente communion, quand la source de toutes les grâces jaillit dans notre cœur comme une fontaine d'eau vive, demandons-lui d'ouvrir les yeux des hommes à la beauté de sa grâce ; et à notre prière, il le fera sans doute. Ainsi nous ferons prospérer les intérêts de Jésus, car telle est la nature de ce bon maître, que plus il donne, plus il devient riche. O roi bien-aimé des âmes ! comment pouvons-nous consumer nos jours pour un autre que lui ? Songer qu'il nous permet de prendre en main ses intérêts, n'est-ce pas une pensée capable de nous remplir d'admiration ? Pour moi, je m'étonne qu'elle ne nous fasse point tomber en extase. Mais nous ne connaissons pas nos privilèges ; et pourquoi ? parce que nous n'étudions pas assez notre aimable Sauveur. Pourquoi ne commencerions-nous pas dans le temps ce qui doit faire notre bonheur dans toute l'éternité ? Étudions Jésus. Le ciel n'est ciel que parce que Jésus est là ; et je ne comprends pas pourquoi la

terre n'est pas également le ciel, puisque Jésus est aussi sur la terre. Hélas ! c'est qu'il nous a laissé la misérable faculté de l'offenser. Otons cette misère ; et nous aurons ici-bas, sinon le ciel, du moins le purgatoire qui est la porte du ciel. Viendra-t-il enfin ce jour où nous cesserons de pécher, où nous ne blesserons plus le cœur sacré de Jésus ? O Dieu d'amour ! qu'il se lève bientôt le soleil qui ne doit point se coucher avant d'avoir vu ce glorieux privilège devenir le nôtre. Pourquoi s'agiter, et se demander avec inquiétude si nous irons au ciel immédiatement en quittant ce monde, ou s'il nous faudra d'abord passer par le purgatoire ? Qu'importe ? La grande question est de perdre la puissance d'offenser encore le Dieu de notre amour !

§ VII. Comment nous pouvons avancer les intérêts de Jésus.

Tels sont les intérêts de Jésus, que notre Confrérie a pour objet de faire prospérer ; ou plutôt, ce ne sont, pour ainsi dire, que des exemples et des spécimens de ces intérêts. Il peut paraître étrange que notre divin Sauveur daigne faire usage d'instruments aussi faibles, aussi vils pour un ouvrage aussi sublime ; mais c'est le même Dieu qui arracha de pauvres pêcheurs à leurs filets pour en faire des apôtres, et les envoyer convertir le monde. Il est vrai que nous avons en nous-mêmes assez de péchés à expier, assez d'imperfections pour nous aliéner le cœur de notre céleste Époux ; il est vrai qu'il n'est pas, dans le monde entier, un endroit où les intérêts de Jésus soient autant compromis qu'en nous-mêmes. Et pourtant, malgré tout cela, nous devons être des apôtres ; malheur à nous si nous ne sommes pas apôtres ! Nous devons aider les autres à sauver leur âme, au milieu même des préoccupations de notre propre salut. L'Évangile

est une loi d'amour, et la vie du chrétien est une vie de prière. Selon la recommandation de l'Apôtre, nous devons intercéder pour tous les hommes. Du reste, nous ne travaillerons jamais avec fruit au salut de notre âme si nous ne nous efforçons de faire prospérer les intérêts de Jésus dans l'âme des autres. Beaucoup se plaignent du peu de progrès qu'ils font dans la vie spirituelle, et des difficultés qu'ils trouvent à dompter leurs mauvaises passions, leur penchant au péché et l'amour-propre qui les domine. Ils en sont précisément au même point où ils en étaient l'année précédente, et cela les décourage. Cela arrive le plus souvent parce qu'ils sont égoïstes, parce qu'ils ne songent qu'à eux-mêmes. Ils ne se préoccupent nullement du bien des autres, ni des intérêts de Jésus : jamais, dans leurs prières, ils n'intercèdent pour qui que ce soit de leurs frères. Aussi ne s'élèvent-ils pas au-dessus du niveau vulgaire, parce qu'ils ne font rien pour mériter des grâces plus abondantes. La Confrérie attend une autre conduite de nous, et nous donne des instructions bien différentes.

Mais il est important de faire comprendre que les intérêts de Jésus ne procèdent pas comme les intérêts du monde. Si nous perdions de vue cette pensée, nous ne tarderions pas à nous décourager, en présence du peu de bien que nous semblons faire. Les intérêts de Jésus sont, pour la plupart, invisibles. Il faut d'abord que nous ayons foi dans la puissance de la prière. Nous ne saurons jamais, avant le dernier jour, le succès qu'ont obtenu nos prières, ni les bénédictions qu'elles ont attirées sur l'Église pendant le cours des siècles. Prenons, par exemple, la prière de saint Étienne pendant qu'on le lapidait; elle eut pour résultat la conversion de saint Paul qui, pendant ce temps, gardait les habits de ses bourreaux. Songez maintenant à tout le bien que saint Paul a fait, qui va se perpétuant de jour en jour, et qui se continuera jusqu'à la fin des siècles; or le bien opéré par saint Paul est aussi

l'œuvre de saint Étienne, car c'est le fruit de sa prière. Ainsi, quelqu'un se recommande aux prières de la Confrérie pour obtenir l'aplanissement des obstacles qui l'empêchent de suivre sa vocation pour la vie religieuse ou pour l'état ecclésiastique, et, dans une de nos pieuses soirées du vendredi, Dieu daigne exaucer nos prières. Cet homme devient prêtre; il sauve des centaines de fidèles; ceux-ci en sauvent d'autres qui deviennent prêtres, ou qui entrent dans un ordre religieux, ou qui enfin deviennent dans le monde des pères et des mères selon le cœur de Dieu. Les effets de notre prière s'étendent ainsi de plus en plus, et s'étendront peut-être jusqu'à cette nuit terrible où la terre se réveillera pour voir Notre-Seigneur venir à l'Orient.

Aussi ne devons-nous point tant nous arrêter aux fruits visibles et aux résultats publics. Ce que le monde appelle un malheur tourne souvent à l'avantage de Jésus. Par exemple, un homme a beaucoup à souffrir parce qu'il est catholique; vous priez pour lui; l'injustice a son cours; les protestants triomphent et se montrent plus fiers, plus insolents que jamais. Vous croyez que votre prière n'a pas été exaucée; vous ne pourriez commettre une plus grande erreur: Jésus veut faire un saint de cet homme; il est bon pour lui de rester la victime innocente de cette injustice. Cependant, par le mérite de vos prières, Jésus lui a accordé une abondance de grâces auxquelles il a correspondu. De sorte que votre *Pater* et votre *Ave* lui ont mérité dans les cieux une place plus élevée que celle qui lui était réservée. Sur sa couronne étincellera une pierre précieuse qui n'y eût jamais brillé autrement; vous l'admirez un jour dans les cieux, et vous saurez que c'est votre prière qui l'y aura placée. Ainsi en est-il du Pape, de l'Église, des ordres religieux, et en définitive de tout ce qui a rapport à Jésus. Ses intérêts suivent, non les règles du monde, mais les règles de la grâce. Pour en connaître la

grandeur, il nous faut les mesurer avec d'autres mesures que celles dont on use dans le monde ; nous devons employer les mesures et les poids du sanctuaire. Jamais Jésus ne fut plus triomphant que le jour où il se laissa clouer sur la croix ; et pourtant le monde, dans sa folie, croyait avoir vaincu et se donnait tout l'honneur de la journée. Il est important pour vous d'avoir cette pensée toujours présente à l'esprit ; il est de foi que Dieu exauce toujours une prière faite avec les conditions voulues, et souvent au delà de nos plus hautes espérances ; mais il ne nous laisse pas toujours connaître la voie qui conduit à ses fins. Ayons foi en lui, et, dans l'avenir, nous serons exaucés. Ne cherchons pas à voir comment il les exauce, la foi doit nous suffire : nous pouvons être certains qu'en fin de compte nous ne serons pas déçus.

§ VIII. La prière, moyen principal d'avancer les intérêts de Jésus.

Il nous reste quelques mots à dire sur la manière dont il nous est donné d'avancer les intérêts de Jésus. Mille chemins nous sont ouverts pour parvenir à ce but : donner de bons exemples, prêcher, écrire, prêter des livres édifiants, raisonner doucement avec les gens du monde pour les persuader, user de son influence où l'on en possède, exercer chrétiennement son autorité de père, d'instituteur ou de maître. Tous ces moyens sont bons ; et si nous avons un amour réel pour Jésus, nous ne négligerons jamais de les employer quand l'occasion s'en présentera, et que nous pourrons le faire sans sortir de la modestie que nous imposent notre condition et notre place dans la société. Les membres de la Confrérie, non seulement peuvent, mais doivent même agir ainsi quand les circonstances le permettent. Mais le moyen, le véritable

moyen, je dirais presque l'unique moyen de succès de la Confrérie, c'est la prière.

On prie très peu de nos jours. Oh ! qu'il est triste de voir le peu de foi que les hommes ont dans la prière ! Ils croient tout faire par leur propre habileté, à force de se remuer, de s'agiter et de travailler ; ils pensent qu'on peut servir les intérêts de Jésus, et faire triompher son royaume sur la terre par des voies analogues à celles qui ont fait de ce pays une grande et fière nation. Aujourd'hui tout se règle, tout s'apprécie par la raison naturelle, et non par la foi. Si les catholiques entreprennent une œuvre, et qu'ils n'obtiennent d'abord que des résultats médiocres, ils se laissent abattre et désespèrent du succès. On donne une mission ; une âme est sauvée, ou un péché évité ; mais c'est le fruit de quinze jours de travail et d'une dépense de dix livres sterling. Quelle déconvenue ! Et pourtant, pour préserver la gloire de son Père de la souillure d'un seul péché, Jésus est prêt à redescendre du ciel pour être crucifié de nouveau ! Si nous ne pouvons pas citer des chiffres, et faire voir de grands résultats, comme les membres des sociétés bibliques protestantes, qui publient bien haut qu'ils ont expédié un million de Bibles en Chine, sans ajouter que les dames chinoises de toute une province en ont fait des pantoufles ; si nous ne pouvons satisfaire le public, en lui prouvant que nous faisons une œuvre grande, même à ses yeux, nous en rejetons la faute les uns sur les autres, nous critiquons avec amertume, et nous péchons ; nous convoquons des réunions publiques, et nous péchons ; nous parlons inconsidérément, et nous péchons ; nous formons des cabales, et nous péchons ; nous abandonnons l'œuvre, et nous péchons ; puis chacun écrit une lettre dans un journal, où probablement il pêche encore, et enfin on reprend sa manière de vivre comme auparavant. Nous avons tenté de faire une bonne œuvre ; mais, parce que nous nous sommes appuyés sur des principes humains,

elle s'est terminée par un nombre indéfini de péchés. Tout cela vient de ce qu'on ne prie point, ou qu'on n'a pas assez de foi dans la puissance de la prière. Ainsi, rappelez-vous que la devise de la Confrérie doit être : Prière continuelle ! Soyons certains que, dans un siècle et un pays sans foi, la prière d'un cœur pur sera précieuse devant le Seigneur, et qu'il y attachera une récompense spéciale. N'est-il pas admirable de voir comme Dieu s'est souvenu de ceux qui, non semblables au trop grand nombre, n'avaient pas oublié Sion ? Oh ! prions, prions au sein d'une nation qui a oublié la prière, qui se repose sur elle-même, et qui s'appuie sur un bras de chair. Prions, et Dieu sera avec nous comme jamais il n'y a été ; prions, et les intérêts de Jésus prospéreront sur la terre. Oh ! les intérêts de Jésus ! plaise à Dieu qu'ils enflamment nos cœurs du zèle le plus ardent ! La vie est courte, et nous avons beaucoup à faire ; mais la prière est puissante, et l'amour est plus fort que la mort. Mettons-nous donc à l'œuvre avec joie et en chantant ; mettons-nous à l'œuvre, anges et hommes, pécheurs et saints, et travaillons tous pour les intérêts, qui doivent être nos plus chers, nos uniques intérêts, pour les intérêts de Jésus.

CHAPITRE II

DE LA SYMPATHIE POUR JÉSUS

§ I. La sympathie pour Jésus est une preuve de sainteté.

Tandis que Jacob exilé habitait chez Laban, il devint épris de Rachel, fille de Laban, et il dit à son père : « Je vous servirai sept ans si vous voulez me donner Rachel, votre plus jeune fille. » Et l'Écriture sainte ajoute : « En conséquence, Jacob servit sept ans pour obtenir Rachel, et ces sept années s'écoulèrent pour lui comme quelques jours, tant son amour était grand. » Pour nous, ne trouvons-nous pas parfois que la vie est bien longue, et les jours ne pèsent-ils jamais sur nous ? La persévérance ne finit-elle pas par nous fatiguer, et le devoir n'est-il pas souvent accompagné d'ennui ? Il y a des hommes qui désirent la mort par suite de la sainte impatience qu'ils éprouvent d'être avec Jésus-Christ. Le péché, la facilité de le commettre, la crainte d'y succomber leur sont insupportables, et ils languissent après Dieu comme un homme languit après l'objet absent de son amour. Mais ce n'est point à ces sentiments que je fais allusion. Notre vie, et surtout notre vie spirituelle, se traîne avec peine pour différentes raisons. Il est dur d'avoir sans cesse à lutter contre ses mauvaises passions ; il est décourageant d'obtenir des résultats

aussi faibles. Les tentations nous harcèlent, les scrupules nous fatiguent, et, dans notre ambition chagrine, nous bornons nos désirs à nous voir enfin délivrés de cette misérable existence, et tranquilles dans le purgatoire. Et d'où vient ce souhait? De ce que nous ne servons pas Jésus par amour. Si nous le faisions, il en serait de nous comme de Jacob; les années nous paraîtraient des jours, à cause de la grandeur de notre amour. Examinons maintenant s'il nous est réellement impossible de servir Notre-Seigneur par amour.

Nous avons posé en principe que l'objet de la Confrérie est de faire prospérer les intérêts de Jésus, et que, pour obtenir ce résultat, le meilleur moyen est la prière. Or, le choix seul que nous avons fait de ce moyen spécial annonce quelque chose de plus. Il est possible sans doute de servir Dieu et de faire quelque chose pour les intérêts de Jésus avec un cœur sec et froid, absolument comme nous pouvons rendre un service à quelqu'un de mauvaise grâce, et comme si cela nous coûtait beaucoup de peine. Mais il n'est pas possible de servir Dieu par la prière, d'avancer les intérêts de Jésus par la prière, dépourvue de tout sentiment d'affection. Une prière des lèvres, où le cœur ne prend pas sa part, n'est pas une prière; c'est une irrévérence ou une distraction. Ainsi, vous le voyez, la Confrérie nous oblige en quelque sorte à servir Dieu par amour, et comme nous aimons notre Confrérie, et que nous désirons la voir prospérer, nous devons, pour cette raison encore, chercher à servir Jésus par amour. Oh! si je pouvais seulement persuader à un seul d'entre vous de le faire, quelle joie ce serait pour le ciel, quel bonheur pour Marie, quelle consolation pour le sacré cœur de Jésus! Une âme de plus dans le monde qui sert Dieu par amour! O doux Sauveur! des milliers d'années passées dans la pénitence n'achèteraient point trop cher le plaisir de vous offrir une telle consolation! Le soleil couchant et ses

voiles de pourpre, les cieux et leur couronne d'étoiles, les montagnes et leur parure, les mers et leur reflet brillant, les bois et leurs parfums, les fleurs et leur émail, sont loin d'égaliser la beauté d'une âme qui sert Jésus par amour, au sein des douleurs de la vie commune, dans cette vallée de larmes.

Chacun voudrait être saint. Personne ne contestera cette proposition. On voudrait aimer Dieu comme les saints l'ont aimé; comme eux, on voudrait toujours se sentir inondé d'une joie intérieure. Notre plus grand désir serait d'aller droit au ciel sans passer par le purgatoire, et d'y être placés plus haut à cause de la grandeur de notre amour. En réalité, nous sommes bien loin d'être des saints, et nous avons lieu de craindre de ne jamais le devenir. Nous n'avons pas la force de pratiquer comme eux de grandes austérités et des mortifications corporelles, nous n'avons pas le courage d'imiter leur généreux détachement des choses du monde, nous n'avons pas leur goût surnaturel pour les croix et les souffrances. Chacun sait cela, et pourtant qui ne voudrait devenir un saint, si cela était en son pouvoir ?

Mon intention n'est point ici de vous proposer des choses très difficiles, encore moins de cruelles austérités. Je ne veux point vous entraîner au delà des limites de votre grâce, mais je désire vous faire une observation. Regardez tous les saints de tous les siècles, quelles qu'aient été leur histoire et leur place dans la société. Vous trouverez, en les comparant entre eux, que ce ne sont point leurs austérités qui les ont rendus saints. Ils diffèrent beaucoup les uns des autres, et pourtant ils se ressemblent tous. Quelques-uns ont opéré des miracles toute leur vie, comme saint Joseph de Copertino, religieux de l'ordre de Saint-François; d'autres, comme saint Vincent de Paul, ont fait très peu de prodiges. Quant à saint Jean-Baptiste, dont Notre-Seigneur a dit des choses si merveilleuses, il n'opéra jamais un seul miracle. Plu-

sieurs saints ont pratiqué des austérités effrayantes, et parmi eux sainte Rose de Lima; beaucoup d'autres se sont contentés de se soumettre à la volonté de Dieu quand elle les éprouvait, et de lui sacrifier leur propre volonté : de ce nombre était saint François de Sales. Mais qu'ils aient opéré des miracles ou non, qu'ils aient ou non pratiqué des mortifications corporelles excessives, il est constant que tous sont marqués d'un caractère particulier qui leur appartient. Ils ont certains goûts, certaines inclinations auxquels nous pourrions les reconnaître si nous les rencontrions. Et ce qui pourrait nous remplir de joie, c'est que les principales marques de leur sainteté sont à notre portée; et nous pourrions, quand il nous plaira, nous les approprier sans faire des miracles étonnants et des pénitences effrayantes.

Je n'entends point par là que nous puissions facilement devenir des saints. Non ! mais je veux dire que les chemins qu'ils ont suivis pour arriver à aimer Dieu nous sont également ouverts, et que nous pouvons, quand nous le voudrons, acquérir ce qui les a rendus si chers au sacré cœur du Sauveur. Oui, leur héritage sera le nôtre si nous voulons seulement être des membres fervents de la Confrérie. En un mot, bien que les saints diffèrent entre eux en beaucoup de choses, ils se ressemblent cependant en trois points principaux, qui sont : 1° le zèle pour la gloire de Dieu; 2° la susceptibilité pour les intérêts de Jésus; 3° enfin une vive sollicitude pour le salut des âmes.

Mais avant de rien dire sur ce point, je dois chercher à prévenir toute erreur de votre part. Je serais bien affligé si ce que j'ai dit pouvait vous faire désespérer de devenir des saints avant votre mort. Quelque faibles que soient les probabilités, je me reprocherais toujours d'avoir été cause qu'il y ait un saint de moins sur la terre, et ce serait porter une grave atteinte aux intérêts de Jésus que ce petit livre a pour objet de faire prospérer. Permettez-moi donc

de vous rapporter un trait de l'histoire d'une sainte, Hyacinthe Mariscotti, qui fut canonisée par Pie VII, en 1807. C'était une dame italienne de grande noblesse, et elle avait montré dès son enfance un goût prononcé pour la toilette et les parures. Ses parents l'envoyèrent dans un couvent pour faire son éducation ; mais, tout le temps qu'elle y passa, elle ne s'occupa que des vaines frivolités du monde. Son adolescence s'écoula ainsi au milieu de la dissipation. Plus tard elle désira se marier ; mais sa sœur ayant trouvé une heureuse alliance, tandis qu'elle ne recevait aucune offre, le dépit et l'envie s'emparèrent d'elle. Son caractère s'aigrit, et elle devint si désagréable, que personne ne pouvait l'approcher.

Son père, par folie ou par un sentiment plus déplorable encore, témoigna le désir de la voir prendre le voile, et, bien qu'elle ne sentit en elle aucune vocation, elle pensa qu'autant valait faire cela qu'autre chose, et elle entra dans un couvent du tiers-ordre de Saint-François, à Viterbe. Quand elle y fut, on ne remarqua point le moindre changement dans ses goûts ni dans son caractère. Le couvent était, paraît-il, aussi relâché que possible, et elle n'y faisait absolument que ce qu'il lui plaisait. Saint Alphonse avait coutume de dire qu'il est plus aisé à une âme de se sauver au milieu des délices du monde, que dans un ordre religieux relâché ; et peu d'hommes ont eu autant d'expérience que lui dans cette matière.

La première chose que fit notre sainte fut de se faire construire un vaste appartement à ses frais ; elle le meubla dans le dernier goût et le décora, dit son biographe, avec somptuosité. Elle négligeait la règle, et ce qu'elle en suivait n'était, comme on peut le supposer, observé que de la manière la plus tiède et la moins satisfaisante. Elle devint de plus en plus vaine, et ne pensait qu'à elle du matin au soir. Singulier apprentissage de sainteté ! Et telle fut sa vie pendant dix ans. Alors Dieu lui envoya une maladie qui la mit

aux portes du tombeau. Elle fit demander le religieux de Saint-François, qui était le directeur du couvent ; mais, à la vue de la magnificence de ses appartements, le saint prêtre refusa d'entendre sa confession, disant que le paradis n'était point ouvert aux personnes de sa sorte. « Eh quoi ! s'écria-t-elle, ne serai-je point sauvée ? » Il lui répondit que le seul moyen qu'elle eût de se sauver était de demander pardon à Dieu, de réparer le scandale qu'elle avait donné, et de commencer une nouvelle vie. Elle fondit en larmes, et, descendant au réfectoire où toutes les religieuses étaient alors réunies, elle se prosterna devant elles, et demanda pardon du scandale qu'elle avait donné.

Cependant, malgré tout son repentir, on n'aperçut pas d'abord dans sa conduite de changement considérable. Elle ne remit pas tout d'un coup ses beaux meubles aux mains de la supérieure ; mais peu à peu et par degrés elle améliora sa vie. De temps en temps il était nécessaire que Dieu lui envoyât quelque maladie pour qu'elle s'abandonnât entièrement à la grâce ; mais, enfin, le remords de sa conscience accomplit son œuvre avec une douce opiniâtreté ; chaque jour il s'enfonça de plus en plus dans ce cœur, jusqu'à ce qu'il se changeât en amour, et elle devint une sainte.

Cette histoire n'est-elle pas consolante ? Nous ne sommes que trop disposés à croire que les saints ont été, dès leur berceau, des gens extraordinaires qui, par une grâce spéciale, n'ont jamais perdu l'innocence du baptême, qui ont à peine senti la révolte des mauvaises passions, et qui certainement n'ont jamais connu la plus cruelle de toutes les luttes, un combat perpétuel contre les habitudes mauvaises et enracinées. Ou si telles ne sont point les idées que nous nous formons d'eux, nous pensons, du moins, que ce sont des personnes en faveur de qui Dieu est intervenu d'une manière extraordinaire, comme dans la conversion de saint Paul ou de saint Ignace. Aussi ne songeons-nous même point à devenir des saints. Mais l'histoire

de sainte Hyacinthe nous offre un point de vue entièrement différent : à des années passées dans la tiédeur, les péchés véniels et une indigne vanité, succède une demi-conversion, suivie peu à peu de nouveaux progrès dans le bien, comme il pourrait arriver à plusieurs d'entre nous.

Voyez comme cette histoire confirme une excellente et consolante remarque du Père Baker (1) : « Quant aux âmes, dit-il, que des motifs extérieurs ont engagées à embrasser la vie religieuse, qu'elles n'aillent pas, dans leur désespoir, penser qu'elles ne peuvent retirer aucun profit de ce saint état, parce qu'elles y sont entrées d'une manière peu convenable ; non, qu'elles espèrent plutôt que, par un effet particulier de la providence de Dieu, elles ont été, en dépit de leurs intentions et de leur volonté, amenées à un genre de vie qui, si elles en remplissent les devoirs, sera pour elles une source de bénédictions. Plusieurs se sont trouvés dans ce cas, et sont devenus de grands saints, après que Dieu leur eut accordé la lumière pour voir la perversité de leurs intentions, et la grâce pour les rectifier. Par ce moyen, *eux qui avaient commencé par la chair ont fini par l'esprit.* » Combien de personnes, dans les maisons religieuses, dans l'état ecclésiastique, ou même de celles qui mènent une vie dévote dans le monde, pourront puiser un nouveau courage dans ces paroles, dans cet exemple, pour commencer une vie nouvelle, quand même elles l'auraient déjà mille fois tenté en vain ! Ce qui nous manque maintenant, c'est d'imiter les dernières années de sainte Hyacinthe.

Et comment parviendrons-nous à suivre l'exemple de cette sainte ? En gravant profondément en nous-mêmes les trois traits caractéristiques qui marquent les saints : le zèle de la gloire de Dieu, un tendre dévouement aux intérêts de Jésus, et une grande solli-

(1) *Sancta Sophia*, I, 175.

citude pour le salut des âmes ; car en ces trois choses consiste la sympathie avec Jésus. Or, la sympathie est à la fois le fruit et l'aliment de l'amour, et l'amour c'est la sainteté. Un saint n'est autre chose qu'une âme qui aime Jésus au delà des limites d'une piété commune, et qui, en retour, reçoit des grâces extraordinaires.

§ II. Ce qui caractérise les saints. Le zèle pour la gloire de Dieu.

La vérité première et fondamentale de la religion est que notre fin, dans ce monde, est de glorifier Dieu en sauvant nos âmes : tel est notre unique objet, notre unique affaire. Toutes les autres choses n'ont de valeur que par rapport à celle-ci ; et par conséquent nous devons en user ou nous en abstenir, selon qu'elles nous approchent ou nous éloignent de notre fin dernière. En partant de ce principe fondamental, et en le combinant avec le précepte de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, nous arrivons à cette conclusion : qu'il est de notre devoir de chercher la gloire de Dieu dans le salut de l'âme de notre prochain, aussi bien que dans le salut de la nôtre. Il est évident que si nous aimons Dieu, nous serons zélés pour sa gloire, et plus notre amour sera grand, plus grand aussi sera notre zèle. Quand nous avons pris à cœur une entreprise quelconque nous la poursuivons avec ardeur et persévérance. De même, lorsqu'un homme aime Dieu avec passion, toutes ses idées se tournent vers un point fixe et unique. Il envisage tout sous un seul point de vue. Il considère le commerce et les autres professions de la vie comme autant d'inconvénients qu'il faut subir, mais qui le détournent de son unique ouvrage. Il cherche partout et en toute chose la gloire de Dieu. Telle est sa dernière pensée le soir, et la première à son réveil. S'il obtient quelque crédit,

quelque autorité, quelque influence, il se demande d'abord : « Quel usage pourrai-je en faire pour la gloire de Dieu ? » S'il lui survient quelque infortune, telle est également la première question qu'il s'adresse à lui-même. Qu'un héritage lui apporte quelques biens, c'est encore le même soin qui l'occupe. Il a fort à cœur tout ce qui touche de près l'Église ou les pauvres, l'éducation de l'enfance, la réforme du vice, parce qu'en toutes choses la gloire de Dieu se trouve grandement intéressée. Rendons ceci plus sensible par un exemple : Un homme du monde jette les yeux sur cet immense système de chemins de fer et de bateaux à vapeur qui enveloppe le globe comme un réseau. Il en calcule les effets probables sur les gouvernements et les constitutions des peuples, sur la littérature, le commerce et la civilisation. Ce problème l'absorbe tout entier. L'homme de Dieu, en présence du même spectacle, songe combien ce système va favoriser les entreprises des missionnaires, comment il rapprochera les catholiques, à quel point il facilitera les communications avec le Saint-Siège, ce qui constitue la liberté de l'Église ; en un mot, il calcule tous les avantages que, sous ces rapports et sous mille autres semblables, la gloire de Dieu pourra retirer de l'invention de la vapeur. Quand un homme s'est livré à la politique, qu'il s'est enrôlé sous un drapeau, soit celui du gouvernement, soit celui de l'opposition, tout ce qui vient à tomber sous ses regards lui apparaît au point de vue de l'intérêt qu'il a embrassé. Il envisage sous ce seul rapport l'état des moissons, les chances d'une mauvaise récolte, nos relations à l'étranger, les mécontentements intérieurs, les ouvriers en grève, les bulles du Pape, et il se dit : « Quelle sera l'influence de ces différents objets sur la cause que je sers ? » Il en est de même de l'homme qui aime Dieu ; il envisage toute chose sous le rapport qu'elle peut avoir avec la gloire de Dieu. Je ne prétends point dire qu'il y pense sans cesse, et que

son attention soit toujours fixée sur ce point : cela serait presque impossible, presque au-dessus de la nature humaine. Mais je veux dire que c'est sa pensée de prédilection, et qu'il y revient sans cesse, comme fait un homme qui aime avec passion ou qui convoite ardemment une chose.

Or, cela n'est pas bien pénible et n'oblige à aucune austérité. Nous pouvons commencer tranquillement, sans nous fatiguer, et peu à peu cette habitude se formera et se développera, comme font toutes les autres habitudes. Adressons chaque matin une courte prière à Dieu, afin qu'il nous accorde l'amour de sa gloire, et la lumière pour la trouver. Renouvelons en outre, deux fois chaque jour, l'intention de ne rien faire qui ne soit pour sa gloire. Demandons cette grâce dans nos communions, à la fin de notre chapelet, et dans nos examens de conscience. L'oublions-nous parfois ? ne nous en inquiétons pas ; l'habitude se formera enfin. Dieu lui-même viendra à notre aide d'une manière admirable, quand nous aurons persévéré quelques mois dans cette pratique, mais pas auparavant ; rappelez-vous-le bien, car ce sont là ses voies ordinaires : il attend un peu, pour voir si nous persévérons. Sans doute il nous aide toujours ; mais ordinairement il ne fait pas de suite des grâces signalées. Il n'y a rien de pénible dans tout cela ; et pourtant, si nous étions fidèles à cette pratique, combien elle diminuerait la distance qui nous sépare des saints ! et combien elle favoriserait les intérêts de Jésus !

§ III. La susceptibilité en ce qui touche les intérêts de Jésus.

J'emploie à dessein ce mot, *susceptibilité*, parce qu'il exprime parfaitement ma pensée, et que je ne connais pas d'autre terme qui puisse la rendre aussi bien. Nous savons tous ce que c'est que d'être susceptible

quand il s'agit de nos propres intérêts, ou des intérêts de ceux qui nous sont unis par les liens du sang ou de l'amitié. Nous prenons feu au moindre soupçon ; nous sommes toujours sur nos gardes, comme si nous remarquions dans tous ceux que nous rencontrons le dessein de nous nuire. Nous sommes prompts à nous plaindre ; parfois même, si nous n'y prenons garde, nous jugeons les autres sévèrement, ou bien nous nous emportons, et nous parlons sans ménagement. Appliquez maintenant cette conduite aux intérêts de Jésus, et vous aurez une idée assez juste de ce qu'est un saint. Pourtant, il n'est pas rare de rencontrer des personnes pieuses qui ne comprennent point cette manière d'agir, et qui la blâment comme extravagante et indiscrete ; mais elles parlent ainsi, parce qu'elles ne savent pas ce que c'est que de servir Dieu par amour. Un homme qui a une pareille susceptibilité touchant les intérêts de Jésus, vient-il à apprendre quelque scandale, il s'en afflige profondément. Il y songe le jour et la nuit ; il en parle l'amertume dans le cœur ; et tout le temps que dure le scandale, il ne saurait goûter aucune jouissance. Ses amis ne peuvent concevoir l'importance qu'il y attache, ni la douleur qu'il en éprouve. Cette affaire, disent-ils, ne le concerne point et ne jette sur lui aucun déshonneur. Ils sont prêts à l'accuser d'affectation ; car ils ne voient pas l'amour dont il brûle pour Jésus, et le chagrin réel qu'il ressent de voir les intérêts de son bien-aimé Rédempteur ainsi compromis. Ces hommes s'indigneraient pendant un mois des vexations causées par un procès injuste : mais qu'est-ce que cela en comparaison de la moindre atteinte portée aux intérêts de Jésus ? Certes, un homme qui n'est point convaincu de cette vérité mérite à peine le nom de chrétien.

Une autre marque de cette admirable susceptibilité pour les intérêts de Jésus, c'est une horreur instinctive de l'hérésie et de toutes les fausses doctrines, et

un tact particulier pour les découvrir. L'intégrité de la foi constitue l'un des plus chers intérêts de Jésus ; aussi, un cœur pénétré d'un amour sincère pour son Seigneur et son Dieu, souffre-t-il au delà de toute expression, quand il entend exposer de fausses doctrines, surtout parmi des catholiques. Des idées erronées sur la personne de Jésus-Christ, du mépris pour sa grâce, la plus légère atteinte à l'honneur de sa sainte Mère, la dépréciation des sacrements, une opinion défavorable aux prérogatives de son Vicaire sur la terre, — chacune de ces choses, exprimée avec plus ou moins de légèreté dans le cours d'une conversation ordinaire, le blesse au point qu'il en ressent même une douleur physique. Les gens qui ne réfléchissent pas seront scandalisés de ce que j'avance ; et pourtant, si l'on osait attaquer devant eux l'honneur et la chasteté de leur mère ou de leur sœur, il n'est point de violence, fût-ce l'effusion du sang, à laquelle ils ne se crussent en droit de recourir. Et qu'est-ce que l'honneur d'une mère en comparaison de la dignité de Jésus ? qu'est-ce que la réputation d'une sœur comparée au moindre titre de la Bienheureuse Vierge Marie ? N'y a-t-il pas mille fois plus d'amour pour moi dans le Père commun des fidèles, successeur de S. Pierre, que dans le cœur de tous mes parents réunis ? Je ne suis pas obligé en conscience à sceller de mon sang ma foi en la vertu de ma mère, mais je serais un misérable si j'hésitais à sacrifier ma vie pour l'honneur du Saint-Siège. Aussi, ne trouverez-vous pas un seul saint qui n'ait été extrêmement sensible sur ce point, et qui ait pu entendre, sans souffrir cruellement, la voix de l'hérésie et des fausses doctrines ; et, quand cette pieuse horreur n'existe pas, alors, aussi vrai que le soleil brille dans les cieux, l'amour de Jésus est faible et languissant dans le cœur de l'homme.

Cette susceptibilité peut éclater, selon les circonstances, au sujet de tous les intérêts de Jésus, quo

nous avons mentionnés dans le premier chapitre. Nous devons cependant ajouter une remarque. Il peut arriver parfois qu'un homme qui aime Notre Seigneur ardemment, mais depuis peu, dépasse les bornes de ce qui convient, et que, dans son zèle, il devienne indiscret, impatient, brusque ou mordant : il soupçonne quand rien ne donne lieu au plus léger soupçon, et il ne supporte point l'indolence ou la froideur des autres, comme il le ferait s'il pratiquait depuis plus longtemps l'amour de Dieu. Cela jette assez souvent de la déconsidération sur la vertu ; car personne n'est jugé avec moins d'indulgence, que ceux qui font profession de suivre la vie dévote. Ils doivent pourtant avoir leurs défauts et leurs imperfections, étant encore dans les degrés inférieurs de la vie spirituelle ; mais ils doivent se consoler en pensant que souvent, tandis que les hommes les blâment, Jésus ne les blâme pas. Je dirai même que les imperfections de leur amour naissant lui sont chères, tandis qu'il hait les sages critiques et la pompeuse modération de leurs censeurs.

Il n'est certainement pas bien difficile de cultiver en soi cette susceptibilité pour les intérêts de Jésus ; et pourtant, c'est un des traits principaux du caractère des saints. Ne trouvons-nous point l'expérience digne d'être tentée ? Peut-il être dans la vie un plaisir aussi grand que d'aimer Jésus, et de le servir par amour ? Commençons aujourd'hui : l'entreprise n'a rien de pénible, nous n'avons qu'à méditer un peu plus sur l'amour divin, prier Dieu de l'accroître en nous, et alors nous sommes bien sur la route. La Confrérie nous met en état de partir sur-le-champ sans exiger de nous aucun vœu, aucune obligation.

§ IV. La sollicitude pour le salut des âmes.

Tel est le troisième et dernier instinct des saints, qui forme la sympathie entre Jésus et nous. Le monde

et les intérêts matériels ont des voies fort différentes des nôtres, et qui ne sont propres qu'à nous égarer. Ce qui frappe nos yeux produit beaucoup plus d'impression sur nous que ce que nous croyons. Pourtant Jésus est venu dans le monde pour sauver les âmes ; il est mort pour elles ; c'est pour elles qu'il a versé son précieux sang. Ses intérêts prospèrent en raison du nombre d'âmes qui se sauvent ; et réciproquement, plus il se perd d'âmes, plus les intérêts de Jésus souffrent. A part les âmes, il n'y a rien sur la terre qui mérite nos soins. Songez ce que c'est que d'être perdu, perdu pour l'éternité ! Qui pourrait sonder cet abîme d'horreur ? qui saurait peindre, dans leur réalité, et cette désolation complète, et cette misère incommensurable, et ces insupportables tortures, et ce désespoir impuissant et furieux ? Et pourtant, sainte Thérèse vit les âmes des hommes se précipiter en foule par les portes béantes de l'enfer, comme ces tourbillons de feuilles mortes que le vent d'automne emporte avec soi. Et Jésus est resté suspendu pendant trois heures à la croix pour chacune de ces âmes à jamais perdues ! et toutes pourraient maintenant briller pures et radieuses dans le royaume des cieux ! et elles nous ont aimés peut-être, et nous les avons aimées, et elles étaient dignes de l'être à bien des égards ! Elles étaient généreuses, bonnes, dévouées ; mais elles ont aimé le monde, elles ont été subjuguées par leurs passions ; presque sans y penser, elles ont de nouveau crucifié Notre Seigneur. Et maintenant les voilà perdues, perdues pour l'éternité !

Pourquoi s'étonner si les serviteurs de Jésus ont de la sollicitude pour le salut des âmes, que Jésus lui-même a tant aimées ? C'est là ce qui explique leur zèle pour les missions, pour l'enseignement, pour la fondation des communautés religieuses, pour les retraites, pour les indulgences et pour les jubilés. Ils ont mille pieux projets en tête, et s'ils ne peuvent les mettre à exécution, ils prient ; ils ne s'occupent guère

que des âmes ; ils sacrifient tout pour les âmes. Peu leur importent et les outrages qu'ils essuient, et les désappointements auxquels ils s'exposent. Ils sont tout aux âmes ; rien ne les rebute ; ils ne se laissent point abattre quand ils ne voient pas tout d'abord sur quels trésors, sur quels hommes ils peuvent compter pour les aider dans l'exécution de leurs pieux desseins ; mais ils se consolent en pensant que toute œuvre, qui a pour objets les âmes, est une œuvre complète par elle-même, aussi longtemps qu'elle dure ; car propager les efforts de la grâce et les mérites du précieux Sang est une chose excellente par elle-même et bénie de Dieu. Aussi l'Église, cette Mère des âmes, encourage-t-elle tous ces exercices qui viennent de temps en temps ranimer la piété des fidèles : les retraites, les missions et les jubilés ; parce que chacune de ces choses est bonne en soi et complète. Pendant que quelques-uns discutent, critiquent, font des considérations sans fin, et souvent affaiblissent ainsi le courage des autres, ceux qui aiment Jésus travaillent à son œuvre en toute simplicité, sans s'inquiéter du lendemain.

On pourrait écrire des volumes entiers sur ce zèle des âmes ; il existe nécessairement dans les cœurs où règne un véritable amour pour Jésus. Ce n'est point à Pierre seul, mais à tous ceux qui aiment qu'il a été dit : « Une fois converti, affermissez vos frères dans la foi ; » et encore : « M'aimez-vous plus que ceux-ci ? païssez mes brebis. » Et chacun de nous n'a-t-il pas à sa disposition une foule de moyens à l'aide desquels il peut concourir au salut des âmes ? Pour ne parler que de la prière, ne pouvons-nous pas, par ce moyen, exercer une heureuse influence sur toute l'Église, comme le ferait le Pape lui-même ?

Voilà donc les trois choses principales qui font les saints : le zèle pour la gloire de Dieu, la susceptibilité pour les intérêts de Jésus et la sollicitude pour le salut des âmes. La réunion de ces trois caractères

transforme l'âme, lui donne quelque chose d'angélique, et, plus que tout le reste, nous assure notre salut éternel. Tels sont les trois caractères que la Confrérie cherche à développer en nous. Nous avons vu combien cela est aisé, et nous voulons seulement apprendre à aimer Jésus et à le servir par amour. Ni le sexe, ni l'âge, ni la position sociale ne sont des obstacles à la pratique de ces vertus. Oh ! comme le monde changerait de face si un certain nombre de fidèles voulaient sérieusement imprimer ce triple caractère à leur âme, et s'ils poursuivaient tranquillement cette œuvre parmi leurs occupations de chaque jour et dans leurs prières !

Quand un homme meurt, ses amis disent parfois de lui, pour faire l'éloge de son activité, de son énergie et de la concentration de ses idées sur un seul point : « Il a consacré toute sa vie à l'achèvement de cette importante ligne de chemins de fer ; ou encore, l'unique but de ses travaux a été d'arracher au gouvernement un système d'éducation plus développé pour le peuple ; ou bien, il s'est dévoué tout entier à la cause du libre échange ; ou enfin, c'était un zélé *protectionniste*, il est mort martyr de son opinion. Il n'avait que cette seule idée ; elle a grandi avec lui ; il ne pouvait penser à autre chose : ni le temps, ni l'argent n'étaient épargnés pour faire triompher sa cause favorite et l'intérêt qu'il avait épousé. Il a consacré sa vie à remplir sa tâche, et il l'a bien remplie, parce qu'il s'y est dévoué tout entier, qu'il y a mis son cœur et son âme ; le pays lui doit beaucoup. » — Eh bien ! je vous le demande, pourquoi ne dirait-on pas de nous : « Il n'est plus !... Cet homme n'avait qu'une idée, il n'avait qu'un désir ; voir le règne de Dieu ici-bas, et sa volonté accomplie sur la terre comme au ciel. Le reste n'était rien pour lui. Ce désir le dévorait ; il en faisait son occupation jour et nuit ; nul obstacle ne pouvait l'arrêter ; il n'épargnait ni temps ni dépense pour parvenir à sa fin, et quand les autres ressources lui faisaient défaut,

il assiégeait le ciel de ses prières. Il n'existait point d'intérêt pour lui en dehors de son œuvre de prédication ; elle était pour lui une nourriture, un breuvage ; elle le dominait complètement. Maintenant il n'est plus. Non ! il n'est plus ; mais, tandis que l'autre homme a laissé derrière lui son chemin de fer ou ses autres spéculations, notre ami a emporté tout son amour, toutes ses souffrances, toutes ses prières au tribunal de Jésus, et ce que ces puissants avocats ont obtenu pour lui auprès du souverain Juge, l'œil de l'homme ne l'a point vu, son oreille ne l'a point entendu, et son cœur ne l'a point conçu. »

Ne nous laissons point de considérer ces trois caractères des Saints, cette manière de servir Jésus par amour. Voulez-vous savoir les sentiments qu'ils inspirent même dans des choses de peu d'importance ? Ecoutez ; il y avait un vieux jésuite espagnol qui ne pouvait résoudre d'aucune façon cette question : Vaut-il mieux gagner une indulgence pour l'âme du purgatoire la plus abandonnée, ou pour celle qui touche à sa délivrance et à son entrée dans la gloire éternelle ? Le cas était embarrassant ; chacun de ces deux actes était doux au cœur de Jésus, mais lequel était le plus doux ? lequel Notre-Seigneur approuvait-il davantage ?

Il avait le cœur si compatissant, ce bon Père, qu'il penchait beaucoup vers la pauvre âme abandonnée, précisément à cause de son abandon ; il souffrait à l'idée de replonger cette âme dans l'oubli. Mais enfin il se décida en faveur de l'autre, et voici ses raisons. Il paraît plus compatissant, il est vrai, de prier pour l'âme qui en a le plus besoin, puisque son infortune est plus grande ; toutefois, la charité est une vertu supérieure à la compassion ; or, il y a plus de charité à offrir l'indulgence en faveur de l'âme la plus pure, la plus rapprochée de Dieu, en n'agissant ainsi que pour la plus grande gloire de Dieu, créateur de cette âme ; car elle est sur le point d'entrer dans le ciel, où elle

commencera aussitôt des hymnes de louanges et de bénédictions en l'honneur de la majesté divine. Cet homme avait réellement du zèle pour la gloire de Dieu, et son zèle ne l'égarait pas. Effectivement, une âme ne peut, ce semble, être considérée comme une véritable conquête de Jésus-Christ, avant qu'elle ne soit arrivée au port de la céleste patrie, et qu'elle ne soit présentée au Père éternel par notre divin Rédempteur, comme un trophée de sa Passion. Cela étant, ne valait-il pas mieux laisser la pauvre âme oubliée dans l'attente de sa délivrance, que de laisser Notre-Seigneur dans l'attente de son triomphe? D'ailleurs, ne pensez-vous pas que ce combat intérieur du bon Père n'ait plu à notre divin Sauveur, et ne l'ait engagé à faire quelque chose en faveur de l'âme à laquelle il était ainsi préféré? Voilà de la susceptibilité pour les intérêts de Jésus! Et puis, pensait le bon Père, plus tôt cette âme qui touche au ciel y fera son entrée, plus tôt elle commencera à faire descendre les grâces de Dieu sur ma pauvre âme et sur celles de tous les pécheurs. Et ceci était de la sollicitude pour le salut des âmes. Ainsi donc, le bon religieux appliqua désormais l'indulgence à l'âme qui était près d'entrer au ciel, mais non sans jeter un soupir et un regard d'amour vers Marie, afin d'obtenir par elle que Jésus fit quelque chose pour la pauvre âme oubliée. La décision du bon religieux semble appuyée sur de grandes autorités. En effet, dans une des révélations faites à la sœur Françoise du Saint-Sacrement, religieuse espagnole de l'Ordre de Sainte-Thérèse, il lui fut dit qu'une foule d'âmes sortaient du purgatoire le soir de la Commémoration des morts, et que c'était en faveur de celles qui touchaient aux portes du ciel que Dieu exauçait de préférence les prières de l'Église universelle en ce jour (1). D'un autre côté, nous savons que saint Vincent avait une dévotion spéciale pour les

(1) Vit, 171.

âmes les plus abandonnées (1) ; mais c'est qu'il s'était dévoué tout entier aux membres délaissés de l'Église de Dieu ; il était, pour ainsi dire, leur propriété, leur patrimoine.

Le Père Jésuite était imbu de ce sage principe, qu'il devait se rendre compte de toutes ses actions. Je ne veux point dire que vous soyez obligés d'y regarder de si près ; mais cet exemple montre comment les trois caractères de la sainteté peuvent pénétrer une âme pieuse, et exercer une influence jusque sur ses moindres actions et ses dévotions les plus secrètes. Et tel est l'unique objet de ce petit *Traité*. Je me propose de recueillir pour vous dans la Vie des saints, et dans les œuvres des écrivains ascétiques, un certain nombre de pratiques faciles et intéressantes qui vous aideront à imprimer ces trois caractères dans votre âme, afin que vous fassiez avancer les intérêts de Notre Seigneur à chaque heure de votre vie, et, en même temps, que vous vous formiez à la sainteté de la manière la plus agréable possible.

Vous pouvez choisir parmi ces pratiques. Aucune d'entre elles n'est obligatoire ; tout est volontaire. Vous n'êtes même point tenus, si vous en choisissez une, de choisir la plus sublime, la meilleure, celle qui se rapproche le plus de la perfection ; car il peut se faire qu'elle ne soit pas celle qui vous convient le mieux. Prenez ce qui est plus conforme à vos goûts ; il n'est nullement nécessaire de faire de vos dévotions des mortifications. C'est là une notion erronée, et que je voudrais bannir de l'esprit de tous les catholiques, mais surtout de tous les nouveaux convertis. En théorie, c'est admirable, mais déplorable dans la pratique : cela aboutit presque toujours à l'indifférence et au relâchement. Je veux vous amener à servir Jésus par amour ; et, pour cela, je veux que vous trouviez

(1) Saint Vincent de Paul peint par ses écrits.

de l'agrément dans vos exercices de piété, et que vous choisissiez ceux qui sont conformes à vos goûts.

§ V. Six avantages qui résultent de l'application de nos indulgences aux âmes du purgatoire.

Avant de terminer ce chapitre, je traiterai une question qui vous est familière à tous, afin d'enraciner profondément dans vos cœurs les principes posés jusqu'ici. Il y a des personnes qui appliquent aux âmes du purgatoire toutes les indulgences qu'elles gagnent; il en est d'autres, au contraire, qui les gardent toutes pour elles-mêmes, et nul n'a le droit, assurément, de condamner cette manière d'agir. En effet, qui oserait contester à quelqu'un une liberté que l'Église lui accorde? Grâce à Dieu, je n'ai pas une telle prétention. Néanmoins, je vais librement exposer mon sentiment sur ce sujet, et cet examen jettera si je ne me trompe, quelque lumière sur les trois points que j'ai développés. Du reste, je m'en tiendrai strictement à ce qu'ont dit sur cette matière les théologiens et les auteurs spirituels.

La grâce est un si grand bienfait, que nous devons chercher à l'augmenter par tous les moyens possibles; et il n'est pas de voie plus courte pour arriver à ce but, que de changer la satisfaction en mérite : c'est ce que nous ferons en gagnant des indulgences pour les âmes du purgatoire. Cette dévotion nous amassera de grands trésors spirituels, et, en même temps qu'elle sera agréable à Dieu, nous en retirerons une utilité immense pour nous-mêmes. Examinons quelques-uns des fruits que produit cette dévotion : cela nous rendra plus généreux envers ces filles de Dieu, ces épouses du Saint-Esprit, que nous assisterons de nos prières et de nos bonnes œuvres, sans craindre d'en perdre le fruit pour nous-mêmes. En réalité, on fait un gain immense en ne réservant pour soi au-

cune part dans ses propres satisfactions, dans les indulgences que l'on gagne, mais en les offrant toutes pour les saintes épouses de notre bien-aimé Rédempteur, qui gémissent au milieu des plus cruelles souffrances.

Le premier fruit que nous recueillerons sera l'augmentation de nos mérites. Des trois prérogatives que Dieu attache aux bonnes œuvres des justes, à savoir : le mérite, l'impétration et la satisfaction, la plus grande est le mérite ; car il nous rend plus agréables à Dieu, il resserre les liens de notre amitié avec lui, nous attire des grâces plus abondantes, et nous prépare ainsi une plus grande gloire dans le ciel. Il est donc évident que, si un homme parvient à échanger la satisfaction, prix de ses bonnes œuvres, contre autant de mérite nouveau, indépendant du mérite qu'il avait déjà acquis et en sus de ce mérite, il aura gagné beaucoup à cet échange. Établissons cette vérité par un autre raisonnement. La gloire des bienheureux est, sans comparaison, un bien beaucoup plus réel, beaucoup plus grand que les souffrances du purgatoire ne sont un mal ; par conséquent, un droit à une augmentation de gloire vaut mieux qu'un droit à une diminution de peine. Or, celui qui offre pour les âmes du purgatoire les satisfactions de ses bonnes œuvres et les indulgences qu'il a gagnées, fait précisément l'échange dont nous avons parlé ; il convertit ces satisfactions en mérites. Dans cette charité se trouve un acte héroïque de vertu, qui confère à son auteur la vie éternelle ; ce que ne peut pas faire la satisfaction, à moins qu'elle ne soit convertie en mérite. Ce point demande quelque réflexion. Outre, comme nous l'avons dit, que la gloire du ciel est plus un bien que le purgatoire n'est un mal, il faut nous rappeler qu'un accroissement de gloire est une chose éternelle, tandis qu'un allègement des souffrances du purgatoire est passager comme le purgatoire lui-même ; de sorte que la distance entre l'augmentation

de gloire et le soulagement apporté aux souffrances du purgatoire est infinie. La jouissance des biens éternels, même au plus faible degré, ne serait pas trop chèrement achetée par les souffrances et les maux temporels les plus violents. Nous devons ajouter qu'il faut, en toute chose, faire ce qui est le plus agréable aux yeux de Dieu, ne recherchant point ce qui conviendrait le mieux à nos intérêts et à nos goûts, mais ce qui plaît davantage au Seigneur. Il vaut mieux plaire à Dieu que de s'épargner des souffrances : or, un homme qui garde pour lui-même les satisfactions et les indulgences qu'il peut gagner, n'a en vue que de s'épargner des souffrances, tandis que celui qui les offre toutes en faveur des âmes du purgatoire se rend par là même plus cher à Dieu, par le raffinement d'amour qui éclate dans cet acte héroïque de miséricorde et de charité, qu'il n'était point tenu de faire, mais qu'il a fait dans un élan généreux de sa libre volonté.

Les saintes âmes du purgatoire ne peuvent retirer de leurs souffrances aucun profit ; le temps de mériter est passé pour elles ; et tant qu'elles gémissent dans ce lieu de douleurs, la Jérusalem céleste demeure privée de ses citoyens, et l'Église, sur la terre, de protecteurs qui intercèdent pour elle auprès de Dieu. De là un second fruit de notre dévotion. Cette âme, à laquelle nous avons ouvert les portes du purgatoire, a contracté envers nous une obligation spéciale, d'abord, à cause de la gloire dont nous avons hâté l'heure pour elle, ensuite, à cause des terribles souffrances auxquelles nous l'avons arrachée. Aussi est-ce pour elle un devoir d'obtenir, pour ses bienfaiteurs, les grâces et les bénédictions de Dieu. Les bienheureux savent combien est grand, infini, le bienfait qu'ils ont reçu ; et comme ils sont essentiellement reconnaissants, ils s'efforcent de montrer une gratitude proportionnée au bonheur dont ils jouissent. Ainsi, quiconque offre les indulgences qu'il gagne en faveur

des âmes du purgatoire, trouvera en elles, dans le ciel, autant d'agents pour veiller sur ses intérêts éternels ; et il vaut mieux, pour un homme, assurer son salut dans cette vie, au moyen des grâces qu'obtiendront pour lui ses protecteurs célestes, que de se soustraire au risque de faire un séjour un peu plus long dans le purgatoire, parce qu'il aura abandonné à d'autres le fruit de ses indulgences. Mais nous n'acquérons pas seulement un titre à la bienveillance des âmes que nous avons délivrées ; nous obtenons, en outre, l'amour de leurs anges gardiens et des saints pour lesquels ces âmes avaient une dévotion spéciale ; nous devenons en même temps plus chers au sacré Cœur de Jésus, à cause du plaisir qu'il ressent de la délivrance de son épouse chérie et de son entrée dans la joie du ciel.

Nous pouvons encore retirer de cette dévotion un troisième fruit qui n'a pas moins d'utilité pour nous. C'est un grand bonheur d'avoir dans les cieux quelqu'un qui aime, loue et glorifie Dieu pour nous. Quiconque a pour Dieu un amour tendre et fervent ne peut s'abstenir de faire tous ses efforts pour que la Majesté divine soit exaltée et glorifiée : toutefois, à cause de nos péchés et des misères de cette vie, il ne nous est pas possible de rendre à cette adorable Majesté les hommages et le culte parfaits que les bienheureux lui rendent dans le ciel. Quelle joie et quelle consolation ne devons-nous donc pas éprouver en pensant que d'autres, arrachés par nos prières aux flammes du purgatoire, remplissent pour nous ce sublime devoir ; et, tandis que nous languissons encore sur cette terre, qu'ils ont déjà entonné dans le ciel le cantique des louanges éternelles ! Certes, il n'y a point d'âme dans le purgatoire, qui ne soit plus sainte que la nôtre et plus propre à glorifier Dieu. Quand donc nous introduisons une âme dans le ciel, nous procurons par elle plus de gloire à Dieu, que nous ne pouvons ici-bas lui en donner par nous-mêmes. Tan-

dis que nous nous occupons à manger, à boire, à dormir, à travailler sur la terre, (ô délicieuse pensée !) il y a dans le ciel une âme, ou plutôt, j'aime à le croire, des âmes dont nous avons hâté le bonheur, et qui adorent, glorifient sans cesse la majesté et la beauté du Très-Haut, avec une perfection indicible.

Ce n'est pas tout, cette généreuse dévotion produit un quatrième fruit : elle réjouit en même temps et l'Église militante et l'Église triomphante. Grande est la fête dans le ciel quand un élu vient grossir le nombre de ses habitants ; car, si les saints voient avec des transports de joie la pénitence d'un pécheur qui peut néanmoins retomber dans son crime, quel doit être leur bonheur quand ils reçoivent dans leur sein un nouveau citoyen qui ne peut plus offenser Dieu ! Son ange gardien se réjouit aussi, et reçoit mille félicitations des esprits bienheureux pour le succès avec lequel il a rempli ses fonctions tutélaires. La joie se répand parmi les saints, ceux surtout au patronage desquels l'âme était spécialement confiée, et parmi ses parents, ses amis, dont elle va rejoindre le chœur bienheureux. Marie se réjouit aussi du succès de ses prières multipliées, tandis que Jésus recueille avec amour et bonheur la moisson arrosée de son précieux sang. L'Esprit-Saint daigne se réjouir du triomphe de ses dons et de ses inspirations innombrables, et le Père éternel se complait dans la perfection où est parvenue la créature de son choix, qu'il a supportée si longtemps avec tant de compassion. L'Église militante a aussi sa part de joie : elle a trouvé un nouvel avocat. Les parents, les amis, la famille de cette âme à jamais bienheureuse, la communauté, la nation à laquelle elle appartient, tous ont lieu de se réjouir de son triomphe. Je dirai plus, tous les prédestinés, et la nature entière, trouvent un motif de réjouissance dans l'entrée d'un élu au sein de la joie de son Créateur.

Mais nous pouvons recueillir un cinquième fruit de

notre dévotion. L'amour ne souffre point de délai. Pourrions-nous donc laisser dormir, et pendant de longues années peut-être, un trésor qui pourrait servir merveilleusement à la gloire de Dieu et aux intérêts de Jésus ? Pour le présent, nous pouvons n'avoir aucun besoin de nos satisfactions ni de nos indulgences. Mais, si nous les enfouissons dans le trésor de l'Église, qui sait combien d'années s'écouleront avant que nos richesses puissent être de quelque utilité, en admettant même, avec de Lugo, que toutes les satisfactions des saints seront employées avant le jour du jugement (1). Oh ! pourquoi tarder à mettre ce talent au service de Dieu en ouvrant tout d'abord les portes du purgatoire à quelques saintes âmes, qui commenceront, dès ce soir peut-être, leur délicieux sacrifice de louanges éternelles ?

Enfin, j'ajouterai que ce que nous donnons rejaillit sur nous avec plus d'abondance, et c'est là le sixième fruit de notre dévotion. D'abord, l'acte même d'une si grande et si généreuse charité est à lui seul une satisfaction pour nos péchés ; car, si une aumône donnée pour soulager un besoin temporel satisfait au-delà de la plupart des autres bonnes œuvres, quelle est donc la puissance de ces aumônes spirituelles ? Ensuite, quiconque sacrifie quelque chose pour la gloire de Dieu en est récompensé au centuple. Le Seigneur nous accordera donc de telles grâces que nous n'aurons qu'un court séjour à faire dans le purgatoire ou bien il inspirera à d'autres fidèles la pensée de prier pour nous. De sorte que, si nous avons gardé pour nous-mêmes nos indulgences, nous aurions pu gémir longtemps dans ces flammes vengeresses ; tandis que si, par l'inspiration de Dieu, d'autres entrepren-

(1) La doctrine de ce passage, tel que le présentait la première édition, était fondée sur un passage douteux de Niéremberg. *Avarizia santa*, c. 27. Maintenant elle a été rectifiée d'après la théorie de Lugo, *De Sac. Pœnit.*, disp. 26, sect. 2, n° 24.

ment de gagner des indulgences pour nous, nous entrerons bien plus tôt dans la gloire céleste. C'est un axiome, qu'on ne perd rien en perdant pour Dieu. Quand nous serons dans le purgatoire, les bienheureux pour lesquels nous aurons hâté l'heure du triomphe verront en nous leurs bienfaiteurs, et dans notre délivrance une dette que la justice leur impose. D'ailleurs, ils ne seront point les seuls à reconnaître cette dette et Notre Seigneur les aidera à l'acquitter.

Ainsi, en abandonnant toutes nos satisfactions, toutes nos indulgences aux âmes du purgatoire, loin de troubler l'ordre naturel de la charité, nous servons ainsi nos plus chers intérêts. C'est une dévotion qui procure singulièrement la gloire de Dieu, qui favorise au plus haut point les intérêts de Jésus, et qui est inspirée par l'amour des âmes : elle embrasse à la fois l'Église militante, l'Église souffrante et l'Église triomphante. Bénissons Dieu de ce qu'il nous a accordé, dans sa libéralité incompréhensible, l'inestimable bienfait de disposer à notre gré de nos indulgences et de nos satisfactions. Ainsi, puisqu'elles nous appartiennent en propre, que nous pouvons en user selon notre bon plaisir, réjouissons notre cœur en les employant à augmenter la gloire de Dieu et à faire bénir son nom

Voyez jusqu'où ont été dans cette voie quelques-uns des grands serviteurs de Dieu. Le Père Ferdinand de Monroy, homme éminemment apostolique, fit à l'heure de la mort une donation écrite, par laquelle il transférait aux âmes du purgatoire toutes les messes qui seraient dites pour le repos de son âme, toutes les pénitences que l'on offrirait en sa faveur, et toutes les indulgences qu'on gagnerait pour lui. Il pouvait bien faire cette donation, car on n'a guère besoin de pareils secours quand on a eu pour Dieu un amour aussi tendre, qu'on a épousé les intérêts de Jésus avec une ardeur aussi vive que le dernier acte de ce pieux religieux laisse présumer qu'il l'a fait.

« L'amour est fort comme la mort ; les eaux de la mer viennent se briser contre la charité, et ses flots ne peuvent la submerger (1). »

Maintenant vous voyez clairement ce que je demande de vous. Il faut servir Jésus d'une manière ou d'une autre, sans quoi vous ne pouvez sauver votre âme. Vous êtes entièrement sous sa dépendance. Vous ne pouvez rien faire sans avoir foi en lui ; rien sans recourir aux mérites de sa vie, de sa mort, de son sang ; rien sans son Église et ses sacrements. Vous ne pouvez faire un pas vers le ciel sans son aide. Chacune de vos actions, de vos pensées, de vos paroles n'a de valeur que par l'union de ses mérites. On ne saurait concevoir de dépendance plus entière, plus absolue, plus incessante, plus indispensable, que votre dépendance vis-à-vis de lui. Ainsi, d'une manière ou de l'autre, il faut que vous serviez Jésus. La question maintenant est de savoir s'il ne vaut pas mieux le servir par amour. Quelle a été jusqu'aujourd'hui votre manière de le servir ? N'avez-vous pas, peut-être, rendu vos devoirs à Dieu comme un pauvre qui paye une dette à un riche créancier, et qui, à chaque pièce de monnaie qu'il lui remet, regarde l'expression de son visage pour voir si cet homme est réellement résolu à oublier la pauvreté de son débiteur, et à exiger l'entier acquittement de sa dette ? Votre problème n'a-t-il point été de trouver le moyen de parvenir au ciel en faisant le moins possible ? N'avez-vous pas pesé les commandements, tronqué les préceptes, interprété les règles, demandé des dispenses ? De bonne foi, est-ce là ce que vous appelez votre religion, votre culte d'un Dieu incarné, qui a poussé l'amour jusqu'à la folie, jusqu'à se faire attacher tout sanglant au gibet de la croix ?

Or je prétends que servir Jésus par amour est beaucoup plus aisé que de le servir ainsi. Rien n'est

(1) Cant. VIII, 6, 7.

aisé quand nous ne le faisons pas avec plaisir. Votre religion vous a-t-elle rendu heureux ? Oh ! non, au contraire, elle a été pour vous un fardeau pesant ; et, sans cette alternative, — ou le ciel et l'enfer, — vous vous en seriez débarrassé depuis longtemps. Mais le ciel et l'enfer sont des faits : ils sont là ; point de milieu pour nous. Donc, puisqu'il faut que nous soyons religieux, je suis pour la religion qui rend heureux. Je ne vois point l'utilité de m'imposer un culte pénible, si Dieu me donne le choix. Mais Dieu fait plus : il désire que ma religion me rende heureux ; oui, il veut que la religion soit le soleil qui réjouisse ma vie. Or, une religion, pour rendre heureux, doit être une religion d'amour. L'amour rend tout facile. Ainsi, mon bonheur ne dépend que de Jésus. C'est ma religion qui me donne des jours heureux. Si servir Jésus par amour était quelque chose de difficile, quelque chose de prodigieux, comme la contemplation des Saints, ou leurs austérités, alors le cas serait différent. Mais, en réalité, il n'en est point ainsi. Servir Dieu parce que vous avez peur d'aller en enfer, et parce que vous désirez aller au ciel, c'est une chose excellente, sans doute, et une œuvre surnaturelle ; mais c'est difficile. Au contraire, il est si doux de servir Dieu par amour, qu'on s'explique avec peine comment tant d'hommes dans le monde négligent de le faire. Pauvres âmes, aveugles jusqu'au prodige !

Mais un bonheur plus grand encore, c'est qu'en nous rendant heureux nous-mêmes, nous rendons aussi Notre Seigneur heureux ; cette pensée augmente encore notre joie, à un tel point que nous pouvons à peine nous contenir, et c'est là une nouvelle source de contentement pour Jésus. C'est ainsi que la religion devient chaque jour plus douce. La vie est un long bonheur, lorsqu'on y accomplit toujours la volonté de Dieu, et que tous les moments sont employés pour sa gloire. Vous vous identifiez avec les intérêts de Jésus ; vous les épousez comme s'ils

étaient les vôtres, et ils le sont en effet. Son esprit s'introduit en vous, il établit son trône dans votre cœur, il s'y couronne, et ensuite, avec une douceur infinie, il s'en proclame le roi. Une aimable conspiration lui a livré le sceptre, et jamais vous n'avez soupçonné, pendant tout ce temps, que l'amour divin tendait à ce but. Pourtant il en est ainsi. La gloire de Dieu vous devient chère; tout ce qui concerne Notre-Seigneur devient pour vous l'endroit sensible, car il est comme la prunelle de votre œil; vous vous sentez attiré vers le salut des âmes, parce que c'est son œuvre de prédilection, et toutes vos inclinations, tous vos goûts se portent de ce côté. C'est ainsi que vont les choses; c'est ainsi que vous vivez; (que dis-je? vous ne vivez plus, c'est le Christ qui vit en vous), et c'est ainsi que vous mourez. Jamais cependant la pensée ne vous est venue que vous étiez un saint, ou que vous approchiez de la sainteté. Votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ, et elle est plus cachée pour vous que pour tout autre. Vous un saint! une semblable pensée vous ferait sourire si elle n'effrayait votre humilité. Mais, ô profonde miséricorde de Jésus! quelle sera votre surprise au jour du jugement, d'entendre la consolante sentence sortir de sa bouche, et de voir la brillante couronne qu'il vous a préparée! Que dis-je? vous serez presque disposé à plaider contre votre salut! Notre Seigneur fait tenir ce langage aux élus dans le saint Évangile : Seigneur, quand avez-vous eu faim, et vous avons-nous rassasié? Quand avez-vous eu soif, et vous avons-nous donné à boire? Ils ne peuvent se l'expliquer. Ils n'ont jamais songé que leur amour fût quelque chose de si grand. Ah! servez donc Jésus par amour; et, quoi que vous fassiez, sachez bien que vous ne l'aimerez jamais autant qu'il vous aime. Je vous le dis encore une fois, servez Jésus par amour. Si vous suivez mon conseil, j'ose bien vous le promettre, avant que vos yeux soient fermés, avant que la pâleur de la mort se

soit répandue sur votre visage, avant que ceux qui entoureront votre lit soient sûrs que vous avez exhalé votre dernier soupir, déjà vous aurez entendu avec surprise, parmi les cantiques des Anges, la sentence favorable de votre doux Jésus, et la gloire de Dieu commencera à briller pour vous d'un éclat éternel !

CHAPITRE III

LE PÉCHÉ BLESSE L'AMOUR

§ I. Dieu est pour nous le père le plus tendre.

On rapporte d'un des premiers Pères de l'Oratoire, ami de saint Philippe, qu'il préférerait, parmi les auteurs qui ont écrit sur la grâce, ceux qui ont donné davantage à la souveraineté de Dieu, et moins au libre arbitre de l'homme. Cette remarque nous révèle tout son caractère; elle ne prouve pas seulement qu'il était un disciple fidèle de saint Thomas, dans la question théologique à laquelle nous faisons allusion, mais elle fait voir surtout le caractère particulier de sa vie spirituelle, et la pente de sa dévotion. Il avait en lui une passion dominante, qui l'entraînait avec plus de force que n'auraient pu le faire les conclusions de la plus rigoureuse controverse. Il avait l'habitude de prendre le parti de Dieu en toute chose, et d'envisager tout en se plaçant au point de vue de Dieu : non que de saints personnages qui ont soutenu la thèse contraire dans ce grand débat ne prennent pas également en tout le parti de Dieu, comme le bienheureux Lessius et notre bien-aimé saint Alphonse, deux hommes tout à Dieu, s'il y en eut jamais; mais je veux dire qu'en cela c'était l'instinct plutôt que l'intelligence qui guidait ce bon Père. Ce fut par instinctive habi-

tude que, dans cette question obscure, il embrassa l'opinion qui lui semblait faire le plus d'honneur à Dieu. Or, c'est là précisément ce que je me propose de vous recommander.

Une fausse doctrine est odieuse, parce qu'elle n'est pas vraie ; elle est odieuse encore à cause du scandale qu'elle donne, de la dévotion qu'elle refroidit, des âmes qu'elle met en danger. Ces différentes raisons la font détester de tous les gens de bien. Mais ceux qui ont pour Dieu un amour tendre et délicat songent bien moins aux autres inconvénients qu'à l'outrage fait à la gloire de Dieu. La gloire de Dieu, voilà leur première pensée ; ils se rangent tout d'abord de son côté. S'il arrive qu'un honnête homme soit sous le coup d'une cruelle persécution ou d'une dangereuse calomnie, assurément ces pieuses âmes ne sont point sans éprouver une tendre sympathie pour l'offensé, elles se sentent prêtes à faire les plus généreux sacrifices pour lui ; mais leur première pensée, celle qui domine toutes les autres, c'est l'outrage fait à la gloire de Dieu dans la persécution de son serviteur et dans le péché que les persécuteurs doivent nécessairement commettre. Aussi, que la piété vienne à se refroidir, qu'il se commette quelque grand scandale, qu'il survienne d'importants changements politiques ou des calamités locales, ou bien que les catholiques triomphent, ces hommes, à l'instant et comme instinctivement, voient ce qui dans tout cela touche la gloire de Dieu ; et ils se laissent tellement absorber par cette pensée, qu'ils paraissent froids, secs, insensibles aux douleurs comme aux joies des autres ; et pourtant, dans le fond de leur cœur, ils sont loin d'être ainsi disposés.

Nous pourrions facilement acquérir l'habitude de nous ranger en toute occasion du côté de Dieu. Le temps, la prière, une tranquille assiduité à nos exercices de dévotion, telles sont les voies qui mènent à ce but ; et, n'en doutons point, cette habitude sera

pour nous un important secours dans le service de Dieu.

On marche à grands pas dans la voie de la perfection, quand chaque jour augmente en nous cette conviction, qu'il n'y a au monde de véritable malheur que le péché ; que notre seul ennemi est le péché, et que, combattre le péché dans les autres aussi bien qu'en nous-mêmes, par nos prières comme par nos actions, est notre grande affaire, et la seule qui mérite notre attention. Cette conviction naît en nous de la fidélité à prendre toujours le parti de Dieu ; et, quand une fois cette fidélité a passé en habitude, nous y puisons une force nouvelle pour persévérer inébranlablement dans la vertu. Comme créatures, nous remplissons notre devoir en nous rangeant du côté de notre Créateur, pour défendre ses intérêts, protéger sa majesté et augmenter sa gloire. En agissant ainsi, nous trouverons le bonheur dans la plus sombre destinée, et la paix dans la tempête la plus violente.

Mais Dieu n'est pas seulement notre Créateur, il est aussi notre Père. Oh ! que ne sommes-nous profondément pénétrés de cette vérité ! Il y a une grande différence entre l'homme qui sert Dieu comme son Créateur et celui qui le sert comme son Père. Nous ne servons pas Dieu par amour, parce que nous ne nous formons pas de Dieu une idée semblable. Nous sommes secs, froids avec lui, parce que nous nous obstinons à ne voir en lui qu'un législateur, un maître, un souverain, un juge. Beaucoup plus de personnes s'efforceraient d'arriver à la perfection, beaucoup plus persévéraient dans leurs efforts, et l'abîme qui sépare les saints des catholiques ordinaires serait bien moins profond, si nous voulions servir Dieu comme notre père, et le regarder comme tel. C'est une chose vraiment étonnante de voir certaines personnes, tellement jalouses de la majesté et de la souveraineté de Dieu, qu'elles croiraient lui faire tort si elles le considéraient quelquefois sous un attribut

moins sévère et plus attrayant. C'est là ce qui produit je ne sais quelle gêne, quel malaise dans l'accomplissement des devoirs religieux, et qui en bannit toute consolation. Cela donne lieu, en outre, à mille tentations contre la foi, fait naître dans le cœur une foule de scrupules qui étouffent la tendresse de la dévotion et qui glacent cette sainte ferveur, qui porte à se mortifier par amour. Eh quoi ! n'est-ce pas le bonheur de la vie de croire, de sentir à toute heure du jour que Dieu est notre père, qu'il a pour nous une tendresse paternelle, et qu'il nous traite comme ses enfants ?

Voyez quelles peines Dieu a bien voulu prendre pour empêcher que nous eussions de lui une idée qui ne fût pas toute d'amour. Il a remis tout jugement aux mains de son Fils. C'est Notre Seigneur Jésus-Christ qui doit venir nous juger au dernier jour ; notre dernier appel s'adressera à son sacré Cœur. Lorsque Dieu invite son peuple rebelle à revenir à lui, par la bouche du prophète Jérémie, il leur rappelle tous leurs péchés, et ensuite, dans le langage le plus touchant, il semble plutôt plaider pour lui-même que contre eux. *Au moins*, dit-il, à partir de ce jour, criez vers moi, en disant : « Vous êtes mon Père (1). » L'Apôtre résume l'Évangile dans un seul point : Nous avons reçu l'esprit d'adoption, en vertu duquel nous pouvons dire *Abba*, c'est-à-dire Père ; et lorsque Notre Seigneur nous enseigne à prier, c'est par le nom de Père qu'il veut nous entendre appeler Dieu. Que dis-je ? l'un des sept dons du Saint-Esprit, le don de piété, nous est accordé spécialement pour nous mettre en état de porter jusqu'à un degré héroïque la tendresse d'un amour vraiment filial à l'égard de Dieu. Saint Thomas nous enseigne que les bonnes œuvres offertes à Dieu comme à notre Père, lui sont plus agréables que si nous les lui offrions comme à notre Créateur,

(1) Jérém. III. 4.

parce que le motif est plus excellent (1). L'importance que les hommes vraiment apostoliques attachent à ce doux sentiment de piété filiale à l'égard de Dieu apparaît d'une manière remarquable dans une observation que fit le cardinal Bellarmin, lorsqu'il visita la France. Il fut, dit-il, frappé de la piété des Français, en prenant le mot *piété* dans le sens que nous venons de lui donner, et il en conclut que ce peuple paraissait plus catholique que les Italiens. Voilà, du moins, ce que Lallemand rapporte de lui.

Saint Paul, non content du passage de l'épître aux Romains (2) cité ci-dessus, répète presque mot pour mot la même chose aux Galates (3). Il parle comme si, dans l'ancienne alliance, Dieu, pour ainsi, n'était point parvenu à persuader aux juifs de le regarder comme un père : « Donc, dit-il, quand les temps furent accomplis, Dieu envoya son Fils, né de la femme, et assujetti à la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, et que nous fussions reçus dans l'adoption des fils. Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'esprit de son Fils dans vos cœurs, qui crie *Abba*, c'est-à-dire Père. Aussi, maintenant, aucun n'est esclave, mais fils. » Toutefois, même dans l'Ancien Testament, qui ne se rappelle le pathétique langage d'Israël ? « Vous êtes notre Père, et Abraham nous a méconnus, et Israël nous a ignorés ; vous, ô Seigneur ! vous êtes notre Père, notre Rédempteur ; et votre nom est éternel (4). »

Lancicius, dans son *Traité de la présence de Dieu* (5), présente un grand nombre d'actes d'amour, dans lesquels il s'adresse ainsi à Dieu : « Seigneur très saint, tendre Père ! » A la fin de son livre, il met cette question dans la bouche d'un interrogateur : « Pourquoi, dans ces actes intérieurs d'amour, ajoutez-vous le nom

(1) I. secundæ, q. 121.

(2) VIII, 15.

(3) Cap. 4.

(4) Isaïe, XIII.

(5) II, 66.

de Père? » Il répond en donnant quatre raisons.

D'abord, parce qu'il est désirable que de tels actes d'amour jaillissent du fond du cœur, en vertu, non seulement des sentiments d'humilité et de religion que doit réveiller en nous le titre de Seigneur, mais surtout en vertu de l'affection qu'un fils porte à son père. En deuxième lieu, on acquiert ainsi un mérite plus grand selon la doctrine de saint Thomas, citée plus haut : Il vaut mieux, dit le docteur angélique, honorer Dieu comme notre Père que de l'honorer comme notre Créateur et notre Seigneur. » Et saint Léon (1) dit aussi : « Quelle est la grandeur de ce privilège ! n'est-ce pas un don qui surpasse tous les autres dons, que Dieu appelle l'homme son fils, et que l'homme appelle Dieu son père? » En troisième lieu, le souvenir que Dieu est notre Père ranime notre confiance, et c'est pour cette raison, disent Tertullien, saint Cyprien et saint Chrysostôme, que l'Oraison dominicale commence par ces mots : « Notre Père. » En effet, pour citer encore l'opinion de saint Thomas (2) : « La confiance est principalement excitée en nous par la considération de l'amour que Dieu a pour nous, et en vertu duquel il désire notre bien ; c'est pourquoi nous l'appelons père. » La quatrième raison est empruntée à saint Augustin : « Nous appelons Dieu notre père, dit-il, parce que ce nom si doux nous gagne sa faveur ; et, quand il s'entend appeler ainsi, il est prêt à nous accorder tout ce que nous pouvons lui demander. »

Il y a, dans les révélations de sainte Gertrude (3), un magnifique passage qui fait voir combien tous les noms prodigués par une tendre, mais respectueuse familiarité, sont agréables au Seigneur. Jésus lui dit que toutes les fois qu'un homme dit à Dieu : Mon doux

(1) S. Leo. Serm. vi, *De Nativit.*

(2) I. secundæ, q. 82

(3) L. III, c. 9

Sauveur, ou Bien-Aimé de mon cœur, ou enfin quelque chose de semblable, il reçoit un gage de salut, en vertu duquel, s'il persévère, il recevra dans le ciel un privilège spécial, semblable à la faveur dont saint Jean l'Évangéliste, le disciple bien-aimé, avait joui sur la terre.

Si nous sentons réellement que Dieu est notre père ; si, chaque jour, nous apprenons à le regarder comme tel et à nous approcher de lui avec ce sentiment, le moment arrivera bientôt où rien sur la terre ne sera aussi cher à nos yeux que sa majesté et sa gloire.

Nous devrions éprouver, quand il s'agit de sa gloire, ce que nous éprouvons quand il s'agit de notre honneur, et nous devrions ressentir toute offense faite à la majesté divine comme une injure personnelle. Or, c'est le péché qui offense Dieu ; c'est donc le péché que nous devons considérer comme notre ennemi. Ce devrait être notre unique chagrin, notre seul malheur en ce monde, qu'il existe soit en nous-même, soit dans les autres. Oui : les péchés des autres devraient cesser de nous paraître indifférents, parce que ce sont autant d'outrages à la majesté de Dieu. Nous devrions nous pénétrer profondément de cette parole que saint Philippe répétait sans cesse : « Avant tout, évitons le péché ! surtout, évitons le péché ! »

Quand nous serons remplis de cette idée de Dieu, alors pas un jour ne s'écoulera sans que nous remarquions en lui quelque trait paternel qui jusqu'alors nous avait échappé. Les prières deviennent plus ferventes, les sacrements produisent en nous plus de fruits qu'auparavant. Les devoirs se changent en privilèges ; les pénitences revêtent l'aimable apparence du plaisir ; les peines attendrissent le cœur et y versent une délicieuse humilité ; enfin, les douleurs nous semblent des dons du ciel. Le travail devient le repos, et les fatigues du corps et de l'esprit se confondent, pour ainsi dire, avec les langueurs délicieuses de la contemplation. Il semblerait que la terre devient le ciel ;

le moindre objet qui frappe nos regards, le moindre son qui retentit à notre oreille, fait tressaillir notre cœur comme si Dieu allait nous faire entendre sa voix ou apparaître lui-même à nos yeux. Comme la vie elle-même revêt une apparence nouvelle quand nous avons trouvé en Dieu notre père ! si nous travaillons, c'est sous ses yeux ; si nous nous récréons, son sourire paternel encourage notre joie ! Un ciel radieux réjouit la terre, et les étoiles qui brillent la nuit semblent nous inviter à l'heureuse vision de Dieu. Comme tout nous devient doux, suave ! comme nous trouvons en tout le repos et presque l'infini, depuis que nous avons trouvé en Dieu notre père !

§ II. Amour de complaisance et amour de condoléance.

Quand nous aimons Dieu, nous pensons avec bonheur à ce qu'il est, à sa bonté, à sa perfection. Nous appelons ce sentiment amour de complaisance. Il fait que nous jouissons du bonheur de Dieu comme de notre propre bonheur, uniquement parce que nous l'aimons. Jacob ne voulait pas croire à la grandeur de Joseph (1), mais, quand il le vit, il se jeta à son cou, et l'embrassant, il lui dit : « Maintenant, je mourrai avec joie parce que j'ai revu ta face et que je te laisse vivant. »

Mais l'amour ne doit pas en rester là. S'il nous rend heureux du bonheur de l'objet aimé, en nous faisant regarder son bonheur comme s'il était le nôtre, il doit faire de même que nous soyons affligés, quand celui que nous aimons reçoit quelque offense. Nous devons ressentir l'injure qui lui est faite comme si elle nous était adressée à nous-mêmes. De là vous pouvez conclure que la douleur que nous éprouvons des péchés d'autrui n'est point le fruit d'une dévotion outrée, ou

(1) Gen. XLVI.

le raffinement subtil d'un sentiment religieux. Elle est tout simplement la conséquence nécessaire de l'amour de Dieu. Là où n'existe pas une semblable douleur du péché, qu'il soit commis par nous ou par d'autres, il n'y a pas d'amour de Dieu; et ce déplaisir plus ou moins grand est la juste mesure de l'amour. D'où vient, à votre avis, que les souffrances de Marie ont été mille fois plus insupportables que toutes les tortures des martyrs ? C'est que son amour était mille fois plus grand que l'amour de tous les martyrs. Ainsi, quand Dieu est offensé ou outragé, l'offense tombe sur notre cœur et le blesse, à cause de l'amour que nous avons pour lui.

De plus, comme la sympathie et la compassion sont des sentiments plus faciles à exciter en nous que la complaisance, il semble que Dieu désire cultiver en nous ce que les théologiens appellent l'amour de condoléance, plus encore que l'amour de complaisance. C'est une des causes qui rendent la dévotion à la Passion de Notre Seigneur si populaire dans toute l'Église. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles Notre Seigneur a daigné souffrir beaucoup plus que cela n'était nécessaire, et ajouter à sa Passion tant de circonstances touchantes, afin qu'il fût plus aisé pour nous de compatir à ses douleurs, et que nous fissions une part un peu plus grande de notre faible amour. Et faut-il une affection bien vive, une charité bien rare, pour ressentir cette pieuse compassion ? Les femmes de Jérusalem n'étaient pas des saintes, et pourtant elles pleurèrent sur lui, tandis qu'il montait au calvaire. Quoi de plus dur que le cœur des amis de Job ? Et pourtant la compassion adoucit leur orgueilleuse sécheresse et leurs discours inhumains. Ce dont nous avons besoin avant tout, c'est d'attendrir nos cœurs; et la douleur, bien plus que la joie, est de nature à produire ce résultat.

Je perdrai toute espérance de voir l'amour pénétrer dans notre cœur, si nous ne commençons par y faire

naître cet amour de condoléance. Nous ne reprochons pas à un homme de ne point prendre part à la joie d'un autre, comme nous le blâmons de ne point partager sa douleur. La sympathie convient à notre condition dans ce monde, et le cœur le plus coupable laisse encore une espérance quand il a gardé une vive et affectueuse sympathie. Du mal naît souvent le bien. C'est ainsi que du péché et de la Passion de notre doux Sauveur, comme de deux sources intarissables, naît dans nos cœurs l'amour de condoléance. Et voyez ce que cet amour peut produire ! La compassion de Marie a, dit-on, jusqu'à un certain point coopéré avec la Passion de Notre Seigneur au salut du monde. Combien n'avons-nous pas d'exemples dans lesquels Dieu s'est montré miséricordieux à des pécheurs, uniquement parce qu'ils gardaient au fond du cœur quelque faible pensée de tendresse pour cette Passion qu'il souffrit par amour ! Il nous faut pleurer avec lui dans cette vie, si nous voulons avec lui nous réjouir dans l'autre. Je désire que vos réflexions s'arrêtent sur ce point, car je crains que vous n'y attachiez pas assez d'importance. Saint François de Sales dit que nul ne saurait expliquer l'ardeur avec laquelle notre Sauveur désire entrer dans nos âmes par cette voie. En effet, elle conduit à son amour, elle aboutit à sa plus grande gloire. Comment pourrez-vous lui refuser ce qui vous coûte si peu ? Je suis sûr que vous aimez Jésus ; je suis sûr que vous désirez l'aimer davantage ; je ne puis croire qu'il n'en soit pas ainsi. O doux Jésus ! qui pourrait ne point vous aimer ? Existe-t-il un cœur qui ne vous aime point ? Heureusement, nous ne sommes pas chargés de rechercher des choses aussi étranges, ou de trouver s'il existe un pareil monstre sur la terre. Nous l'aimons ; bénissons-le sans cesse de nous avoir accordé une telle grâce ! Dix-huit cents ans se sont écoulés depuis sa douloureuse Passion ; mais elle se renouvelle chaque jour ; chaque nuit est témoin de sa nouvelle agonie, parce que les péchés se multiplient. O cruel péché !

pêcheurs trop cruels ! Mais il trouvera un asile parmi nous ; écoutons les paroles qu'il adresse à nos cœurs ; n'entendez-vous pas la voix de Jésus ? « Ouvre-moi, ô ma sœur ! mon amour, ma colombe, ô toi qui es sans tache ; car la rosée dégoutte de ma tête, et ma chevelure est encore humide des pleurs de la nuit (1). »

Mais, direz-vous, s'affliger des péchés des autres convient bien aux saints ; et nous savons que les saints ont agi ainsi ; mais c'est là une charité digne d'admiration plutôt qu'un exemple à suivre. Cet héroïsme est au-dessus de nos forces ; il serait insensé de notre part de le tenter ; nous sommes si loin encore de ressentir la douleur que nos propres péchés devraient nous inspirer ! Ne soyons pas si prompts, et commençons avant tout par nous occuper de nous-mêmes. Hélas ! ne faites point, de grâce, de semblables objections ; examinons ensemble ce qu'elles valent. Vous êtes loin, dites-vous, de ressentir la douleur que vos péchés devraient vous inspirer. Tel est l'objet de vos regrets ; il n'est rien qui vous décourage autant, rien qui apporte autant d'obstacles à vos progrès dans la vie spirituelle. Mais d'où vient que votre douleur est si faible ? C'est que vous voyez beaucoup plus dans le péché l'ennemi des intérêts de votre âme, que l'ennemi des intérêts de Jésus. Je ne veux point dire que vous ne deviez l'envisager aussi de cette manière : Dieu me préserve de donner un semblable conseil ! Il vous faut faire l'un, mais vous ne devez pas non plus négliger l'autre. Or, si vous envisagez le péché au point de vue seul de votre récompense ou de votre punition, il est évident que vous n'aurez jamais pour lui la haine qu'il mérite, car le châtiment du péché est loin d'en être la plus fâcheuse conséquence. Le mal le plus grave qui en résulte, c'est l'outrage fait à la majesté de Dieu ; et si vous pouviez vous faire une juste idée de vos péchés sous ce point de vue, vous en

(1) Cant., v, 2.

ressentiriez une douleur bien plus vive. Mais pour y parvenir, il vous faut apprendre à jeter un coup d'œil de regret sur les péchés des autres. Là, en effet, vous êtes en dehors de vos propres intérêts, et vous n'avez à contempler que la gloire outragée de notre Père céleste. Ainsi donc, pour ressentir un chagrin plus profond et plus efficace de vos propres péchés, vous devez gémir pour l'amour de Dieu sur les péchés des autres. Et voici la pratique que je voudrais vous recommander, comme résumant l'esprit de la Confrérie : pleurer sur les péchés des autres, et en faire réparation à la gloire de Dieu outragée.

Je dis que cette pratique résume l'esprit de la Confrérie, car les raisons que nous avons de nous affliger des péchés des autres sont les mêmes que celles en vertu desquelles nous appartenons à la Confrérie. La douleur que nous ressentons des péchés des autres naît de l'outrage fait à la gloire de Dieu, de la profanation des fruits de la Passion de Notre Seigneur, enfin du péril et de la perte des âmes. Ces trois considérations reviennent sans cesse ; mais ne vous fatiguez pas de me les entendre répéter si souvent. Quand je me sers du mot *douleur*, il ne faut pas vous méprendre sur le sens que j'attache à cette expression. mon intention n'est point de vous mettre sous les yeux quelque chose de triste ou de désagréable ; loin de là. La douleur dont je parle est l'un des plus doux plaisirs de la vie, et elle serait plus propre à soulager un cœur affligé qu'à attrister une âme en paix. Écoutez l'explication que le Père éternel a daigné en donner à sa fille bien-aimée, sainte Catherine de Sienne. Après lui avoir parlé (1) des cinq espèces de larmes que les hommes répandent, il lui décrit l'état d'une âme comblée de bénédictions et pourtant affligée. « Elle est bénie à cause des sentiments qui l'unissent à moi, et dans lesquels elle goûte les douceurs de l'amour divin.

(1) Dial., chap. LXXXVIII.

Elle éprouve aussi une vive douleur à la vue des offenses que l'on commet contre moi, qui suis la bonté éternelle ; contre moi, que cette âme contemple et qu'elle goûte dans la connaissance d'elle-même et de moi. Mais cette douleur ne rompt pas l'union qui nous lie, car les larmes que cette âme répand sont pleines de douceur, et proviennent de la connaissance qu'elle a d'elle-même et de son amour pour le prochain. Elle pleure d'amour pour ma miséricorde, et de douleur pour l'offense du prochain ; elle pleure avec ceux qui pleurent, et elle se réjouit avec ceux qui se réjouissent. Elle se réjouit avec ceux qui vivent dans la charité, parce que le bonheur de cette âme consiste dans l'honneur et les hommages que mes serviteurs rendent à mon nom (1). » Dieu lui dit encore : « Cette douleur non pénible, que font naître les outrages faits à ma gloire ou les malheurs du prochain, repose sur la charité la plus vraie, et l'âme y trouve un aliment solide. Bien plus, un homme se réjouit de cette douleur, il y trouve du bonheur, car c'est pour lui une preuve sensible que je suis en son âme en vertu d'une grâce spéciale (2). »

Aussi, a-t-on dit que les saints qui ont reçu au plus haut degré le don des larmes ont été aussi inondés de consolations spirituelles plus abondantes que les autres. Le biographe de saint Jean Climaque nous dit que la parole ne saurait exprimer les ravissements que le don des larmes faisait naître dans son âme ; et le saint lui-même, dans le septième degré de son *Échelle de la Perfection*, dit que « chacun des jours de la vie de ceux qui ont reçu le don des larmes s'écoule comme une fête spirituelle. » Non, elles ne sont point amères, les larmes de ceux qui pleurent par amour ! Et comment pourrions-nous ne pas trouver la paix et la joie dans les pleurs, don de celui qui est, selon

(1) Dial., chap. LXXXIX, § 9, 10.

(2) Dial., chap. xcv, § 9.

l'expression de saint Augustin, l'amour et la joie du Père et du Fils ?

§ III Exemples d'amour de condoléance.

Mais, pour rendre plus clair ce que je viens de dire, je vais citer des exemples tirés de la *Vie des Saints*, pour faire voir comment ils se sont affligés des péchés commis contre la gloire de Dieu ; et vous sentirez combien est douce cette pratique. Voici ce que Dieu révéla à sainte Catherine de Sienne. « Je ressens une vive satisfaction, ma très chère fille, du désir que vous avez de souffrir toutes les peines, toutes les fatigues, et même la mort pour le salut des âmes ; car plus on souffre, plus on me prouve son amour ; et plus on m'aime, plus on connaît ma vérité ; et plus on me connaît, plus grande est la douleur que cause un péché commis contre moi. Vous avez demandé à prendre sur vous le châtiment des crimes des autres, et vous ne saviez pas qu'en demandant cette grâce vous demandiez en même temps amour, lumière et connaissance de la vérité ; car, ainsi que je l'ai déjà dit, plus grand est l'amour, plus grande est la douleur ; ainsi la douleur croît en proportion de l'amour (1). »

Sainte Madeleine de Pazzi tomba en ravissement un jour en méditant sur ces paroles de l'Évangile : « Il en sortit du sang et de l'eau. » « Elle vit, dit son confesseur, dans le côté de Jésus une multitude d'âmes resplendissant comme les diamants sur une couronne royale, et elle dit : Ainsi nos âmes, puisant une nouvelle beauté dans le sang, deviennent la couronne du Verbe ; car elles ont confessé le Verbe à la face de toute la création, et il s'en glorifie comme un roi se glorifie de sa royale couronne... Elle vit les âmes qui entraient dans cet abîme d'amour, dans ce côté trans-

(1, Dial., chap. v.

percé, exprimer deux sentiments. D'abord, elles se transformaient en sang par l'amour, et ensuite, en eau, par la douleur. Mais Dieu voit avec plus de plaisir, du moins en cette vie, une âme qui se transforme par la douleur, qu'une autre qui se transforme par l'amour. Toutefois, ô Verbe ! je sais que la douleur ressentie par une âme à la vue des outrages qu'on vous fait trouve sa ressource dans l'amour qu'elle vous porte, amour par lui-même plus parfait que la douleur. Cependant l'affliction exerce davantage l'âme à la charité envers le prochain, car elle excite en elle un zèle plus ardent pour le salut des âmes. Il existe encore une autre raison qui fait que Dieu se plaît à nous exercer à la douleur plutôt qu'à l'amour, c'est que la souffrance est une sorte de martyre qui établit une grande ressemblance entre les âmes affligées et Jésus suspendu à la croix. Leur douleur est un baume qui calme l'excès de ses souffrances, ce sont des larmes d'amour versées sur sa Passion. Enfin lorsque la douleur arrive à un haut degré, elle purifie notre âme de ses péchés. L'amour a certainement plus de charmes ; mais comme nous sommes dans ce monde pour être purifiés, le temps de notre vie doit être plus spécialement consacré à pleurer et à souffrir pour l'amour de Dieu. C'est pourquoi le Seigneur trouve dans notre douleur plus de plaisir que dans notre amour. » Dans une autre occasion, le Seigneur fit connaître à la même sainte qu'elle devait gémir comme une colombe, et s'attendrir sur lui en le voyant si peu connu, si peu aimé de ses créatures.

Telle est la tâche que les religieuses ont à remplir dans l'Église de Dieu. Il n'en est point une seule, quelque occupée qu'elle puisse être à l'éducation ou à d'autres œuvres extérieures, qui ne soit obligée à s'acquitter de ce devoir, simplement en vertu de sa profession religieuse. Un certain nombre de pieuses et aimables dames vivant ensemble dans la paix et dans l'harmonie, poursuivant chaque jour la routine

des exercices spirituels prescrits par la lettre de la règle, et consacrant leur temps à l'éducation de la jeunesse, sans avoir en vue une fin surnaturelle, sans se rappeler qu'elles sont vouées à Jésus Christ d'une manière plus spéciale que les autres, ne sont pas des religieuses, quelque pittoresque que soit leur costume et quelque respectables que puissent être les personnes. Sans doute il est heureux pour des dames d'avoir trouvé un asile loin du monde, de ses tentations et de ses frivolités ; mais de pareilles retraites ne sont point des couvents. Un couvent diffère beaucoup d'un séjour de cette sorte : et, par le fait seul qu'une dame se retire du monde, elle ne devient pas l'Épouse mystique de Jésus-Christ. Le vœu de pauvreté, à défaut d'autre chose, donne aux religieuses un caractère d'expiation. Mais elles doivent, en outre, gémir comme des colombes. Ce sont moins elles qui sont retirées du siècle, que Jésus qui vient chercher un refuge contre un monde pervers dans le sanctuaire de leur cœur. Elles doivent être animées d'un esprit de douleur et d'amour ; leur vie doit se passer à répandre de saintes larmes sur les outrages faits à leur céleste Époux, et à lui offrir en retour de douces réparations. Elles ont épousé ses intérêts ; il leur faut pleurer avec lui et se réjouir avec lui. C'est à elles qu'il a confié le soin de sa gloire. Le monde est leur croix et elles doivent la porter. L'indifférence pour les péchés qui s'y commettent ne leur sied point ; elles se sont retirées dans la solitude pour les pleurer. Jamais, dans un cœur que n'animent point ces sentiments, vous ne trouverez le courageux esprit de la mortification, la grâce de l'oraison mentale, ni l'habitude si salutaire et si fortifiante d'une vie réellement surnaturelle. Ni le temps, ni le pays, ni les occupations ne sauraient dispenser les épouses de Jésus-Christ d'être les colombes du Sacré-Cœur. Elles doivent réaliser par un constant esprit de réparation et d'oblation d'elles-mêmes à Dieu les sentiments qui animaient

le bienheureux Paul de la Croix. Il se lamentait, déplorait avec des larmes amères l'ingratitude des hommes qui répondent par tant de froideur à la bonté infinie de Dieu. Il avait coutume de répéter sans cesse : « Quoi ! un Dieu fait homme ! un Dieu crucifié ! un Dieu mort ! un Dieu caché sous les espèces sacramentelles ! Oui ! un Dieu ! » et alors il restait quelque temps silencieux dans une sorte de sommeil extatique et puis il s'écriait de nouveau : « O brûlante charité ! ô excès d'amour ! qui est-il ? et qui sommes-nous, nous pour qui il a tant fait ? O ingrates créatures ! comment se fait-il que vous n'aimiez pas Dieu ? Ah ! que ne puis-je allumer par tout le monde le feu de l'amour divin ? que n'ai-je la force d'aller dans les campagnes prêcher, sous la voûte des cieux, mon tendre Jésus crucifié, notre bon Père mourant sur la croix pour nous, misérables pécheurs ! » Si tout ceci est vrai, il est de la plus haute importance que les religieuses ne le perdent pas de vue. Car si, par état, elles sont destinées à offrir à Dieu des expiations pour les péchés des autres, il faut évidemment que ce soit là l'objet principal de leur attention. Le succès de leurs écoles, le nombre des novices, l'architecture de leurs couvents, et même l'exemption de la juridiction épiscopale, ne doivent être pour elles que des objets secondaires. Aussi, quand je vois des religieuses faire leur propre éloge sous le prétexte de louer leur *sainte* communauté, leur *sainte* règle, leur *saint* fondateur ; quand je les en entends s'apitoyer sur le sort des personnes qui vivent dans le monde ; énumérer avec une rare éloquence les dangers et les périls auxquels elles ont échappé, et enfin se féliciter hautement de la grâce de leur vocation, je ne puis m'empêcher, peut-être par esprit de contradiction, de penser que ces bonnes sœurs se forment une idée bien étroite de ce que Jésus demande de ses Épouses. Je soupçonne fort que Notre Seigneur est tant soit peu maltraité dans cette communauté, et que la vie intérieure, hélas ! s'y

réduit à peu de chose. Les religieuses sont portées à se complaire en elles-mêmes ; ce n'est pas là leur moindre défaut. Elles devraient pourtant se rappeler que le Publicain dans le monde est moins digne de pitié que le Pharisien dans le cloître. Une semaine consacrée de temps à autre à méditer sur l'infinie et adorable pureté de Dieu produirait en elles de bien autres sentiments. Si une personne qui s'est vouée à Dieu par la profession religieuse pouvait voir les obligations qu'elle a contractées sous le double point de vue de la perfection à acquérir, et des souffrances à endurer, elle ne pourrait en soutenir la vue sans mourir de frayeur. Ah ! ces légers et spirituels propos sur les joies et les privilèges des couvents doivent sortir de la bouche de quelque jeune novice ou de quelque religieuse sans expérience. On ne les entend point dans ces maisons bénies, où tout rappelle la vie surnaturelle, l'humilité, la tranquillité, Dieu lui-même ; où, jusqu'à l'air qu'on respire, tout semble condamner une pensée d'orgueil, et d'où l'on sort en emportant avec soi une salutaire haine de soi-même, et les reproches secrets de la conscience.

On lit dans la vie de sainte Marie-Madeleine de Pazzi une preuve plus remarquable encore de l'influence qu'exerce sur le sacré Cœur de Jésus cette pieuse habitude de s'affliger des péchés des autres. Nous puiserons dans cet exemple les consolations les plus suaves, les encouragements les plus doux ; car, dans notre sphère respective, il nous sera aisé de suivre les pas de cette sainte, bien qu'à une grande distance derrière elle, et de l'imiter dans la pratique de cette dévotion ! Elle n'était encore qu'une enfant de huit ans, lorsqu'un jour elle entendit un homme accabler un homme de telles injures, qu'il devait nécessairement par là se rendre coupable d'un péché grave. Elle conçut une telle douleur de cette offense commise contre Dieu, qu'elle ne put goûter aucun repos, et toute la nuit suivante se passa pour elle à pleurer sur

cel outrage fait à la majesté divine. Seize années s'écoulèrent, et la sainte avait oublié entièrement cette circonstance, quand Dieu lui fit connaître, dans une révélation, qu'en récompense des pleurs qu'elle avait versés sur le péché d'un autre, elle était destinée à une gloire toute spéciale, qu'il lui représenta sous la forme d'un splendide vêtement couleur de feu. Celui qui n'oublie pas le verre d'eau donné en son nom, oubliera bien moins encore ces actes intérieurs d'amour et de condoléance. Quel trésor s'ouvre devant nous, si notre amour plus vigilant sait épier les occasions favorables!

Saint Bonaventure rapporte de saint François qu'il remplissait les bois de ses gémissements; que partout il répandait des larmes et se frappait la poitrine, tantôt murmurant à voix basse comme s'il avait un entretien secret avec Dieu, tantôt criant à haute voix vers lui, en demandant pardon pour les péchés du monde « Que dis-je? ajoute le docteur Séraphique, lorsqu'il voyait des âmes, rachetées au prix du sang précieux de Jesus-Christ, souillées par la tache qu'imprime le péché, il pleurait sur elles avec une compassion si tendre, que, semblable à une mère, il semblait les enfanter chaque jour à Jésus-Christ. La gloire de Dieu, les intérêts de Jésus, l'amour des âmes, occupaient le cœur du saint patriarche d'Assise, et s'y confondaient tellement, que chacun de ces trois motifs, se soutenant mutuellement partout, supplée tour à tour chez lui au défaut de l'autre. Il commençait par l'un, et finissait par l'autre; aussi peut-on dire en vérité, sans manquer au respect dû au texte sacré : Et ces trois choses n'en font qu'une seule! »

Saint Laurent Justinien, patriarche de Venise, dit (1) : « Qu'il est impossible de ne point éprouver une vive douleur des péchés des autres quand on a un sincère regret des siens. Un membre sain du corps

(1) Fascic. Amor c. XIV.

humain, qui ne vient point à l'aide des autres quand ils souffrent, occupe inutilement sa place. Ainsi, les membres de l'Église qui voient les péchés de leurs frères et qui ne pleurent pas sur eux, qui restent témoins insensibles de la ruine de tant d'âmes, sont des membres inutiles. Lorsque Notre Seigneur gémissait sur le sort de cette ville condamnée à périr, elle lui paraissait doublement digne de compassion, parce qu'elle ignorait le triste sort qui l'attendait. Ainsi tous ceux auxquels le flambeau de l'amour a communiqué sa flamme, pleurent les péchés des autres avec autant d'amertume que les leurs. Toutefois, nul ne peut ressentir pour les péchés des autres une douleur réelle, si des chutes volontaires prouvent que ses propres fautes lui sont indifférentes. » — « Nous gémissons, dit saint Augustin, sur les péchés des autres; nous sommes violemment agités, et notre âme est en proie à de cruels tourments (1). » D'après saint Chrysostome, Moïse fut élevé au-dessus d'Israël, parce qu'il avait coutume de pleurer sur les péchés de ses frères. Celui, ajoute le saint docteur, qui ressent une vive douleur des péchés d'un autre homme, possède la tendresse d'un apôtre, et suit l'exemple de celui qui a dit : « Qui est faible, sans que je me fasse faible aussi Qui est offensé, sans que je m'enflamme ? » — « Comment, dit saint Augustin, comment ne point s'indigner quand on voit des hommes renoncer au monde, non point sérieusement, mais seulement en paroles ? Comment voir sans émotion des frères conspirer contre leurs frères, violer les uns envers les autres la foi jurée, cette foi qu'ils ont scellée des sacrements de Dieu ? Qui pourrait énumérer tous les crimes par lesquels les hommes provoquent le corps du Christ qui vit intérieurement dans l'esprit du Christ, et qui gémit comme le froment sur l'aire où on le bat ? Rarement voyons-nous des hommes qui

(1) Serm. XLIV.

gémissent ainsi, qui entrent ainsi dans une sainte colère (à la vue des péchés des autres), car à peine voyons nous quelque froment quand l'aire est nettoyée. C'est parce qu'il n'avait trouvé en personne cette disposition, que Jésus-Christ s'écrie par la bouche de son prophète : « Le zèle de votre maison m'a dévoré » ; et ailleurs, à la vue de la multitude des pécheurs : « Une faiblesse s'est emparée de moi à cause des méchants qui oublient votre loi » ; et enfin il ajoute : « J'ai vu les insensés, et la douleur m'a consumé » (1).

Tel est à peu près aussi le langage que Lancicius met dans la bouche de saint Chromatius d'Aquilée, dont saint Jérôme admire la sainteté et la science. « Désirez-vous savoir à quoi ressemble la pieuse douleur des Saints ? Écoutez ce qu'il est dit du prophète Samuel, qui pleura sur le roi Saül jusqu'au jour de sa mort : « Mes yeux ont versé des flots de larmes sur l'affliction de mon peuple. » Et ailleurs : « Qui donnera de l'eau à ma tête, et qui changera mes yeux en deux fontaines de pleurs ? » — Daniel gémissait aussi sous le poids des péchés de son peuple, comme il l'atteste lui-même par ces paroles : « En ce temps-là, moi, Daniel, je pleurai tous les jours durant trois semaines. Je mangeai le pain de douleur ; ma bouche ne goûta ni viande, ni vin ; et l'huile ne coula pas sur ma tête. » L'Apôtre pleura avec une égale amertume sur quelques-uns des Corinthiens, et il dit : « De peur que, lorsque je viendrai parmi vous, Dieu ne m'humilie, je pleure sur beaucoup d'entre vous qui ont péché autrefois et qui n'ont point fait pénitence. » Telle est la douleur à laquelle Dieu réserve la consolation des joies éternelles, comme le dit Isaïe(2) : « Ceux qui pleurent dans Sion échangeront les cendres dont ils ont couvert leur tête contre une brillante couronne, leur douleur

(1) In Psalm., xxx.

(2) Isaïe, Lxi

contre l'huile de la joie, et l'esprit d'affliction contre un vêtement de gloire (1). »

Nous sommes-nous parfois occupés de ces graves pensées? Nous vivons dans un temps où nous voyons offenser Dieu à chaque heure du jour. Nous voyons des âmes périr parce qu'elles n'ont point la foi ; de tous côtés nous entendons des blasphèmes ; « la vérité a diminué parmi les hommes. » Ce spectacle nous afflige-t-il ? En ressentons-nous autant de douleur que si quelque malheur personnel nous avait frappés ? Ou bien nous sommes-nous renfermés en nous-mêmes, remerciant Dieu au fond de notre cœur, avec une reconnaissance égoïste, de ce que du moins nous possédons la foi véritable, les sacrements qui donnent la vie, et regardant les autres comme nous étant complètement étrangers ? Si rien ne vous attache à ces âmes, pour qui cependant Jésus-Christ a versé son précieux sang aussi bien que pour vous, du moins vous devriez tenir à la gloire de Dieu. Or, pouvez-vous avoir pour Dieu un amour véritable, si vous ne ressentez vivement les outrages faits à sa Majesté sainte ? Mais mon intention n'est pas de vous adresser des reproches ; loin de moi une telle pensée ! Comment le pourrais-je en présence du zèle avec lequel vous avez correspondu à l'esprit de la Confrérie ? Je veux seulement vous expliquer, et vous rendre chères ces pratiques, qui développeront en vous cet esprit chaque jour davantage. Écoutez encore ce que Dieu a révélé à sainte Catherine de Sienne (2) : « Vous avez raison, ô vous que j'ai choisie ! de livrer votre cœur à l'amertume de l'affliction, à cause des outrages que les hommes ne cessent de me prodiguer, et de compatir à cette coupable ignorance avec laquelle ils pèchent contre moi, car par là ils compromettent leur salut, ils perdent leurs âmes. J'accepte vos larmes

(1) Ap. Luncic., II, 23.

(2) Dial. chap. xxviii.

avec reconnaissance, et je désire que vous en répandiez (1). »

Admironons aussi ce que dit là-dessus la bienheureuse Angèle de Foligny d'après sa propre expérience. Avant de mourir, elle fit une espèce de testament pieux, par lequel elle légua certains conseils à ses enfants spirituels, entre autres celui-ci : « Je vous assure que mon âme a reçu beaucoup plus de consolations de la part de Dieu quand j'ai pleuré sur les péchés des autres, que lorsque j'ai pleuré sur les miens. Le monde se rit de cette doctrine ; il ne peut croire qu'un homme puisse éprouver autant et même plus de douleur des péchés d'autrui que des siens, parce que cela semble contraire à la nature ; mais la charité qui inspire de pareils actes n'est point de ce monde. »

Pendant que saint Ignace habitait dans la maison de Jean Pascal, à Barcelone, une nuit qu'il était en prière, on le vit s'élever à une certaine hauteur au-dessus du sol, et toute la chambre était remplie de la lumière qui rayonnait de son visage, tandis qu'il répétait sans cesse ces mots : « O mon Seigneur ! ô le bien-aimé de mon cœur ! oh ! si seulement les hommes vous connaissent, ils ne voudraient jamais vous offenser. » On rapporte également du P. Pierre Lefèvre, compagnon de saint Ignace, qu'il vivait dans une perpétuelle tristesse, parce que la vue des péchés des hommes le blessait au vif. « Telle est, dit saint Augustin, la persécution que souffrent tous ceux qui désirent mener une vie pieuse en Jésus-Christ ; ainsi se réalise pour eux la sentence si vraie et si frappante de l'Apôtre. Car, ce qui fait que les gens vertueux ont plus à souffrir que les méchants, ce n'est point qu'ils soient forcés d'imiter un exemple qui les scandalise, mais ils sont obligés de déplorer les crimes qu'ils voient commettre. En effet, un homme qui mène une vie criminelle ne peut forcer

(1) Ap. L'ancie., II, 22.

une âme pieuse à consentir à son péché ; mais il la tourmente par le spectacle de ses dérèglements et par la douleur qu'elle en éprouve (1). » On rapporte de la bienheureuse Claire de Montefalco, que si elle venait à apprendre qu'une personne était en état de péché mortel, elle se tournait vers son crucifix, versait d'abondantes larmes, et, avec un soupir qui partait du fond de son cœur, elle disait : « Ainsi donc, pour cette âme du moins, toutes les souffrances de Notre Seigneur sont perdues ! » et, ne pouvant supporter cette pensée, elle se prosternait contre terre, et priait pour la conversion du pécheur.

Oh ! si notre cœur était animé de semblables dispositions ! Oh ! si nous étions bien persuadés que le péché est le seul réel malheur au monde ! Oh ! si nous étions consumés d'une soif ardente de la gloire de Dieu ! Et pourtant, ces sentiments nous seraient promptement familiers, si nous voulions seulement chercher à les acquérir en les demandant à Dieu. Que désire-t-il, sinon être aimé toujours, être aimé en tous lieux ? Comment donc pourrait-il nous refuser son amour, si nous le lui demandons ? Pourquoi ne ferions-nous pas converger toutes nos prières vers un but unique, en suppliant Dieu nuit et jour d'augmenter notre amour pour lui ? Mais, direz-vous, comment témoignerons-nous cette douleur pour les péchés des autres ?

§. IV. Diverses méthodes pour pratiquer l'amour de condoléance.

1. Nous devrions, dans nos méditations, nous efforcer de nous faire une juste idée de la manière dont Dieu mérite d'être servi et glorifié par ses créatures ; nous devrions remettre sous nos yeux ses

(1) Épil. 141.

perfections et ses attributs infinis, sa beauté, son amabilité; nous devrions nous représenter la parfaite obéissance avec laquelle sa volonté est faite dans le ciel, et tâcher de nous unir aux dispositions intérieures du sacré Cœur de Jésus, du Cœur immaculé de Marie, de toutes les hiérarchies et de tous les chœurs des Anges; nous devrions nous rappeler tous les bienfaits, toutes les bénédictions dont son amour infini a comblé ses créatures, et surtout les quatre grandes merveilles de la miséricorde divine : la Création, l'Incarnation, la sainte Eucharistie et la Vision béatifique. Lorsque nous aurons suffisamment imprimé ces choses dans notre cœur, le péché nous apparaîtra sous son jour véritable; nous comprendrons combien il est terrible d'offenser une majesté si grande, combien il est coupable, au delà de toute expression, de blesser un cœur si aimant et si aimable. Alors nous pourrions à peine franchir le seuil de notre demeure, et nous livrer à nos occupations de chaque jour, sans trouver un aliment nouveau à cette douleur que le péché éveillera en nous; à chaque pas, pour ainsi dire, nous serons appelés à faire un acte de réparation à la gloire de Dieu outragée. L'oubli de Dieu, de la part des hommes, nous frappera chaque jour davantage. Loin de nous habituer à un pareil spectacle, à mesure que l'idéal de la beauté, de l'amour de Dieu grandira en nous, la haine du péché s'y développera également avec une force tous les jours nouvelle. Cette sorte de commun accord avec lequel les hommes ignorent Dieu, ses droits, ses titres, ses intérêts, nous paraîtra pour ainsi dire plus affreuse que des péchés commis au grand jour; la vie nous deviendra un fardeau; le monde nous semblera une terre inconnue et inhospitalière, un saint ennui s'emparera de nous, et notre cœur ne trouvera plus de repos que dans la douce et consolante pensée de Dieu.

2. Une autre manière d'exciter en nous la douleur du péché est celle que saint Bernard suggéra au pape

Eugène : « Regardez le monde avec les yeux de l'esprit, et contemplez les nations. Ne sont-elles point plutôt sèches et destinées au feu, que mûres pour la moisson ? Combien en est-il qui semblent promettre des fruits et qui, cependant, si on les regarde de près, ne sont que des arbustes sauvages ! Que dis-je ? elles ne sont pas même cela : ce sont de vieux arbres découronnés et qui ne portent que des glands pour la pâture des pourceaux (1). » Prenez une carte du monde ; jetez d'abord les yeux sur l'Asie, où Notre Seigneur est né, où il a souffert ; voyez la Turquie, la Perse, la Tartarie, la Chine, le Japon et le vaste continent des Indes : combien est petit le nombre des chrétiens dans cette immense étendue ! L'idolâtrie sous mille honteuses formes, la fausse religion de Mahomet, des sectes qui portent le nom du Christ, et qui le renient par le schisme et par l'hérésie : tels sont les cultes qui étendent leur empire sur ces magnifiques régions, et c'est à peine si çà et là on rencontre un homme qui invoque le nom salutaire de Jésus et rende hommage à son précieux sang. Et pourtant, c'est là que l'homme a été créé, que le Paradis terrestre s'est ouvert pour lui ; c'était là le séjour du peuple élu ; c'est là que le Fils de Dieu a enseigné, et qu'il a versé son sang ; c'est là, enfin, que les apôtres ont prêché, que saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire et saint Chrysostome ont défendu la foi et terrassé l'hérésie. Quant au Japon et à la Chine, leur sol est encore humide du sang des martyrs de Notre Seigneur ; et cependant, quelle faible moisson il y fait pour sa gloire !

Parcourez ensuite le rivage septentrional de l'Afrique, où s'élevaient jadis les trônes de quatre cents évêques ; pénétrez dans ces vastes régions habitées par les Maures, les Hottentots et les Cafres ! Oh ! combien de pays, sur lesquels le soleil répand sa lumière,

(1) De Consid. II, 6,

où nul n'invoque le nom de Jésus, où nul ne connaît sa croix adorable ! L'Amérique est plus heureuse, ainsi que l'Australie ; car, grâce aux Espagnols et aux Irlandais, l'Évangile est connu dans ces contrées. Toutefois, qui pourrait compter les tribus qui sont encore plongées dans l'idolâtrie, et les milliers d'hérétiques qui portent en vain le nom de chrétiens ? Voyons aussi comme l'hérésie a envahi les belles contrées de l'Europe ! La Russie, la Suède, le Danemark, l'Allemagne, l'Écosse, l'Angleterre, sont plus ou moins devenus sa proie, et des multitudes d'âmes se perdent chaque jour en vue de la chaire où retentit le véritable Évangile, à la portée de ses sacrements salutaires ! Tel était le tableau que saint Laurent Justilien avait devant les yeux quand il écrivait son traité sur les *Plaintes de la Perfection chrétienne*. Tel était le tableau que voyait Dieu lui-même quand il se plaignit si amèrement à sainte Catherine de Sienne de l'indifférence que les prélats et les prêtres montraient pour sa gloire, de leur indolence, de leur égoïsme, et du mépris qu'ils faisaient de ses intérêts les plus chers.

Oh ! quel vaste champ ouvert à notre charité ! que d'actes d'amour à formuler ! Songez à ce jour où le Créateur, dans sa miséricorde, jeta les yeux sur sa magnifique création, vierge et sans tache, et la bénit parce que tout y était bon. Songez à ce jour où, pour ramener la première bénédiction, que dis-je ? pour appeler une bénédiction nouvelle et plus précieuse encore que la première, Jésus se laissa attacher à la croix du Calvaire. En voilà le fruit ! voilà la reconnaissance que le pécheur offre à Dieu ! Quand notre pensée se porte, ou que notre vue s'arrête sur ces provinces soumises au joug de Mahomet, du paganisme ou de l'hérésie, ne sentons-nous pas le besoin d'offrir à Dieu tous les actes d'adoration que les anges ont faits dans le ciel durant le cours de cette journée, pour compenser les hommages que ces malheureux n'ont

pu lui rendre ? Une autre fois, nous aurons recours aux mérites de Jésus lui-même, aux vertus héroïques de sa Mère à jamais bénie, à la charité des Apôtres, des martyrs, des vierges, des docteurs et des confesseurs, pour suppléer par une intention, par un acte d'amour, à la gloire que la divine Majesté aurait pu recevoir de ces tribus et de ces nations.

3. Le P. Balthazar Alvarez, confesseur de sainte Thérèse, suggère une autre pratique : c'est de parcourir le monde en esprit, et de visiter toutes les églises, tous les tabernacles où l'on garde le Saint Sacrement, et où si peu de fidèles viennent adorer celui dont l'amour devrait embraser nos cœurs. « Les rues sont pleines, dit-il, mais les églises sont vides. On voit des multitudes s'empressez à leurs propres intérêts, et si peu qui viennent parler à Jésus des siens ! » Saint Alphonse nous rappelle, avec sa douceur ordinaire, la saleté, le désordre, l'abandon de tant d'églises où Jésus est obligé de demeurer, et où, durant des semaines entières, personne ne vient le visiter. Par quels actes d'amour filial, toujours différents, mais toujours tendres, nous pouvons répandre notre cœur devant lui dans tous ces sanctuaires abandonnés ? Ne pourrions-nous pas arrêter nos pensées sur Jésus ainsi délaissé, jusqu'à ce que notre cœur devienne brûlant, et que les larmes jaillissent de nos yeux ? Et combien serait agréable à ce bon Maître cette humble offrande d'un cœur affligé ! Il aime qu'on se souvienne de lui, et rien n'est petit à ses yeux quand on agit pour l'amour de lui, car son amour transforme tout, agrandit tout.

Je ne veux pas dire que vous deviez vous évanouir au nom seul du péché, comme faisaient des saints ; il faut, pour cela, des grâces spéciales et un amour bien ardent. Mais vous pouvez faire quelque petite chose pour réparer les péchés du monde, et témoigner la douleur que vous en ressentez ; et dans cette offrande, quelque faible qu'elle soit, Dieu saura

trouver une grande gloire, et vous une douce consolation.

§ V. On ne peut avoir une douleur véritable des péchés d'autrui, si l'on ne regrette sincèrement les siens propres. — Fruits spirituels de l'amour de condoléance.

Comme je l'ai déjà dit, nous ne devons pas oublier de pleurer nos propres péchés, et de les pleurer surtout parce qu'ils offensent un Dieu si infiniment bon et qui a pour nous un amour si infini. « Si nous regrettons nos péchés, dit saint Chrysostome, et si nous en ressentons de la douleur, nous en diminuons l'énormité ; ce qui était grand, nous le rendons petit, que dis-je ? parfois nous l'anéantissons complètement. » Et saint Basile, dans un commentaire sur ces paroles : « Vous avez changé mes larmes en joie, » s'exprime ainsi : « Ce n'est pas dans toutes les âmes que Dieu répand la joie ; mais dans celle qui a ressenti de son péché une douleur profonde, qui a versé sur lui des pleurs abondants, comme sur son propre tombeau ; telles sont les larmes qui finissent par se transformer en joie ! » — « Nous devons toujours avoir nos péchés devant les yeux, dit encore saint Chrysostome, car, par là, non seulement nous les effaçons, mais encore nous devenons plus doux, plus indulgents envers les autres, et nous servons Dieu avec plus de tendresse, parce que le souvenir de nos péchés nous donne une plus haute idée de sa bonté infinie. L'Écriture nous dit : « Ne soyez pas sans crainte sur un péché pardonné (1) ; » et, en effet, cette crainte salutaire sera le meilleur préservatif contre une nouvelle chute. » Quelques saints ont dit que si nous apprenions par révélation que nos péchés sont pardonnés, nous devrions cependant les regretter encore, ainsi que lit

(1) Ecclés., v. 5.

David quand Dieu daigna lui faire cette faveur, et comme fit saint Paul, qui avait été confirmé en grâce ; car une pareille douleur est un aliment perpétuel pour l'amour divin. Saint Ude rapporte un fait des plus intéressants dans sa *Vie de saint Gérard*, qui ressentait habituellement la plus vive douleur de ses moindres imperfections, comme autrefois sainte Paule, au témoignage de S. Jérôme. Aussi, Dieu fit-il connaître à saint Gérard que les graves péchés de sa vie passée lui étaient remis à cause de cette douleur que lui inspiraient les fautes vénielles commises depuis sa conversion. Toutefois, nous ne devons pas pousser cette douleur à l'excès. Il faut avoir de nos péchés une vue générale, et non les considérer en particulier ; et, par-dessus tout, comme il a été révélé à sainte Catherine, notre regret doit être un souvenir des mérites du précieux Sang, une considération profonde de la miséricorde divine, et non une étude aride et minutieuse de nos péchés. Tel est aussi l'avis de saint Bernard : « Je vous conseille, mes amis, dit-il, de vous écarter parfois du triste et ennuyeux examen des voies que vous suivez, pour vous lancer dans le sentier plus large et plus riant des bienfaits de Dieu. Il est nécessaire, il est vrai de pleurer ses péchés, mais nos larmes ne doivent pas couler toujours. Séchons-les parfois par la douce pensée de la miséricorde divine. Il faut mêler un peu de miel à l'absinthe, autrement son amertume pourrait devenir nuisible. »

La vie est bien peu de chose, comparée à l'éternité. Or, pendant toute l'éternité, nous sommes destinés à jouir d'un bonheur infini, sans avoir d'autre occupation que de glorifier Dieu ; et cette unique tâche aura tant de douceur, que nous n'aurons plus rien à désirer. Pourquoi donc ne pas nous mettre à l'œuvre sur la terre ? Pourquoi, dès ce moment, notre cœur ne s'embraserait-il pas d'un ardent amour pour cette gloire de Dieu que nous devons tant aimer, puisqu'elle est destinée à faire l'objet de notre bonheur et de notre

adoration dans l'autre vie ? Le caractère essentiel de la bonté de Dieu, c'est d'aimer à se communiquer. Il se communique sans cesse à ses créatures dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce, dans l'ordre de la gloire. Nous devons suivre son exemple. Il existe une espèce de charité égoïste, qui fait qu'on ne songe qu'à soi, qu'aux intérêts de son âme. C'est là, il est vrai, une chose qui semble importante, quand nous voyons autour de nous une multitude de gens qui savent à peine s'ils ont une âme. Toutefois, il est dangereux de s'occuper trop exclusivement de son âme. Qui peut posséder le précieux Sang, et en connaître la valeur, sans brûler du désir de faire part de ce trésor aux autres ? Je voudrais que nous pussions tout faire pour la gloire de Dieu ; mais cela est à peine possible. Pourtant nous pouvons, sans beaucoup d'efforts, faire beaucoup plus que nous n'avons fait jusqu'à ce jour, si nous voulons seulement essayer de pleurer nos péchés et ceux du monde entier, à cause de l'outrage qu'en reçoit la gloire de Dieu.

D'ailleurs, cette dévotion sera une source de bénédictions pour notre âme. Quand une fois nous avons commencé à servir Dieu et à travailler sérieusement pour lui, le principal obstacle à nos progrès est moins le péché, que l'esprit du monde et l'amour-propre. Ces deux causes de nos misères demeurent en nous, tiennent notre âme attachée à la terre, et corrompent tout le bien que nous pouvons faire ; mais à ce mal nous opposerons un puissant remède par la dévotion que je veux suggérer. Un des traits les plus caractéristiques du monde, c'est l'ignorance de ce qu'est le péché. Son bon plaisir fait le bien et le mal ; il juge tout d'après les lois que lui-même a faites, et il ne veut pas comprendre qu'une secrète souillure est imprimée à l'âme, par l'offense faite à un Dieu invisible. On regarde cette doctrine comme une chimère, comme une théorie qui avilit l'homme, une superstition forgée par les prêtres. Un homme qui

envisage toute chose d'après le rapport qu'elle peut avoir avec le péché, qui cherche en tout la secrète gloire d'un Dieu caché, qui marche sous un étendard inconnu au monde, qui se sert de mesures et de poids étrangers à la terre, qui s'efforce de faire ses actions les plus ordinaires par un motif surnaturel, qui, enfin, pousse l'amour pour un objet invisible jusqu'à perdre tout amour, du moins tout amour passionné pour les objets visibles, un tel homme ne peut pas être possédé par l'esprit du monde ni par l'amour-propre. Sa vie est une protestation contre le monde, et en même temps contre lui-même. Ce n'est là qu'une faible description de l'état où un homme parviendrait en pratiquant cette dévotion. Celui qui tient longtemps et avec amour ses regards fixés sur Dieu cessera bientôt de rien trouver d'aimable en lui-même ; et ainsi cette pratique le délivrera des deux plus grands ennemis qui s'opposent à ses progrès dans la vie spirituelle.

Nous trouverons aussi que cette dévotion nous donne un plus grand crédit auprès de Dieu. Nous ne tarderons point à voir nos prières exaucées plus souvent qu'autrefois ; nos paroles acquerront un poids supérieur à nos talents, à notre raisonnement, à notre éloquence. Où chaque objet puise-t-il sa valeur, sinon dans la seule bénédiction de Dieu ? La puissance spirituelle est la véritable puissance, et elle suit des règles bien différentes de celles des autres puissances. Quand saint Vincent de Paul fonda sa Congrégation de la Mission, le P. Condren, supérieur de l'Oratoire de France, et l'un des hommes de son siècle les plus versés dans la vie spirituelle, lui dit : « Ah ! mon Père, je reconnais que c'est là l'œuvre de Dieu, et que sur elle repose l'esprit de Jésus, et qu'elle réussira, car tous ceux que vous avez choisis sont d'une naissance obscure, et nul d'entre eux n'est versé dans les sciences. Telles sont les armes que Dieu bénit. » Voyez combien les principes sur lesquels repose ce jugement sont contraires à l'esprit du monde ! Saint

Philippe a prouvé que toute puissance a sa source dans le détachement du monde, et l'œuvre de saint Ignace peut se résumer dans un seul mot : il a montré au monde qu'on se rend maître de lui en s'en détachant. Dévouez-vous donc au service de Dieu offensé dans sa gloire, et vous sentirez que Dieu est plus près de vous, et vous verrez ses grâces tomber sur vous plus abondantes que jamais.

Enfin, si vous prétendez au prix de la perfection chrétienne, si vous aspirez à devenir un saint, prêtez l'oreille à ce que je vais vous raconter ; écoutez ce qui est arrivé à un homme pour avoir simplement empêché deux péchés mortels près d'être consommés par des actes extérieurs. Saint Paphnuce avait habité le désert pendant de longues années, et travaillé à sa sanctification par les pénitences les plus austères. Une idée étrange lui vint à l'esprit, et il se hasarda à l'exprimer à Dieu dans ses prières. Il désirait savoir à qui sa sainteté l'égalait sur la terre. Il le demanda en toute simplicité, avec une humilité sincère, et Dieu daigna lui répondre. Le Seigneur lui fit connaître qu'il était, quant au présent, l'égal d'un certain joueur de flûte qui habitait un village d'Égypte qu'il lui nomma. Le Saint partit immédiatement pour trouver son rival. Arrivé au village indiqué, il demande son joueur de flûte ; on lui répond qu'il est en train d'exécuter son état dans la taverne voisine, pour divertir ceux qui y boivent. « C'est étrange ! » pensa Paphnuce. Néanmoins, il fait prier le musicien de sortir un instant, il le tire à l'écart, et lui parle de l'état de son âme. « Quelles bonnes œuvres avez-vous faites ? lui dit-il. — Des bonnes œuvres ! reprend le joueur de flûte, je ne sache point avoir jamais fait rien de la sorte ; seulement, je me souviens qu'un jour, lorsque j'exerçais le métier de voleur, je sauvai l'honneur d'une vierge consacrée à Dieu, et, une autre fois, je donnai mon argent à une pauvre femme que la misère allait pousser au crime. Et alors Paphnuce comprit que

Dieu avait accordé à ce joueur de flûte des grâces des aux siennes, parce que, pour la plus grande gloire de son Créateur, cet homme avait, durant sa vie de brigand, empêché deux péchés mortels.

Cette douleur que nous ressentons des péchés d'autrui peut être également effective et affective, c'est-à-dire qu'elle se traduit par des actions aussi bien que par des sentiments, et nous ne saurions mieux le montrer qu'en faisant connaître les pratiques recommandées par un écrivain ascétique (1) pour le temps du carnaval. Il les intitule : *Pratiques de dévotion adoptées généralement par ceux qui aiment Dieu, pour les jours du carnaval, et autres temps pendant lesquels on offense Dieu davantage*. Les voici :

1. Nous abstenir, à cette époque, avec un soin tout particulier, des fautes dans lesquelles nous tombons le plus souvent.

2. Donner plus de temps à la prière, en y consacrant au moins une demi-heure de plus qu'à l'ordinaire.

3. Lire plus longtemps que de coutume, pendant une heure, par exemple, quelque livre ascétique. Prenons garde de n'en point choisir un qui soit un vain aliment pour notre curiosité, mais un dont la lecture excite en nous de pieuses affections vers Dieu, tel que les *Confessions de saint Augustin*, *l'Imitation de Jésus-Christ* et les *Vies des Saints*.

4. Imposer à notre corps quelque mortification nouvelle, ou prolonger nos pénitences ordinaires au delà du temps accoutumé.

5. Faire de plus fréquentes visites au saint Sacrement ces jours-là, et, après lui avoir rendu nos devoirs ordinaires, exciter en nous des sentiments de compassion pour notre Dieu offensé ; absolument comme nous allons visiter nos amis pour les consoler et leur montrer notre affection, quand il leur survient quelque peine. De plus, versons des larmes, ou du

(1) Lancelotti. De Præceptis, Del, 83.

moins gémissons au fond de notre cœur sur les crimes qui se commettent à cette époque, surtout par ceux qui, en raison soit de leur condition, soit des nombreux bienfaits qu'ils ont reçus de Dieu, devraient s'abstenir avec plus de soin de toute offense contre sa Majesté sainte.

6. Chaque fois que l'heure sonne, faire un court mais tendre acte de contrition, court mais bien affectueux, pour les péchés commis en ce moment même. On peut faire cet acte en tous lieux, en tout temps, à la promenade, à table, etc.

7. Trois fois par jour au moins, animés d'un vif sentiment de dévotion, faisons une profonde génuflexion vers les quatre points du monde pour adorer ce Dieu qui y reçoit dans ce moment tant d'outrages, nous proposant de compenser en quelque sorte par cette affectueuse adoration les péchés qui se commettent dans ces régions, et demandons à Dieu le pardon et la conversion des pécheurs. Dans ce dessein, offrons au Seigneur les mérites de Jésus-Christ et de son précieux Sang, si chers à Dieu et si profitables aux hommes. C'est ainsi que sainte Marie-Madeleine de Pazzi obtint la conversion d'une foule de pécheurs.

8. Faire, ces jours-là, nos bonnes œuvres ordinaires avec plus de perfection, de diligence et de ferveur, surtout celles qui ont rapport immédiatement au service de Dieu. Car de même qu'à cette époque-là les mondains et les suppôts de Satan redoublent d'activité et d'ardeur pour offenser Dieu, il est juste que les âmes où règne l'amour divin redoublent aussi de ferveur et de zèle pour le service d'un si bon Maître.

9. Faire une communion supplémentaire pour apaiser Dieu, et lui rendre un culte d'amour et de réparation.

10. Comme Dieu est surtout offensé en ces jours par des excès de boire et de manger, mortifions notre appétit plus que de coutume dans la quantité ou dans la qualité de nos aliments.

11. Comme Dieu reçoit aussi à cette époque un outrage particulier des conversations deshonnêtes, convenons avec un pieux ami d'une entrevue dans laquelle nous passerons quelques instants à nous entretenir ensemble de choses édifiantes, seulement pour procurer quelque plaisir et quelque consolation à un Dieu si bon.

12. Les hommes se rendent surtout coupables pendant ces jours du péché de paresse; veillons donc avec un soin particulier à la manière dont nous employons notre temps, de sorte qu'en dehors des moments consacrés à une innocente et nécessaire récréation, nous ne soyons jamais oisifs et inoccupés, mais, au contraire, plus laborieux que de coutume.

13. Les personnes qui ont fait quelques vœux devraient à cette époque les renouveler avec un acte fervent d'amour de Dieu. Cette dévotion nous a été suggérée par Notre Seigneur quand il choisit le jeudi avant la Quinquagésime pour célébrer son alliance avec sainte Catherine de Sienne.

En Angleterre, ce qui remplace le carnaval, ce sont les jours qui suivent les trois fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte. Il n'est aucun directeur spirituel qui ne sache les affreux ravages que ces trois époques exercent parmi nous. Et il est si difficile de s'élever avec succès contre les trains de plaisir, les voyages à prix réduits, et autres misères semblables, que le seul remède semble être laissé à la prière et à la réparation. Prier pour qu'il pleuve ces jours-là paraît être le désir d'un mauvais cœur; et pourtant c'est le seul moyen d'empêcher une foule de péchés. Que de fois la perte de l'innocence et de la vertu a daté d'un train de plaisir! Plus d'une âme a fait naufrage sur l'innoffensive rivière qui coule entre le pont de Douvres et Rosherville.

Dieu a daigné faire connaître, à trois reprises différentes, combien est agréable aux yeux de sa divine Majesté toute amende honorable pour les scandales du

neval. L'une de ces révélations fut faite au bienheureux Henri Suso, prêtre de l'Ordre de Saint-Dominique, les deux autres à sainte Gertrude. Je citerai l'une de ces dernières, parce qu'elle est remplie de cet esprit que mon traité a pour but d'inspirer. Je l'ai choisie dans le quatrième livre de l'ouvrage de sainte Gertrude.

A l'époque du carnaval, Jésus lui apparut assis sur le trône de sa gloire, et saint Jean l'Évangéliste était aux pieds de Notre Seigneur, dans l'attitude d'une personne qui écrit. Gertrude lui demanda ce qu'il écrivait ; Notre Seigneur répondit pour lui. « Je fais, dit-il, prendre sur ce papier une note exacte des dévotions que votre Congrégation m'a offertes hier, et de celles qu'elle va m'offrir aujourd'hui et demain. Et lorsque moi, aux mains de qui le Père a remis tout jugement, je viendrai rendre à chacun, après sa mort, une juste mesure pour ses services et ses bonnes œuvres, je répandrai par-dessus la mesure des mérites de ma Passion et de ma mort, qui communiquent aux mérites des hommes une valeur merveilleuse ; et puis je présenterai le tout à mon Père, avec ce papier, afin que, dans la toute-puissance de sa bonté, il y ajoute sa mesure, qui, mêlée aux deux autres, fera déborder le vase. C'est ainsi que seront récompensées les consolations apportées à mes souffrances au milieu des persécutions que les mondains se plaisent à me susciter dans ces jours criminels. Car, comme nulle fidélité n'est égale à la mienne, je ne saurais oublier mes bienfaiteurs. Quand le roi David, qui durant toute sa vie n'avait cessé de combler de faveurs ceux qui lui avaient fait du bien, se vit près de mourir, il dit à son fils Salomon, en lui remettant la royauté : « Tu te montreras favorable aux fils de Berzellai, de Galaad, et ils mangeront à ta table, parce qu'ils sont venus à ma rencontre quand je fuyais devant la face de ton frère Absalon. » La bonté qu'on montre à un homme dans l'infortune est plus précieuse à ses yeux qu'aux

jours de la prospérité ; ainsi je reçois avec une reconnaissance toute particulière les témoignages de fidélité que me donnent mes serviteurs lorsque le monde s'applique à me persécuter en péchant contre moi. »

Le bienheureux Apôtre, assis, pour écrire, aux pieds de son Maître, semblait tremper sa plume tantôt dans un encrier qu'il tenait à la main, et alors il formait des lettres noires, tantôt dans la blessure que l'amour avait faite au côté de Jésus, et alors il traçait des caractères rouges. Ensuite il retouchait ces derniers avec de l'encre noire et de l'or. La Sainte comprit que par les lettres noires étaient indiquées les bonnes œuvres que les religieuses faisaient par habitude, telles que le jeûne qu'elles avaient coutume de commencer le lundi de cette semaine. Les lettres rouges désignaient les prières faites en mémoire de la Passion de Jésus-Christ, avec une intention spéciale d'obtenir la sanctification des enfants de l'Église. Quant aux caractères rouges entourés d'un filet noir et d'un filet d'or, elle comprit que la partie sombre indiquait les bonnes œuvres faites en mémoire de la Passion de Notre Seigneur pour demander à Dieu sa grâce et tous les autres dons nécessaires à notre propre salut. Au contraire, l'or et le rouge entremêlés désignaient les bonnes œuvres faites uniquement pour la gloire de Dieu, en union avec les souffrances du Christ, et pour le salut des âmes, sans espoir de mérites, de récompenses ou de faveurs pour nous-mêmes, mais simplement pour rendre gloire à Dieu et faire preuve d'amour envers lui. En effet, bien que les bonnes œuvres dont nous avons parlé en premier lieu reçoivent de Dieu d'abondantes récompenses, celles que nous faisons purement pour la gloire et l'amour de Dieu sont plus élevées en mérite et en dignité, et confèrent à l'homme une augmentation incroyable de bonheur pour l'éternité.

Gertrude s'aperçut alors qu'après deux paragraphes il restait toujours un espace en blanc, et elle demanda

à Notre-Seigneur ce que cela signifiait. Il répondit : « Comme vous avez coutume, à cette époque, de m'offrir de pieuses intentions et des prières en mémoire de ma Passion, je fais d'abord prendre une note exacte des unes et des autres, sans en omettre une seule. Quant aux lignes restées en blanc, elles indiquent les autres bonnes œuvres que vous n'êtes point dans l'habitude de faire en mémoire de ma Passion. — Et comment, ô Dieu d'amour ! » reprit la Sainte, « comment pourrons-nous par ces bonnes œuvres mériter votre approbation ? — En faisant vos veilles », répliqua le Seigneur, « vos jeûnes, et toutes vos pratiques ordinaires, en union avec ma Passion. Chaque fois que vous mortifierez vos sens, par exemple, en vous abstenant d'un regard, d'une parole, offrez-moi ce sacrifice en union de l'amour avec lequel j'ai contenu moi-même mes sens dans le cours de ma Passion. D'un regard j'aurais pu frapper mes ennemis de terreur ; d'un mot j'aurais pu réduire au silence ceux qui parlaient contre moi ; toutefois, je suis resté semblable à l'agneau qu'on mène à la boucherie, la tête humblement baissée et les yeux fixés vers la terre ; et, devant mon juge, je n'ouvris même pas la bouche pour proférer un mot de justification en présence des accusations portées contre moi. » La Sainte reprit alors la parole : « Enseignez-moi, ô le meilleur des maîtres ! au moins une chose que je puisse faire en mémoire de votre Passion. » Notre-Seigneur lui répondit : « Adoptez cette pratique : Tandis que vous prierez, étendez les bras en forme de croix, rappelant ainsi à Dieu le Père l'instrument de mon supplice, afin qu'il daigne convertir les pécheurs, qui sont les enfants de l'Église ; et unissez vos prières à l'amour qui me fit étendre les bras sur la croix. » Et elle reprit : « Comme ce n'est point une dévotion ordinaire, devrai-je chercher quelque endroit secret pour la pratiquer ? — Cette coutume », répliqua Notre-Seigneur, « de rechercher les

lieux retirés me plaît infiniment ; car elle ajoute un nouveau lustre aux bonnes œuvres, comme la perle précieuse rehausse l'éclat d'un collier. Toutefois, ajouta-t-il, si quelqu'un veut établir la pieuse coutume de prier avec les bras en croix, qu'il ne craigne pas les contradicteurs ; il me rendra les mêmes honneurs que rend à un roi celui qui lui fait prendre solennellement possession de son trône. »

Quelle est donc la cause que je cherche ici à faire triompher ? La voici : Je voudrais que vous ne montrassiez point autant d'indifférence pour la gloire de Dieu comme si c'était là une affaire qui ne vous concernât nullement, et dans laquelle vous ne fussiez pas, pour ainsi dire, associés avec lui ! Voilà tout. Dieu vous communiquera sa gloire dans le ciel durant toute l'éternité ; comment pourriez-vous répudier toute solidarité avec elle sur la terre ? Au contraire, ses intérêts vous touchent de très près ; son triomphe doit être votre triomphe, et sa défaite, votre défaite. Vous ne pouvez vous tenir à l'écart de la cause de Jésus ici-bas, observer une sorte de neutralité armée à l'égard de Dieu, si vous désirez qu'aussitôt après votre mort, sans passer par les flammes du Purgatoire, votre âme s'envole dans son sein pour rester à jamais plongée dans les ineffables embrassements de son amour. C'est là, cependant, la peinture trop fidèle des sentiments de la plupart des catholiques. Peut-on rien imaginer de plus déraisonnable, de plus égoïste, de plus bas ? Et l'on ose s'étonner de ne pas voir son pays se convertir ! En vérité, nous n'avons point l'air de gens qui sont venus pour allumer un feu sur la terre, et qui se désolent parce qu'ils n'ont point réussi. Ah ! Jésus ! voilà vos plus cruelles blessures. Peu vous importent vos mains et vos pieds percés, vos genoux meurtris, vos épaules déchirées ; peu vous importent les cent blessures de votre tête, et celle de votre cœur transpercé. Mais les autres blessures, celles que vous causent la froideur, la

négligence, l'égoïsme qui ne prie point ; les blessures que vous font quelques âmes jadis ferventes, aujourd'hui tombées dans la tiédeur, et ces multitudes d'autres infortunés qui, n'ayant jamais été fervents, ne peuvent même pas réclamer le misérable honneur de la tiédeur : ces blessures enfin qui vous sont faites dans la maison même de vos amis : ce sont celles-là qui vous font souffrir, que nous devrions arroser de nos larmes, et adoucir par le baume d'une tendre compassion. Aimable Sauveur ! je puis à peine croire que vous êtes réellement ce que je sais que vous êtes quand je vois votre peuple vous traiter aussi cruellement ! Et mon misérable cœur ! lui aussi, il m'a dévoilé de tristes secrets ; il m'a fait connaître jusqu'où pouvait tomber la froideur de l'homme, jusqu'où pouvait aller son ingratitude. Hélas ! les derniers chapitres des quatre Évangiles nous semblent une amère raillerie ! Et, en effet, nous vivons comme si, pour nous débarrasser d'une pensée gênante, nous étions prêts à nous écrier à chaque instant : « Après tout, nous n'y pouvons rien. Si Jésus a voulu faire et être tout cela, c'est son affaire. Il ne nous fallait à nous qu'une absolution ; nous ne demandions qu'un instrument de salut, une locomotive pour nous conduire au ciel, la moins coûteuse et la moins gênante. Vous autres, gens dévots, vous êtes un véritable obstacle à la religion. Il nous serait peut-être difficile de définir l'enthousiasme, mais certainement vous êtes des enthousiastes. Ce que nous voulons dire, c'est que vous êtes tout cœur, et que la tête en souffre. L'exaltation ne saurait suppléer au talent. Le zèle n'est pas la théologie. Croyez-vous qu'on n'ait autre chose à faire dans la vie que d'aller entendre la messe et se confesser ? Quelle confiance pouvons-nous accorder à des gens qui se laissent entraîner par leur ferveur religieuse ? Cette incarnation d'un Dieu, cette histoire qu'on appelle l'Évangile, ces souffrances inutiles, ce sang répandu sans nécessité, ces humilia-

tions multipliées, ce service d'amour, ces condoléances affectueuses sont, à vrai dire, pour nous autant de sujets d'ennui ; tout cela nous est étranger ; les choses auraient pu se passer autrement : après tout ce n'était qu'une affaire de débiteur à créancier ; tout le monde n'est pas né poète, et nous goûtons peu tout ce romantisme. Il faut qu'il y ait une erreur dans tout ceci. Dieu est très bon, et, jusqu'à un certain point, il convient de l'aimer. Sans doute il nous aime, et nous l'aimons aussi. Mais de bonne foi, un certain bon sens pratique, quelques préceptes raisonnables, et l'observation exacte de nos devoirs envers nos semblables, ne pourraient-ils pas très convenablement remplacer toute cette terrible mythologie d'amour qu'on appelle le christianisme ? et ne pourrions-nous pas aller ainsi au ciel par un chemin uni, battu et facile, d'une manière qui fût plus en harmonie avec notre dignité d'hommes et le caractère anglais ? Si les Anglo-Saxons ont réellement failli en Adam, comme tous les hommes, ils doivent sans doute en subir les conséquences : mais n'y a-t-il pas moyen de réparer le mal tranquillement, à l'aide de ce bon sens qui nous est si naturel ? »

— Eh bien, s'il doit en être ainsi, je ne puis m'empêcher de répéter ce mot hardi de sainte Marie-Madeleine de Pazzi : « O Jésus ! l'amour vous a rendu fou ! »

Pauvre gloire de Dieu, tu es méconnue sur la terre, comme l'enfant sans parents ! Nul ne te réclame ! nul ne veut voir en toi son alliée ! nul ne t'offre un asile ! Les hommes sont si insensibles, les pécheurs si impitoyables, qu'ils te laissent gémir à leurs portes sans daigner t'ouvrir ! La terre a été créée pour toi, aussi bien que le ciel ; mais elle est infestée de voleurs, et tu ne peux en sûreté parcourir nos grands chemins. Cependant quelques-uns d'entre nous se sont voués à toi ; nous t'accueillerons chez nous, comme Jean, autrefois, accueillit Marie. « Désormais notre bien et tout ce que nous avons est à toi. »

CHAPITRE IV

INTERCESSION PAR LA PRIÈRE

I. Le salut d'une âme.

Examinons ce qu'il faut pour sauver une âme, et le bonheur que promet le salut. D'abord, il était absolument nécessaire que Dieu se fit homme, afin que cette âme fût sauvée selon les décrets de Dieu. Il était de toute nécessité que Dieu vint sur la terre pour enseigner, agir, prier, mériter, satisfaire, souffrir, répandre son sang et mourir pour le salut de cette seule âme. Il fallait que pour cette âme unique il existât une Église et une foi catholiques des sacrements des saints, un pape et un sacrifice de la messe. Il fallait qu'il y eût un don surnaturel, une participation merveilleuse à la nature divine, appelée grâce sanctifiante, à laquelle viendraient s'ajouter des actes de bienveillance et des inspirations de la volonté divine, sous la forme d'une multitude de grâces actuelles, incessantes, efficaces ; sans quoi cette âme ne pouvait être sauvée. Enfin, des martyrs devaient mourir, des docteurs écrire, des papes et des conciles exposer, condamner l'hérésie, des missionnaires s'expatrier, des prêtres être ordonnés pour le salut de cette seule âme. Quand tous ces préparatifs sont achevés, qu'un acte de la toute-puissante miséricorde a tiré cette âme du néant,

alors il faut qu'un ange soit commis à sa garde. Pendant tout le temps qu'elle a à passer sur la terre, Jésus doit s'en occuper ; Marie doit beaucoup faire pour elle ; enfin tous les anges et tous les saints doivent prier et s'intéresser en sa faveur. A chaque bonne pensée, à chaque pieuse parole, à chaque action vertueuse (et, comme on peut se l'imaginer, le nombre n'en tarde point à s'accroître à l'infini), doit concourir cette participation à la nature divine qu'on appelle la grâce. Il faut écarter de cette âme les esprits malins et invisibles, il faut déjouer tous les pièges qu'ils lui tendent. Les tentations qui viennent l'assaillir à toute heure du jour excitent une émotion plus ou moins vive parmi ses célestes défenseurs. En vertu des dispositions que Dieu n'a point dédaigné de faire lui-même, tous les attributs divins doivent concourir à son salut ; et chacun d'eux répond à la demande de cette âme, comme les touches du clavier aux doigts de l'artiste. Il faut que les mérites du précieux Sang lui soient communiqués par Notre Seigneur lui-même. Il faut qu'en sa faveur l'eau, l'huile, les cierges, les chapelets, les médailles, les scapulaires se remplissent d'une vertu surnaturelle, à la voix du prêtre qui les bénit. Il faut enfin que le corps, l'âme et la divinité du Verbe incarné lui soient communiqués mille et mille fois, en sorte que ces communications deviennent pour elle une circonstance ordinaire de la vie, quoique chacune d'elles soit un miracle plus étonnant que la création du monde. Cette âme peut parler au ciel et le ciel écouter sa voix. Elle peut user des satisfactions de Jésus comme si elles étaient siennes ; les portes du Purgatoire s'ouvrent devant elle, elle peut délivrer qui elle veut. Enfin, elle est toujours si près de Dieu, son cœur est un sanctuaire si secret et si privilégié, qu'à l'exception de Dieu seul, personne ne saurait lui communiquer la grâce ; personne, pas même les anges, pas même la Mère de Dieu à jamais bénie.

Voilà ce qu'exige le salut d'une âme. Pour arriver

à la béatitude éternelle, il faut qu'elle devienne l'enfant de Dieu, la sœur de Dieu, et qu'elle participe à la nature de Dieu. Veyons maintenant le bonheur d'une âme sauvée.

Regardez cette âme qui vient d'être jugée. Jésus-Christ vient de prononcer la sentence, le son de sa douce voix est à peine évanoui; et les amis du défunt ne lui ont pas encore fermé les yeux : déjà la sentence est rendue, et tout est consommé. Elle a été courte, mais miséricordieuse. Que dis-je, miséricordieuse ! il n'est de mot dans aucune langue, pour dire ce qu'elle a été ; il faut se l'imaginer. Un jour, s'il plaît à Dieu, nous en ferons nous-mêmes la douce expérience. Il faut que cette âme soit bien forte pour ne pas succomber sous la vivacité des sentiments qui s'emparent d'elle ; elle a besoin que Dieu la soutienne pour n'être pas anéantie. La vie est passée ; comme elle a été courte ! La mort est arrivée ; combien douce a été son agonie d'un moment ! Comme ses épreuves lui paraissent avoir été petites, et ses afflictions légères ! Maintenant, elle a obtenu un bonheur qui ne finira jamais. Jésus a parlé, le doute n'est plus possible. Quel est ce bonheur ? L'œil ne l'a point vu, l'oreille ne l'a point entendu. Elle voit Dieu, l'éternité s'étend devant elle dans son infinité. Son intelligence est inondée de délices ineffables ; elle puise de nouvelles forces dans cette gloire que l'imagination ne saurait concevoir ; elle se rassasie de cette vision, en présence de laquelle toute la science du monde n'est que ténèbres et ignorance ; sa volonté nage dans un océan d'amour, un bonheur sans mesure remplit toutes ses facultés. Comme une éponge s'imbibe d'eau au milieu de la mer, ainsi cette âme est pénétrée de lumière, de beauté, de bonheur, de ravissement, d'immortalité, de Dieu. Ce ne sont là que de vains mots, plus légers que la plume, plus faibles que l'eau ; ils ne sauraient représenter à l'imagination l'ombre du bonheur de cette âme. Mais qu'éprouve-t-elle donc ?

L'œil ne l'a point vu, l'oreille ne l'a point entendu, le cœur ne saurait le concevoir. Et toute cette félicité, toute cette gloire sont le partage d'une âme qui, il y a une heure à peine, gémissait dans la douleur. faible comme le plus faible enfant.

Mais que dis-je ? Elle n'a point à craindre la perte de son bonheur ; il est assuré ; il est à elle, vraiment à elle ; il est inébranlable et éternel. Le péché n'approchera plus d'elle, l'imperfection ne la ternira plus. Son bonheur, bien que des plus variés, est désormais immuable et à l'abri de toute vicissitude ; ses joies sont sans nombre, et ses délices sans fin ; sur son front brille la couronne royale qui doit y resplendir pendant toute l'éternité. Et la possession de cette félicité magnifique, que lui a-t-elle coûté ? Peu de chose : les soins, les épreuves éphémères de cette vie, que la grâce rendait légers, et dont l'amour faisait de véritables plaisirs ! Et maintenant, pour récompense, elle a reçu une gloire éclatante et la magnificence de la vision béatifique ! L'âme se croirait sous l'empire d'un rêve, si son calme surnaturel ne lui permettait de mesurer la sublimité de sa vie nouvelle. La conscience qu'elle a d'elle-même lui est un sûr garant de la réalité et de l'éternité de son bonheur. Voilà ce que le salut procure de félicité à une âme ! Oh ! quel mépris nous concevons pour le monde, si nous considérons sérieusement que parmi tant d'hommes qui meurent à chaque instant du jour et de la nuit, il en est, à chaque minute, qui sont jugés et entendent cette sentence favorable qui ouvre leurs yeux à l'incompréhensible beauté de Dieu ! O tristesse ! ô ennui ! voilà les seules paroles que nos lèvres puissent articuler quand nous ramenons nos pensées à nos misérables soucis, aux tentations qui nous assiègent, à l'amour-propre qui nous tourmente, à notre bassesse qui nous humilie et fait que nous manquons de générosité vis-à-vis de Dieu ! Cette âme a quitté la vie, elle est jugée, elle est heureuse, oh ! oui, bien heureuse ! Et nous sommes

encore ici. Que de risques nous restent à courir ! ô ennui ! ô tristesse !


Pourtant, il y a quelques minutes, cette âme n'était point encore assurée de son salut ; il y avait une lutte désespérée, un combat à outrance entre le ciel et l'enfer, et le ciel semblait succomber. Le moribond montrait assez de patience pour mériter tout ce qui est susceptible d'être mérité. Mais Dieu avait mis le dernier don, la grâce dernière, la persévérance finale hors de la portée du mérite, et semblait ainsi abandonner l'avantage à l'ennemi. Le moment était critique : tout ce qui avait été fait pour le salut de cette âme jusqu'à cette heure, était sur le point d'être perdu à jamais (chaque minute le voit perdre et ravir dans quelque partie du monde), et les doux fruits qu'apporte le salut, cette âme courait le risque de ne jamais les recueillir. L'imagination elle-même peut-elle créer une situation plus terrible ? Et Jésus était là, suivant avec inquiétude les phases du combat ; au milieu du profond silence, on eût pu entendre les battements redoublés de son Cœur sacré. Il avait suspendu les effets de cette douce et aimable loi par laquelle, en vertu de ses mérites, nous pouvons mériter nous-mêmes. Et bien qu'il ait mérité pour nous le don de la persévérance finale, en sorte que quiconque reçoit cette grâce, la reçoit en vertu des seuls mérites de Notre Seigneur, toutefois il semblait avoir abandonné ce moment suprême à la souveraineté de Dieu. Une seule loi, pour de bonnes raisons, n'a pas été suspendue et a conservé toute son efficacité. Cette loi, c'est celle de la prière d'intercession. Que vous soyez le proche parent, l'ami de cet homme mourant ou son ennemi ; que vous soyez son confesseur ou son bienfaiteur ; que vous soyez son voisin ou qu'une distance de mille lieues vous sépare de lui ; que vous le connaissiez parfaitement, ou que jamais vous n'ayez appris son existence, ni songé à son agonie, peu importe ! c'est à vous qu'il a été donné de décider de la

victoire ; le sort de son âme est dans vos mains et dépend de vos prières. Jésus a décidé que ce serait vous, et non lui (s'il est permis de s'exprimer ainsi) qui sauveriez cette âme ; vous êtes appelé à remplir la mesure des grâces qu'exigeait son salut ; vous êtes appelé à placer sur son front la couronne qui doit être son partage dans l'éternité. Peut-être ignorerez-vous toujours, ou du moins jusqu'au moment où vous serez jugé vous-même, le bien que vous aurez fait ; néanmoins, dans la communion des saints et dans l'union de Jésus-Christ, vous devez être le sauveur de cette âme, le vainqueur de cette bataille indécise.

§ II. Du mystère de la prière.

Mais qu'est-ce que la prière, le mystère de la prière ? Il nous est permis de faire une semblable question, si telle est la responsabilité que suppose la prière, si tels sont les prodiges qu'elle accomplit, si, enfin, il est vrai que la loi divine nous oblige à prier pour les autres aussi bien que pour nous-mêmes. Diverses considérations nous aideront à nous former une idée véritable de la prière : d'abord, nous devons considérer qui nous sommes, nous qui prions. Rien ne saurait avoir une plus humble origine : nous fûmes créés de rien ; nous vinmes au monde avec une âme souillée par le péché, et gémissant sous le poids d'une condamnation terrible à laquelle des regrets éternels n'auraient pu nous soustraire. A cette nature dégradée reçue de nos parents, nous n'avons cessé d'ajouter chaque jour nos propres iniquités. Il n'est point de parole qui puisse exprimer notre malice, il n'est point de description qui puisse donner une idée de notre impuissance naturelle à faire le bien. Tout, dans le principe, était petit en nous, nous l'avons rendu infiniment plus petit encore. Il serait difficile de nous concevoir pires que nous sommes, au

point qu'il nous faut user de patience et de support à l'égard de nous-mêmes, autant qu'à l'égard des autres. — Nous devons ensuite considérer à qui s'adressent nos prières : c'est à l'adorable Majesté de Dieu ; à cette Majesté, la plus sainte, la plus pure, la plus auguste, la plus aimable, la plus miséricordieuse, enfin la plus incompréhensible qui puisse être. La seule pensée de Dieu nous jette dans l'admiration. C'est une substance unique en trois personnes vivantes ; nous existons, nous marchons, nous respirons en lui ; il peut faire de nous tout ce qui lui plaît, il n'a d'autres engagements envers nous que ceux que, dans sa miséricorde infinie, il a bien voulu contracter ; il sait tout sans que nous lui disions ou lui demandions rien. Et c'est lui que nous prions ! — En troisième lieu, songeons où nous prions : que ce soit dans un lieu consacré ou non, c'est en Dieu lui-même ; nous sommes en lui comme le poisson au milieu des eaux de la mer ; son immensité est notre temple ; partout nos lèvres rencontrent son oreille, elle les touche ; nous ne la sentons pas cependant ; si nous la sentions, nous mourrions. Elle écoute toujours, les pensées retentissent pour elle aussi clairement que les paroles ; les souffrances parlent plus haut encore. Jamais l'oreille de Dieu ne s'éloigne de nous ; elle recueille même les soupirs de notre sommeil et de nos rêves.



Il faut ensuite nous demander d'où vient la valeur de nos prières. Ce sont par elles-mêmes des paroles que le vent emporte, des désirs impuissants. Rien en nous ne nous donne le droit d'être écoutés, si ce n'est l'excès même de notre indignité et la profondeur de notre misère. Pourquoi donc nos prières ont-elles plus d'efficacité sur le cœur de Dieu, que le rugissement du lion, le chant plaintif de l'alcyon, ou les cris de l'animal blessé par les chasseurs ? En voici la raison : — C'est que Dieu lui-même a daigné devenir homme, qu'il s'est prosterné sur la montagne,

au milieu des souffrances, et qu'il y a passé la nuit en prières. Il nous unit à lui dans un divin mélange ; il fait de notre cause la sienne, ses intérêts des nôtres, et nous ne formons, pour ainsi dire, plus qu'un seul avec lui. Ainsi, en vertu d'une communion mystérieuse, ses prières font une même chose avec les nôtres ; leur toute-puissance aide la faiblesse des nôtres, et leur prix infini en couvre la misère ; le mérite de ses prières se mêle aux nôtres ; leur abondance enrichit la pauvreté des nôtres, leur infinité, en la touchant, relève et transforme notre misère. De sorte que, lorsque nous prions, c'est moins nous qui prions que Jésus. Nous nous adressons à Dieu, mais ce n'est pas notre voix, c'est la voix de Jésus, c'est celle de Marie qui frappe son oreille ; ou plutôt, l'Éternel veut bien imiter Isaac dont l'âge a éteint la vue. Son plus jeune fils vient se mettre à genoux devant lui pour demander sa bénédiction, car il lui a été permis de prendre la place de son frère aîné. « La voix est certainement la voix de Jacob, et ce n'est pas lui que je veux bénir, mais les mains sont les mains d'Ésaü », endurcies par les travaux qu'a coûtés la rédemption du monde. Et Dieu dit avec Isaac : « Viens près de moi, et embrasse-moi, ô mon fils ! » Et aussitôt qu'il a senti les parfums qui inondent ses vêtements, car il a revêtu la tunique du Christ, il le bénit, en disant : « Voici que mon fils répand une odeur semblable à celle d'un champ fertile », et alors il le comble de bénédictions. — Mais là ne se bornent point les inventions de son amour paternel : il nous faut maintenant rechercher avec qui nous prions. Ce n'est jamais seuls ; nous pouvons en être sûrs, toutes les fois que nous faisons une bonne prière. Un prêtre habite en nous, qui est égal à Dieu, éternel comme lui, qui procède du Père et du Fils. C'est lui qui suggère à nos cœurs les bonnes pensées, et qui met de la douceur dans notre voix quand nous nous écrions : « Abba, Père ! » C'est lui qui est « notre

accès auprès du Père », et « qui met la force au cœur de l'homme. Il nous fait dire en nous-mêmes des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels ; il nous invite à chanter au Seigneur dans nos cœurs, et à rendre grâce de toutes choses à Dieu le Père, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il est l'Esprit dans lequel nous prions dans tous les temps, par toutes sortes de prières et de supplications. Il est l'Esprit qui aide notre faiblesse ; car nous ne savons pourquoi nous devons prier, mais l'Esprit lui-même le demande pour nous avec des gémissements indicibles ; et celui qui sonde les cœurs sait ce que désire l'Esprit. » Oh ! s'il en est ainsi, le mystère de la prière ne devient-il pas de plus en plus profond à nos yeux ?

Voyons maintenant l'incroyable facilité de la prière : toute heure, toute posture, tout lieu sont également bons ; car il n'est pas de circonstance qui puisse nous empêcher de confesser avec respect la présence de Dieu. Le talent n'est point nécessaire ; l'éloquence est inutile ; la dignité n'est pas une recommandation. Nos besoins, voilà notre éloquence ; notre recommandation est dans notre misère. La pensée est aussi prompte que l'éclair, et elle peut, avec la même rapidité, multiplier les prières efficaces. Les bonnes œuvres sont des prières, et les souffrances endurées patiemment sont des prières aussi. Point de cérémonies à faire, point de rubriques à observer. Voici, en un mot, ce qu'est la prière : Un enfant aux genoux de son père, balbutiant quelques paroles avec amour et faisant lire, sur son visage recueilli, la prière que sa bouche peut à peine faire entendre.

Considérons ensuite l'efficacité de la prière. Si nous ne prions que pour obtenir des choses convenables ; si nous les demandons avec persévérance, et avec la certitude que nous serons exaucés, non selon nos faibles désirs, mais selon la richesse, la sagesse et la munificence de Dieu, il est infailible que nous

serons effectivement exaucés. Dieu daigne se mettre à notre disposition ; il nous accorde sur lui une influence illimitée, non point pour un jour ou deux, non point seulement aux jours de fête et dans les grandes occasions, mais tous les jours et à tous les instants de notre vie. La grâce a-t-elle un autre mystère plus rempli de consolations ? On lit le trait suivant dans la vie d'une sainte : Ses prières étaient si efficaces que, de toutes parts, chacun venait la supplier de recommander ses besoins à Dieu. Elle écoutait leurs demandes et les oubliait presque aussitôt ; elle était plongée dans une contemplation perpétuelle, ne voyait que les grandeurs de Dieu, et n'avait d'autre pensée que pour le Bien-Aimé de son âme. Aussi, était-elle surprise d'entendre une foule de gens la remercier du succès qu'avaient obtenu ses prières en leur faveur. Un jour qu'elle était ravie en extase, elle témoigna son étonnement à Jésus : « Ma fille, répondit notre aimable Sauveur, votre volonté est de faire en tout ma volonté ; je ne me laisserai point vaincre dans ce combat d'amour ; aussi ma volonté est-elle de faire votre volonté, lors même que vous aurez oublié ce que vous voulez. » Admirez, par cet exemple, la bonté du Maître que nous servons !

Enfin, Dieu ne nous engage pas à prier seulement pour nous mêmes, mais aussi pour les autres. Il nous recommande d'une manière expresse la prière d'intercession. Il parle, par la bouche de son Apôtre, en termes positifs et formels : « Je désire, avant tout, que les hommes m'adressent leurs supplications, leurs prières, leurs intercessions et leurs grâces (1). » Et dans le huitième chapitre de l'Épître aux Romains, après avoir dit : « Celui qui sonde les cœurs sait ce que l'Esprit désire », l'Apôtre ajoute : « Parce qu'il demande pour les saints selon la volonté de Dieu. » Ainsi, ce privilège inestimable, ce don mystérieux de

(1) Tim. II, 5.

la prière nous est donné afin que nous en usions en faveur des autres autant que pour nous-mêmes. Quel compte sévère nous aurons à rendre pour un si grand bienfait ! Comme nous devons prendre garde qu'une telle puissance ne nous ait pas été confiée en vain ! Quels que soient les talents naturels que Dieu nous ait refusés, il nous a certainement accordé ce don. Tous, sans distinction, jeunes et vieux, riches et pauvres, savants et ignorants, prêtres et laïques, religieux et séculiers, nous sommes également obligés à la prière d'intercession, Malheur à nous, si nous enfouissons notre talent, et si, au dernier jour, nous le présentons au souverain Juge sans l'avoir fait fructifier ! Que chacun s'examine scrupuleusement, qu'il considère le temps que jusqu'ici il a consacré à cette dévotion, et si son passé sous ce rapport a été ce qu'il aurait dû être. C'est un précepte difficile que celui qui nous ordonne une prière continuelle ; et nous ne pouvons parvenir à l'observer parfaitement que par l'exercice et une longue habitude, et avec le secours de la grâce de Dieu. Mais l'important pour nous, c'est de prier de plus en plus à mesure que nous avançons dans la vie, et de nous proposer, comme but de nos prières, l'avantage spirituel du prochain.

Jamais peut-être, tant que nous serons en ce monde, nous ne réaliserons la céleste puissance de la prière, ni les richesses qu'on peut tirer de ce trésor, dont à présent, hélas ! nous ne savons pas apprécier la valeur, parce que nous ne voyons pas à quel point il met la gloire de Dieu entre nos mains. Qu'y a-t-il, en effet, d'impossible à la prière ? Que ne pouvons-nous point, par elle, jusque dans les lieux les plus reculés de la terre, jusque dans les prisons du Purgatoire, et même jusque dans la cour du ciel ? Mais les temps où nous vivons sont contraires à la prière ; l'esprit du siècle la repousse, ses habitudes ne sauraient s'y conformer. Et pourtant de la foi ! seulement un peu de foi dans la prière ! et Jésus verrait

ses intérêts, comme une conquête bienfaisante, prospérer par tout le monde ; et la gloire de Dieu s'étendrait sur toute la terre, comme les eaux qui couvrent le lit de la mer ; et le chœur des âmes rachetées grossirait de jour en jour jusqu'à surcharger le bon Pasteur des fruits de sa Passion ! Parfois le ciel s'ouvre et dans un rayon de lumière laisse apercevoir la puissance de la prière ; ainsi s'ouvrit-il pour sainte Gertrude (1). Dieu lui révéla que toutes les fois qu'un fidèle sur la terre récite avec dévotion la Salutation angélique, trois ruisseaux de grâces sortent du Père, du Fils, du Saint-Esprit, et vont se réunir dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie ; d'où ensuite ils rejaillissent avec impétuosité pour retourner à leur source et venir se diviser au pied du trône de Dieu, comme une vague d'eau limpide qui se brise contre un rocher. Cela signifie, comme le reconnut sainte Gertrude, que Marie est très puissante en Dieu le Père, très sage en Dieu le Fils, très aimante en Dieu le Saint-Esprit. Pendant qu'on récite l'*Ave Maria*, ces ruisseaux coulent autour de la Sainte Vierge, et retombent ensuite avec impétuosité sur son très saint cœur. C'est alors qu'ils retournent à leur source ; après quoi, s'étant divisés au pied du trône de l'adorable Trinité, ils répandent leurs eaux, selon l'expression de sainte Gertrude, comme une pluie de joie, de bonheur et de salut, sur les anges, sur les saints, et sur tous ceux qui récitent ici-bas cette pieuse prière, par laquelle est renouvelé en eux tout le bien qu'ils ont jamais reçu en vertu de la salutaire incarnation du Verbe. Or, quoi de plus aisé que de dire avec dévotion : « Je vous salue, Marie ! » Et si cela est vrai de l'*Ave*, que dirons-nous du *Pater*, du *Credo* et des prières de la messe ? Savons-nous ce que nous faisons, où nous vivons, ce qui nous environne, jusqu'où va notre influence, enfin où se termine notre responsabilité ? Avons-nous mesuré

(1) Rev., Liv. iv, chap. XXI.

l'étendue de nos privilèges, considéré la grandeur de notre dignité, sondé les profondeurs de la grâce ? Nous succombons sous le poids de notre propre grandeur. Nous opérons des miracles, et nous ne le savons pas. Nous remuons les cieux, et cependant nous nous endormons sur la terre, ignorant nous-mêmes les grandes choses que nous accomplissons. C'est là trop de mystère pour nous ; le problème est au-dessus de notre intelligence, le surnaturel nous éblouit. — Mais une consolation nous est laissée : c'est que nous ferons bien toutes choses, nous utiliserons toute notre puissance, nous satisferons à tous nos devoirs, nous serons à la hauteur de toutes nos dignités, nous épuiserons toutes les bénédictions, si nous voulons seulement servir Jésus avec une pure intention et par amour. Durant notre séjour sur la terre, que notre vie, nos mouvements, notre respiration, nos paroles, nos actions et nos pensées, nos joies et nos peines, nos fatigues et notre repos, notre bien-être et nos souffrances, que *tout soit pour Jésus* ; et cette règle nous dispensera de songer à aucune autre chose. Rien de ce que nous sommes, de ce que nous avons reçu, ou de ce que nous avons fait, ne sera perdu alors ; tous les actes dont nous aurons conscience seront pour Jésus ; tous ceux que nous accomplirons à notre insu seront aussi pour Jésus ; et s'il était quelque chose d'impossible à un serviteur du Christ, cette chose impossible devrait encore être pour Jésus !

§ III. Les trois caractères de la vie dévote appliqués à la prière d'intercession.

Si nous aimons notre Père céleste, nous devons nous sentir animés du désir de procurer sa gloire. Or, Dieu met sa gloire dans le salut des âmes, tandis que le péché le déshonore. Peut-être ne sommes-nous point en état de prêcher, d'écrire des livres, d'

partir comme missionnaires pour des contrées lointaines, où de donner des aumônes pour soutenir ceux qui y vont. Peut-être le bien que nous pouvons faire pour la gloire de Dieu ou la conversion des âmes se réduit-il à peu de chose ; mais la prière d'intercession est à la portée de tout le monde : ni le lieu, ni le temps ne lui sont des obstacles ; l'ignorance ne saurait l'exclure, la superstition la faire taire, ni le pécheur rester en dehors de son influence. Partout où la grâce pénètre, la prière peut exercer son empire, et c'est partout où s'étend la toute-puissance de Dieu. Je me trompe, il est un lieu, un seul où elle ne trouve pas accès : c'est cet endroit maudit, d'où l'espérance a été bannie. Toutefois, Dieu n'est pas sans être glorifié ; mais c'est de cette gloire que nous adorons dans le silence de la crainte, avec un cœur tremblant d'effroi, et non point de celle à laquelle il veut bien nous permettre de travailler. Nous apprenons, je le suppose, que, dans une contrée, la gloire de Dieu est en danger ; peut-être les chefs du pouvoir civil sont-ils en lutte ouverte avec le Saint-Siège : rien n'est plus contraire à la gloire de Dieu, plus nuisible aux intérêts de Jésus, ou plus fatal à la cause des âmes. Ou bien encore nous lisons, avec un cœur et des yeux remplis de larmes, une description de dénûment spirituel dans lequel gémissent les esclaves et les naturels de certains pays. Ailleurs, ce sont des persécutions exercées contre le clergé catholique dans un royaume où l'hérésie domine. Ici, c'est l'obstination aveugle de certains pays qui refusent accès aux missionnaires. Tantôt nous apprenons les désordres scandaleux qui ont déshonoré des villes catholiques, ou les trames perfides d'une diplomatie antireligieuse ; tantôt nous sommes témoins du relâchement des ordres religieux, ou bien des divisions peu édifiantes suscitées par de folles questions d'amour-propre ou un sot esprit de parti. Je ne saurais dire à quel point tous ces malheureux événements compro-

mettent la gloire de Dieu. Nous sommes peut-être les plus faibles, les plus obscurs parmi les enfants de l'Église; cependant, nous pouvons, par la prière, apporter un remède efficace à tous ces maux. Nous pouvons travailler à cette œuvre sans interruption; nos actions ordinaires peuvent y contribuer, et il nous est possible de faire plus pour la réussite, que tous les ambassadeurs et les légats n'ont jamais fait; et cela, sans nous détourner un seul instant des devoirs de notre état. Nous ne saurons jamais, avant le jour du jugement, quand Jésus nous le fera connaître dans une magnifique vision, nous ne saurons jamais toute la gloire que nous avons procurée à Dieu sans peine, sans frais, presque sans nous en apercevoir, et nous aurons mérité cependant une récompense infinie et éternelle.

D'un autre côté, cette intercession fera prospérer les intérêts de Jésus. Notre cœur ne se sent-il point ému d'une douce reconnaissance en voyant que Notre-Seigneur a daigné, s'il m'est permis de parler ainsi, laisser son ouvrage imparfait, afin de procurer à notre amour la joie de l'achever? C'est avec raison que saint Paul se réjouit de ce qu'il a souffert pour les Colossiens; car ainsi « il a rempli dans sa chair ce qui manquait aux souffrances du Christ en faveur du corps de Notre-Seigneur, qui est l'Église (1) ».

L'amour ingénieux de Notre-Seigneur a bien voulu se reposer sur nous du soin de l'aider à recueillir la moisson qu'il a arrosée de son précieux sang; et il faut que nos cœurs soient plus durs que le marbre, si une attention si délicate ne les touche pas. Mais voici un exemple qui vous fera concevoir combien aisément vous pouvez servir les intérêts de Jésus par la prière d'intercession. Pensez à quelqu'une de ces tentations qui vous tourmentent vous-même. Comme elle vous harcèle, comme elle vous importune, comme

(1) Coloss. I, 4.

elle est toujours prête à s'attacher à chacune de vos bonnes œuvres, de vos dévotions, de vos pénitences, de vos prières ! Comme vous vous fatiguez à y résister ! Parfois vous avez le malheur d'y consentir ; plus souvent encore vous êtes dans l'inquiétude, dans le malaise, parce que vous ne savez si vous y avez consenti ou non. Cependant, chaque acte de résistance est un acte surnaturel, une victoire de la grâce, un intérêt de Jésus. Il en est de même de chaque soupir de douleur que nous arrache une chute, de toute aspiration que nous lançons vers le ciel, comme un trait d'amour, de toute invocation des noms de Jésus et de Marie, quand la tentation nous met en péril. Or, combien de personnes, sur toute la surface du globe, luttent contre la même tentation, et peut-être dans des circonstances plus défavorables encore ! Voyez donc tous les intérêts de Jésus que votre intercession peut servir seulement en ceci ; et j'ai choisi à dessein une chose de peu d'importance, du moins en comparaison d'autres cas qui concernent Notre-Seigneur d'une manière plus spéciale. Ne vous refusez donc pas à prier pour ceux qui sont assaillis par les mêmes tentations que vous. Par la prière on peut disposer Dieu à faire échouer mille occasions de péché dans les jours où elles sont plus nombreuses, dans les lieux publics, dans les réunions mondaines aux jours de fêtes. Si nous pouvons tant faire pour Jésus sans prendre, pour ainsi dire, la moindre peine, oserons-nous dire que nous l'aimons si nous refusons de le faire ? La chair peut trembler devant les lanières d'une discipline, devant les piquants d'un cilice, ou en présence de toute mortification semblable, cela se conçoit ; et malgré ces faiblesses, on peut encore aimer Jésus ; ce n'est là que la vieille histoire de l'assoupissement de saint Pierre : L'esprit a bonne volonté, mais la chair est faible. Mais comment pouvons-nous aimer Jésus sans intercéder les uns pour les autres ? C'est là ce qui ne saurait se comprendre Une chose

doit nous étonner : comment ceux qui ont la foi, et qui savent ce qu'est la prière, peuvent-ils, pour un instant, cesser de prier? comment peuvent-ils quitter la prière pour aller à d'autres occupations? C'est là un véritable mystère, plus impénétrable que le mystère même de la prière.

Enfin, si nous avons à cœur le salut des âmes, pouvons-nous nous contenter d'une intercession tiède et presque nulle? Il y a là encore une grande œuvre à accomplir, et, si nous le voulons, nous l'accomplirons infailliblement et sans peine. Combien peu de prédicateurs sont en même temps des hommes apostoliques! Et pourtant que peut un sermon où l'onction fait défaut? Et si le monde, comme dit saint Paul, doit être amené aux pieds du Christ par la prédication, qu'y a-t-il à espérer si par nos prières nous n'obtenons le zèle pour le prédicateur, et pour ses paroles une onction qui pénètre les âmes? La bénédiction de Dieu, voilà ce qui féconde un sermon. Savez-vous l'histoire de ce prédicateur célèbre, dont la parole convertissait les hommes par milliers? Il lui fut révélé un jour qu'aucune de ces conversions n'était l'ouvrage de ses talents ou de son éloquence; mais que toutes étaient dues aux prières d'un pauvre frère qui, assis sur les marches de la chaire, disait des *Ave Maria* pendant tout le temps du sermon. Laissez-moi vous conter une autre histoire bien étrange; je ne garantis point qu'elle soit véritable, mais je la cite à cause du sage enseignement qu'elle renferme. Un certain religieux, qui jouissait d'une grande popularité à cause de ses prédications, était attendu un jour dans un couvent de son Ordre, où il n'était jamais venu auparavant. Dans l'après-midi, il arriva, ou plutôt un malin esprit qui avait pris sa ressemblance arriva à sa place pour voir le mal qu'il pourrait faire. Il advint que ce jour-là un des moines devait prêcher un sermon sur l'enfer, mais il se trouva malade et incapable de remplir sa tâche; alors, on pria le diable

déguisé de prêcher sur le même sujet, ce qu'il fit; et, comme son expérience de ces matières le donne à penser, il prononça un discours admirable. Cependant, à l'arrivée du prédicateur véritable, le malin esprit fut découvert et obligé, par le signe de la croix, de déposer son visage emprunté et de dévoiler ses desseins criminels. Entre autres questions qui lui furent adressées, on lui demanda s'il n'était point contre ses intérêts de prêcher sur l'enfer un sermon aussi effrayant et si propre à inspirer l'horreur du péché? « Point du tout, répliqua-t-il; je n'y avais pas mis d'onction, et cela ne pouvait pas faire de mal. » — Mais la prédication n'est qu'un des moyens offerts à l'intercession pour agir sur les âmes. Je n'en parle ici que sous ce rapport. Dans plus d'un couvent, parmi les frères servants ou ceux qui gardent la porte, quand Jésus viendra rendre à chacun suivant ses œuvres, on découvrira peut-être plusieurs François Xavier, plusieurs Pères Claver, plusieurs saints Charles, réformateurs du clergé; plusieurs saints Thomas, auteurs de livres admirables; plusieurs saints Vincent de Paul, grands propagateurs des intérêts de Jésus dans les villes et les campagnes.

Un des points les plus frappants de la doctrine catholique, c'est la communion des Saints, en vertu de laquelle tout appartient à tous; personne n'y possède exclusivement le moindre bien spirituel. Les mérites et les satisfactions de Notre-Seigneur, les joies et les douleurs de Marie, la patience des martyrs, la persévérance des confesseurs et la pureté des vierges, tous ces trésors appartiennent à chacun de nous. De même que le sang part du cœur et y revient en parcourant le corps tout entier, ainsi en est-il dans l'Église. Le ciel, le purgatoire et la terre ne forment qu'un seul corps. Nous échangeons nos mérites, nous faisons circuler nos prières; nous nous communiquons nos joies, nous partageons nos douleurs, nous usons des satisfactions les uns des autres. Nous avons mille

rapports avec le ciel, et nous savons parfaitement la manière de les entretenir. Quant au purgatoire, nous possédons une véritable science, une foule de méthodes pratiques pour nous aider à correspondre avec lui. Et sur la terre : parents et amis, Juifs, Grecs, païens, esclaves et hommes libres, tous ne font qu'un. Voilà la monstruosité qui nous rend un objet d'horreur aux hérétiques ; oui, monstruosité est le seul mot qu'ils trouvent pour exprimer leur pensée à cet égard. Nous parlons de l'autre monde comme si nous le connaissions par un long séjour, absolument comme nous parlerions de Paris, de Bruxelles ou de Berlin. La mort ne nous arrête pas ; la tombe n'est rien pour nous, nous marchons au-delà avec toute la tranquillité possible. Rien ne saurait nous séparer de nos frères morts ; nous connaissons les saints infiniment mieux que si nous avions vécu avec eux sur la terre ; nous parlons aux anges, au sein de leurs différents chœurs, comme s'ils étaient, et ils le sont réellement, nos frères en Jésus-Christ. Pour tout cela, nous nous servons de chapelets, de médailles, de crucifix, d'eau bénite, d'indulgences, de sacrements, de sacrifices, aussi naturellement que nous employons une plume, de l'encre et du papier, une hache ou une scie, une bêche ou un râteau pour les travaux de ce monde ; et nous avons pleine confiance dans le succès. Tous ensemble, nous ne formons qu'une seule famille, et cela nous suffit. Dieu est notre père ; Jésus s'est fait notre frère en revêtant notre nature ; Marie est notre mère ; les anges et les saints sont les meilleurs et les plus affectueux des frères : ainsi nous pouvons monter dans les demeures célestes ou en descendre, y entrer ou en sortir, nous visiter les uns les autres, comme il nous plaît. L'air que l'on respire dans ce lieu de bénédiction est un vif amour pour le père que nous adorons tous ; notre respect pour lui est celui d'enfants bien nés, et notre crainte une crainte filiale. Comment ceux qui vivent hors de la

maison paternelle pourraient-ils comprendre notre conduite? Ne doit-elle pas, naturellement, leur paraître une série de mystères inventés par l'homme, un système dont l'Écriture ne fait pas mention? Ce sont des « étrangers; » comment comprendraient-ils les habitudes, les sentiments, les sympathies de « ceux qui habitent avec les saints dans la maison de Dieu? » Ils peuvent bien lire les mots de la Bible, mais ils ne peuvent sentir la chaleur et la vie, la force et la lumière, le salut et l'amour qu'elle renferme. Un voile s'étend sur leurs cœurs; je dis avec saint Paul *sur leurs cœurs*, plutôt que sur leur intelligence. Ceux qui veulent comprendre l'édifice du corps de Jésus-Christ doivent d'abord se réunir dans l'unité d'une même foi, de cette foi orthodoxe, qui, « en faisant l'œuvre de la vérité dans la charité, nous fait croître de toute manière en Jésus-Christ, notre chef. Par lui tout le corps, dont les parties sont jointes et unies dans une si juste proportion, reçoit l'accroissement qu'il lui communique; ainsi se forme et s'achève l'édifice par la charité (1). »

Aussi la prière d'intercession, mise en pratique avec ensemble, avec persévérance, et comme par une espèce d'instinct, a-t-elle toujours été un caractère de la véritable Église; ses adversaires le lui ont même reproché comme un prosélytisme pharisaïque. Notre-Dame-des-Victoires à Paris est un phénomène qu'on ne retrouve point dans l'histoire des hérésies et des schismes. Ceux qui ne possèdent pas le Christ ne peuvent admettre l'idée qu'il ait confié de telles fonctions à son Église. Où le sacrifice ne se trouve pas, il ne saurait guère exister d'intercession. C'est là un autre motif pour nous d'exercer avec diligence et charité cet inappréciable privilège d'amour.

Orlandini rapporte du Père Lefèvre qu'il embrassait dans sa charité le genre humain tout entier, sans

(1) Ephes. vi.

exception, et qu'il était sans cesse occupé à plaider auprès de Dieu la cause de chacun. Plus un homme était enfoncé dans le vice et souillé de crimes, plus sa charité s'enflammait pour lui ; et afin de mettre plus de ferveur dans ses prières, il excitait et élevait ses pensées par les réflexions les plus saintes. Quand il priait pour quelqu'un, il se le représentait comme racheté par le précieux Sang de Jésus-Christ, comme l'héritier du royaume de Jésus-Christ ; de sorte qu'il réveillait sa charité et son zèle en se remettant devant les yeux sa haute dignité et en même temps il offrait à Dieu, pour lui, les mérites de Jésus-Christ et des saints avec les sentiments les plus vifs de foi et de charité. Cette simple pratique, suivie avec persévérance, l'avait amené à concevoir de tout le monde une haute opinion. Sainte Catherine de Sienne rapporte que Dieu lui dit dans une révélation : « Vous devez avec la plus grande sollicitude m'offrir des prières pour toutes les créatures douées de raison, et pour le corps mystique de votre sainte mère l'Église, et pour toutes les âmes que je vous ai confiées, afin que vous les aimiez avec une affection toute spéciale. » Sainte Gertrude reçut une communication semblable : « Lorsque quelqu'un récite un *Pater* et un *Ave*, ou bien une oraison ou un psaume en faveur et au nom de l'Église universelle, le Fils de Dieu l'accepte avec la plus profonde gratitude comme le fruit des souffrances de sa divine humanité, et il en rend grâce à son Père. Puis il bénit ces prières, en augmente le prix par sa bénédiction, et en distribue les fruits à l'Église universelle pour qu'ils profitent à son salut éternel. »

Examinons maintenant quels sont ceux qui ont un droit spécial à notre intercession. Les écrivains spirituels nous font diverses recommandations à ce sujet. Je suivrai ici, comme je l'ai déjà fait souvent, le Père Lancicius (1).

(1) Lanc. II.

§ IV. Qui sont ceux qui ont droit à nos prières.

1. D'abord, ceux qui sont en état de péché mortel, ou hors de la véritable Église. C'est ainsi que le Père Éternel dit à sainte Catherine de Sienne : « Je vous recommande en toute affection de prier avec persévérance pour le salut des pécheurs, en faveur desquels je vous demande de me faire violence par vos prières et vos larmes, afin que je puisse satisfaire le grand désir que j'ai de leur faire miséricorde. » En entendant ces mots, la Sainte se sentit enflammée de l'amour divin ; et, dans une sorte d'ivresse, incapable de se contenir, elle s'écria : « O miséricorde divine ! ô bonté éternelle ! je ne m'étonne pas que vous disiez au pécheur converti qui revient à vous : « Je ne me souviendrai plus des offenses que tu as commises contre moi. » Mais que vous alliez jusqu'à dire, en faveur de rebelles qui vous persécutent chaque jour par leurs iniquités : Je veux que vous priiez avec affection pour les pécheurs, car j'ai un grand désir de leur faire miséricorde ; c'est là une merveille qui me remplit d'étonnement. » Dieu lui dit encore : « Vous trouverez vos délices au pied de la croix ; là, dans la solitude, vous vous rassasierez de la nourriture des âmes, pour la plus grande gloire de mon saint nom, gémissant continuellement, avec une vive douleur, sur le genre humain qui pérît ; car, vous le voyez, sa misère est tombée si bas que votre langue se saurait l'exprimer. Pleurez donc, car c'est aux supplications et aux sanglots de ceux qui m'aiment que j'accorderai le salut du monde. Et voilà ce que je vous demande sans cesse à vous et à tous mes fidèles serviteurs, je verrai dans votre empressement à satisfaire mes désirs la preuve d'un amour sincère, et de mon côté je vous promets de ne point négliger vos pieuses intentions. » Une autre fois, Dieu se plaignit encore à

elle en ces termes : « Voyez, ô ma fille ! les péchés par lesquels on m'outrage, l'amour-propre surtout, principe de tout mal. L'amour-propre, semblable à un poison actif, a infecté le monde ; il trouve sa source dans l'orgueil et apporte tous les maux avec soi. Vous donc, ô mes fidèles serviteurs ! préparez-vous à implorer ma miséricorde par vos supplications et vos larmes ; gémissiez sur les offenses commises contre moi, et en même temps sur la damnation qu'encourent les pécheurs : ainsi vous désarmerez ma colère, et vous adoucirez les jugements de ma divine justice. » Ici donc se présente une autre pratique, la prière contre l'amour-propre qui envahit toutes les âmes. Si vous êtes vous-même atteint de cet mal, priez pour que les autres en soient délivrés : c'est là une tactique de la vie spirituelle dont le succès est infaillible.

On lit dans la vie de sainte Claire de Monte-Falco qu'elle priait un jour pour une personne coupable des plus grands crimes, et qui rejetait toujours sa conversion aux dernières années de sa vie. Tandis qu'elle était en prière elle se sentit deux fois repoussée par une force secrète, et elle entendit une voix intérieure qui lui disait de ne point intercéder davantage pour ce malheureux, car elle ne serait point exaucée. Néanmoins elle retourna à la charge une troisième fois, et obtint de la manière suivante la conversion tant désirée. Elle se présenta devant Jésus-Christ, son juge, chargée de tous les péchés de cet homme, et elle s'offrit à satisfaire pour lui, et à porter le châtiment qu'il plairait à la justice de Dieu de lui infliger, jusqu'à ce que la miséricorde divine eût daigné convertir cette âme. Cette action fut si agréable à Notre-Seigneur, que ce pécheur endurci se convertit soudainement, et que dès ce moment il mena une vie exemplaire. — Sainte Thérèse donne la raison suivante pour montrer l'opportunité de l'institution de son ordre : Le nombre des pécheurs est si grand,

qu'il faut des religieuses qui intercèdent en leur faveur. Elles doivent prier spécialement pour les défenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les autres hommes qui consacrent leur talent à la défense de la vérité. Yepes, qui a écrit la vie de cette grande sainte, rapporte qu'elle passait des nuits entières à demander à Dieu avec larmes la conversion des pécheurs, surtout de ceux qui vivaient dans l'hérésie, et qu'elle eût sacrifié mille vies pour le salut d'une seule âme. Durant les quarante années qu'elle consacra à l'exercice de la prière, elle ne demanda rien à Dieu avec autant de ferveur que l'extension de sa gloire et l'accroissement de son Église. Elle aurait volontiers consenti à souffrir jusqu'à la fin du monde dans le purgatoire, si, par ce moyen, elle eût pu faire connaître et aimer Dieu davantage parmi les hommes.

Le même esprit animait sainte Marie-Madeleine de Pazzi quand elle recommandait instamment à ses religieuses de prier avec ardeur pour le salut des âmes et la conversion des pécheurs ; elle ajoutait que cette pratique était très agréable à Dieu, et en même temps qu'elles y trouveraient un puissant moyen de salut. Et quand la très sainte Vierge envoya vers elle saint Ignace de Loyola, afin qu'il l'instruisît dans la pratique de l'humilité, il termina son instruction par ces mots : « De même que le Verbe incarné a fait de ses apôtres des pécheurs d'hommes, ainsi il a voulu que ses épouses, c'est-à-dire les religieuses, s'appliquassent à lui gagner des âmes par leurs prières, avec l'ardeur d'un chasseur qui poursuit sa proie. » L'histoire du Père Jules Mancinelli, de la Société de Jésus, nous apprend que Dieu n'agrée pas les restrictions dans la pratique de cette dévotion. Ce religieux avait coutume de prier tous les jours pour la conversion des païens et des hérétiques : Dieu lui envoya une vision dans laquelle les anges lui firent connaître que le Seigneur voulait qu'il ~~prie~~ prie aussi pour la conversion des juifs.

2. Ceux qui languissent dans la tiédeur. Car ces malheureux sont à la veille de devenir de grands pécheurs, bien qu'ils soient encore en état de grâce. Plus ils ont besoin de prières, plus ils ont de droits à notre charité. Leur retour à la ferveur est une chose fort difficile, plus difficile même que la conversion des grands pécheurs ; aussi Dieu en reçoit-il un grand accroissement de gloire. Jésus a commencé l'œuvre de leur salut ; il les a convertis, et maintenant il est sur le point de les perdre ; ses intérêts sont en danger. Comme Dieu a daigné nous faire connaître le dégoût que lui inspire la tiédeur, nous nous rendrons agréables à ses yeux en lui offrant des prières ferventes pour ceux qui sont tièdes. Immédiatement après la dévotion aux âmes du purgatoire, je serais tenté de placer celle qui a pour but de ranimer la ferveur des âmes tièdes. Combien Notre-Seigneur doit souffrir de leur lâcheté ! Et si elles se perdent, que de grâces dissipées en vain, que de sacrements profanés, quel triomphe pour l'ennemi de notre Sauveur ! Ah ! pensez-y bien, je vous en conjure ; et quand vous y pensez, pensez à moi. C'est une dévotion pleine d'amour, et féconde en grâces : et peut-être n'y aviez-vous jamais songé.

3. Multiplier le nombre des saints, et obtenir pour eux la persévérance finale. La gloire de Dieu, les intérêts de Jésus, et le bien des âmes sont également renfermés dans cette dévotion. Un saint vaut un million de catholiques ordinaires. Notre-Seigneur a même daigné faire à sainte Thérèse une révélation plus étonnante encore : « Une seule âme, non point parfaite, mais *aspirant* à la perfection, est plus précieuse à mes yeux que mille autres animées de sentiments vulgaires. » Il est étonnant de voir combien il nous est difficile de nous élever au-dessus de la nature et comme nous nous laissons conduire à ses inspirations jusqu'au milieu de nos œuvres spirituelles, et quand nous travaillons pour le service de Dieu.

Je me souviens d'un trait que me raconta un bon religieux. Il y a quelques années, il était curé dans une ville de l'Est de l'Angleterre. Ses paroissiens et lui avaient choisi quelques personnes parmi les protestants les plus influents de l'endroit, et tous ensemble priaient avec ferveur pour leur conversion. Sans doute, tout cela était bien. Cependant, leurs prières n'avaient point de succès. Enfin, le bon Père pensa que c'était peut-être un peu trop imposer à Dieu la volonté de l'homme ; il proposa donc à ses ouailles de changer leur formule de prière, et de demander à Dieu la conversion de ceux qu'il jugerait les plus dignes de sa grâce : tout d'un coup une sainte contagion éclata dans la ville, et, dans sa bonté, Notre-Seigneur daigna augmenter le nombre des fidèles, à l'occasion d'une mission qu'il y fit prêcher. La prière est bien plus promptement exaucée, quand on la fait en vertu de quelque principe surnaturel. Il semble que Dieu tienne en réserve des grâces spéciales et abondantes par lesquelles il récompense des actes de foi si élevés au-dessus des sentiments de la chair.

4. Tous ceux qui souffrent de peines ou de besoins, soit temporels, soit spirituels. Écoutez ce que Orlandini rapporte du Père Lefèvre, dont saint François Xavier insérait le nom dans les Litanies des saints, et que saint François de Sales invoquait comme s'il eût été canonisé. Rien n'aiguissait les douleurs qui déchiraient le cœur tendre de cet homme pieux, comme de voir les hommes, au lieu de déposer leurs peines dans le sein de Dieu et de se reposer sur lui du soin de leurs affaires, chercher à s'appuyer sur des bras de chair, tout en repoussant la main bienfaisante que leur tend la miséricorde divine. Ce spectacle excitait en lui une vive compassion. Aussi se chargeait-il lui-même de représenter à Dieu les besoins et les souffrances de l'humanité ; il se faisait l'avocat de ses frères dans toutes leurs difficultés, leurs peines, leurs revers et leurs nécessités de tous genres. Comme un

autre Moïse, il aurait voulu avoir les mains toujours levées vers le ciel, afin de pouvoir porter secours et consolation à tant d'hommes qui, dans cette vie ou dans l'autre, luttent contre la souffrance et la douleur. Il s'était fait un tableau de toutes les inquiétudes, de toutes les souffrances, de toutes les calamités, telles que la faim, le désespoir, le dénûment, enfin des maux innombrables auxquels les hommes sont soumis ; et, comme un bon prêtre qui prend soin de son troupeau, pour nous servir de la comparaison de saint Jean Chrysostome, il plaidait la cause de chacun auprès de Dieu, comme si un ordre spécial de la Providence l'eût institué le père commun de l'humanité entière. Il serait difficile de se former une idée du zèle ardent avec lequel il désirait se faire le ministre de notre Rédempteur, pour porter, en son nom, secours à tous les affligés ; que dis-je ? en dépit de son humilité, s'il est permis de parler ainsi, il souhaitait de pouvoir opérer des miracles, afin de soulager même les maux dont la guérison est au-dessus des forces de la nature.

5. Les besoins de nos bienfaiteurs, au nombre desquels nous devons ranger nos ennemis, parce qu'ils nous offrent une occasion d'acquérir des mérites, et qu'ils nous aident à avancer sur la route qui conduit au ciel. Sainte Agnès dit à sainte Brigitte : « Rien n'est plus cher ou plus agréable à Dieu que d'aimer ceux qui nous font du mal et de prier pour nos persécuteurs. » Saint Chrysostome, en parlant de David et de Saül, nous assure que « nous acquérons auprès de Dieu tous les mérites que procure le martyre, en mettant notre ennemi au nombre de nos bienfaiteurs, et en ne cessant point de prier pour lui. » Il fut révélé au Père Jules Mancinelli, religieux doué d'un goût particulier pour la prière d'intercession, qu'il était l'un des sept justes de l'Église militante qui, à cette époque (c'était vers 1603), s'étaient le plus distingués aux yeux de Dieu en priant pour tous les hommes.

Un jour, dans une vision, il eut le bonheur d'être témoin de la gloire de saint Laurent le martyr, et, entre autres lumières qu'il reçut en ce moment, il lui fut révélé que nous devons prier avec ferveur pour nos bienfaiteurs, non-seulement à cause des dons et des biens temporels qu'ils nous ont conférés, mais à cause des sentiments d'affection et de charité qui les ont portés à nous assister, et qui sont d'un plus grand prix que les bienfaits eux-mêmes. Néanmoins, sentiments et bienfaits ont droit à notre gratitude : nous reconnaitrons ceux-ci en ne cessant de prier avec ardeur pour ceux qui nous les ont conférés ; ceux là, en chérissant nos bienfaiteurs et en attirant sur leur tête les bénédictions du ciel. Nous devons aussi, dans notre reconnaissance, répondre à leur intention de rendre à Dieu un hommage d'amour ; car c'est par ce motif qu'ils nous ont fait du bien. En retour donc de ce respect, de cet amour, de cette tendresse dont ils ont fait preuve vis-à-vis de notre Père céleste, nous devons prier qu'il leur fasse la grâce de le servir de mieux en mieux par des œuvres de charité.

6. Tous ceux qui travaillent sérieusement à parvenir à la perfection chrétienne. Prions pour la réussite des moyens par lesquels ils se proposent d'atteindre cette fin, quelques peines et quelques souffrances qu'elle leur puisse coûter. Car tel est le désir ordinaire dont brûlent les saints ; et il est bien permis de demander pour eux qu'il soit satisfait, si eux-mêmes le demandent d'une manière convenable. Cela est, du reste, avantageux à la gloire de Dieu, aux intérêts de Jésus et au salut d'une multitude d'âmes. C'est ainsi que saint François Xavier, quand saint Jérôme lui eut fait connaître dans une vision tout ce qu'il devait souffrir, s'écria : « Encore plus, Seigneur, encore plus ! » Ou bien c'est Thérèse qui s'écrie du fond du cœur : « Souffrir ou mourir ; » c'est sainte Marie-Madeleine de Pazzi : « Ni souffrir comme je souffre, ni mourir encore, mais souffrir davantage. » David s'écriait,

animé du même esprit : « Éprouvez-moi, ô mon Dieu ! éprouvez-moi ; brûlez mes reins et mon cœur (1). » Et Jérémie dit avec crainte, mais avec sincérité : « Corrigez-moi, Seigneur ! mais dans votre justice, et non dans votre colère, de peur que vous ne me réduisiez au néant (2). » Et saint Paul : « Je me complais dans les infirmités, dans les injures, dans la misère, dans les persécutions, dans la détresse, à cause de Jésus-Christ (3). » Rien n'approche de la magnificence du langage de Job quand il dit : « Qui pourrait toucher à un mets privé de saveur, sans d'abord l'assaisonner avec du sel ? Quel homme irait goûter un fruit qui recèle la mort ? Les choses que jadis je dédaignais de toucher, maintenant la douleur me force à en faire ma nourriture. Qui me donnera de voir s'accomplir mes vœux ? Qui m'obtiendra de Dieu qu'il m'accorde ce que je lui demande ? Que Celui qui a commencé achève de me détruire, qu'il cesse de retenir son bras et qu'il me retranche du nombre des vivants, et que, dans les douleurs dont il m'accable sans m'épargner, j'aie au moins cette consolation de ne contredire en rien à sa très sainte volonté. Car quelle est ma force pour pouvoir soutenir de tels maux ? ou quand finiront-ils, pour que je puisse me conserver jusque là dans la patience ? Ma force n'est pas la force des pierres, et ma chair n'est pas de bronze (4). »

7. Je pourrais ajouter ici que quelques écrivains recommandent de prier pour l'accroissement de la gloire accidentelle des bienheureux dans le ciel. Par exemple, quand un religieux prie pour que ceux de son ordre vivent saintement, ou pour que quelques-uns d'entre eux arrivent à être canonisés, le fondateur (qui voit cela en Dieu, ou auquel Dieu le fait connaître) y trouve une gloire nouvelle ; c'est dans ce

(1) Ps. xxv, 2.

(2) Jérémie, x, 24.

(3) II Cor. xii, 10.

(4) Job, vi, 6.

sens que les prêtres prient à la messe, afin que le saint Sacrifice profite à l'honneur des saints. C'est l'avis d'Innocent III, qui a dit : « Beaucoup, ou plutôt la plupart des théologiens pensent qu'il n'est point improbable que la gloire des saints puisse s'accroître jusqu'au jour du jugement; et, par conséquent, que l'Église peut légitimement désirer pour eux cette augmentation de leur gloire (1). » Bellarmin, Suarez, Vasquez et Jean Sanchez enseignent la même doctrine : Soto cite comme exemple à l'appui de cette opinion la joie des anges dans le ciel quand un pécheur fait pénitence. La sainte Vierge révéla, dit-on, à saint Thomas de Cantorbéry que les bonnes œuvres de ses serviteurs donnaient chaque jour dans le ciel un nouvel accroissement à sa gloire. Ainsi, les hommes peuvent prier pour augmenter la gloire des saints auxquels ils ont une dévotion particulière. Il fut révélé à sainte Gertrude que les bienheureux reçoivent une nouvelle gloire accidentelle, toutes les fois que la sainte communion est dignement reçue sur la terre. Je n'ai cité, du reste, cette pratique que pour faire voir jusqu'où s'étendent les prérogatives et la puissance de la prière d'intercession.

8. Il est une autre sorte de dévotion dont la beauté est si grande qu'il suffira de l'exposer pour engager à la pratiquer. On la trouve dans la vie de Marie-Denise de Martignat, l'une des premières religieuses de la Visitation. Elle passa presque cinquante années de sa vie dans les cours de France et de Savoie, mais l'esprit du monde passa sur son cœur comme la flamme sur les vêtements des trois enfants dans la fournaise. Voici le moyen qu'elle employa pour s'en défendre : elle prit un texte de l'Écriture pour chacun des sept jours de la semaine, afin que son esprit fût constamment occupé à méditer sur des paroles de vérité. Le choix de ses textes était remarquable. Pour le di-

(1) De Celebr. Missa.

manche, elle prit ces mots : « Je suis venu dans le monde pour apporter la lumière, celui qui croit en moi ne marche point dans les ténèbres. » Pour le lundi : « Il est venu dans le monde, le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu » Pour le mardi : « Il est aussi difficile à un homme riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un câble de passer par le trou d'une aiguille ; cependant, rien n'est impossible à Dieu. » Pour le mercredi : « Mon royaume n'est point de ce monde, et le démon est appelé par Jésus le prince de ce monde. » Pour le jeudi : « Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés. » Pour le vendredi : « Maintenant le monde va être jugé, et j'attirerai tout à moi. » Pour le samedi : « Si vous m'aimez, mon Père vous donnera un autre Paraclet, pour demeurer éternellement avec vous, l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas et qu'il ne le connaît pas. » Ces textes, comme sept fontaines de vérité, faisaient couler sur son âme des flots de lumière, à la faveur desquels elle voyait clairement la misère du monde, et le vide que laissent dans le cœur ses honneurs et ses plaisirs ; aussi avait-elle sans cesse à la bouche ces paroles de Salomon : « Vanité des vanités, tout est vanité ! » Elle avait coutume de dire que si un ermite avait prononcé ces mots, ils seraient considérés comme une exagération d'extatique ; mais que Dieu, en les mettant dans la bouche du plus grand, du plus riche et du plus heureux des rois, lui avait inspiré une telle compassion pour les grands, à cause des dangers auxquels leur salut est exposé, qu'elle regardait les personnes distinguées par leur naissance ou leur fortune, comme ayant des titres particuliers à ses prières, et qu'elle eût désiré communiquer cette dévotion à tous ceux avec qui elle avait des rapports. « Ah ! s'écriait-elle, combien est profonde la misère dans laquelle ils sont plongés ! Ils descendent en enfer sans s'en apercevoir, parce que l'escalier qui les y

conduit est d'or et de porphyre. Grands dans ce monde, ils ne prennent point le temps de songer que bientôt ils seront petits ; et l'habitude de commander aux autres leur inspire une telle confiance en eux-mêmes, qu'ils vivent comme si Dieu, le ciel et les anges étaient à leurs ordres, ainsi que les hommes le sont sur la terre. Ah ! combien vite s'évanouira leur illusion dans ce moment terrible où ils découvriront qu'ils ont toujours été et qu'ils sont maintenant à jamais les esclaves de Satan ; ou, si Dieu leur fait miséricorde, quelle sera leur surprise en se trouvant, dans le royaume des cieux, infiniment au-dessous de ces pauvres malheureux auxquels ils ne permettaient pas sur la terre de les approcher ! »

C'est ainsi que, durant tout le cours de sa vie, elle ressentit pour les grands cette compassion éclairée, et qu'elle intercédait en leur faveur d'une manière toute spéciale. Elle avait coutume de dire qu'il y a plus de charité à prier pour les heureux du monde que pour les infortunés qui languissent dans les hôpitaux et dans les prisons. Elle célébrait la fête des rois, reines, princes et princesses canonisés, avec une dévotion extraordinaire. Rien, disait-elle souvent, ne doit inspirer autant d'humilité et de courage aux chrétiens que la sainteté héroïque des grands qui sont restés humbles au comble des honneurs, et qui, vivant au milieu du monde, ont su se mettre à l'abri de sa contagion. Elle avait coutume de jeûner la veille de ces fêtes, et elle offrait toutes les prières qu'elle faisait en ces jours pour le salut des grands. — Je ne sais si les autres penseront de même, mais pour moi je trouve dans cette dévotion je ne sais quoi de touchant, de vraiment spirituel, de sage et de céleste.

Toujours fidèle à l'esprit de sa dévotion, nous lisons que vers la fin de sa vie cette sainte religieuse répondit un jour à sa supérieure qui lui demandait si une certaine faveur valait la peine qu'on s'adressât, pour l'obtenir, à une personne d'un rang très élevé : « Oui,

ma bonne mère, faites-le. Je vous assure que c'est une grande charité envers les princes et les grands, que de leur faire faire des bonnes œuvres. Le monde, la chair et le démon leur font commettre assez d'actions coupables ; aussi un jour nous remercieront-ils plus d'avoir été la cause qu'ils ont répandu des aumônes, que nous ne les remercions quand nous en recevons d'eux. » Un autre jour qu'elle vit la supérieure écrire à une princesse, elle lui dit : « Ma bonne mère, veuillez, dans toutes les lettres que vous adressez aux grands, mettre quelques mots sur la crainte salutaire de Dieu, sur la souveraineté de la majesté divine, sur la grandeur de l'éternité et la brièveté de la vie. Car ces infortunés personnages sont sans cesse entourés de flatteurs, et un jour viendra où ils désireront qu'il n'en eût pas été ainsi. » Lorsqu'elle apprit la mort de Louis XIII, elle s'écria : « Hélas ! j'ai vu naître ce monarque, je l'ai vu baptiser, je l'ai vu couronner, je l'ai vu se marier, je l'ai vu régner, et maintenant il n'est plus ! » Quelqu'un lui ayant demandé si elle prierait beaucoup pour lui : « Oui, » répondit-elle, « beaucoup plus qu'on ne saurait penser, car, quelque pure qu'ait été sa vie, quelque bonne qu'ait été sa mort, il peut cependant devoir encore quelque satisfaction à la justice infinie du Roi des rois. Il est parti pour un royaume où les humbles de cœur seuls peuvent pénétrer. Nul ne saurait y entrer le sceptre à la main. » Elle récitait aussi l'office des Morts tous les lundis pour le repos de l'âme des princes et des princesses, et tous les vendredis, pour les chevaliers de Malte et ceux qui étaient morts en combattant pour l'Église. Elle avait coutume de réciter les psaumes graduels pour les militaires, dans la crainte qu'ils ne vinssent à contracter de mauvaises habitudes dans les camps, qui ne passent point pour la meilleure école de dévotion, bien qu'ils soient loin d'être stériles en saints.

§ V. Secret et joie de l'intercession.

Disons maintenant un mot du temps, du lieu et de la méthode convenables à l'intercession. Ces trois choses doivent être abandonnées au choix de chacun ; ce que je vais en dire ici se bornera à quelques conseils. 1° Il convient de consacrer certains jours de la semaine à des sujets déterminés. Ainsi, par exemple, on pourrait prier le dimanche pour le Pape ; le lundi, pour le clergé et les ordres religieux ; le mardi, pour tous ceux en état de péché mortel ; le mercredi, pour les agonisants ; le jeudi, pour les cœurs tièdes ; le vendredi, pour ceux qui souffrent ; et enfin le samedi, pour ceux pour lesquels Dieu désire que nous intercédions d'une manière spéciale. 2° Ou bien, si l'on préfère, on peut avoir une liste d'intentions qui correspondent à chaque jour du mois. 3° On peut encore prendre note des personnes pour lesquelles on doit intercéder, et garder ce papier avec soin dans son Eucologe ou sur son prie-Dieu ; puis, quand on fait sa visite au Saint-Sacrement, parcourir cette liste en la méditant et en excitant en soi un zèle affectueux pour la gloire de Dieu, et une amoureuse sollicitude pour les intérêts de Jésus. 4° Ou bien convenons avec Notre-Seigneur de quelque parole, de quelque oraison jaculatoire, ou de quelque offrande, à l'intention de tous ceux pour lesquels nous voulons intercéder ; et nous pourrons nous en servir à la messe, dans nos communions et dans nos actions de grâces, avant et après notre méditation, notre chapelet, notre examen de conscience, etc. 5° Si nous sommes privés de sommeil pendant la nuit, ou si, par une raison quelconque, nous avons quelques moments de loisir au milieu de nos occupations ordinaires, profitons-en pour prier. On peut ainsi multiplier ces pratiques presque à l'infini. Les meilleures sont les plus

simples, celles qui viennent naturellement et qui découlent de nos exercices de dévotion ordinaires ; souvenez-vous seulement que l'un des objets pour lesquels nous sommes venus dans ce monde, c'est l'intercession.

O douceur ineffable de la prière ! Laissez-moi le répéter : oui, l'une des fins pour lesquelles nous avons été mis sur la terre, c'est l'intercession. L'une des fins de notre adorable Sauveur, lorsqu'il répandit jusqu'à la dernière goutte de son précieux sang, c'était de rendre notre intercession agréable à Dieu et efficace. L'un des tributs d'amour que Dieu attend de nous maintenant, c'est encore l'intercession. Cependant, combien de temps avons-nous coutume de consacrer au délicieux exercice de ce grand privilège ?

Nous achetons à bon marché une réputation de piété à force de parler de Dieu avec une aisance extraordinaire, et d'ennuyer les autres en leur présentant sans cesse de nouveaux plans pour réformer l'Église et faire prospérer les intérêts du catholicisme. *Parleurs* intrépides, pour la plupart du temps, nous nous arrêtons là ; et nous reculons quand il s'agit de se mettre à l'œuvre. Oh ! oui, chacun de nous a son psaume à citer, sa prophétie et sa doctrine. Les Corinthiens étaient loin de posséder une sagesse égale à la nôtre, des dons aussi variés que nous ; que sont-ils en comparaison de nous ? Nous eussions étonné saint Paul. Quels oracles ! quels êtres utiles, nécessaires à Dieu ! Voilà, d'après nos discours, ce que nous sommes, ou plutôt ce que nous pensons être. Maintenant, je voudrais bien savoir combien nous prions. J'aimerais à savoir quelle proportion existe entre l'intercession que nous formulons tout bas et les critiques que nous faisons tout haut. Je crains que la comparaison ne soit bien humiliante pour nous ; car je ne puis m'empêcher de m'imaginer que si nous prions davantage, nous sentirions combien nous prions peu, et, par pudeur, nous n'oserions pas tant parler. Je

suis sûr que les gens qui prient se trouvent cachés parmi ceux qui ne nous disent point sans cesse tout l'intérêt qu'ils prennent aux affaires du catholicisme. L'œil prompt à saisir les fautes d'autrui, l'oreille qui aime à écouter les critiques, et la langue d'un grand parleur, seront les marques d'une âme fervente, quand l'arc-en-ciel deviendra l'emblème du désespoir; jamais avant !

Les différents devoirs de la prière d'intercession nous procureront, si nous les accomplissons avec soin, quelque-une de ces révélations qui sont si utiles à l'âme. Notre vie spirituelle semble s'écouler dans la paix et la sécurité. Nous ne nous imaginons pas que nous soyons des saints, mais nous sentons que nous prenons de la peine. Nous vivons de manière à être constamment en état de grâce. Bien plus, nous avons fait différents sacrifices pour Dieu, soit en abjurant l'hérésie, soit en embrassant l'état religieux, soit en entrant dans la carrière ecclésiastique ; et quoique nous ne nous appuyions pas sur le mérite de ces sacrifices comme s'ils assuraient infailliblement notre salut, toutefois nous ne les oublions pas, et cette pensée est pour nous une consolation perpétuelle. C'est là le commencement d'un grand mal. Mais Notre-Seigneur vient à notre aide, et sans cause apparente, il verse dans nos âmes une lumière surnaturelle, qui éclaire jusqu'aux endroits les plus secrets, et qui tout d'un coup nous révèle *combien peu, après tout, nous avons fait pour Dieu*. C'est comme la lumière d'un jugement particulier qui, en un moment, nous fait voir sous leur véritable jour toutes nos actions et les motifs qui les ont inspirées, afin que Dieu soit justifié, et que nous portions sur nous une juste sentence. O combien précieuses sont ces petites révélations ! car les fruits en sont l'humilité, la force, la joie en Jésus, et l'abandon de soi-même entre les bras de Dieu. Nous nous refuserions à croire combien peu nous avons fait pour Dieu, si cette lumière bienfai-

sante ne nous le montrait d'une manière telle que nous ne pouvons nous empêcher de le voir, et que le doute nous est impossible. Pensez-y, et voyez si l'intercession ne pourrait vous procurer quelque une de ces précieuses révélations.

Il est difficile de vaincre Notre-Seigneur dans ce combat de générosité et d'amour. De tous les dons du Saint-Esprit, aucun ne semble plus désirable que la joie spirituelle, parce qu'aucun n'est plus céleste ; et c'est précisément ce don qui est accordé en récompense à ceux qui s'adonnent à la prière d'intercession. On peut le remarquer tous les jours, il y a dans les personnes qui ont cet esprit de prière une certaine paix, une certaine joie de cœur, qui ne paraît pas venir d'une cause ordinaire, mais qui semble naître d'une suave et douce lumière qu'un esprit bienfaisant répand dans l'âme après une action de charité. Telle peut être en partie la raison de ceci. Mais il en est encore une autre. Nous ne voyons pas les résultats de nos prières : la vertu de la prière se répand partout, mais invisiblement, comme la puissance de Dieu ; car il ne s'agit pas ici de ces œuvres que l'œil peut mesurer. Nous ne nous rappelons guère combien nous avons prié. Eh ! le moyen de compter les soupirs que nous avons poussés vers le ciel, ou les désirs intimes que nous avons adressés à Jésus du fond de nos cœurs sans proférer une seule parole ! Ainsi, comme les fruits de l'intercession sont cachés, la vaine gloire s'y attache moins qu'à toute autre dévotion ; et c'est ce qui fait que nous trouvons dans celle-ci une joie toute pure et toute sainte. Don précieux, encore une fois ; car les douceurs et les consolations reçues avec humilité sont, sans contredit, de grands secours pour arriver à la perfection. — Ainsi donc, quiconque désire se réjouir en Dieu, être pénétré de joie et de consolation en Notre-Seigneur, être heureux et prompt dans son service, supporter la vie avec patience en vue de la mort, enfin être toujours égal à soi-même, ce qui

n'est pas loin de la sainteté, doit s'oublier lui-même avec tout ce qui le regarde personnellement, pour épouser les chers intérêts de Jésus et se vouer à l'intercession, comme si c'était son état, ou qu'il dût autant s'en occuper que son ange gardien s'occupe de lui. La joie du cœur est la récompense spéciale de l'intercession ; c'est en quelque sorte une participation à la joie de Jésus-Christ se réjouissant des fruits de sa Passion. Celle qui remplit nos cœurs y est tombée du sien. Elle a été dans son cœur avant d'être dans les nôtres ; et la présence d'un ange serait moins désirable que cet avant-goût de la joie du Rédempteur.

CHAPITRE V

LES RICHESSES DE NOTRE PAUVRETÉ

§ I. Comment Dieu nous aide à l'aimer.

Si nous songeons sérieusement au salut de notre âme, si nous sommes fidèles à remplir sans ostentation les devoirs, les pratiques et les dévotions que l'obéissance nous impose, notre amour pour Dieu croîtra par degré, sans que nous nous en apercevions. C'est seulement de temps à autre, dans certaines tentations, les jours de grande fête, ou même parfois sans cause apparente, que Dieu nous laisse voir que nous avons fait des progrès réels, que nous sommes plus attachés à lui, et moins à tout ce qui n'est pas lui, que nous l'étions autrefois. Un signe que l'amour divin croît en nous, c'est un sentiment plus intime de notre propre indignité et du peu de bien que nous faisons. Nous souffrons d'avoir si peu de chose à offrir à Dieu, et de ne pas mettre plus de zèle, plus de générosité dans son service. Plus nous venons à le connaître, plus nos pensées s'approchent de sa divine majesté, plus ce sentiment s'augmente en nous, au point de devenir, comme je l'ai dit, une véritable douleur. C'est pourquoi les saints soupirent après les souffrances, et ne cessent de prier le Seigneur de leur envoyer des croix. Les peines ordinaires, les fatigues de

la vie commune ne sont point assez pour eux, parce qu'elles n'ouvrent pas un champ assez vaste à l'héroïsme de leur amour. Ils veulent (vain effort, mais du moins suggéré par la charité), ils veulent lutter de générosité avec Jésus. Pourquoi feraient-ils si peu de chose pour celui qui fait tant pour eux ? Doivent-ils se laisser enfermer dans un cercle étroit, parce que tout est petit autour d'eux ? Autrefois, la cause de leur affliction était le péché ; maintenant, ce qui les afflige bien davantage, c'est l'impuissance où ils se voient de servir Dieu avec toute l'ardeur et tout l'esprit de sacrifice qu'ils désireraient. Comme Arcuna, ils voudraient donner à leur Roi, comme il convient à des rois de donner, les mains pleines et sans calculer ce que répand leur libéralité. Quand Dieu leur accorde des jours tranquilles, qu'il répand sur eux la joie et la paix, ils se tournent contre lui, s'il est permis de parler ainsi, avec des plaintes d'amour : « Non, je veux les acheter de vous à quelque prix, et je n'offrirai pas au Seigneur mon Dieu les holocaustes qui ne m'ont rien coûté (1). » Parfois ils tiennent des discours qui nous paraissent étranges ; ils sont prêts, disent-ils, à endurer pendant l'éternité entière toutes les peines de l'enfer, s'ils pouvaient par ce moyen accroître quelque peu la gloire de Dieu ; et ils parlent du désintéressement de l'amour jusqu'à sembler presque encourir les censures attachées aux propositions condamnées.

Ces pensées ne sont point pour nous ; en nous elles ne seraient point vraies. Toutefois, dans notre sphère respective, nous ressentons une douleur analogue ; nous voudrions faire plus pour Jésus, et notre lâcheté dans son service nous afflige et nous donne de la confusion. « La Rédemption, dit le Psalmiste, est abondante en Dieu ; » et c'est précisément l'abondance de notre rédemption qui excite notre amour et en même

(1) II, Rois xxiv, 24.

temps nous fait rougir d'en avoir si peu. Dans tout ce qu'il a fait pour nous, Jésus a mis une abondance si supérieure à la nécessité, un tel excès d'amour, une telle profusion de miséricorde, qu'en considérant un à un tous les mystères du Verbe incarné, on voit évidemment qu'il cherche non seulement notre salut, mais encore notre amour. Ce n'est point assez pour lui de nous pardonner, il faut encore qu'il nous adopte pour ses fils. Il ne saurait nous laver de nos péchés sans nous faire en même temps les héritiers du ciel. Non content d'oublier le passé, il nous comble de grâces pour l'avenir. Chacun de ses dons est double, triple ou centuple. Une seule goutte de son sang aurait pu nous racheter, et il l'a répandu jusqu'à la dernière goutte. Il lui suffisait d'attacher sa grâce au sacrement de son amour ; mais non, il faut qu'il se donne lui-même tout entier, son corps, son âme et sa divinité. Le saint Sacrement est une surabondance de miséricorde, une profusion d'amour. Et il n'a voulu faire preuve de tant d'amour, que pour obtenir en retour le plus d'amour possible. Telles sont ses voies ordinaires. Et à mesure que nous venons à le connaître et à l'aimer davantage, nous sentons un plus vif désir d'imiter sa générosité ; et alors le peu que nous faisons pour lui ne nous paraît presque rien.

Or, d'après la connaissance que nous avons de Dieu, nous pouvons être sûrs qu'il ne nous laissera jamais dans une pareille détresse. Il ne désire rien tant que notre amour, et il ne nous refusera point les moyens de l'aimer. Quand un père sait que son fils désire ardemment lui faire un présent, mais que les moyens lui font défaut, avec quelle promptitude, avec quelle joie ne s'empresse-t-il pas de suppléer à ce qui manque à cet enfant chéri ! Jésus fera-t-il moins ? Ce n'est point là son habitude. Voyez ce qu'il fit pour sa mère au jour de sa Présentation. Nul créature, ni toutes les créatures ensemble n'ont jamais aimé Dieu comme elle l'aimait en ce moment. Et cette Majesté à jamais

bénie n'avait point encore reçu d'hommages comme ceux que lui offrait Marie. Les anges, réunissant toute la puissance, toutes les facultés, toutes les affections de leurs neuf chœurs, avaient offert leurs adorations au pied du trône, avec des chants brûlants d'amour pendant des milliers d'années, et la miséricorde divine avait daigné s'abaisser pour les recevoir. Mais Marie, chaste et humble de cœur, était à elle seule un acte d'adoration plus agréable au Très-Haut; et toutes les louanges des célestes hiérarchies n'auraient rempli qu'une bien petite place de son cœur immaculé. Et pourtant dans ce moment elle se trouva à court. Aimable mère ! si jamais le désespoir de l'amour avait pu troubler le calme pur et religieux d'une âme si parfaite, comme il a troublé le cœur des saints, favorisés de grâces moins grandes, elle aurait désiré sans doute d'être anéantie, si c'eût été le seul moyen d'honorer Dieu d'une manière convenable. Mais Jésus vint à son aide, il se remit entre ses bras en lui disant : « Offrez-moi ! je suis égal à mon Père ! Je suis un don non seulement digne de lui, mais d'une valeur égale à la sienne, d'un prix infini, inexprimable, comme lui-même. » Pour la première fois, la sainte Trinité recevra donc un hommage digne d'elle ; chacun de ses attributs sera glorifié ; chacune de ses perfections sera honorée d'une couronne d'amour et d'adoration. Que dis-je ? l'amour et les hommages de toutes les créatures possibles seront par cet acte à jamais éclipsés !

O bonheur ! ô ravissement ! quelle joie, si nous aimons Dieu, pourrait égaler notre joie ? Et le ciel se tut, et les anges embrasés d'amour se prosternèrent pour adorer ; tandis que, dans le temple de Sion, Marie prenait son divin Enfant entre ses bras, et, avec un parfait esprit de sacrifice, l'offrait au Père éternel. Ainsi, en ce moment, il fut donné à la très-sainte Vierge de faire ce que nul autre n'avait fait avant elle, de rendre à Dieu le culte et la gloire auxquels il a droit. Et maintenant, ô mystère d'amour !

Notre-Seigneur persiste encore à demeurer parmi nous ! Il ne s'écoule point un moment de la nuit ou du jour, sur ce globe terrestre, que le même Enfant, hostie vivante, ne soit élevé par des mains mortelles entre le ciel et la terre, dans cet hémisphère ou dans l'autre.

C'est ainsi qu'il vient au secours de notre amour. Il peut le faire de deux manières : d'abord, en donnant à nos misérables actions une valeur immense ; ce qu'il fait en les unissant aux siennes, et en les enrichissant de ses mérites. Nous reviendrons plus tard sur ce point. En deuxième lieu, il peut nous aider, en nous traitant comme il a traité Marie, en se livrant à nous lui-même et tout ce qui lui appartient, afin que nous en disposions comme il nous plaira, et que nous l'offrions à Dieu, quand nous voudrons et de la manière qui nous sera la plus agréable. Telles sont les richesses de notre pauvreté dont je veux traiter ici.

Il est véritablement difficile de croire à toute la grandeur, à toute la noblesse de l'homme en Jésus-Christ. L'énumération de nos privilèges semble n'être qu'une pieuse exagération. Examinez-vous à un moment quelconque, soit de peine et d'ennui, soit de consolations et de joies spirituelles ; et vous reconnaîtrez combien il vous est difficile, je ne dis pas d'espérer, mais de croire simplement à la possibilité d'être un jour jugé, sauvé, couronné dans le ciel pour toute l'éternité. Ce n'est pas que vous craigniez le contraire ; mais la grandeur de la récompense, ce bonheur infini, ce contraste avec votre misère présente, sont plus que vous ne sauriez comprendre. On médite sur le ciel et l'on se dit : un moment viendra-t-il où, tandis que les hommes sur la terre continueront de vaquer à leurs affaires comme de coutume, je serai, moi, en possession de l'éternité et de tout le bonheur que j'entrevois maintenant ? Et l'on sourit, non point précisément par incrédulité, mais de ce

sourire qui effleura les lèvres de Sara quand l'ange lui dit qu'elle aurait un fils. Ainsi en est-il quand nous venons à songer à l'héritage que Jésus-Christ nous a laissé même dans ce monde. Il nous semble que c'est beaucoup trop. Cependant saint Paul dit aux Corinthiens : « Tout est à vous, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses futures : tout est à vous. Mais vous, vous êtes à Jésus-Christ et Jésus-Christ est à Dieu (1). » Ailleurs il dit aux Hébreux : « Vous ne vous êtes pas approchés (comme vos pères) d'une montagne sensible et terrestre;... mais vous êtes venus vers la montagne de Sion, dans la cité du Dieu vivant, la céleste Jérusalem, dans la compagnie de milliers d'anges, dans l'assemblée des premiers-nés qui sont inscrits dans les cieux, auprès de Dieu le juge de tous, vers les âmes des justes rendues parfaites, et vers Jésus le médiateur du Nouveau Testament, dont le sang répandu parle plus haut que celui d'Abel (1). » — Quand Marie règne avec le sceptre d'une prière toujours exaucée sur le cœur de son divin Fils, c'est notre royaume dont elle est reine. Tout ce qu'est ce cœur adorable, et tout ce qu'il renferme nous appartient, car « tout est à nous, et nous sommes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu. » Voici les richesses qu'il nous a données après les avoir conquises au prix de son sang : son humanité sacrée, son corps et son âme, son enfance, sa vie cachée, son ministère, sa Passion, son très saint Sacrement, et la gloire qu'il possède à la droite de son Père ; sa Mère, tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a ; ses anges innombrables, leur beauté et leur force ; toutes les bonnes œuvres et toutes les pénitences qui s'accomplissent sur la terre ; toutes les messes qui s'y disent ; les souffrances inouïes de ceux qui gémissent dans le purgatoire ; les grâces que les damnés ont eues et

(1) I Cor. III, 22 et 23.

auxquelles ils n'ont pas correspondu ; les vertus de saint Joseph, de saint Jean-Baptiste, des Apôtres et tous les autres bienheureux ; les cantiques que les oiseaux, les autres animaux et les éléments chantent dans leur langage à la gloire de Dieu ; tout ce qu'il a été donné à toutes les créatures de faire ; toutes les miséricordes de Dieu depuis les temps les plus reculés ; l'amour réciproque des trois personnes de la sainte Trinité, et cet amour incommunicable que Dieu a pour lui-même pendant toute l'éternité.

Tels sont les trésors que nous possédons en Jésus-Christ. Oh ! que notre domaine est beau, qu'il est magnifique ! Jésus-Christ nous remet ces richesses entre les mains, comme il se remit lui-même entre les bras de Marie au jour de sa Présentation, afin que nous puissions satisfaire notre amour. Quelle facilité cela nous donne pour bien employer notre temps ! Le ciel pour nous commence sur la terre ! — Nous pouvons user librement de tous ces biens pour trois intentions diverses ; et, en les offrant à Dieu, nous pouvons nous en approprier les mérites. C'est à nous qu'il appartient de les offrir, Dieu nous les ayant donnés pour cet usage. Nous pouvons donc puiser dans ces immenses trésors, premièrement pour formuler des actes d'amour, secondement pour faire des actions de grâces. Je parlerai un peu plus tard de ces deux usages. En troisième lieu, nous pouvons nous en servir pour intercéder ; or, c'est de ce dernier point que nous allons nous occuper. Si notre cœur s'est pénétré des vérités contenues dans le chapitre précédent, nous nous sentirons si fortement attirés vers la sainte pratique de l'intercession, que les moyens d'intercéder que nous trouvons en nous-mêmes ne nous satisferont plus. Nous nous apercevrons que nos prières sèches et froides, nos entretiens avec Dieu si peu fervents, si pleins de distrac-

tions qui nous viennent en partie de nos occupations, en partie de la dureté de notre cœur, ne sauraient satisfaire le désir ardent que nous éprouvons de propager, par le moyen de la prière, la gloire de Dieu, les intérêts de Jésus, et le bien des âmes. Mais Jésus vient à notre aide, il nous met entre les mains les armes qui doivent rendre notre intercession victorieuse. Il remplit notre carquois de flèches trempées dans un baume puissant, pour que nous les lancions vers son sacré Cœur qu'il nous indique pour but. Si une pieuse intention dirige le trait, il doit frapper ce but et alors il fait une blessure certaine. De même que Jésus n'a pas mis de bornes à son amour pour nous, ainsi il semble vouloir ne pas mettre de termès aux moyens qu'il nous donne de l'aimer.

L'amour ne serait pas l'amour si, ayant de tels trésors à sa disposition, il n'en faisait point usage. C'est pourquoi, quand nous désirons intercéder auprès de Dieu pour quelque chose qui concerne sa gloire, nous devons lui offrir nos actions en union de quelqu'un de ces trésors, afin d'apaiser sa colère, ou d'émouvoir sa miséricorde. Cette simple offrande, faite avec piété, est une chose précieuse devant Dieu: elle peut obtenir beaucoup de lui, comme les cinq plaies silencieuses de Jésus-Christ dans le ciel, qui, selon la doctrine des théologiens, plaident continuellement en notre faveur auprès de son Père, bien que lui-même ne prie plus pour nous en la manière qu'il priait quand il était sur la terre. — Mais nous ne devons pas nous borner à offrir nos actions avec ces richesses surnaturelles que j'ai mentionnées ; il faut, autant qu'il est possible, nous unir aux dispositions avec lesquelles Jésus, Marie, les anges et les saints ont fait ces mêmes actions. Cette pratique en rendant notre intercession plus efficace, nous acquerra en même temps de nouveaux mérites. Nous pouvons encore, si nous voulons, désirer que cette action soit multipliée au centuple, de sorte que la gloire acci-

dentelle de Dieu en reçoive un égal accroissement. Oh ! combien les conversions se multiplieraient autour de nous, comme les scandales seraient vite étouffés, comme la rosée des grâces se changerait en pluies abondantes pour féconder l'Église, si nous voulions nous dévouer à cette pratique ! Et nous ne serions plus comme auparavant, semblables à la toison de Gédéon, secs par une sorte de miracle, tout, autour de nous, étant humide de rosée.

§ II. Humanité de Notre-Seigneur.

1. Parlons en premier lieu de la sainte humanité de Notre-Seigneur. Nous pouvons offrir à Dieu les perfections et les vertus de son âme, les abîmes de grâce, de science et de gloire qu'elle renferme ; l'amour avec lequel elle aime Dieu en ce moment, et tout l'amour dont elle brûlera pour lui pendant toute l'éternité. Nous pouvons demander la conversion d'une âme souillée par le péché, au nom de la beauté et de l'éclat de cette âme qui, à cette heure, répand une telle lumière sur la Jérusalem céleste, que « dans cette sainte cité il n'est point besoin de soleil ni de lune, car l'Agneau est la lumière qui l'éclaire ». Nous pouvons demander la santé et la force pour les prédicateurs et les missionnaires de Jésus-Christ, au nom des perfections de ce corps qui maintenant jouit de la gloire éternelle. Ou bien sortant du ciel pour descendre sur la terre, offrons au Père cet indicible culte que la vie mystique de Jésus-Christ dans le saint Sacrement lui rend du fond de cent mille tabernacles ; offrons sa pauvreté, ses humiliations, son obéissance dans ce mystère ; le zèle qu'il y fait paraître pour le salut des âmes, la mortification qu'il y impose à ses sens, la patience pleine d'amour avec laquelle il souffre les sacrilèges, enfin le miracle incompréhensible de cette vie cachée. Ou

bien encore, le passé étant à notre disposition, profitons-en. Quel amour dans l'incarnation, dans cette captivité de neuf mois dans le flanc sacré de la sainte Vierge, d'où il gouverna le monde ! Puis vient la Nativité, puis viennent les mystères des douze premières années de sa vie, Bethléem, l'Égypte, Nazareth et Jérusalem, et toutes les humiliations qu'y souffrit le Verbe incarné, avec l'amour indicible qu'il y témoigne pour Marie et pour les hommes. Ensuite il y a la vie cachée à Nazareth, la retraite de Celui qui remplit tout de sa présence, l'obéissance du Tout-Puissant, la pauvreté de Celui qui possède toute richesse, les fatigues du Créateur, la prière de Dieu, son amour pour Joseph, la sanctification de Marie, les mérites et les satisfactions de ce Dieu-Homme, la complaisance avec laquelle les anges, la sainte Vierge et Dieu ont arrêté leurs regards sur les merveilles et les vertus de ces dix-huit années. Puis viennent les trois années de son ministère, le baptême qu'il reçoit des mains de saint Jean, son jeûne dans le désert, sa vie avec ses disciples, sa bonté envers les pécheurs, les contradictions qu'il rencontre, les sermons qu'il prêche, les miracles qu'il opère, les fatigues qu'il endure. Enfin, nous arrivons au bord d'un océan d'amour, à son adorable Passion. Là nous trouvons le chemin du Calvaire, les cinq jugements et les sept paroles sur la croix ; puis la résurrection, les diverses apparitions du Rédempteur, et surtout la première qu'il fait à sa Mère ; les quarante jours durant lesquels il règle la matière et la forme des sacrements, et donne à l'Église sa constitution ; le charme, la charité, le recueillement, qui accompagnèrent ce séjour parmi les siens ; les paroles qui s'y dirent, les miracles qui y furent opérés, les grâces qui s'y répandirent, les bénédictions qui y furent données, et, pour couronner tout, la pompe admirable de son Ascension. Quand cette source sera-t-elle tarie ? Quand aurons-nous épuisé le trésor de ces actes, qui sont

infinis, sinon en eux-mêmes, du moins en valeur et en mérite et qui exercent sur Dieu une influence sans limite ? Tous ces trésors sont à notre disposition pour servir à notre intercession ; et nous pouvons être persuadés qu'ils auront une efficacité admirable, surtout si nous avons soin de les distribuer selon les saisons de l'année ecclésiastique, à l'exception de la Passion qui trouve sa place dans tous les temps et toutes les saisons.

§ III. La Passion.

2. Parlons maintenant de la Passion de Notre-Seigneur et de son usage dans l'intercession. Nous devons naturellement penser que l'œuvre de notre rédemption ayant été principalement consommée par les mystères de la Passion de notre Sauveur, il désire que nous en conservions le souvenir, et permet qu'ils exercent sur son cœur sacré plus d'influence que tous les autres mystères, quand on les lui offre en esprit d'amour, d'actions de grâces, ou d'intercession. Saint Bernard déclare que la pensée seule de la Passion de Notre Seigneur vaut une communion spirituelle. Le P. Balthazar Alvarez, non content d'en faire le sujet ordinaire de ses méditations, avait coutume de dire aux novices confiés à ses soins : « Ne croyons pas avoir fait un seul pas dans la voie de la perfection, tant que nous ne serons pas parvenus à ce point important de garder toujours dans nos cœurs le souvenir de Jésus crucifié. » Le P. Benoît de Canfield enseigne que les âmes parvenues au plus haut degré de leur union mystique avec Dieu, doivent continuer à méditer sur la Passion ; ce que nie toutefois le P. Baker, ainsi que d'autres auteurs, si l'on prend la méditation dans le sens strictement attaché à ce mot. Notre-Seigneur lui-même dit à sainte Marie-Madeleine de Pazzi : « En méditant sur ma **Passion**, chaque

vendredi, à l'heure où j'ai expiré sur la croix, vous recevrez des grâces toutes spéciales de mon esprit qu'en ce moment même je rendais au Père éternel ; et bien que, peut-être, vous ne sentiez pas cette faveur, elle ne vous en sera pas moins accordée ; » et la grosse cloche du dôme rappelle encore aux fidèles de Florence le souvenir de cette heure sacrée. La bienheureuse Claire de Monte-Falco tenait ses pensées fixées sur la Passion avec une telle assiduité que tout ce qui frappait ses regards lui en rappelait quelque circonstance. Notre-Seigneur dit à la bienheureuse Véronique, de l'Ordre de Saint-Augustin : « Je désire que les hommes s'efforcent de rendre à ma Passion le culte d'une douleur sincère et d'une vive compassion. Ne verseraient-ils qu'une seule larme, ils peuvent être sûrs qu'ils ont beaucoup fait ; car la langue humaine ne saurait exprimer la joie et la satisfaction que me cause cette seule larme. » Les anges révélèrent à la bienheureuse Jeanne de la Croix que la divine Majesté se complaisait tellement dans les sentiments de douleur excités par la pensée de la Passion de Jésus-Christ, et que cette compassion était un sacrifice si agréable à ses yeux, qu'elle y attachait un prix égal à l'effusion de notre sang, ou à la souffrance des plus grandes peines. Saint Théodore Itudita nous avertit que, si Pâques est arrivé, nous ne devons cependant point oublier la Passion, mais que les blessures salutaires du Sauveur, sa croix et son sépulcre doivent constamment rester devant nos yeux. Orlandini rapporte ce mot du P. Lefèvre : « Si la passion est le chemin qui a conduit Jésus-Christ à la gloire, la compassion pour la Passion est la voie qui nous y conduira. » Notre-Seigneur dit à sainte Gertrude : « Qui-conque, succombât-il sous le poids des péchés les plus graves, offre à Dieu le Père les mérites de ma Passion et de ma mort, peut se consoler par la douce espérance que ses péchés lui seront remis ; oui, en vertu de cet acte, il recevra le fruit salutaire des indul-


gences ; car il n'est pas sur la terre de remède aussi efficace contre le péché, que le pieux souvenir de ma Passion uni à un repentir sincère et à une foi vive. » Le bienheureux Albert le Grand avait coutume de dire qu'une seule larme répandue sur la Passion de Notre-Seigneur valait mieux qu'une année entière de jeûne au pain et à l'eau, de veilles et de discipline. Sainte Marie-Madeleine révéla à un pieux Dominicain que, s'étant retirée dans le désert pour faire pénitence, après l'ascension de notre Sauveur, elle demanda à Jésus comment elle devait s'occuper, et le Rédempteur lui envoya saint Michel, avec une magnifique croix qu'il planta devant la porte de sa cellule, afin qu'elle passât ses jours à méditer continuellement sur la Passion. Un jour que sainte Gertrude se livrait à cette dévotion, elle comprit, à la faveur d'une lumière céleste, que méditer sans cesse sur les souffrances du Christ était un exercice infiniment plus salutaire que tous les autres. Enfin, saint Augustin ajoute : « Ce qui m'excite, me presse, m'enflamme, et me pousse à vous aimer par-dessus toute créature, c'est la mort ignominieuse et cruelle que vous avez daigné souffrir pour l'œuvre de notre rédemption, ô doux Jésus ! Cette mort parle plus haut que tout le reste ; elle réclame notre vie tout entière, nos travaux, notre dévotion, enfin toutes les affections de nos cœurs. C'est cette mort qui, plus que toute autre chose, excite, nourrit et augmente notre dévotion (1). »

La vie de sainte Gertrude est une preuve éclatante des douces récompenses que Jésus, dans son amour, accorde aux âmes assidues à cette sainte pratique. Un vendredi, comme le soir approchait, elle jeta les yeux sur un crucifix, et pénétrée de la plus vive componction, elle s'écria : « Ah ! mon doux Créateur ! mon bien-aimé ! quelles cruelles souffrances

(1) Confessions, II, 16.

VOUS avez endurées pour mon salut en ce jour ! Et moi, ô infidélité ! je n'en ai tenu aucun compte, et j'ai laissé le jour s'écouler, en m'occupant d'autres choses. Hélas ! chaque heure en sonnant n'a point rappelé à mon cœur que vous, ô source de la vie ! vous étiez mort par amour pour moi ! » Notre-Seigneur lui répondit alors du crucifix : « Ce que vous avez négligé, je l'ai fait pour vous ; car à chaque heure du jour je recueillais dans mon cœur les pensées et les affections qui auraient dû occuper le vôtre ; et tous ces sentiments ont tellement rempli mon cœur, que j'attendais avec une certaine impatience l'intention qui vous fait soupirer. Et maintenant, unissant votre intention à tout ce que j'ai souffert pour vous, je vais l'offrir à Dieu mon Père ; sans votre intention cette offrande vous eût été moins salutaire. » — « En cela, dit sainte Gertrude, nous pouvons remarquer le constant amour de Jésus pour l'homme. Il tient compte à sa créature de l'intention qui la fait gémir sur ce qu'elle a négligé, il la justifie auprès de son Père, et supplée à ce qui lui manque de la manière la plus charitable. » Une autre fois, comme la Sainte tenait à la main un crucifix qu'elle contemplait avec dévotion, elle comprit par une lumière surnaturelle, que, quand quelqu'un considère dévotement un crucifix, Dieu laisse tomber sur lui des regards pleins de bienveillance et de miséricorde, et l'âme, semblable à un brillant miroir, reflète une si douce image de l'amour divin, que tous les esprits bienheureux en sont ravis d'admiration. Et chaque fois que cet homme renouvelle cet acte de piété, Dieu lui fait la même faveur, et lui prépare un nouveau degré de gloire dans le ciel.

Ce n'est point là, du reste, une pure dévotion de sentiment. « Ah ! s'écriait un jour sainte Gertrude, ah ! mon unique espérance et le salut de mon âme ! enseignez-moi comment je pourrai faire pour vous le moindre bien, en reconnaissance de cette Passion, si



cruelle pour vous, pour moi si salutaire ! » Et voici la réponse de Notre-Seigneur : « Quand un homme poursuit les intérêts d'un autre de préférence aux siens, il me dédommage de la captivité que j'ai soufferte le matin de ma Passion, quand je fus pris, garrotté et cruellement tourmenté pour le salut du monde. Quand il se reconnaît humblement coupable de quelque faute, il me console du jugement que je subis au point du jour, quand je fus accusé par de faux témoins et condamné à mort. Quand il refuse à ses sens les jouissances qu'ils demandent, il me dédommage de la flagellation que je souffris vers la troisième heure. En obéissant à un supérieur rigoureux, il adoucit les douleurs de ma couronne d'épines. Quand, après avoir essuyé une injure, il ouvre le premier les voies à un accommodement, il soutient mon corps fléchissant sous le poids de la croix. Quand il va, pour ainsi dire, au delà de ses forces, afin d'étendre sa charité au plus grand nombre possible, il soulage mes membres douloureusement étendus sur l'arbre de la croix. Si, pour prévenir un péché, il brave les peines et les reproches, il se montre reconnaissant de la mort que j'ai soufferte pour le salut des hommes. Quand il répond avec humilité aux reproches qu'on lui adresse, il semble, en quelque sorte, me descendre de la croix. En préférant son prochain à lui-même, en le jugeant plus digne que lui des honneurs et des biens, il rend hommage à ma sépulture. »

☞ Dans une autre circonstance, la même Sainte reçut une révélation du même genre. Elle dit à Notre Seigneur : « Ah ! Seigneur ! daignez me faire connaître comment je puis dignement honorer votre Passion ? » — « En repassant plus souvent dans votre esprit, répondit-il, l'angoisse avec laquelle moi, votre Créateur et votre Seigneur, j'ai prié durant mon agonie, et, dans la violence excessive de ma sollicitude, de ma ferveur et de mon amour, j'ai arrosé la terre d'une

sueur de sang. Puis, il faut me recommander tout ce que vous faites, ou tout ce qui vous touche, en union de cette soumission avec laquelle je disais à mon Père : « Que votre volonté soit faite et non la mienne ! » Ainsi je veux que vous receviez les prospérités et les afflictions avec le même amour qui me porte à vous les envoyer pour votre salut. Accueillez les prospérités avec gratitude, en union avec cet amour qui me rend votre bien-aimé ; car, ayant égard à votre faiblesse, je vous les envoie pour qu'elles vous fassent désirer les biens éternels. Acceptez les épreuves en union avec cet amour avec lequel, comme un bon père, je vous les envoie pour vous faire mériter un bonheur qui ne finira point. »

Notre-Seigneur dit à sainte Brigitte : « Je vous conseille de garder constamment deux pensées dans votre cœur : la première, c'est le souvenir de tout ce que j'ai fait pour votre salut, en souffrant et en mourant pour vous : cette pensée entretiendra en vous le feu de l'amour divin ; la seconde, c'est la considération de ma justice et du jugement à venir ; votre âme puisera dans cette réflexion une crainte salutaire. » Quand, en lui parlant, il fait l'éloge des chrétiens fervents, il les loue surtout de ce qu'ils reportent constamment leurs pensées vers sa Passion. C'était là, du reste, la dévotion favorite de la très sainte Vierge, comme elle-même l'a révélé à sainte Brigitte : « Mes pensées et mon cœur ne sortaient point du sépulcre de mon fils, » lui dit-elle ; et une autre fois elle lui recommanda de ne point oublier un seul instant la Passion de Jésus-Christ. Sainte Brigitte réussit si bien à initier sa fille Catherine à cette dévotion, que nous lisons dans la vie de cette dernière que tous les soirs, avant de se mettre au lit, elle passait quatre heures de suite à faire des genuflexions et à se frapper la poitrine, en répandant d'abondantes larmes sur la Passion de Jésus-Christ, et s'offrant elle-même en holocauste à Dieu. La bienheureuse Angèle de Foligno

ayant demandé à Dieu ce qui pouvait lui plaire davantage, Jésus-Christ daigna lui apparaître plusieurs fois, tantôt la nuit, et tantôt dans le jour. Chaque fois il lui apparaissait crucifié; et lui disait de regarder ses blessures; puis, d'une manière surnaturelle il lui faisait voir comment il avait enduré toutes ces souffrances pour elle; enfin, il lui disait: « Comment en pourras-tu jamais faire assez pour moi? » Une autre fois, selon le récit des Bollandistes, il lui apparut, et lui dit: « Quiconque désire trouver grâce, ne doit jamais détourner ses yeux de la croix, soit que ma providence lui envoie des souffrances, soit qu'elle lui communique des joies. »

Il n'est donc point étonnant que la même Sainte ait appris de Notre-Seigneur, que bénis sont ceux qui honorent sa Passion; ceux qui imitent les exemples de vertus qu'il y a donnés, et ceux qui versent, en la méditant, des larmes de compassion: « Vous êtes bénis de mon Père ô vous qui me plaignez, qui vous affligez avec moi, et qui, en marchant sur mes traces, avez mérité de laver vos vêtements dans mon sang! Vous êtes bénis, vous qui pleurez au pied de la croix sur laquelle j'ai tant souffert afin de satisfaire pour vous, et de vous racheter des peines éternelles qui vous étaient réservées! En compatissant à la pauvreté, aux douleurs et aux mépris que j'ai supportés pour vous, vous avez été justifiés. Vous êtes bénis, vous qui gardez toujours un pieux souvenir de ma Passion, qui est la merveille de tous les âges, le salut et la vie des âmes égarées, et le seul refuge des pécheurs: puisque vous avez pleuré avec moi, vous partagerez avec moi mon royaume, ma résurrection et ma gloire, et vous serez mes cohéritiers dans l'éternité. Vous êtes bénis de mon Père et de l'Esprit-Saint, oui, vous êtes bénis de cette bénédiction que je donnerai au dernier jour parce que, lorsque je suis venu dans mes domaines, vous ne m'avez pas repoussé, ainsi que firent mes persécuteurs; mais, dans votre compassion, vous

m'avez accueilli pauvre étranger, et vous m'avez offert un asile et l'hospitalité dans votre cœur. Vous avez gémi lorsque j'étais étendu sur la croix, nu, dévoré par la faim, brûlant de soif, épuisé de faiblesse, percé de clous et mourant. Vous avez voulu me tenir compagnie dans mes souffrances, et vous avez ainsi exercé la miséricorde. Aussi, dans le moment terrible du jugement, entendrez-vous cette douce sentence : « Venez, les bénis de mon Père, venez recevoir le royaume qui a été préparé pour vous avant le commencement du monde. » Car j'avais faim sur la croix, et votre compassion du moins m'a donné à manger. Vous êtes heureux, oui bienheureux et bénis. Car si, étendu sur la croix j'ai offert à Dieu mes larmes et mes prières pour mes bourreaux, si je les ai excusés, en disant : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ; » que dirai-je pour vous qui avez eu pitié de moi, pour vous dont la dévotion a partagé mes souffrances, lorsque, non du gibet de la croix, mais dans tout l'éclat de ma gloire, je viendrai juger le monde ? »

Que prouvent tous ces exemples et ces révélations, sinon que Notre-Seigneur a daigné nous donner sur sa Passion un pouvoir sans bornes, et qu'il nous permet d'en faire l'usage qui nous convient, en quelque sorte plus librement encore que des peines que nous souffrons nous-mêmes et des afflictions que nous avons à supporter. Mais hâtons-nous d'arriver à l'usage de la Passion dans l'intercession, car tel est l'objet qui doit nous occuper en ce moment. Lancicius nous dit « que l'offrande du sang de Jésus-Christ, de sa passion et de sa mort, au Père Éternel ou à Jésus-Christ, lui-même, afin d'apaiser sa colère excitée par les péchés du monde, est d'une efficacité infinie (1). » Cette pratique fut révélée par Dieu à sainte Marie-Madeleine de Pazzi, quand il daigna se plaindre à elle du peu d'efforts que l'on tentait sur la terre pour désarmer

(1) Lancic. II, 11.

son bras levé sur les pécheurs. Docile à cette instruction, elle offrait plusieurs fois par jour le sang de Jésus-Christ en faveur des pécheurs de toutes sortes; et elle avait coutume de renouveler cette offrande cinquante fois dans le cours d'une journée, pour les vivants et pour les morts. Elle le faisait avec une telle ferveur, qu'en plusieurs circonstances Dieu lui montra une multitude d'âmes dont elle avait ainsi obtenu la conversion, et le nombre non moins considérable de celles qu'elle avait délivrées du purgatoire. Un jour qu'elle était ravie en extase, elle s'écria : « Toutes les fois qu'une créature offre ce sang par lequel elle a été rachetée, elle offre un don d'un prix infini et que rien ne saurait compenser. »

« Cette dévotion, ajoute Lancicius, plait à Dieu, parce qu'elle le glorifie par la plus excellente et la plus sublime des offrandes. Elle demande, ou plutôt, dans un certain sens, elle exige la rémission des péchés commis antérieurement, un préservatif contre les chutes possibles, la conversion des pécheurs et des hérétiques, et la rémission des peines temporelles dues au péché. Elle sert encore à rendre grâces à Dieu pour toutes les bénédictions publiques ou personnelles qu'il nous a accordées, à obtenir l'assistance divine, et à soulager les besoins multipliés des vivants et des morts. »

§ IV. La dévotion à la sainte Vierge.

3. Certaines personnes désirent souvent connaître jusqu'où doit aller leur dévotion à la sainte Vierge, et la limite où leur amour doit s'arrêter. Elles ne sont pas satisfaites quand on leur a dit que leur dévotion ne saurait jamais aller trop loin; qu'à le bien prendre il n'est pas possible de la pousser à l'excès; enfin, que nulle borne n'est imposée à leur amour. Quelque exacte que soit cette doctrine, elle ne les satisfait pas.

Elles regardent ces sentiments comme une sorte de pieuse exagération, vraie dans un sens, mais qui ne donne point une réponse plausible à leur question, une solution aux difficultés qu'elles rencontrent. Mais quelle objection pourraient faire ces timides personnes, si on leur disait. Vous devez aimer Marie autant que Jésus l'a aimée; il vous faut avoir pour elle toute la dévotion que Jésus désire, et vous pouvez sans scrupule prier Jésus d'accroître toujours en vous cette dévotion selon son bon plaisir. Il est difficile de connaître Jésus, encore plus de l'aimer, si nous n'avons pas une grande dévotion pour sa sainte Mère. Mais nous ne saurions honorer Marie d'une manière qui dispose mieux Jésus à exaucer nos prières, qu'en offrant à ce divin Sauveur les grâces dont il l'a lui-même comblée, les actes d'amour de la très sainte Trinité envers cet objet privilégié de leur miséricorde et les mystères qui lui ouvraient le trésor des grâces divines auxquelles elle correspondait si bien, et qui lui conféraient des mérites inexprimables. La dévotion à la sainte Vierge est tellement liée à la gloire de Dieu, que tout hommage rendu à Marie est un véritable acte d'amour de Dieu. En elle réside l'intérêt de prédilection de Jésus, de sorte qu'il n'en a point sur la terre de plus cher que la défense et la propagation du culte de sa Mère; car, si son sacré cœur soupire, dans sa miséricorde, après le salut des âmes, il a choisi Marie pour être le refuge des pécheurs, et plaider leur cause auprès de lui. Si toutes les œuvres de Dieu proclament sa gloire, et si, quand il jeta les yeux sur cette terre qu'il avait faite, il la bénit en disant que tout était bon, tandis que les étoiles du firmament chantaient ses louanges, et que les anges mêlaient leur voix à ce concert, combien plus douces encore sont les louanges que chantent en son honneur les œuvres qu'il a accomplies en Marie, et les dons qu'il a répandus sur elle! Les hommes et les anges y trouvent une source intarissable de joie et d'allégresse. Oh!

pour l'amour de Jésus, nous devons apprendre à aimer Marie davantage. Il faut que cette dévotion croisse en nous comme la grâce, qu'elle s'y fortifie comme l'habitude de la vertu, qu'elle y augmente chaque jour en ferveur et en tendresse, jusqu'à l'heure où Marie viendra nous aider à mourir, et à subir sans crainte le terrible jugement.

Ne nous imaginons pas qu'il en soit de la dévotion à la sainte Vierge comme de la possession d'un livre ou d'un chapelet, et qu'on puisse l'acquérir une fois pour toutes, d'un seul coup et tout entière. Dire que, quand nous avons reçu de Dieu la grâce d'humilité, nous n'avons simplement qu'à conserver ce don, sans songer à l'augmenter, ne serait pas une plus fausse maxime, que de nier que la dévotion à Marie soit susceptible d'accroissement. Je le répète, elle doit croître en nous comme une vertu, s'y fortifier, comme une habitude, autrement elle n'a aucune valeur. Que dis-je ? c'est moins que rien, comme une courte réflexion le fera voir. L'amour de Marie n'est qu'une autre forme de l'amour de Jésus, ainsi modifié par la volonté divine. Si donc, notre amour pour Jésus doit grandir chaque jour, il en est de même de celui que nous devons avoir pour sa Mère. Une personne qui dirait : Il ne convient pas de mêler les prières en l'honneur de Marie aux prières en l'honneur de Jésus, montrerait qu'elle ne s'est point formé une idée juste de cette dévotion, et qu'elle est sur le point de tomber dans une dangereuse erreur. Toutefois, certaines personnes inconsidérées parlent comme si la dévotion envers la Mère était une parcelle détachée du culte du Fils, une sorte de concession de Jésus à Marie, comme si Jésus était une chose et Marie une autre, et que la dévotion dût être divisée entre eux en raison de leur dignité respective, soit une livre pour Jésus et une once pour Marie. Si ces personnes comprenaient bien ce qu'elles disent (et c'est ce qu'elles ne font pas), elles verraient certainement que leur langage est

Impie. L'amour de Marie est une partie intégrante de l'amour de Jésus, et s'imaginer que leurs intérêts puissent être en opposition, c'est montrer qu'on ne connaît point Jésus ni la dévotion qui lui est due. Si le culte de Marie n'est pas réellement en lui-même le culte de Jésus, toutes les fois que nous rendons quelque hommage à la Mère nous dérobons au Fils quelque chose que nous savons lui appartenir, ce qui est un sacrilège. Ainsi, ceux qui nous invitent à nous modérer, à rester dans les bornes légitimes de la dévotion, à ne point aller trop loin, à ne point trop faire pour Marie, n'assurent pas à Jésus, comme ils se l'imaginent, les honneurs qui lui sont dus; mais ils font ce terrible aveu, qu'ils dérobent eux-mêmes quelque chose à Jésus pour le donner à Marie, bien qu'ils veillent avec soin à ce que ce ne soit pas trop. Comme ceci sonne mal à l'oreille! La dévotion à Marie peut être répréhensible quant à sa *nature*, mais jamais quant au *degré* de ferveur qu'on peut y apporter. Si l'amour de Marie n'est pas l'amour de Jésus, si la dévotion à Marie n'est pas une dévotion qui l'honore lui-même, ma théologie, d'accord avec mon amour pour Jésus, me dit qu'il n'y a point de place pour Marie dans mon cœur, qui est trop petit déjà pour Jésus-Christ seul. O tendre Mère, il faudrait mal vous connaître pour avoir de semblables pensées! Quelle pauvre et misérable idée il faudrait avoir de Dieu lui-même! J'aurais autant de raison de penser que la grâce m'éloigne de Dieu, vu que les sacrements me mettent à même de me passer de Jésus, que de supposer que vous pouvez faire autre chose qu'augmenter l'amour de votre Fils pour moi, et accroître merveilleusement mon amour pour lui.

Considérons maintenant tout ce que la vie de la sainte Vierge renferme des mérites que nous pouvons aussi offrir à Dieu. Le Tout-Puissant a-t-il jamais fait part à une créature ou à toutes les créatures ensemble d'une grâce égale à l'Immaculée Conception, ou au

choix qui éleva Marie à la dignité de Mère de Dieu ? Soit que nous parcourions les soixante-trois mystères qui composent sa vie, soit que nous la résumions dans ce que les théologiens appellent les trois sanctifications, à savoir : sa Conception Immaculée, l'Incarnation et la Descente du Saint-Esprit ; nous y puise-rons des traits aussi chers à Jésus qu'ils sont puissants sur son cœur. Chacun de ses actes est rempli de la grâce du Fils et de l'amour héroïque de la Mère ; chacun d'eux est plus agréable aux yeux de Dieu que tout l'héroïsme de ses saints ; chacun d'eux, enfin, en raison de l'amour très parfait dont l'âme de la sainte Vierge était embrasée, rapporte à Dieu plus de gloire que tous les services des trois hiérarchies célestes.

La dévotion soit aux douleurs, soit aux joies de Marie pourrait fournir des exemples à l'appui de ce nous avançons. Sans nous arrêter au culte rendu à ses douleurs, parce qu'il est mieux connu, et que d'ailleurs nous espérons en traiter dans un autre ouvrage, nous ne parlerons ici que de la dévotion à ses joies, qu'on peut appeler la dévotion de saint François. Saint Thomas de Cantorbéry avait coutume de réciter sept fois par jour la Salutation Angélique, en honneur des sept joies de la très sainte Vierge sur la terre : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, l'Épiphanie, l'Invention dans le temple, la Résurrection et l'Ascension. Un jour, notre sainte Mère lui apparut et lui dit : « Thomas, votre dévotion m'est très agréable ; mais pourquoi ne rappelez-vous dans vos prières que les joies que j'ai goûtées sur la terre ? Désormais, songez aussi à celles que je goûte dans le ciel ; car quiconque honore toutes ces joies je le consolerais, je le réjouirai, et je le présenterai à mon très cher Fils à l'heure de la mort. » Saint Thomas sentit son cœur rempli d'un bonheur surnaturel, et il s'écria : « Et comment, ô ma sainte Mère ! pourrai-je faire ce que vous exigez de moi, puisque j'ignore quelles sont vos joies dans le ciel ? » Et la sainte Vierge lui répondit

« qu'il devait, en récitant sept fois par jour la Salutation angélique, honorer les joies suivantes : 1° la préférence que la sainte Trinité lui accorde par-dessus toutes les créatures ; 2° sa virginité qui l'a élevée au-dessus des anges et des saints ; 3° l'éclat dont sa gloire brille dans les cieux ; 4° le culte que tous les élus lui rendent comme à la Mère de Dieu ; 5° l'empressement avec lequel son Fils exauce toutes ses demandes ; 6° les grâces dont elle a comblé ses serviteurs sur la terre, et la gloire qu'elle leur a préparée dans le ciel ; 7° l'accroissement de sa gloire accidentelle jusqu'au jour du jugement. » Saint Thomas composa, dit-on, à ce sujet, la prose « *Gaude flore virginali*, » qu'on chantait dans quelques églises, et qui est citée dans le *Parnassus Marianus* (1). Nous lisons dans la vie de sainte Catherine de Bologne qu'elle honorait saint Thomas d'une manière spéciale, et qu'elle avait coutume de pratiquer cette dévotion. Le bienheureux François de La Croix rapporte de saint Ranulphe que la sainte Vierge lui apparut tandis qu'il rappelait dans ses prières les sept joies qu'elle avait goûtées sur la terre, et qu'elle lui révéla les sept joies célestes qu'elle avait révélées à saint Thomas, mais dans un ordre différent.

Une autre révélation, faite au bienheureux Joseph Herman, de l'Ordre des Prémontrés, fait voir combien le culte de ses joies est agréable à notre sainte Mère. Il arrivait très fréquemment, à cette époque, que des vols sacrilèges étaient commis dans les églises, et le bienheureux Joseph était souvent désigné pour veiller à la garde du sanctuaire. Cette charge lui faisait omettre parfois une de ses dévotions ordinaires, qui consistait à réciter un certain nombre d'*Ave Maria* en l'honneur des joies de Marie. Elle lui apparut un jour, non point comme de coutume, éblouissante de jeunesse et de beauté, mais courbée par la vieillesse, et couverte de

(1) P. 207, ap. Lancic. II.

rides. Le Saint osa lui demander la raison de ce changement, et elle lui répondit : « Je suis devenue vieille pour vous; qu'est devenu le souvenir de mes joies? Que sont devenus vos *Ave Maria*? Que sont devenus ces exercices de piété qui me rendaient jeune à vos yeux, et vous aux miens? Ne négligez pas mon service sous prétexte de veiller à la garde du monastère, car je suis moi-même sa meilleure gardienne. » Là-dessus le bienheureux Joseph reprit ses pieuses pratiques, bien consolé par la pensée de l'intérêt que sa sainte Mère prenait à ses prières. Saint Pierre Damien rapporte dans ses épîtres un trait semblable : Il y avait un certain religieux qui chaque jour, en passant devant l'autel de la sainte Vierge, la saluait en ces mots : « Réjouissez-vous ô Mère de Dieu! Vierge Immaculée! Réjouissez-vous de la joie que l'Ange vous a apportée! réjouissez-vous, ô vous qui avez mis au monde le flambeau de la lumière éternelle! réjouissez-vous, ô sainte Mère! réjouissez-vous, ô Vierge Mère de Dieu! réjouissez-vous, ô vous la seule Vierge Mère! toute la création chante vos louanges; Mère de la lumière intercédez pour nous. » Un jour, comme il traversait l'église, il entendit une voix qui partait de l'autel et qui disait : « Tu m'annonces de la joie, et la joie t'arrivera à toi-même (1). »

Ce n'est pas seulement à Notre-Seigneur que nous pouvons offrir les douleurs, les joies, les dons, les grâces et les grandeurs de sa mère, mais à elle-même aussi. Un jour que sainte Gertrude l'invoquait par ces paroles du *Salve Regina* que chante l'Église : « Soyez donc notre avocate », elle vit notre sainte Mère se pencher vers elle, comme attirée par plusieurs liens. Elle comprit par là que toutes les fois qu'on invoque Marie comme avocate, sa tendresse maternelle en est si touchée qu'elle ne saurait résister aux prières qu'on lui adresse en cette qualité. A ces mots : « Vos yeux

(1) Liv. III, lett. 10

pleins de miséricorde, » la sainte Vierge toucha légèrement son Fils, et lui fit tourner les yeux vers la terre, en disant à sainte Gertrude : « Voilà les yeux remplis de miséricorde » (et elle montra ceux de Jésus). « que je puis tourner en signe de salut vers ceux qui m'invoquent, et ce regard leur confèrera les plus abondantes bénédictions. » La sainte apprit ensuite de Notre-Seigneur à invoquer au moins une fois par jour cette tendre Mère, en lui disant : « *Eia ergo advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte;* » et elle en reçut l'assurance qu'elle s'attirerait ainsi d'immenses consolations à l'heure de sa mort (1).

Saint Bernard nous recommande de présenter toutes nos offrandes à Dieu par les mains de Marie ; et, quoique ce passage de ses œuvres soit bien connu, je ne puis me dispenser de le citer ici : « Souvenez-vous de confier à Marie tout ce que vous allez offrir, afin que les grâces retournent à la source de toutes grâces par le même canal qui vous les a amenées. Ce n'est pas que Dieu n'eût pu distribuer ses grâces, selon son bon plaisir sans ce canal ; mais enfin, il a préféré nous donner les secours d'un intermédiaire. Vos mains, pleines de présents, sont peut-être souillées de sang, et vous ne les avez pas purifiées. Ayez donc soin, si vous ne voulez pas voir votre offrande dédaignée de Dieu, ayez soin de la présenter par les mains très pures de Marie. Car ses mains sont blanches comme des lis, et Celui qui aime les lis ne repoussera jamais, comme n'en ayant pas la pureté, ce qui est dans les mains de sa mère (1) ». Lancicius ajoute que nous devons agir ainsi pour deux raisons : la première, parce que Dieu ayant voulu nous communiquer ses grâces par Marie, nous devons aussi lui offrir par elle nos dons ; la seconde, parce qu'en lui faisant nos offrandes

(1) Rév., liv. IV.

(1) De aquæductu.

par l'entremise de Marie, nous reconnaissons l'estime singulière que Dieu a pour elle, estime qui est la source de notre vénération, et l'origine du culte que nous lui rendons.

§ V. Les saints Anges.

4. La vie des anges, ces premiers-nés de Dieu, nous offre aussi de grandes ressources pour la prière; et Notre-Seigneur semble appeler notre attention sur ce point quand il nous enseigne à dire : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » L'Écriture nous fournit bien des notions sur les anges, sur le culte qu'ils rendent à Dieu, sur leur ministère auprès des autres créatures, et leur caractère particulier; c'est ainsi que nous connaissons les archanges Michel, Gabriel et Raphaël. Elle nous parle de leur nombre immense et nous indique les noms de leurs neuf chœurs. Quelques théologiens ont enseigné que chacun des anges forme à lui seul une espèce particulière; ce qui écraserait notre imagination sous le poids de la magnificence de Dieu ainsi entrevue. D'autres, avec plus d'apparence de raison, en comptent vingt-sept espèces, trois dans chaque chœur, de même qu'il y a trois chœurs dans chaque hiérarchie; et cela même nous donne une idée bien étonnante de la cour céleste, vu la difficulté pour nous de concevoir d'autre division des créatures raisonnables que les intelligences servies par des organes et les purs esprits. D'autres, sans entrer dans la question d'espèce, nous disent que la grâce de chaque ange est une beauté, une excellence entièrement différente de la grâce des autres anges. Si nous poursuivons cette pensée, nous trouverons du bonheur à songer à la perfection du culte rendu par les anges dans le ciel à ce Dieu que nous servons si mal sur la terre. C'est ainsi que la sœur Minima de Gesu Nazareno, religieuse carmélite

de Vetralla, qui vivait à l'époque de l'invasion française en Italie, et qui s'adonnait à la prière d'une manière tout à fait extraordinaire, avait coutume d'offrir à la divine Majesté l'amour du premier chœur des Séraphins, en réparation de tous les outrages qui se commettent dans le monde. Nous avons encore d'autres appuis pour notre intercession dans les adorations des Saints, et le culte admirable qu'ils rendent à Dieu dans le ciel ; culte et adoration qui vont toujours augmentant, à mesure que des âmes quittent la terre ou le purgatoire pour entrer dans le séjour de la félicité éternelle. Par ces dévotions nous satisfaisons notre amour, et nous contraignons, par une douce violence, le cœur sacré de Jésus à exaucer nos prières.

§ VI. Tout ce qui est et a été.

5. Si maintenant nous descendons sur la terre, là aussi nous trouverons un encens délicieux dont le parfum apaisera la juste colère de Dieu, et méritera à nos prières une réponse favorable. Tout ce que les saints ont accompli dans les siècles passés, la merveilleuse sainteté du modeste Joseph, les austérités de saint Jean-Baptiste dans le désert, les travaux des Apôtres, les souffrances des martyrs ; ou, si nous remontons à l'Ancien Testament, les ravissements des prophètes, la fidélité des Macchabées, les merveilles du grand cœur de David, les combats de Josué, la douceur de Moïse, la pureté de Joseph, la simplicité de Jacob, les méditations d'Isaac, la foi d'Abraham, le sacerdoce de Melchisédech, l'arche de Noé, le sang d'Abel ; les longues nuits et les pénibles jours de ces neuf cents années durant lesquelles Adam accomplit une pénitence laborieuse, héroïque et volontairement acceptée ; tous ces actes, nous pouvons les offrir à Dieu avec humilité et confiance, et ils auront à ses yeux la même fraîcheur que s'ils dataient d'hier.

D'ailleurs, nous ne saurions employer une méthode de prière plus en harmonie avec l'esprit de l'Église; car l'une de ses formules les plus ordinaires est d'implorer la miséricorde de Dieu pour le temps présent, en vertu des miséricordes passées qu'il a daigné répandre sur ses saints et sur son peuple. Mais nous avons à notre disposition le présent aussi bien que le passé. La terre, à chaque heure du jour, rapporte à Dieu une joyeuse moisson de gloire. Sur les collines, dans les plaines, dans les vallées, dans les couvents et dans le monde, depuis le Pape dans son palais, jusqu'à l'Indien converti dans sa hutte, combien d'actes surnaturels s'élèvent vers Dieu; combien d'actes de foi, d'aspirations d'espérance, de soupirs d'amour ou de crainte; combien de pénitences; combien d'actes de conformité à la volonté divine! Aujourd'hui, combien de messes ont été dites, de communions faites, d'absolutions données, d'extrêmes-onctions reçues; et, à chaque heure du jour, combien de victoires éclatantes autant que silencieuses les eaux du baptême remportent pour la gloire de Dieu! Tous ces biens nous appartiennent, nous pouvons les recueillir à notre gré, les répandre sur les charbons ardents de la dévotion dans l'encensoir de notre cœur, et faire monter vers le Très Haut le parfum d'un doux encens. Ce n'est pas encore tout : les créatures de l'ordre inférieur rendent toutes hommage à Dieu, en répondant à la fin de leur création : les animaux dans la prairie, les oiseaux dans l'air, les poissons dans la mer, les bois et les fleurs, les vents et les rosées, sont autant de choses que nous pouvons, avec reconnaissance et amour, offrir au Seigneur. Nous possédons encore toutes les œuvres de Dieu lui-même, depuis la création du monde jusqu'à cette heure que nous donne sa Providence; sa longanimité vis-à-vis des pécheurs, et les jugements qu'il a prononcés sur eux; les paroles qu'il a adressées à ses Saints, les visions dont il les a favorisés, les révélations qu'il leur a faites; son

intervention dans les événements de ce monde en faveur de son Église; la visible protection qu'il a étendue sur son arche dans l'Ancien Testament, et, dans la nouvelle alliance, sur le Saint-Siège. — Dieu veut que nous nous servions de ces moyens pour le disposer à nous écouter favorablement. Ce sont des armes qu'il fournit à l'arsenal de la prière.

L'amour ingénieux des saints et des personnes pieuses est allé plus loin encore. Ils ont offert à Dieu, dans la ferveur de leurs cœurs, tous les hommages que toutes les créatures possibles pourraient lui rendre, afin d'approcher, ou du moins de paraître approcher, autant que possible, de son infinité. Ils ont osé imaginer que, de ces trois abîmes, la puissance du Père, la sagesse du Fils et l'amour du Saint-Esprit, jaillissent brillants de beauté et dans un ordre admirable tous les mondes possibles, et ils ont offert ces innombrables systèmes comme un acte d'amour et un puissant auxiliaire de leur intercession. Ils ont offert aussi les douleurs inconcevables qu'on souffre dans le purgatoire, et qu'ils s'attendaient à ressentir un jour eux-mêmes. Ces douleurs belles dans leur perfection, saintes dans leur but, sanctifiées en outre par le contact des âmes saintes, forment une agréable offrande présentée à la justice et à la pureté de Dieu.

§ VII. Les perfections de Dieu lui-même.

6. Mais des hommes pieux ont été encore plus loin, « Toute chose est à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu. » Ils ont senti combien toutes les louanges des créatures étaient au-dessous de la majesté de Dieu; aussi, quand ils ont voulu obtenir quelque grâce extraordinaire, ils ont offert au Seigneur ses perfections infinies et la gloire qu'il reçoit des attributs qui constituent sa divinité. Ils ont plaidé leur cause au nom de la génération éternelle du Fils, au

nom de la double procession de l'Esprit-Saint. Ils ont offert à Dieu la science et l'amour par lesquels il se connaît et s'aime lui-même, et la complaisance incommunicable des trois Personnes divines l'une pour l'autre. Et en retour ils ont obtenu non seulement l'accomplissement de leurs désirs, mais un tel accroissement d'amour divin dans leurs âmes, qu'ils l'auraient à peine cru possible. Ils ont trouvé que les termes techniques en usage pour désigner les dogmes et préciser les définitions ne sont pas de vains sons ou des mots vides de sens, mais des flammes communiquées d'en haut.

Il est difficile de nous en tenir à notre sujet, c'est-à-dire à l'intercession, quand nous citons tant de choses qui nous entraînent à parler de l'amour. Mais il n'importe : passons en revue toutes ces richesses de notre pauvreté, tous ces trésors que nous possédons en Jésus-Christ, et voyons si nous n'avons pas à notre disposition une abondance de moyens à l'aide desquels nous pouvons approcher de Dieu, et lui adresser de continuelles et ferventes prières. Quelle délicieuse variété de champs ouverts à notre méditation ! quelle liberté d'esprit nous avons trouvée ! combien il est aisé de faire un service d'amour quand tout ce qui nous entoure respire l'amour, au point de nous faire presque oublier notre intercession ! — Pour mieux apprécier l'utilité de ces pratiques, examinons la situation où se trouvent les valétudinaires, les personnes qui ne souffrent point précisément des douleurs d'une maladie sérieuse, mais qui sont continuellement exposées aux inconvénients d'une santé chancelante. Elles aussi désirent se dévouer à la gloire de Dieu, aux intérêts de Jésus et au salut des âmes ; toutefois elles ne peuvent rien faire de ce qui concerne l'activité extérieure, et peut-être n'ont-elles pas les moyens de contribuer aux bonnes œuvres par leurs aumônes. L'intercession ordinaire, par laquelle on demande directement à Dieu, en quelques mots, quelque grâce pour telle ou

telle personne, est bientôt épuisée. D'ailleurs, elle n'offre aucun attrait qui puisse charmer les ennuis d'une faible santé, ou relever un esprit abattu. Mais errer parmi ces richesses dont nous avons parlé, user de cette variété infinie et magnifique de pieuses offrandes, c'est là pour l'esprit une charmante occupation. Elle ranime la dévotion chancelante, et nous permet d'entretenir constamment avec Dieu un aimable commerce d'affection et de respect, en même temps que nous travaillons à avancer sa gloire et la grandeur de son Église. Et ceci ne s'applique pas seulement aux personnes d'une santé faible ; tout le monde peut y trouver une pratique facile de la présence de Dieu et une occupation également intéressante pour l'esprit et pour le cœur. Plus se multiplient les pensées et les images des choses qui nous rappellent l'idée de Dieu, plus aussi notre esprit et notre cœur se remplissent de lui, et il nous devient plus aisé de vivre toujours dans le sentiment de sa présence. Et la pratique de la présence de Dieu n'est-elle pas la moitié de la perfection ? N'oublions pas non plus de dire qu'un autre avantage de cette méthode d'intercession est de combattre et surmonter en nous l'esprit du monde. Ce qui rend le monde un ennemi si redoutable, c'est la multiplicité de ses fins et de ses moyens. Ses intérêts sont en effet si nombreux ! il attaque notre pauvre nature par tant de côtés à la fois ! il s'empare de nous sous tant de formes variées ! La religion, au contraire, paraît à une foule de gens dénuée de tout intérêt intellectuel, sèche et stérile, uniforme et monotone. Mais aussi, ils la connaissent si peu ; et, d'ailleurs, ils ne peuvent s'attacher constamment à un seul objet. C'est ainsi que la vie spirituelle est peu en faveur. Il est vrai qu'il y a pour l'âme un état élevé, sublime, dans lequel elle s'arrête à la seule contemplation de Dieu. Mais ce n'est pas là notre lot. A nous et à tous ceux qui nous ressemblent, il faut tout l'intérêt que la variété et la beauté donnent à la dévo-

tion ; et même alors nous nous en fatiguons aisément. Ainsi donc, plus nous trouvons d'intérêt et de variété dans la religion, plus il nous est facile d'extirper de notre âme le misérable esprit du monde pour embrasser avec zèle les intérêts de Jésus.

Et quelles consolations ne puiserons-nous pas dans ces trésors de notre pauvreté, quand la tristesse s'emparera de nous, que le souvenir de nos péchés nous découragera, que les hommes s'attacheront à nous persécuter, que nos bonnes intentions échoueront, ou que la vie et le monde nous seront à charge ? A toutes ces misères nous opposerons avec avantage les belles pratiques qu'on vient de lire. Car, après tout, qu'est-ce qui nous touche de plus près ? n'est-ce pas la gloire de Dieu ? Qu'est-ce que nous avons le plus à cœur ? n'est-ce pas de voir Jésus aimé de ses créatures, et en possession de tout ce qui lui appartient ? Sans doute. Quelles que soient donc les afflictions qui viennent fondre sur nous, notre âme, naturellement, trouvera un allègement à ses maux et une consolation véritable, en parcourant l'empire infini de Dieu, de Jésus, de Marie, des anges, des saints, des hommes et des créatures innocentes, et en prenant sa part de joie dans ce sacrifice perpétuel de louanges qui s'élève de chaque point de la création vers la majesté de Celui que nous chérissons à la fois comme notre Dieu et notre Père !

CHAPITRE VI

DIEU CENTRE DE TOUT

§ I. Vanité de la sagesse humaine.

Dieu est le centre de tout, et rien n'a de valeur qu'en lui. Comme toute chose vient de lui, toute chose retourne à lui ; et la même créature rebelle qui a refusé de reposer sur le sein de son amour, tombe dans les mains de sa justice. Aucune chose au monde n'a de prix que celui que Dieu daigne y attacher. Un esprit éclairé ou un cœur aimant ne saurait avoir d'estime pour une chose qu'à cause des rapports vrais ou supposés qu'elle peut avoir avec le Tout-Puissant. Il n'y a qu'un point de vue véritable pour envisager les choses et c'est le point de vue de Dieu. Je ne sais réellement s'il est nécessaire de rappeler des vérités aussi manifestes. Toutefois, il faut l'avouer, les catholiques eux-mêmes ne se persuadent pas aisément de ces vérités, sans parler de la difficulté encore plus grande qu'ils éprouvent à les mettre en pratique quand une fois ils les ont admises. Plusieurs sont péniblement affectés de voir dans les autres enfants de l'Église tant de marques d'oubli de Dieu, surtout dans un pays où l'hérésie domine. Et cependant ils sont bien loin, eux-mêmes, de rendre à Dieu ce qui lui est dû. Considérez leur manière de faire dans les assem-

blées politiques, dans les cercles scientifiques, ou autres réunions ; et vous verrez qu'ils ont souvent l'air de dire, par leur excessive réserve, que Dieu est très bien où il est, mais qu'il n'est pas à propos de le faire intervenir en toutes choses : conduite qui accuse, chez les catholiques dont je parle, un esprit étroit ou une faiblesse intolérable. Une foule de gens vraiment bons, poussés par les meilleures intentions, tombent dans cette erreur, et ils pensent augmenter la gloire de Dieu et la prospérité de son Église, en affectant de telles complaisances pour le monde et ses principes. Hélas ! un jour ils se réveillent et découvrent que, tandis que leur propre dévotion s'affaiblissait, que leurs prières diminuaient de ferveur, que leur piété devenait purement extérieure, et que leurs principes s'abaissaient insensiblement au niveau de ce qui les environnait, ils n'ont pas attiré une seule âme à Dieu, ni, dans un seul coin du monde, augmenté l'amour divin dans un cœur. Pour combien de gens en est-il ainsi ! On les croit des hommes précieux, les colonnes de l'Église, non que ce soit des hommes surnaturels et initiés au secret de Dieu, mais parce qu'ils jouissent de la considération publique, et qu'ils appartiennent à la haute classe de la société. Leur prudence n'est pas sans obtenir des résultats ; mais quels sont-ils ? A-t-on allumé dans quelque cœur un amour plus fervent pour Jésus ? Quelque pauvre âme a-t-elle été sauvée ? Oh non ! mais le ministère du jour a été amené à laisser tomber un mot de tolérance en faveur du Pape, ou bien un membre du centre risque une motion sur quelque point insignifiant à la chambre des Communes ; cette motion a été relevée dans le journal du lendemain et puis on a fini par n'en plus parler ! Par cette démarche on s'est mis à l'abri de toute déconsidération. C'est bien ! Que Dieu en soit loué, et que ces généreux protecteurs de Dieu en soient loués aussi ! Seulement quelquefois nous avons besoin de quelque chose de plus que la considéra-

tion. Examinons notre prudence; elle sera notre plus grande richesse, si elle est surnaturelle, mais non autrement. Dans le pays, dans le siècle où nous vivons, il faut que chacun se fasse une idée juste de Dieu et de ce qui lui est dû; sans quoi il est hors de doute que dans mille occasions nous nous éloignerons de la bonne voie.

Il y a presque de la naïveté à dire que si nous savions toujours ce que Dieu désire de nous, ce nous serait un grand secours pour le bien servir. Certes, nous n'oserions pas nous révolter ouvertement contre la volonté de Dieu. Toutefois, en pratique, nous connaissons cette volonté dans la plupart de nos actions; et, si nous ne la connaissons pas dans toutes, du moins nous savons toujours le motif par lequel Dieu désire que nous agissions quand nous faisons un acte. « Quelque chose que vous fassiez, dit saint Paul, soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. » Saint Jean, de son côté, nous dit que Dieu est amour. Ainsi, au milieu du système si compliqué et presque infini au sein duquel nous vivons, Dieu a dirigé toutes choses, d'une manière admirable, vers deux fins qui semblent se confondre en une seule : il a disposé tout de manière d'abord à être aimé, et ensuite à nous donner les moyens de l'aimer. S'il nous est permis de parler ainsi du Tout-Puissant, il semble n'avoir pas d'autres vues; et, au moyen de sa puissance infinie, il dispose tout de manière à amener ce résultat, c'est à quoi tendent toutes ses œuvres. Les cœurs de ses créatures, tel est l'unique trésor qu'il daigne rechercher dans toute sa création.

Nous remarquerons, en premier lieu, que ni les anges ni les hommes n'ont été créés dans un état de nature, mais dans un état de grâce; ils étaient ainsi capables d'aimer Dieu surnaturellement et de mériter la vie éternelle, qui n'est autre chose qu'une éternelle société avec lui. L'état de grâce était plus propice que celui de nature pour aimer Dieu. Par la grâce, il pou-

vait se communiquer à nous, il obtenait plus d'amour de notre part, et nous rendait plus capables de l'aimer. Ensuite, vint la Rédemption, où la même intention se manifeste avec éclat. Dieu aurait pu pardonner le péché sans l'Incarnation ; mais ce moyen nous marquait plus de tendresse, et était plus propre à nous inspirer son amour. — Quand Notre-Seigneur vint sur la terre, une de ses larmes aurait suffi pour racheter mille fois le monde ; mais l'amour demandait du sang. Une seule goutte eût été surabondante mais le verser tout entier, à diverses reprises, dans le jardin des Olives, à la colonne, sur le chemin de la Croix et sur le Calvaire, était une plus grande preuve d'amour, et un moyen bien plus efficace pour gagner le cœur des hommes. Quand Jésus-Christ fut remonté vers son Père, laissant l'œuvre de la Rédemption s'accomplir dans le cours des siècles, la grâce eût suffi pour la consommer ; mais en revenant lui-même parmi nous, invisible dans le Saint-Sacrement, miracle qui écrase notre raison, Jésus nous montre plus d'amour, prend une part plus personnelle à notre salut, et nous demande en retour plus d'affection. Nous aurions pu être immortels et heureux dans un monde d'où le péché eût été banni, au sein d'une nature éternellement belle ; mais Jésus, qui trouve ses délices à être avec les enfants des hommes, veut qu'ils soient avec lui durant toute l'éternité : que dis-je, il veut être lui-même leur bonheur. Vous le voyez donc, tout ce que fait notre Père céleste, c'est pour gagner notre cœur. Il daigne soupirer après notre amour. Il nous a donné une nature telle que nous ne pouvons être heureux qu'en l'aimant ; et puis, jetant un regard de miséricorde sur notre désir de l'aimer davantage, il fait tout ce que nous lui permettons de faire pour nous mettre en état de concevoir pour lui un amour de plus en plus fervent. Ainsi, tout est amour depuis le commencement jusqu'à la fin ; il n'y a point d'autre mesure, il n'y a point d'autre principe.

Oh ! que n'avons-nous des cœurs assez grands pour comprendre cet amour et tout ce qu'il renferme ! Si nous voulons user de poids et de mesures avec la Bonté infinie, prenons l'amour qu'il a pour nous comme mesure de notre amour pour lui : c'est là le but où tous nos efforts doivent tendre sans cesse, bien que nous n'ayons point l'espoir d'y atteindre jamais. Si nos cœurs ne sont pas émus, attendris et transportés, à la seule pensée, au nom seul de Dieu, du moins la réflexion doit nous convaincre que toute la religion n'est qu'une œuvre d'amour, et que, sans amour, nous ne saurions espérer de jamais voir Dieu. Partout Dieu prend la dernière place dans le monde qu'il a fait ; il s'abaisse à supplier quand nous croirions qu'il va commander ; celui qui nous a tous créés de rien, celui de qui seul tout bien procède, consent à paraître notre obligé ! Oserai-je le dire ? il semble nous faire la cour, il prodigue ses caresses à notre âme, et jamais nos froideurs ne le rebutent ; il nous cède toujours, il fait taire constamment ses droits, et, se mettant à notre place, il nous met à la sienne. L'Incarnation est un type parfait de la conduite du Créateur envers ses indignes créatures. Le mystère de l'Eucharistie est tout à fait en harmonie avec la conduite du Tout-Puissant dans le monde qu'il a créé. Et, hélas ! nous n'en sommes pas touchés ! Nous sommes toujours aussi durs, aussi secs, aussi froids, aussi peu généreux que par le passé ! Comme si c'était pour nous une grande gloire de faire parade de notre libre arbitre ; et, tandis que Dieu, par tous les moyens possibles, s'efforce de gagner notre amour, de faire en quelque sorte de la religion une convention de marchand, ou une obéissance de galérien ! Oh ! jusqu'au moment où nous avons sondé l'abîme de perversité de nos cœurs, l'enfer a pu nous paraître une sévérité ; mais, en réalité, un peu de connaissance de soi-même fait voir qu'il est en un sens, la plus grande, parce qu'il est la plus indispensable des miséricordes divines.

C'est avec raison que saint François parcourait les bois de la vallée de Spolète en s'écriant : « Oh ! mon Dieu ! on ne vous connaît point, on ne vous aime point ! » C'est à juste titre que saint Bruno fit, durant toute sa vie, retentir l'écho des montagnes où il s'était retiré de ce mot : « O bonté ! ô bonté ! ô bonté ! » Et ce n'est pas sans sujet que Notre-Seigneur apparaissant à sainte Gertrude, pâle, fatigué, saignant et couvert de poussière, lui dit : « Ouvrez votre cœur, ô ma fille ! car j'ai besoin d'y entrer pour me reposer, je suis fatigué de ces jours de péché ! »

§ II. La doctrine de l'intention pieusement envisagée.

A mesure que la connaissance de Dieu grandit en nous, son amour y grandit également. Nous finissons par ressentir une vive douleur de ne pas aimer davantage notre Dieu, et de ce que d'autres ne l'aiment pas du tout. Là encore il est prêt à venir à notre aide. Non content de disposer tout de manière à captiver notre cœur, il nous donne les moyens de produire en toutes circonstances des actes d'amour surnaturel. J'ai dit, dans le chapitre précédent, qu'il prenait d'ordinaire deux voies différentes pour nous amener à ce résultat : d'abord, il nous donne tout ce qui est à lui, et nous permet de le lui offrir comme si cela nous appartenait ; ce sont les trésors de notre pauvreté que nous avons précédemment examinés. En second lieu, Notre-Seigneur ennoblit nos moindres actions, et leur donne un prix immense en les unissant aux siennes, et en nous mettant en état de les faire par des motifs surnaturels et en union avec lui. C'est cette dernière méthode que nous examinerons ici. Nous allons considérer le trésor de nos actions ordinaires, et la dévotion si catholique de les offrir constamment à Dieu en union avec les actions de Jésus. Parmi toutes les choses que nous faisons dans le cours d'une journée, il n'en est pas une qui ne puisse aisément contribuer à servir la

gloire de Dieu, les intérêts de Jésus et le salut des âmes. Peu importe que le monde ait mis sur cet acte l'empreinte de son cachet, ou que ce soit une affaire purement temporelle ; dès qu'un motif surnaturel l'anime, cette action est pleine de l'esprit de Dieu, et elle devient un bijou d'un prix presque infini, que la Majesté du Tout-Puissant daigne accepter avec plaisir. Les heures se succèdent et s'écoulent, et chacune est remplie par des actions appartenant aux devoirs de notre état : nous écrivons, nous lisons, nous calculons, ou bien nous achetons, nous vendons, nous parlons, nous pensons, ou nous souffrons ; et pendant tout ce temps, nous pouvons, si nous le voulons, battre monnaie pour acheter le ciel. Pour donner cette valeur presque infinie à toutes nos actions, il suffit de les offrir à Dieu, et, par cette offrande, de les unir à celles du Dieu fait homme.

Cette pratique est éminemment catholique : c'est une manière de dire en quelque sorte la messe pendant toute la journée, au moyen de nos actions ; et je sais qu'elle frappe les nouveaux convertis au moins autant qu'aucune autre des dévotions de l'Église. C'est là certainement un autre exemple bien touchant des moyens que Dieu emploie pour nous amener à son amour. Les personnes pieuses se plaignent souvent des distractions qu'excitent en elles les occupations du monde ; elles pensent qu'il n'appartient qu'aux habitants du ciel de rendre à Dieu des hommages incessants ; en d'autres termes, elles se plaignent de ce que la terre n'est pas le ciel. Toutefois, sous ce rapport du moins, la différence peut disparaître en bonne partie. Si notre service est un service d'amour, toutes nos occupations extérieures sont, en réalité, de précieuses oblations. Chacune de nos actions est une hostie, un encens, un cantique, un sacrifice, pendant tout le cours de la journée, pourvu que nous voulions seulement qu'il en soit ainsi. Si donc, nous avons vraiment à cœur la gloire de Dieu, les intérêts de Jésus et le salut des

âmes, si nous désirons y travailler à chaque heure du jour, ne négligeons pas cette ressource de nos actions ordinaires.

L'esprit d'oblation est, je le répète, essentiellement catholique. Il découle de la doctrine de la Messe, qui est le centre et la source de toute véritable dévotion. Il appartient à une religion de sacrifice, telle qu'est la religion que nous enseigne l'Évangile. Notre Sauveur nous a rachetés par l'oblation et le sacrifice de lui-même; c'est pourquoi le sacrifice et l'oblation doivent entrer jusque dans les plus petits détails de notre religion, et donner, pour ainsi dire, un corps et une forme, un génie et un esprit à la dévotion catholique. Cela est tellement évident qu'il est inutile d'insister sur ce point. Mais ce que je désire vous faire observer, c'est que là encore on voit Dieu chercher à nous inspirer l'amour; là encore éclate la même tendresse paternelle qu'il daigne nous montrer partout. Il semblerait que la prière doit être le plus grand privilège que puisse nous accorder une bonté infinie; et qu'y a-t-il de plus précieux à une créature, que de pouvoir en toute liberté exposer ses besoins à son Créateur? Toutefois, l'oblation est quelque chose de plus relevé encore que la prière. Dans la prière, c'est nous qui recevons de Dieu; dans l'oblation, c'est lui qui daigne recevoir, et nous à qui il permet de donner. Faire des présents n'est pas seulement un signe d'amour, mais aussi d'une espèce d'égalité; et ainsi de l'oblation naît une familiarité plus facile, plus tendre, plus affectueuse avec Dieu, que ne pourrait la procurer la prière seule. La liberté enfantine des Saints vis-à-vis de Dieu découle en grande partie de cet esprit d'oblation.

§ III. Les pratiques des Saints.

I. Il nous faut voir maintenant quelles ont été les pratiques des Saints, en ce qui concerne l'offrande à

Dieu de toutes les actions de la journée. Mais, d'abord, remarquons bien quelle est notre position.

Nous n'avons rien tant à cœur que l'extension de la gloire de Dieu, le triomphe des intérêts de Jésus, et le salut des âmes. Nous avons devant nous une besogne immense, peu de temps pour l'accomplir, et de faibles moyens à y employer : d'où il suit que nous devons être extrêmement avares des ressources que nous possédons, et rechercher avec ardeur l'aide de Dieu et tous les secours que son aide implique. C'est pour vous, aimable Sauveur, que nous travaillons ; il convient donc de nous mettre à l'œuvre avec courage et persévérance. — Une chose se présente à faire, nous la faisons, et là se borne tout notre soin. Voilà, hélas ! notre conduite ordinaire. Que ne faisons-nous, plutôt, chacune de nos actions avec une intention pieuse, les offrant à Jésus en union avec quelque acte analogue qu'il a fait sur la terre ? elles seraient un sacrifice agréable à Dieu, et tout-puissant sur son cœur. Quel est l'avare qui, si cela était en son pouvoir, ne consacrerait pas avec joie toute sa journée à fabriquer de l'argent ? Eh bien ! c'est précisément ce que, grâce au mystère admirable de l'Incarnation, nous pouvons faire de la manière la plus réelle et la plus efficace pour obtenir la vie éternelle.

Saint Thomas enseigne que le mérite des œuvres d'un homme juste grandit en proportion de l'excellence du motif surnaturel qui les a inspirées. Et comme l'amour, appelé amour de bienveillance, est le plus excellent de tous, il s'ensuit que les œuvres faites en vertu de ce motif sont les plus méritoires. De plus, il enseigne, comme je l'ai remarqué dans un chapitre précédent, que les œuvres faites pour Dieu, considéré comme notre Père, sont plus méritoires que celles que nous lui offrons comme à notre Créateur, parce que le motif est plus excellent. Rodriguez nous dit que Dieu révéla à sainte Mechilde qu'il se plaisait à nous voir lui offrir nos actions en union avec celles de Jésus-

Christ ; et Notre-Seigneur lui-même enseigna la même chose à sainte Gertrude, ainsi qu'à sainte Marie-Madeleine de Pazzi. Saint Thomas dit encore que « Jésus-Christ est figuré par le double autel des holocaustes et de l'encens : car c'est par lui que nous devons offrir à Dieu tous les actes de vertu par lesquels nous affligeons notre chair et cette offrande se fait sur l'autel des holocaustes ; c'est par lui aussi que nous devons offrir les actions que nous faisons avec une plus grande perfection d'esprit, et celles-ci doivent être offertes sur l'autel de l'encens (1). » C'est par la même raison que saint Ignace dit, dans la règle de son Ordre, « que tous ses enfants doivent avoir une intention pure, non seulement dans leur état de vie, mais aussi jusque dans les moindres détails, ne cherchant en tout qu'à plaire à la bonté divine pour l'amour d'elle seule. » Et sainte Thérèse dit « que chacun verrait plus souvent exaucer ses prières s'il voulait seulement offrir ses actions au Père éternel, en union avec les mérites de Notre-Seigneur. » Orlandini rapporte du P. Lefèvre, que s'étant fait sans réserve l'avocat des défunts, il priait tous ses frères d'offrir leurs actions ordinaires, « afin que, si les devoirs de leur état et leurs occupations extérieures les empêchaient de prier de bouche, leurs actions, du moins, fissent monter vers Dieu une prière silencieuse pour les saintes âmes du purgatoire. » Afin d'éviter la fatigue et une trop grande tension d'esprit, Lancicius recommande de faire cette offrande par un seul mot, tel que : « Je veux, je vous offre, je fais ou je dis ceci pour l'amour de vous, ô Père céleste ! » Et il ajoute que nous pouvons conserver la même formule ou la varier, selon l'attrait de la grâce. À son avis, cette prière d'oblation est plus excellente et plus méritoire en soi que la contemplation de ceux qui prient dans le repos ; et voici la raison qu'il en donne :

(1) I, 2, q. 102

l'oblation et la contemplation ont le même objet, Dieu aimé pour lui-même ; mais il y a dans l'oblation quelque chose de plus, c'est l'œuvre ou la parole qu'on a faite ou dite pour Dieu. De là vient que les théologiens enseignent qu'une vie consacrée à l'oblation et à la contemplation, est plus parfaite qu'une vie purement contemplative (1).

Le même écrivain spirituel nous recommande encore d'offrir à Dieu les circonstances particulières qui accompagnent nos actions, aussi bien que nos actions elles-mêmes. Par exemple, en nous levant le matin, il désire que nous disions : « O Père saint et bien-aimé ! je veux me lever à cause de vous et en union avec les mérites et les saintes actions de mon doux Sauveur ; je veux me lever sans délai, et me rendre promptement où m'appelle l'obéissance ; m'habiller avec modestie, et le plus vite possible, afin de commencer plus tôt à travailler pour votre gloire. » Et il ajoute que cette variété des circonstances matérielles qui accompagnent nos actions, accroît le mérite de notre offrande, et empêche l'esprit de se fatiguer et de s'abattre. Toutefois, cette pratique peut n'avoir pas toujours la même influence sur toutes les personnes, ou sur une même personne dans des circonstances différentes.

Il nous recommande aussi, comme un acte plus rempli d'amour et de mérite, d'offrir nos actions pour diverses fins surnaturelles, subordonnées à une fin principale qui est Dieu seul ; et il propose les exemples suivants, pour nous engager à formuler toutes ces bonnes intentions dans chacune de nos actions, mais afin de fournir un choix varié aux différents goûts de notre piété : 1° Pour la bonté surnaturelle

(1) Les écoles de théologie mystique des Bénédictins et des Carmes n'admettraient pas volontiers cette doctrine des Jésuites ; mais le mérite de la contemplation est une question qui a été bien souvent agitée.

qui se trouve dans l'acte de vertu même ; 2° pour observer les commandements de Dieu et de l'Église ; 3° pour obéir à nos supérieurs ; 4° pour nous vaincre nous-mêmes et nous mortifier ; 5° afin de satisfaire pour les péchés de telle ou telle personne. En effet, afin de satisfaire pour nos propres péchés, il n'est pas nécessaire de faire une oblation distincte de nos actions ; car toute œuvre surnaturelle d'un homme juste satisfait par elle-même pour ses péchés, à moins qu'il ne l'offre pour les autres ; 6° pour honorer, glorifier Dieu, et lui plaire ; 7° afin de lui témoigner notre gratitude pour tous les bienfaits qu'il a répandus sur nous et sur les autres, sur la sainte humanité de Notre-Seigneur, sur la sainte Vierge, les anges, les saints, et même sur ces malheureux qui sont à jamais perdus ; 8° afin de donner un bon exemple et de l'édification ; 9° pour fortifier les habitudes de vertu qui nous rendent chers à Dieu ; 10° pour devenir plus semblables à Dieu ; 11° pour orner notre âme, en faire un temple plus digne de l'Esprit-Saint, et un membre plus chaste de Jésus-Christ ; 12° afin d'étendre davantage la gloire de Notre-Seigneur et l'efficacité de son précieux Sang, en multipliant ainsi en nous-mêmes les actes surnaturels ; 13° pour réjouir l'Église triomphante ; 14° pour embellir l'Église militante ; 15° pour confondre les esprits malins ; 16° pour attirer plus de grâces sur le corps de Jésus-Christ ; 17° pour témoigner ainsi, en présence des hommes, des anges et des démons, de la puissance de l'adorable Eucharistie ; 18° afin de pouvoir remplir par là nos vœux, nos désirs et nos résolutions ; 19° afin de correspondre fidèlement aux inspirations de la grâce ; 20° afin de suivre l'exemple de Jésus-Christ et des saints ; 21° afin d'honorer par là la très sainte Vierge, notre ange gardien et notre saint patron. Toutes ces intentions peuvent également bien s'appliquer au mal que nous souffrons et au bien que nous faisons.

C'est ainsi que, dans le laboratoire secret de l'inten-

tion, le métal grossier de nos actions ordinaires se convertit en l'or le plus fin ; et nous pouvons apprendre, à notre grande consolation, quelle valeur ces actions acquièrent aux yeux de Jésus par la révélation qu'il a faite à sainte Gertrude. « De même, lui dit-il, qu'un avide usurier ne perdrait pas volontiers l'occasion de gagner la moindre obole, je souffrirai encore bien moins qu'un seul mouvement de votre petit doigt, fait pour l'amour de moi, se perde sans le faire concourir à ma plus grande gloire et à votre salut éternel. » Une autre fois, comme elle souffrait de faiblesse pendant la nuit, elle mangea quelques raisins avec l'intention intérieure de rafraîchir Notre-Seigneur dans sa personne. Jésus, de son côté, accepta cette offrande comme un présent royal et lui dit : « Je vous déclare que, par l'offrande que vous venez de me faire, vous m'avez dédommagé du breuvage amer que j'ai pris sur la croix pour l'amour de vous ; car maintenant je goûte dans votre cœur une douceur inexprimable. Plus pure est l'intention avec laquelle vous soulagez votre corps pour ma plus grande gloire, plus doux est le soulagement que je puise dans votre âme. » Une autre fois, Notre-Seigneur lui dit : « Ma tendresse acceptera un pas, une paille ramassée sur le sol, un mot, un salut, un *requiem æternam* pour les morts, une parole d'intercession en faveur des justes, pourvu qu'une pieuse intention y soit attachée. »

§ IV. Écrivains spirituels.

C'est une chose consolante, et qui, après tout, bien considérée, n'a rien d'étonnant, que les écrits spirituels des saints soient plus à la portée de notre faible intelligence ou de notre pauvre cœur, que les ouvrages des hommes vertueux qui ne sont pas saints. Que de fois un pauvre et timide esprit n'a-t-il pas été, dans

ses aspirations, fatigué et cruellement repoussé par les dures théories et les arides systèmes de quelques livres spirituels ! Les voies qu'ils enseignent sont d'une si haute perfection, qu'à peine conviendraient-elles à des anges. Ils nous mettent sans cesse devant les yeux un détachement presque impossible des créatures, un esprit que doit tendre une méditation constante, un anéantissement complet des passions : sans quoi, disent-ils, nous ne sommes pas dans la bonne voie ; non seulement loin du sommet de la perfection, mais hors du chemin qui y mène. Ou bien ils nous jettent presque dans le désespoir en ne nous faisant voir que déception partout ; de sorte que nous abandonnons la poursuite de la perfection comme un état où Dieu ne nous attire que pour nous y susciter des obstacles. Quelle différence dans les écrits des Saints ! Prenons même saint Jean de la Croix, qu'on a surnommé le Docteur du néant : comme il est aimable, plein d'encouragements, de douceur et d'espérance ! comme il s'abaisse dans ses enseignements, pour les mettre à portée de notre faiblesse ! Quant à saint Philippe, durant sa vie, on avait coutume de dire de lui, en plaisantant, qu'il conduisait les gens au ciel dans une voiture à quatre chevaux. Le sage saint Ignace disait que, si les membres d'une communauté religieuse n'étaient pas bien nourris ils ne pouvaient pas bien prier, et dans l'ouvrage intitulé : *D'un bon Supérieur*, on peut voir comment il tourmentait sans cesse les Pères Procureurs, afin qu'ils donnassent une meilleure nourriture et d'une qualité supérieure. Il faillit en rendre un fou, en insistant pour qu'il fit servir des lamproies à toute la communauté, un vendredi. Ce poisson était alors si cher, que les cardinaux seuls et les ambassadeurs pouvaient s'en procurer. Saint François de Sales se plaignait à l'évêque de Belley des mauvais dîners qu'il lui faisait faire ; et pourtant c'était le saint du pur amour. Saint Alphonse, ce cœur si pur, eût-il été à moitié aussi indulgent,

s'il n'eût été qu'à moitié aussi saint ? Les ouvrages ascétiques nous disent, par exemple, qu'accorder au sens de l'odorat la jouissance d'une bonne odeur est une immortification considérable ; et cependant nous voyons sainte Marie-Madeleine de Pazzi, en parcourant le jardin du couvent, cueillir une fleur, en respirer le parfum, et s'écrier : « O Dieu de bonté ! qui avez de toute éternité destiné cette fleur à procurer cette jouissance à une pécheresse telle que moi ! » Je ne sais donc trop si sainte Gertrude et ses raisins eussent trouvé grâce auprès de quelques écrivains ascétiques. On lui aurait dit qu'elle devait se rappeler la soif qui avait tourmenté Notre-Seigneur sur la croix, et qu'il ne fallait pas tenir compte de son désir, à moins qu'elle ne sentit point en elle de grâces suffisantes pour arriver au sommet de la perfection. Cependant vous savez que notre doux Sauveur vit la chose autrement. C'est ainsi encore que sainte Thérèse, dans sa lettre à Alonzo Velasquez, évêque d'Osma, parlant d'elle-même à la troisième personne, lui dit : « Outre ce que je viens de mentionner, je dois ajouter que pour ce qui concerne son corps et sa santé, elle commence, je pense, à en prendre plus de soin que par le passé, et elle s'impose moins de mortifications dans le manger ; elle n'éprouve plus ce besoin de faire pénitence qu'elle éprouvait autrefois. Mais il lui semble que toute cette conduite tend uniquement à la mettre en état de mieux servir Dieu dans les autres choses ; c'est pourquoi elle lui offre souvent, comme un agréable sacrifice, le soin qu'elle prend de son corps. » Je ne dis pas qu'il soit aisé d'être un saint, remarquez-le bien ; je prétends seulement que les saints se mettent plus à la portée de ceux qui s'efforcent de le devenir, que les écrivains non canonisés. Les Saints sont les maîtres les plus indulgents, parce qu'ils ressemblent à Jésus plus que les autres hommes. Si donc quelqu'un veut parvenir à la perfection chrétienne, qu'il suive la règle de saint

Philippe, et qu'il s'en tienne aux livres des auteurs « dont le nom commence par un S, » c'est-à-dire les Saints. S'il se livre trop complètement aux mains des autres auteurs, il y a dix chances contre une, que ceux qui sont loin derrière lui dans la voie de la perfection le rencontreront un jour descendant la colline, l'âme bouleversée, aigrie et découragée, parce que ses guides l'auront entraîné à travers les broussailles, lui auront brisé les genoux contre les rochers, et enfin l'auront précipité par des pas glissants. D'autres, au contraire, ont commencé d'une manière plus modeste, cheminant sur les traces des Saints, de même que de jeunes enfants qui marchant sur le bord de la mer mettent leur petit pied dans les larges empreintes que le pied d'un homme a laissées derrière lui ; et si les enjambées qu'il leur faut faire sont longues et exigent des efforts, du moins ils ont évité les sables mouvants.

Mais il me faut prendre garde d'être mal compris. Je ne dis pas que les écrivains spirituels non canonisés soient des guides dangereux, ou que leurs ouvrages n'aient qu'une valeur médiocre ; je ne veux point nier que plusieurs d'entre eux ne jouissent, dans l'Eglise, d'une considération universelle. Tout ce que je prétends, c'est que, *généralement parlant*, il y a une différence bien sensible entre le langage des écrivains qui sont des Saints et ceux qui ne le sont pas ; et cette différence consiste en ce que les Saints montrent plus de condescendance et d'indulgence ; de plus, *toujours généralement parlant*, que les personnes (et le nombre en est grand) qui s'attachent à un seul livre, qui s'en remettent complètement à un seul livre ont sujet d'être plus tranquilles quand ce livre est l'ouvrage d'un saint. Je n'oublie pas que Thomas à Kempis n'est pas un saint, et que saint François de Sales s'en tenait à un seul livre, dont l'auteur, Scupoli, de l'ordre des Théatins, n'est pas canonisé. Il ne faut pas donner à mes paroles d'autre importance qu'à un

simple avertissement et à une proposition générale. Le fait est que les livres ascétiques sont une puissance effrayante, qu'ils peuvent faire autant de mal que de bien ; et, comme la vapeur, quand ils font du mal, les résultats sont terribles.

Mais ce n'est pas seulement parce que Gertrude était une sainte, que Notre-Seigneur prenait un tel plaisir dans l'oblation qu'elle lui faisait de ses actions ordinaires. Un jour que toute la communauté fléchissait le genoux à ces mots : *Verbum caro factum est*, par respect pour l'incarnation de Notre-Seigneur, elle entendit Jésus qui disait : « Toutes les fois qu'une personne, mue par un pieux sentiment de reconnaissance, s'incline à ces mots, et me rend grâces d'avoir daigné devenir homme pour l'amour d'elle, de mon côté, excité par ma propre tendresse, je lui rends son salut avec bienveillance, et je fais à Dieu le Père, dans les sentiments de la plus tendre affection, une double offrande de tous les fruits de ma sainte humanité, afin d'obtenir pour cet homme une augmentation de la félicité éternelle. » Écoutez aussi comment il parle des douceurs de la vie : « Quiconque, dit-il à sainte Gertrude, s'étudie à prendre ses récréations et à satisfaire ses besoins, tels que la faim, la soif, le sommeil et autres semblables, avec cette intention secrète ou exprimée : Seigneur ! je prends cette nourriture (ou quoi que ce soit) en union de cet amour par lequel vous vous êtes sanctifié quand, dans votre sainte humanité, vous avez satisfait ces mêmes besoins, pour la plus grande gloire de votre Père et le salut de toute la race humaine, afin qu'unie à votre divin amour, cette offrande puisse augmenter la consolation de ceux qui sont dans le ciel, sur la terre et dans le purgatoire ; — quiconque fait cela se place chaque fois, pour ainsi dire, comme un bouclier impénétrable devant moi, afin d'arrêter les vexations sans nombre dont les mondains ne cessent de me poursuivre, et je le regarde comme mon protecteur

et mon défenseur. » — Un jour, c'était le jeudi qui précède le carnaval, après les matines, Gertrude entendit quelques domestiques d'une maison voisine qui faisaient un grand bruit dans la cuisine, en préparant leur déjeuner. Elle soupira, et s'écria : « Hélas ! ô doux Sauveur ! comme les hommes se lèvent de bonne heure pour vous persécuter avec leurs fêtes ! » Mais Notre Seigneur lui répondit en souriant : « Non, ma chère fille ! il n'y a rien là qui doive vous faire soupirer. Ceux qui font ce bruit ne sont pas du nombre des pécheurs qui m'outragent par leur gourmandise ; car ce déjeuner qu'ils vont faire est destiné à leur donner des forces pour vaquer aux travaux de la journée. C'est pourquoi je suis heureux qu'ils prennent leur repas, de même qu'un homme se réjouit de voir son cheval manger abondamment, parce qu'il le servira mieux ensuite. »

O aimable Seigneur ! comment ne sentons-nous pas nos cœurs s'attendrir en lisant de pareils traits ? Ce n'est pas un maître que nous servons. Notre tâche est si petite, et il nous est réservé de si grandes récompenses ! Quelle profusion de miséricordes, de grâces et de caresses ! Si le chien aime son maître, et montre qu'il apprécie ses bontés et ses attentions, combien ne devons-nous pas nous montrer plus empressés à servir par amour un maître aussi aimable que Notre-Seigneur ? Cependant, hélas ! nous nous obstinons à nous représenter sous des traits sévères ce Dieu plein de miséricorde. Nous continuons à imiter l'odieuse conduite du serviteur qui enfouit son talent par crainte de la sévérité de son maître ; et nous ne ne voulons pas reconnaître Dieu pour ce qu'il est réellement, un père qui pousse la bonté au delà de ce que nous saurions croire. Oh ! comme cette cruelle erreur l'afflige ! « Écoutez, ô cieux ! et toi, terre, prête l'oreille ! J'ai élevé des enfants, et je les ai exaltés, et eux m'ont méprisé. Le bœuf sait à qui il appartient, et l'âne connaît l'étable de son

maître : mais Israël ne m'a point connu, et mon peuple ne m'a point compris (1). » Cependant, tandis que nous lui refusons la reconnaissance des animaux, il nous assure qu'il a pour nous plus d'amour qu'une mère n'en a pas pour son enfant. Quand Sion dit : « Le Seigneur m'a abandonné ; le Seigneur m'a oublié, » il lui répond par ce cri : « Une femme peut-elle oublier son enfant, au point de n'avoir plus de pitié pour le fruit de ses entrailles ? Mais quand même elle l'oublierait, moi je ne t'oublierai jamais (2). »

Quoi de plus nécessaire à un culte véritable qu'un respect calme et profond ? Je dirai plus, quoi de plus doux à un cœur plein d'amour, que de se voir réduit au silence, et pénétré d'une crainte respectueuse, à la pensée des glorieux attributs de Dieu ? La familiarité avec la Majesté divine ne serait qu'une impertinence, si le respect ne l'accompagnait. Est-il rien de plus familier que les rapports entre un père et son fils ; et pourtant quel amour est plus respectueux que l'amour filial ? Toutefois, ce n'était pas un véritable sentiment de respect qui fit répondre à Pierre : « Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je suis un pécheur ! » ni qui poussa les habitants de Gadara à supplier Jésus d'aller répandre ailleurs ses bénédictions importunes. Au contraire, c'était par respect que Madeleine cherchait à toucher les pieds de Jésus ressuscité, bien qu'il ne voulût pas le souffrir. Trop souvent, hélas ! nous prenons la froideur pour du respect, la roideur pour de la vénération. Écoutez avec quelle douceur Jésus blâme un pareil esprit, quand sainte Gertrude vint se plaindre à lui d'une de ses religieuses qui, retenue par ce qu'elle croyait être du respect, s'était abstenue de prendre part à une communion faite par toute la Communauté. « Que puis-je faire ? dit Notre-Seigneur, ces bonnes gens tiennent le bandeau de leur indignité tellement

(1) Isaïe, I, 3. — 2. Ibid., XLIX, 14.

serré devant leurs yeux, qu'ils ne peuvent voir la tendresse de mon cœur paternel (1). »

§ V. Esprit de sainte Gertrude.

L'esprit de sainte Gertrude était si éminemment un esprit d'oblation et de familiarité, que lorsque Lancelius écrivit son *Traité de la Présence de Dieu*, il consacra un chapitre entier à décrire les diverses méthodes qu'elle mettait en pratique pour offrir les actions de sa vie ordinaire. Eusèbe Amort, dans son *Examen des Révélations de sainte Gertrude*, fait remarquer que le langage dont elle se sert dans quelques-unes de ses révélations est nouveau dans l'Église, et nullement conforme au langage ordinaire des écoles. Au contraire, d'autres graves auteurs les mentionnent avec éloge. Sans m'arrêter sur ce point, je me bornerai à citer quelques-unes de ses pratiques (2). Parfois, elle offrait ses actions en union de l'amour que les trois personnes divines de la sainte Trinité ont l'une pour l'autre; d'autres fois, elle offrait les douleurs et les larmes de Jésus en réparation des négligences qui se glissaient dans ses propres actions; ou bien encore elle faisait son oblation en union avec les prières de Jésus et dans la vertu du Saint-Esprit, pour expier ses péchés et suppléer à ses omissions; d'autres fois, en reconnaissance des bienfaits qu'elle avait reçus, elle offrait avec ses actions de grâces « cette douceur que dans le sanctuaire de la Divinité, au-dessus des cieux, les trois Personnes divines se communiquent l'une à l'autre, d'une manière inef-

(1) Rev. III. x; sub fine.

(2) C'est ainsi que Scham, dans sa *Théologie mystique*, blâme comme voisines de l'hérésie quelques-unes de ces aspirations, que saint François de Sales cite avec tendresse et avec plaisir; toutefois, en matière de doctrine, il est peut-être plus sûr pour nous de suivre l'auteur le plus froid et le plus prudent.

fable, et avec une joie infinie. » Une autre de ses offrandes était la passion tout entière du Fils de Dieu, depuis l'heure où il jeta son premier gémissement, couché sur la paille dans la crèche de Bethléem, jusqu'à celle où il inclina sa tête sur la croix, et avec un cri éclatant rendit l'esprit. Cette offrande, Gertrude la faisait pour expier ses péchés. En réparation de ses négligences, elle offrait au Père toutes les saintes conversations de son Fils, dont toutes les pensées, les paroles et les actions ont toujours été irréprochables et parfaites, depuis le moment où il est entré dans le monde jusqu'au moment où il a présenté à son Père son corps ressuscité et glorieux. Avec ses actions de grâces, elle offrait à Dieu ce qu'elle avait reçu de lui ; et, se servant du sacré cœur de Jésus comme d'un orgue harmonieux, elle le touchait en la vertu du Paraclet ; elle y mêlait ses pieux cantiques et célébrait ainsi la gloire de Dieu au nom de toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre ou sous la terre, au nom de tous les êtres qui ont jamais été, qui sont ou qui seront. D'autres fois, elle faisait ses offrandes en union avec les perfections de Dieu ; et Notre-Seigneur daigna lui-même lui enseigner à offrir quelques actions en union de l'amour qui l'avait porté à se faire homme. Un jour qu'elle présentait en oblation au Père Éternel toutes les saintes conversations de son Fils unique, il lui sembla que toutes les pierreries qui ornaient la tunique de Notre-Seigneur, se mouvaient et faisaient entendre une ravissante mélodie à la gloire du Père Éternel. Elle comprit par là combien cette méthode d'oblation est agréable à Dieu.

Une autre fois, elle formulait ainsi son offrande : « O Seigneur ! je vous offre cette œuvre au nom de votre Fils unique, par la vertu du Saint-Esprit, pour votre plus grande gloire. » Il lui fut donné alors de voir que cette intention donnait à ses œuvres un prix et un éclat au delà de ce que l'homme peut apprécier ;

car, de même qu'un objet paraît bleu si on le regarde à travers un verre bleu; ou rouge, si on le regarde à travers un verre de cette couleur, ainsi toute chose paraît plus agréable à Dieu le Père, quand elle lui est présentée par son Fils bien-aimé. Souvent elle priait Notre-Seigneur de daigner offrir pour elle toutes les perfections dont il était revêtu au jour de son ascension. Parfois elle offrait son cœur à Dieu, pour sa plus grande gloire, afin qu'il usât de son âme et de son corps selon son bon plaisir. Cette offrande fut si agréable à Jésus, qu'il se pencha vers elle, le visage rayonnant de joie, et, l'embrassant avec tendresse, il la pressa contre la blessure de son côté sacré, en lui disant : « Soyez bénie, ô ma fille bien-aimée ! car vous versez sur mes blessures le baume le plus salutaire, et vous apportez à mes souffrances le plus doux soulagement. » Notre-Seigneur lui apprit aussi à louer Dieu, en chantant *Alleluia*, en union avec tous les citoyens de la Jérusalem céleste, qui ne cessent de le louer ainsi dans le ciel. Souvent aussi elle offrait à Dieu toutes les saintes conversations de Jésus pour suppléer à ce qui manquait en elle depuis le moment de son baptême, car il lui semblait que son âme n'offrait pas à un hôte si grand une demeure digne de lui ; au moment de l'élévation, elle renouvelait cette même offrande pour demander pardon au Saint-Esprit de n'avoir pas mieux correspondu à ses inspirations. Enfin, en union avec les membres immaculés de notre divin Sauveur, elle lui recommandait, selon la méthode qu'il lui avait donnée lui-même, tous les membres de son corps et leurs mouvements, afin que, dès ce moment, ils n'en fissent aucun qui n'eût pour principe l'amour de Jésus, et qui ne tendît à sa plus grande gloire. Un jour qu'elle exerçait cette pratique, elle aperçut une ceinture d'or qui sortait du cœur de Dieu, et qui, entourant son âme, l'attachait à Notre-Seigneur par les liens indissolubles de l'amour.

Voilà quelques-unes des pratiques de sainte Ger-

trude qui nous font bien connaître son esprit. Je ne les ai pas citées dans le but de les conseiller toutes, ou de les recommander comme particulièrement propres à chacun de nous. Mais il est probable que si nous adoptions quelque exercice de ce genre, nous ne tarderions pas à concevoir de Dieu une idée bien différente. Comme toutes nos pensées, notre amour, nos désirs, n'auraient bientôt plus que lui pour objet ! Ces exemples servent au moins à nous montrer que les occupations les plus arides et les plus communes peuvent devenir douces et aimables en se formant ainsi en un continuel service d'amour.

§ VI. Les récréations, les amusements et toutes les choses ordinaires de la vie.

2. Outre les actions ordinaires qui appartiennent à notre état et à notre genre de vie, nos récréations et nos loisirs doivent aussi être sanctifiés, afin que Jésus puisse recueillir constamment dans notre cœur une moisson abondante de gloire et d'amour. Hélas ! combien de personnes dans les communautés perdent durant le temps des récréations ce qu'elles ont gagné par l'observance de la règle et par la prière ; de sorte que dans la vie religieuse il est plus facile de se mortifier que de se récréer. Mariano Sozzini, religieux de l'Oratoire de Rome, raconte qu'un des Pères de son temps avait coutume chaque jour, en passant du réfectoire à la salle des récréations, de prier pour obtenir les quatre principaux dons du Saint-Esprit, qui sont la charité, la joie, la paix et la patience ; car, pour rendre la récréation générale et utile, ces quatre dons sont nécessaires.

Quelques personnes se sont tellement familiarisées avec cette pratique de la présence de Dieu, que tout en se promenant et en causant, elles lui disent dans le fond de leur cœur, à chaque pas qu'elles font :

« Pour vous, pour vous ; *propter te, propter te.* » Elles font de même en se servant à table, et à chacun des mouvements qu'elles font pendant leurs repas. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi recommandait à ses novices d'offrir pour la gloire de Dieu jusqu'au clignement de leurs yeux, jusqu'au moindre mouvement de leurs membres ; et elle leur promettait, si elles étaient fidèles à cette pratique, qu'elles iraient droit au ciel après leur mort, sans passer par les flammes du purgatoire. Afin d'en faire pénétrer l'habitude plus profondément dans leur cœur, elle avait coutume de les surprendre l'une après l'autre, au milieu de leurs occupations, et leur demandait dans quelle intention elles travaillaient. Si quelqu'une ne répondait pas sur le-champ, la sainte comprenait qu'elle avait entrepris sa tâche sans avoir formé une intention préalable, et la blâmait d'avoir perdu une occasion de mériter, et d'avoir privé Dieu d'une satisfaction. On a remarqué dans la vie de Grégoire Lopez (et c'est là sans doute une espèce de miracle), que pendant trois années entières il avait dit à Dieu dans son cœur, à chaque fois qu'il respirait : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; » et cette habitude avait pris une telle force chez lui, que, si par hasard il s'éveillait pendant la nuit, il répétait à l'instant cette prière. Nous ne pouvons imiter un pareil exemple, mais nous aimerons Dieu davantage quand nous saurons qu'il a suscité des hommes qui l'ont donné. Que la sainte Trinité soit à jamais bénie pour toutes les grâces qu'elle a répandues sur les anges et dans le cœur des hommes !

Il se rencontre des fidèles qui désirent se donner entièrement à Dieu, et qui pratiqueraient volontiers quelques-unes de ces austérités dont ils lisent des exemples dans la vie des Saints ; mais leur santé est mauvaise ou délicate, ou bien ils n'ont pas le courage de faire pénitence ; ou, ce qui est le cas le plus commun, la santé et le courage leur font également défaut. Nous

avons besoin d'un traité de la perfection à l'usage des valétudinaires. Les personnes d'une santé délicate sont à la fois plus et moins capables de travailler à la gloire de Dieu, que celles qu'une maladie grave retient sur un lit de douleurs ; nous allons donner à cette proposition les éclaircissements et les explications qu'elle demande. A l'endroit des valétudinaires, si nous prenons ce mot dans le sens le plus moderne, les ouvrages spirituels gardent presque tous le silence, bien que le troisième traité de la *Sancta Sophia* du Père Baker renferme des choses qu'on pourrait parfaitement leur appliquer. Il paraît que saint Bernard choisissait avec intention des endroits malsains pour y établir des monastères, parce qu'il considérait une faible santé comme un puissant auxiliaire de la vie contemplative et des exercices intérieurs. Mais aujourd'hui des nerfs irritables, les rhumatismes, et la mollesse de l'éducation, remplacent avec avantage l'air malsain d'un bois marécageux. Quoi qu'il en soit, est-il une de ces infirmités qui puisse empêcher un valétudinaire d'être un saint ou de pratiquer des vertus héroïques ? Non. Si les personnes de cette catégorie veulent remplir leurs devoirs envers elles-mêmes, elles chercheront des pénitences qui ne leur causeront pas des souffrances corporelles qu'elles ne sauraient supporter, et qui n'auront aucune influence sur leurs infirmités. Il est évident qu'un emploi scrupuleux de notre temps est précisément une pénitence de ce genre. Nous pouvons promettre à Dieu de ne jamais dissiper volontairement les moments qu'il nous donne, en les consacrant à des occupations qui ne nous seraient d'aucun mérite. Or, cette résolution n'est nullement facile à exécuter de nos jours ; et elle pèsera souvent, comme un joug incommode, sur notre liberté naturelle.

Si donc nous l'observons fidèlement, nous ferons une excellente pénitence, et en même temps nous recueillerons une moisson abondante pour la gloire de

Dieu, les intérêts de Jésus et le salut des âmes. Il ne faut point conclure de ceci que les récréations soient défendues. Personne n'ignore l'histoire de saint Charles Borromée et de sa partie d'échecs. Tandis que d'autres parlaient de ce qu'ils s'empresseraient de faire s'ils savaient devoir mourir dans une heure, le saint dit que, pour sa part, il finirait sa partie d'échecs ; car il l'avait commencée seulement pour la gloire de Dieu, et il ne désirait rien tant que d'être appelé devant son juge au milieu d'une action entreprise pour sa gloire. Il est aisé de mériter au jeu ; car toutes les récréations, pour ainsi dire, renferment une foule d'occasions de pratiquer quelques vertus. Il est possible d'acquérir des mérites en lisant un roman insignifiant, pourvu que ce soit là son unique ou son plus grand défaut (1) ; d'abord, parce que c'est en quelque sorte un devoir de donner quelque relâche à son esprit, ce qu'on ne peut trouver que dans une occupation intéressante ; ensuite, parce que le contraste de la fiction de ce récit léger avec les graves vérités de la foi qui nous préoccupent nous amène à faire plus d'un acte d'amour, plus d'un acte d'actions de grâces pour la foi et les autres faveurs que nous avons reçues. Mais il n'est pas facile de mériter en dissipant inutilement un temps précieux, en courant çà et là, sans dessein arrêté, en faisant des vœux pour que les heures s'écoulent plus vite, en maudissant tout ce qui nous environne, enfin en nous livrant à des conversations aussi frivoles que peu charitables. Les personnes pieuses, pour la plupart, ne sont point aussi scrupuleuses sur l'emploi de leur temps qu'elles devraient l'être. Cependant, si, comme nous le croyons, saint Charles est d'un degré plus haut dans le ciel,

(1) Je ne parle que de ce qui est possible, afin de donner ainsi l'intelligence complète de ma pensée. Je serais désolé d'être rangé parmi ceux qui préconisent la lecture des romans. L'esprit de mon livre est de retirer le plus de bien possible de ce qui n'est pas mal en soi.

à cause de sa partie d'échecs, il est bien déplorable qu'on perde tant d'occasions de mériter et d'avancer les intérêts de Jésus. Le plus ou moins d'exactitude que nous mettons dans l'emploi de notre temps est comme un thermomètre qui marque le degré de ferveur de notre amour. Si un ouvrier fort et actif avait la permission de passer un nombre d'heures limité dans une mine d'or dont la terre aurait été ôtée, et où il ne resterait plus rien à enlever que le métal le plus pur, ne regarderait-il pas comme un insensé l'homme qui lui proposerait de suspendre son travail, à moins que la fatigue ne l'y obligeât ? Et c'est précisément là le cas où nous nous trouvons par rapport aux actions ordinaires de notre vie et à nos récréations. Le travail vraiment pénible pour les rendre méritoires a été fait par notre divin Sauveur ; les pierres et la fange, tel a été son partage ; pour nous il n'a laissé que l'or le plus précieux ; mais les heures sont comptées, hâtons-nous donc de recueillir notre trésor, car nous ne savons combien de temps il nous reste encore. Hélas ! nous ne connaissons jamais la valeur du temps avant qu'il s'échappe de nos mains pour nous laisser dans l'éternité ; et alors, ô doux Sauveur ! serons-nous avec vous ?

Sainte Gertrude dit un jour à Notre-Seigneur qu'elle désirait lui bâtir une arche spirituelle, et lui demanda comment elle devait s'y prendre. Voici la réponse qu'il lui fit : « C'est une opinion communément répandue parmi vous que l'arche de Noé était formée de trois étages, que les oiseaux occupaient le plus élevé, les hommes celui du milieu, et les animaux la partie inférieure. Prenez donc cette arche pour modèle, et partagez vos jours suivant ce système. Depuis le matin jusqu'à l'heure de midi, vous m'offrirez des louanges et des actions de grâces au nom de l'Église universelle, avec les sentiments de l'amour le plus tendre, pour tous les bienfaits que j'ai répandus sur les hommes depuis le commencement du monde, et

surtout pour cette adorable miséricorde en vertu de laquelle, depuis l'aurore jusqu'à midi, je me laisse offrir au Père Éternel, dans le saint sacrifice de la Messe, pour le salut des hommes. Tandis que les gens du monde, insensibles à mes bienfaits, s'abandonnent au plaisir et à la joie, et que, dans leur ingratitude, ils m'oublient, vous, offrez moi en leur place des louanges continuelles ; vous semblerez ainsi arrêter les oiseaux dans leur vol, et les enfermer dans l'étage supérieur de l'arche. Depuis midi jusqu'au soir ayez soin de pratiquer de bonnes œuvres, en union de l'intention très pure qui animait toutes les œuvres de ma sainte humanité, afin de compenser les négligences du reste du monde ; vous réunirez ainsi les hommes dans le milieu de l'arche. Depuis le soir jusqu'au matin, protestez, dans l'amertume de votre cœur, contre l'impunité des hommes, par laquelle, non contents de me refuser leur reconnaissance pour ce que j'ai fait pour eux, ils s'efforcent d'attirer ma colère par toute sorte de péchés ; offrez-moi donc, pour obtenir leur repentir, les souffrances et l'amertume de ma Passion et de ma mort, et ainsi vous rassemblerez les animaux dans la partie inférieure de l'arche. » Lorsque Notre-Seigneur traçait ainsi à sainte Gertrude le plan des exercices de sa journée, il savait quels étaient ses travaux et ses occupations ; il savait que par obéissance à sa règle, elle devait, avec ses filles spirituelles, prendre chaque jour quelque récréation, et s'occuper de tous les détails du gouvernement de son monastère.

3. Une autre pratique également profitable consiste à faire de la solitude ce que vous faites de vos occupations. Quand vous êtes seul ou que vous vous éveillez pendant la nuit, offrez votre solitude en union de la solitude de Jésus dans le sépulcre et dans le tabernacle ; et faites cela afin d'obtenir, pour vous-même et pour ceux que vous aimez, la grâce d'une bonne mort : 1^o Pour mourir dans la grâce de Dieu ; 2^o pour être, à cette dernière heure, rempli de mérites, afin de

glorifier Dieu davantage dans le ciel; 3° pour ne quitter la vie qu'après avoir contribué au salut d'un grand nombre d'âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort et a été enseveli; 4° afin de ne point laisser après vous une gloire ou un nom éclatant, mais d'imiter Jésus, qui est mort sans honneur entre deux larrons; 5° afin de n'avoir pas à passer par les flammes du purgatoire; pour laisser derrière vous une abondance de satisfactions dont vous n'avez pas besoin vous-même, et qui aillent ainsi grossir le trésor où l'Église puise ses indulgences; 7° afin que vous puissiez glorifier Dieu sur la terre, même après votre mort, par le souvenir que vous laisserez de vos bonnes œuvres par les avis salutaires que vous aurez donnés, les livres de piété que vous aurez écrits, ou par le fruit de vos prières.

4. Par la pratique de l'oblation, les circonstances les plus ordinaires peuvent devenir pour nous des occasions de mériter, pourvu que nous soyons en état de grâce. Chacun de nos actes méritoires est pour Dieu un accroissement de gloire, un véritable progrès des intérêts de Jésus, et pour les âmes de nos frères la source d'une foule de grâces, en raison de la communion des Saints. Or, voici une manière d'acquérir des mérites à l'occasion des choses les plus ordinaires : — c'est de nous élever à Dieu par la vue des créatures. Cette pratique est l'une de celles que les saints ont suivies le plus généralement et avec le plus de ferveur. Lanciaius nous dit : « Quand vous sortez de votre maison, et que vous voyez des gens qui s'arrêtent dans la rue pour parler entre eux, priez afin qu'ils ne disent pas de paroles inutiles dont ils auraient à rendre compte un jour. Vous entendez le vent qui souffle avec violence, priez pour ceux qui sont en mer. Si vous passez près d'une taverne, et que vous entendiez le bruit que font ceux qui y boivent, priez afin qu'ils n'offensent point Dieu, et pour que ceux qui ont eu ce malheur s'en confessent. » Saint

Athanase ayant envoyé à saint Pambo l'ordre de quitter le désert et de venir à Alexandrie, le pieux solitaire, en se rendant où on l'appelait, rencontra dans les rues de la ville une actrice dans le déshabillé le plus élégant ; à cette vue, il se mit à pleurer. Comme on lui demandait le sujet de ses larmes, il répondit : « Deux choses m'affligent profondément, d'abord, la damnation éternelle de cette femme, et ensuite, de voir que je prends moins de soins pour plaire à Dieu que cette actrice n'en prend pour plaire à quelques libertins. » Ainsi, il se servait du péché comme d'un marchepied pour s'élever à Dieu. Quand vous entendez la pluie battre contre vos fenêtres, remerciez-en Dieu, et formez intérieurement le désir de lui offrir autant d'actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, d'actions de grâces, d'humilité, d'adoration, de demande, qu'il est tombé de gouttes dans cet orage ; implorez un accroissement continu des secours de la grâce, afin que vous et vos frères, vous puissiez toujours faire vos actions dans la perfection, et glorifier Dieu autant qu'il est donné à la puissance humaine de le faire.

Quand, en vous promenant ou en voyageant, vous passez par un hameau, un village, ou une ville, 1° demandez à Dieu, par les mérites de ceux qui habitent cet endroit, d'avoir pitié de vous ; 2° rendez-lui des actions de grâces pour toutes les bénédictions qu'il a répandues, qu'il répand ou qu'il répandra sur ces habitations ; 3° recommandez-lui tous leurs besoins et suppliez-le de prêter l'oreille à leurs prières ; 4° gémissiez sur tous les péchés qui se sont commis dans cet endroit ; 5° demandez-en la rémission ; 6° recommandez à Dieu l'âme des fidèles qui y sont morts. Surius nous rapporte, dans la *Vie de Saint Fulgence*, que ce saint étant allé à Rome, s'écria, à la vue des palais des nobles : « Quelle doit être la beauté de la Jérusalem céleste, si tel est l'éclat que Rome jette sur la terre ! Et si dans ce monde tant d'honneurs sont

l'apanage de ceux qui ne cherchent que la vanité, quelle doit être la gloire des saints plongés dans la contemplation de la vérité ! » Nous lisons dans la *Vie de saint Martin* de Tours, que voyageant un jour pour visiter son diocèse, il se sentit profondément affligé à la vue d'un cormoran qui pêchait ; car il lui représentait de la manière la plus vive les moyens que le démon emploie pour saisir les âmes. Saint Bonaventure nous dit que saint François usait très fréquemment de cette pratique ; et voici ce que Ribadeneira dit de saint Ignace : « Nous l'avons vu souvent des choses les plus insignifiantes s'élever à Dieu, qui est puissant jusque dans les moindres objets ; la vue d'une petite plante, d'une feuille, d'un fruit ou d'un faible insecte, suffisait pour le ravir en un moment au delà des cieux. »

Monseigneur Strambi nous donne les détails suivants sur le bienheureux Paul de la Croix, fondateur de l'Ordre des Passionnistes (1). Le Seigneur récompensait ses saintes intentions et ses pieux désirs par les consolations spirituelles les plus abondantes, et dans ses voyages pour visiter les maisons de son Ordre, il faisait du recueillement le doux aliment de son âme. Un jour qu'il se rendait à la solitude de saint Eutigio, il se tourna vers son compagnon et lui dit : « A qui sont ces terres ? » — Celui-ci lui répondit : « A Gallese. » Mais Paul, élevant la voix, répartit : « A qui sont ces terres, vous dis-je ? » Son compagnon ne comprenant pas le sens de cette question, après avoir fait quelques pas, le bon Père se tourna vers lui avec un visage qui rayonnait comme le soleil, et s'écria : « A qui sont ces terres ? Ah ! vous ne me comprenez pas ! elles appartiennent au Dieu tout-puissant. » Et, comme il disait ces mots, l'impétuosité de son amour l'enleva, et l'emporta à quelque distance sur la route. Un autre jour qu'il allait de Renacina à

(1) Vita, p. 137.

Ceccano, à travers la forêt de Fossanova, après avoir visité le monastère où saint Thomas d'Aquin était mort, il arriva à un endroit où le bois était plus épais, et s'adressant tout d'un coup à son compagnon, il s'écria : « Oh ! n'entendez-vous pas ces arbres et leurs feuilles, qui vous crient de toutes parts : Aimez Dieu ! aimez Dieu ! » Et, s'enflammant de plus en plus de l'amour divin, son visage devint rayonnant, et il continua à dire tout haut : « Oh ! comment se peut-il que vous n'aimiez pas Dieu ? comment se peut-il que vous n'aimiez pas Dieu ! » Et, quand ils furent de retour sur la voie romaine, il disait à tous ceux qu'il rencontrait : « Mon frère, aimez Dieu, aimez Dieu ; il mérite tant votre amour ! N'entendez-vous pas jusqu'aux feuilles des arbres qui vous crient d'aimer Dieu ? O amour divin ! ô amour divin ! » Et il parlait avec une telle onction, que les passants fondaient en larmes. Ailleurs, il est dit encore de lui que tout servait à lui rappeler l'idée de Dieu, et qu'il s'imaginait que toutes les créatures avaient une voix pour crier à l'homme : « Aime celui qui t'a créé ! » On le voyait souvent se promener dans la campagne, surtout au printemps, et regarder avec attention toutes les fleurs qu'il trouvait sur son passage ; puis il les touchait avec son bâton, en disant : « Taisez-vous, je vous entends ; vous me reprochez mon peu d'amour pour Dieu : taisez-vous. » Il avait coutume de dire à ses religieux que les fleurs les invitaient sans cesse à élever leurs cœurs dans des sentiments d'amour et d'adoration vers leur céleste Créateur.

Comme les goûts qui portent chacun à la dévotion sont variés à l'infini, mes lecteurs me pardonneront le long extrait qui va suivre, tiré de la *Vie du P. Pierre Lefèvre*, compagnon de saint Ignace, par Orlandini. Ce religieux avait au suprême degré le don de convertir tout en prière. Quand il approchait de quelque ville ou de quelque bourg, il avait coutume de prier pour les habitants, et il conjurait Dieu de faire en

sorte que l'ange commis à la garde de l'endroit et les anges gardiens de tous ceux qui y demeuraient remplissent leurs fonctions avec une attention spéciale. Il invoquait aussi les saints patrons de cette ville, et les priait de rendre grâces, de demander pardon, ou d'obtenir de nouvelles faveurs pour les habitants, et de suppléer à toutes leurs négligences et à toutes leurs omissions, afin que Dieu ne fût point privé de la gloire qui lui est due. Quand il louait une nouvelle maison ou qu'il changeait de logement, la première chose qu'il faisait en entrant, c'était d'aller s'agenouiller dans toutes les chambres, dans tous les coins, dans toutes les armoires où il pouvait pénétrer, et là il priait Dieu d'éloigner de cette demeure les esprits malins, les dangers et les peines. Dans sa prière il rappelait tous ceux qui avaient jamais vécu dans cette maison, ou ceux qui y vivraient dans la suite, et il demandait avec ferveur qu'aucun mal n'arrivât à leurs âmes. Il mettait un tel soin à rechercher en toute chose un sujet de prière, qu'étant allé au palais d'un certain prince pour entendre un sermon qui se prêchait dans la chapelle, et ayant été repoussé par un portier qui ne le connaissait pas, il ne vit dans cet affront qu'une nouvelle occasion de prier. Un homme qui avait un tel goût pour la prière quand il se portait bien, ne pouvait manquer de s'y livrer avec assiduité lorsqu'il était malade. Étant retenu, à Louvain, sur un lit de douleur où la souffrance l'empêchait de goûter le moindre repos, ses pénibles veilles lui fournissaient un sujet de prière. Alors même que sa tête affaiblie pouvait à peine supporter la violence du mal, il ne cessait de prier, et d'unir ses souffrances à la couronne d'épines de Notre-Seigneur jusqu'à ce que l'amour dont il était consumé éclatât en un torrent de douces larmes. Il entretenait cette prière incessante par la variété de ses dévotions. La vie de Jésus-Christ était l'aliment principal de sa contemplation de chaque jour; car où l'âme pourrait-elle trouver une nourri-

ture plus abondante, une douceur plus aimable? Néanmoins, pour entretenir sa piété, il avait inventé une foule de méthodes de prières que lui suggéraient ses lectures, les doctrines dont il était imbu ou les inspirations du Saint-Esprit. Mais il en avait trois qu'il préférait, et qu'il trouvait à la fois si utiles, si douces et si aisées, qu'il recommandait aux confesseurs de les enseigner à leurs pénitents.

D'abord, il avait une grande confiance dans les Litanies; il les répétait sans cesse et les appliquait à toutes les circonstances. Il s'en servait non seulement pour demander quelque faveur, ce qui est l'objet ordinaire des Litanies, mais pour louer Dieu, lui rendre des actions de grâces, ou pour tout autre exercice de la vertu de la religion. L'une de ses pratiques était de pénétrer dans la cour du ciel, et là, au pied du trône de la sainte Trinité, il suppliait le Père de se réjouir dans le Fils et dans le Saint-Esprit, le Fils de partager cette joie dans le sein du Père et de l'Esprit saint, et enfin le Saint Esprit de se réjouir dans le Père et le Fils. Par là, il voulait exprimer le bonheur que les trois personnes divines puisent l'une dans l'autre, et que, dans le langage de l'école, on appelle complaisance. Ensuite, il suppliait la Reine du ciel d'adorer la sainte Trinité en son nom, ou au nom de quelque autre personne, vivante ou morte; et, d'autre part, il conjurait la sainte Trinité de bénir cette bonne Mère pour tous les bienfaits qui se répandent sur la terre par ses mains. Ensuite, il parcourait chaque chœur d'anges, chaque ordre de bienheureux, les priant d'offrir des actions de grâces et des louanges, en son nom ou au nom d'une autre personne, à Dieu, à la sainte Vierge, ou en particulier à quelques-uns des anges et des saints.

La deuxième méthode qu'il suivait dans ses prières consistait à parcourir tous les mystères de la vie et de la mort de Notre-Seigneur, à les approprier ingénieusement au temps et aux circonstances, et ensuite, au

nom de chacun d'eux, il invoquait séparément les trois personnes de la très sainte Trinité et les esprits célestes.

Sa troisième méthode était de parcourir l'un après l'autre les commandements de Dieu et de l'Église, les articles de foi, les sept péchés capitaux et les vertus contraires, les œuvres de charité, les cinq sens de l'homme et les trois facultés de l'âme. La variété même des sujets lui suggérait des affections diverses ; c'étaient des pardons à implorer, des faveurs à demander, des actions de grâces à rendre, non seulement pour lui-même ou pour d'autres personnes vivantes, mais aussi pour les morts. Il suppliait Dieu de leur remettre le reste de ce qu'ils peuvent lui devoir encore sur le compte du premier commandement, du second, et ainsi de suite ; il faisait de même à l'égard des péchés, des œuvres de charité, des sens, et des facultés de l'âme.

§ VII. Variété dans la dévotion.

Ces trois méthodes de prières étaient très familières au Père Lefèvre. — Je ne dois pas omettre de dire qu'il trouvait un grand secours dans sa connaissance profonde de la doctrine chrétienne, comme Orlandini le remarque expressément. Un livre de sainte Gertrude qui lui tomba sous la main lui fournit aussi, comme il l'a reconnu lui-même, des matériaux aussi abondants qu'utiles pour la prière. La variété des fêtes et des saisons ecclésiastiques lui fournissait également une admirable variété de dévotions. Et cette diversité, cette succession de pratiques soutenait, disait-il, et aiguillait tellement son appétit au banquet de la prière, qu'il n'accomplissait jamais un acte religieux quelconque, il ne se rendait jamais à la méditation ou ne disait la messe, par habitude, par routine, ou simplement pour obéir à la règle ; mais il

arrivait chaque jour par une route nouvelle et fraîche à ses dévotions ordinaires : il ressemblait, sous ce rapport, au bienheureux Paul de La Croix, qui ne se souvenait point, avouait-il, d'avoir dit la messe une seule fois par habitude, témoignage que bien peu de prêtres, arrivés à un âge aussi avancé, peuvent se rendre.

Il est d'autres personnes, au contraire, dont la ferveur trouve un obstacle dans une semblable variété, car il plaît à Dieu de conduire par des voies différentes les âmes qui lui sont chères ; mais toutes ces voies sont bonnes, car elles sont de lui. Peu de gens ressemblent à Marie-Denise, religieuse de la Visitation, que Dieu conduisit à la perfection par une grande multiplicité de dévotions ; de sorte qu'une personne de la Communauté ayant vu le livre où elle prenait note de toutes ses formules de prières et de toutes ses intentions, lui dit : « Ma chère sœur, pourquoi dites-vous tant de prières ? » Et elle répondit : « Parce que Dieu m'a fait connaître qu'il m'avait créée pour cette fin. »

Il est bien différent de varier ses dévotions mentales et de s'imposer sans discernement une multitude de prières vocales ; et ce que les écrivains spirituels disent de l'une de ces conduites est loin de s'appliquer toujours à l'autre. Cependant, il n'y a point d'erreur plus commune que de les confondre. Se charger d'une multitude de prières vocales n'est pas *toujours* (car ce mot n'est admis en matière spirituelle, que lorsqu'il s'agit du péché), mais très souvent un grave inconvénient. Combien de personnes, après avoir pris un brillant essor, n'ont pas tardé à s'affaiblir, à se sentir fatiguées, et enfin à retomber sur la terre, embarrassées dans leurs litanies, succombant sous leurs *mémorare*, surchargées de chapelets, et enfin retenues, enchainées par les obligations d'une multitude de tiers-ordres et de confréries ? Elles se sont ruinées par les dévotions, et, dans neuf cas sur dix, sans

avoir suivi d'autre guide que leur propre volonté.

Avoir une grande multitude de dévotions mentales peut souvent être un mal, mais le cas est complètement différent; et les censures que quelques auteurs rigoristes infligent sans réserve à une variété de ce genre, ne sont certainement pas en harmonie avec les pratiques des saints ou avec la douce doctrine qu'enseignent leurs ouvrages. Il n'y a rien à quoi l'homme s'attache plus facilement qu'à un système de vie spirituelle; et le chemin qu'il suit lui paraît si exclusivement être l'unique chemin qui conduit au salut, qu'il peut à peine croire à la diversité des voies de Dieu, ou donner au Saint-Esprit la liberté qu'il demande dans le cœur de ceux qu'il veut conduire. Nous savons assez qu'une généreuse mortification et une constante abnégation de soi-même sont les véritables routes qui mènent au sommet de la perfection; mais faudra-t-il s'asseoir en pleurant sur le bord du chemin parce qu'on n'a qu'une vertu ordinaire, et qu'on ne se sent pas le courage de s'élancer sur les hauteurs escarpées? N'y a-t-il point sur le flanc de la montagne quelques sentiers tracés par l'amour, et qui dominent la plaine, quoique bien au-dessous des cimes élevées de la perfection? Ah! que de personnes sont tombées à terre, et plus bas encore, parce qu'on les a imprudemment lancées trop haut? « Une bonne supérieure, disait sainte Jeanne-Françoise de Chantal, doit apprendre à ses filles à voler bas, aussi bien qu'à voler haut; » et le premier de ces devoirs est plus difficile à remplir que le second; car, remarquez bien son expression, il ne s'agit pas de se reposer en bas, mais de voler bas. Du reste, il peut être parfaitement vrai que le chemin le plus court ou le plus direct pour parvenir à une sainteté éminente soit de s'en tenir à une seule chose, à un seul sujet de méditation et d'examen de conscience, à un seul exercice de dévotion, et à ne point s'écarter un moment, pendant de longues années, de cette route pénible et monotone.

Mais à qui imposerez-vous ce joug ? Sera-ce aux gens du monde, privés des secours qu'offre une maison religieuse, sans noviciat, sans pénitences fixées par la règle, mais soumis à une foule de devoirs aussi impérieux que propres à distraire, et entourés de la dissipation inévitable qu'apporte le commerce de la société ? (Et pourtant ils sont appelés à aimer Dieu ; ils ne veulent pas manquer leur vocation. Il vous faut donc un procédé ou pour dessécher leurs âmes, ou pour les inonder de la rosée du ciel. Telle est la cause de ces anomalies spirituelles que nous remarquons dans certaines personnes dont la vie se partage entre les pratiques du cloître et les plaisirs du monde. Et quelles sont les conséquences de ce bizarre mélange ? Le chagrin, les chutes, l'impétuosité avec laquelle on se lance dans le tourbillon du monde, comme pour se venger des rigueurs du passé, et un tel relâchement dans la vie chrétienne, que je n'y pense qu'en frémissant. Le fruit de ces expériences n'est rien moins que la haute sainteté, ou même la sainteté ordinaire ; il n'en résulte aucune espèce de sainteté.

Une foule de personnes pensent que la dévotion, pour être véritable, doit être dépourvue de sentiments. Mais ce système de sévérité répond-il à leur attente ? On entend des gens condamner les malheureux dévots parce qu'ils aiment les cérémonies, les bénédictions, les dévotions sentimentales, les Madones, les fêtes et les pratiques étrangères. Pour ces hommes sévères, une dévotion italienne est quelque chose de voisin de l'hérésie ; et cela, je suppose, parce qu'elle a le malheur de venir de la ville sainte ! Or, je vous le demande, de ce qu'une personne aime toutes ces choses, s'ensuit-il qu'il n'y ait rien de plus dans sa piété ? Parce qu'elle possède un des caractères qui constituent un bon catholique, doit-elle, par cela même, manquer des autres ? Parce qu'elle aime les fleurs, avez-vous le droit de conclure qu'elle rejette les fruits ? — Oh ! mais, ce qu'il faut, c'est de la mor-

tification ; ce qui est nécessaire, c'est de remplir consciencieusement les devoirs de son état. — C'est vrai : mais de grâce, quelles mortifications pratiquez-vous, généreux disciples de la dévotion sévère ? Sont-elles extérieures, est-ce le cilice ou la discipline ? Sont-elles intérieures, aimez-vous qu'on parle mal de vous, qu'on ait pour vous peu de considération ? Et comment vous acquittez-vous des devoirs de votre état ? L'aumône, par exemple, en est un ; et un autre consiste à nous tenir à l'abri des séductions du monde. Quel témoignage pouvez-vous rendre de votre conduite sous ce rapport ? Soyez vrais avec vous-mêmes, ou plutôt soyez sincères devant Dieu. Si nous avons besoin de nous édifier par la vue des mortifications ou des devoirs bien remplis, je soupçonne que nous devons les chercher chez les dévots, et non chez vous. Si vous pouviez faire mettre l'enthousiasme au nombre des péchés mortels, à quel poste d'honneur serait élevée la tiédeur ? Du reste, il ne paraît pas que l'enthousiasme soit le mal le plus dangereux qui menace le monde ; du moins notre pays n'a pas considérablement souffert de ses ravages. Et d'ailleurs, en matière spirituelle, ce que nous devons redouter le plus, ce sont les fautes dans lesquelles nous sommes le plus sujets à tomber ; mais, croyez-moi, vous n'avez rien à craindre d'un enthousiasme exalté ou d'une piété excessive.

D'un autre côté, il peut arriver souvent que des âmes aient besoin de quelque chose de plus qu'une solidité aussi sèche (si rien de sec peut être solide dans une religion toute d'amour), et qu'après avoir entretenu les commencements de leur ferveur par une dévotion pleine de variété, d'intérêt et même de changements, elles finiront par s'élever à des choses plus hautes, et par gravir avec courage les sentiers ardu et directs de la sainteté. Remarquez comme Dieu attire les âmes, et les conduit par les voies les plus agréables et les plus attrayantes, à moins qu'on n'ait un goût

prononcé pour les chemins pénibles et escarpés. Une foule de personnes se perdent parce qu'on les force à s'élever trop haut ; beaucoup d'autres trouvent leur ruine dans l'aversion qu'on tâche de leur inspirer pour une dévotion sensible, et dans une sécheresse qu'elles prennent à tort pour la solidité. Oh ! je vous en conjure, faites tout ce qu'il vous plaira, mais ne dégoûtez pas les fidèles de leur Dieu, qui est si bon et si miséricordieux ! Faites plutôt tout ce qui est en votre pouvoir, afin de leur apprendre à goûter ses douceurs infinies. On donne aux âmes des avis austères, sans tenir compte de l'époque, des lieux, des personnes ou des conditions ; on les invite à se détacher des dons de Dieu, à rejeter loin d'elles les doux sentiments et la tendre ferveur, quand le danger est bien plutôt dans leur attachement à leurs voitures, à leurs chevaux, à leurs tapis et à leur vieille porcelaine, aux promenades et aux spectacles, en un mot à ce monde si brillant et si cher à leurs yeux. Que dis-je ? si ces malheureux riches pouvaient s'attacher tant soit peu, ne fût-ce qu'à une image ou à un bénitier, ce serait un miracle précieux de la grâce, si l'on considère tout ce qu'ils ont pour les éloigner de Dieu, car ils vivent dans une sphère qui semble tourner en dehors de son omniprésence. Non ! non ! les avis que sainte Thérèse donne à des Carmélites aux pieds nus ne sont guère applicables aux gens de cette espèce. Oh ! il vaut infiniment mieux voltiger comme la phalène autour des bougies allumées pour un salut solennel, que de s'endormir dans la mollesse au milieu des douceurs que procurent les jouissances des sens et les commodités de la vie, qui paraissent et qui peut-être ne sont pas sans péché actuel ; le cas est difficile à décider.

§ VIII. — Oraisons jaculatoires et attention.

5. Une autre manière de glorifier Dieu au moyen des choses ordinaires et peu importantes, c'est la pratique de l'oraison jaculatoire. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans des détails sur ce sujet. Du reste, les rapports qu'il a avec les matières que nous traitons sont évidents. C'était la pratique principale des Pères du désert, et c'est par elle qu'ils se sont élevés à un tel degré de sainteté. Saint François de Sales dit : « que tout l'édifice de la dévotion repose sur cet exercice, qu'il peut suppléer au défaut des autres prières, mais que toutes les autres prières ne sauraient suppléer au défaut des oraisons jaculatoires. » L'abbé Isaac, cité dans Cassien, rapporte des choses étonnantes au sujet de cette simple invocation : « *Deus, in adjutorium.* » — Le P. Brandano, étant sur le point de partir pour le Portugal, demanda à saint Ignace à quelles dévotions il devait exercer les novices de la Compagnie. Le saint lui répliqua : « Outre les dévotions ordinaires, ils doivent s'exercer à rechercher en toutes choses la présence de Dieu, dans leurs conversations, dans leurs promenades, dans les regards qu'ils jettent autour d'eux, dans les discours qu'ils écoutent dans leurs pensées, puisqu'il est certain que la divine Majesté est en toutes choses au moins de trois manières différentes : par essence, par présence et par puissance. » Il ajouta : « Que cet exercice de trouver Dieu en tout est moins fatigant qu'une méditation sur des sujets abstraits, et qu'en retour Dieu nous visite par des bénédictions admirables, n'eussions-nous fait qu'une seule aspiration. » Ainsi donc, nous pouvons respirer après la gloire de Dieu, lancer au ciel, comme un trait d'amour, quelque mot en faveur des intérêts de Jésus-Christ, ou murmurer une courte prière pour les âmes, en quelque lieu que nous soyons. Sans nous fatiguer, nous pouvons faire une multitude de ces orai-

sons jaculatoires dans le cours d'une journée, et chacune d'elles est plus grande aux yeux de Dieu qu'une bataille gagnée, une découverte scientifique ou une révolution politique. A plusieurs de ces prières est attachée une indulgence; ainsi, une seule et courte phrase nous servira à acquérir des mérites, à obtenir des grâces, à satisfaire pour nos péchés, à glorifier Dieu, à rendre hommage à Jésus et à Marie, à convertir des pécheurs, et à adoucir par des indulgences les souffrances des saintes âmes du purgatoire. Ne pouvons-nous rien faire de plus pour Jésus, que ce que nous avons fait jusqu'à ce jour? O amour! c'est à vous de nous enseigner ce que nous devons faire, et de nous le rappeler quand nous l'oublions.

Mais, afin de remplir ces fins, il ne suffit pas de murmurer négligemment et du bout des lèvres quelque parole que n'accompagne pas une intention intérieure. C'est la mode aujourd'hui de dénigrer la prière vocale. Toutefois, il ne faudrait pas oublier que des hérésies se sont produites à cet endroit dans ces derniers temps, et qu'elles sont sous le poids des censures attachées aux propositions condamnées. C'est à l'aide de la prière vocale que les Pères du désert se sont élevés à une sainteté aussi éminente, et le P. Baker nous dit qu'aujourd'hui encore Dieu conduit par cette voie des âmes sur les hauteurs de la contemplation et de l'union mystique. Il assigne plusieurs motifs à la différence qui existe entre les effets que la prière vocale produisait sur les anciens et ceux qu'elle produit sur nous. « La première raison, dit-il, c'est la vie retirée qu'ils menaient, la rigoureuse solitude et le silence presque perpétuel auxquels ils se condamnaient; pratiques que nous ne sommes guère capables, je crois, d'observer aujourd'hui. La seconde tient à leurs jeûnes, leurs abstinences et autres austerités, trop considérables pour des corps aussi faibles et aussi délicats que les nôtres. La troisième consiste dans la nature de leurs occupations extérieures, en

dehors du temps fixé pour la prière, occupations bien plus propres à disposer les âmes au recueillement et à la réception des inspirations divines, que celles auxquelles on se livre de nos jours (1). »

Comme l'ouvrage du P. Baker est assez rare, mes lecteurs me sauront gré de citer les conclusions dans lesquelles il résume sa doctrine touchant la prière vocale. « Comme toute espèce de prière exige nécessairement une certaine attention de l'esprit, sans laquelle il n'y a point de prière, il est bon de savoir qu'il y a différentes sortes et différents degrés d'attention. Tous sont bons, mais il y en a de meilleurs et de plus avantageux les uns que les autres. D'abord, il y a une sorte d'attention qui consiste à concentrer ses réflexions sur les mots et le sens de la phrase que les lèvres articulent ou que l'esprit parcourt. Or, cette attention devant nécessairement, dans la prière vocale, varier et changer d'objet, à mesure que les versets des psaumes, etc., se succèdent les uns aux autres, elle ne saurait tenir les affections ou l'esprit fixé sur Dieu avec assez de force et d'efficacité, parce qu'elle présente sans cesse de nouvelles considérations ou des affections successives. C'est là le degré d'attention le plus élémentaire et le moins parfait, il est, pour ainsi dire, à la portée de toutes les âmes ; et moins elles sont parfaites, plus elles trouvent de facilité à s'y soumettre. En effet, les âmes qui ont pour Dieu une affection tendre et solide, ne briseraient pas volontiers le lien qui les attache à Dieu, et qu'elles trouvent aussi doux qu'avantageux, pour le remplacer par un nouveau ; et si elles le faisaient, elles auraient à s'en repentir.

« En second lieu viennent les âmes qui ont une habitude ordinaire de la prière mentale : lorsqu'elles récitent leur office, elles le commencent le cœur plein d'affection pour Dieu, ou bien, dans le cours de cet

(1) Sancta Sophia, I, 202, et II, 3 et seq.

exercice, elles font naître en elles-mêmes cette affection, qu'elles tâchent de conserver et entretenir par le plus profond recueillement possible, sans s'inquiéter si elle est appropriée au sens du passage qu'elles récitent dans ce moment. Cette sorte d'attention se rapporte à Dieu et non aux mots, aussi est-elle beaucoup plus avantageuse que la première. C'est pourquoi il serait aussi peu sensé que préjudiciable de détourner les âmes de celle-ci, pour leur inspirer l'autre ; car, puisque toutes les prières vocales tirées de l'Écriture et d'autres sources ont pour but de fournir aux âmes ce dont elles ont besoin, c'est-à-dire un moyen d'affection pour les unir à Dieu, l'âme qui est actuellement dans cette union ne doit pas en être arrachée et mise dans l'obligation de recourir à de nouveaux moyens avant que les premiers aient perdu leur force.

« Un troisième et plus sublime degré d'attention à l'office divin, consiste à transformer la prière vocale en prière mentale, c'est-à-dire que l'âme, intimement unie à Dieu dans une simplicité parfaite, peut en même temps s'attacher au sens et à l'esprit des paroles que les lèvres articulent ; et même elle trouve que son affection, son adhésion et son union, loin d'être troublées par cette manière de faire, deviennent plus intimes et plus simples. Cette attention n'arrive pas avant que l'âme soit parvenue à un état parfait de contemplation, en vertu duquel l'esprit est si habituellement uni à Dieu, et, d'un autre côté, l'imagination si complètement gouvernée par l'esprit, que rien ne saurait les distraire.

« Heureuses les âmes, — Dieu sait combien le nombre est limité, — heureuses les âmes qui sont parvenues à ce troisième état, auquel on doit arriver graduellement par une pratique constante des deux autres, surtout du second. C'est pourquoi, lorsqu'on récite l'office, les âmes même les plus imparfaites feront bien, si elles se sentent suffisamment recueillies,

de continuer ainsi le plus longtemps qu'il leur sera possible, et de maîtriser les écarts de leur imagination. Et le meilleur moyen d'obtenir et d'augmenter ce recueillement dans la récitation de l'office divin, c'est la pratique de la prière mentale, soit dans la méditation, soit dans les actes immédiats de la volonté, dont le but et l'objet unique sont de procurer une attention constante, et une adhésion de l'esprit à Dieu (1). »

6. Il ne sera pas inutile de répéter ici qu'en union avec les mérites de notre doux Sauveur et les trésors surnaturels et magnifiques que nous avons examinés dans le chapitre dernier, nous pouvons offrir non seulement nos actions ordinaires, mais encore tout ce qui nous arrive. Nos petites souffrances, nos peines, nos contrariétés et nos fatigues peuvent ainsi devenir des missionnaires pour prêcher la foi, des apôtres pour convertir les pécheurs, et des anges pour louer la majesté de Dieu. Nos petites mortifications, quelque rares et misérables qu'elles soient, entrelacées avec la couronne d'épines, jointes à la lance et aux clous, exerceront sur le cœur de Jésus une influence puissante en notre faveur ou en faveur des autres. Les grâces que nous avons reçues dans la journée peuvent acquérir une valeur double si nous les offrons le soir en union avec les grâces de Celui qui est la source des nôtres. C'est ainsi que Jésus nous aide à l'aimer, c'est ainsi qu'il fait de nous des rois et des prêtres. Si nous répandons des larmes sincères quand il est outragé, s'il est vrai que nous soupirions après la gloire de notre bon Père, si nous sommes touchés de compassion pour les âmes privées de grâces ou assaillies par les tentations, voyez que de grandes choses nous pouvons opérer sans nous détourner de notre chemin, sans nous soustraire à nos occupations, ni même (car Notre-Seigneur l'a

(1) II, 13, 14, 15.

voulu ainsi) sans nous priver de nos délasséments et de nos récréations. Oui, tout doit être pour Jésus ; et, quand nous voyons ce que nous pouvons faire, et hélas ! ce que nous n'avons pas fait, nous pouvons commencer à croire qu'il n'y a pas un coin du monde où la gloire de Dieu recueille une moisson moins abondante ou plus stérile que dans nos pauvres cœurs.

La fable ne raconte-t-elle pas l'histoire d'un certain roi, qui avait reçu la faculté de convertir en or tout ce qu'il touchait, et qui ne tarda pas à être singulièrement embarrassé d'un pareil don ? Nous avons un semblable pouvoir sous l'Évangile, cette loi de grâce. Tout ce que nous touchons est converti en or, par l'intention et par l'oblation. Mais notre puissance ne sera jamais un embarras pour nous ; nous ne remplirons jamais Dieu de gloire, ni le ciel de nos mérites. Quelle triste pensée lorsque, arrivés au terme de notre carrière, nous jetterons un coup d'œil en arrière sur les occasions innombrables que nous aurons négligées ! Mais comment, dira-t-on, comment pouvons-nous les remarquer ? elles nous viennent en si grand nombre et si souvent ! Je réponds qu'on ne peut donner pour cela aucune règle, aucune méthode fixe. *Il faut aimer. Il faut aimer. Il faut aimer.* Il n'y a pas d'autre moyen. C'est la condition *sine qua non*. L'amour vous enseignera tout, il vous initiera aux secrets de Jésus ; l'amour rendra tout facile et doux ; l'amour deviendra pour vous une seconde nature. Quels que soient vos besoins, l'amour y subviendra, les satisfera, et l'amour seul peut le faire. Il faut aimer. Est-ce pénible d'aimer Jésus ? Oh non, il n'est pas difficile de l'aimer ; il est plutôt difficile de l'aimer peu, si toutefois on l'aime.

Je voudrais que nous pussions voir tel qu'il est, et apprécier à la juste valeur le privilège que Dieu nous accorde, en nous permettant de l'aimer. Si nous avions sauvé la vie de l'un des enfants de la Reine,

nous serions longtemps avant d'oublier l'expression de reconnaissance peinte sur le visage de l'auguste mère ; et toute notre vie les paroles brûlantes de sa gratitude retentiraient à notre oreille ; les larmes d'une souveraine, surtout des larmes de cette nature, produisent sur le cœur une trop vive impression pour qu'on les oublie aussitôt. Mais qu'est-ce que cela comparé à la permission de plaire à Dieu, ne fût-ce qu'une fois dans notre vie ? Cette pensée grandit en nous jusqu'à ce qu'elle accable notre intelligence. Songeons à ce que nous sommes, à notre origine, à notre révolte, aux infirmités de notre nature, à la bassesse de notre personne, aux crimes dont nous sommes coupables, à cette froideur qui nous rend dignes de mépris ; et de l'autre côté, considérons Dieu invisible, Dieu, la sainteté par essence, Dieu incompréhensible : il condescend à ce que nous lui plaisions ; il soupire après les efforts que nous faisons pour lui plaire, il dispose tout de telle sorte qu'à l'aide de la grâce nous puissions lui plaire, et il met à notre disposition une foule de moyens et de trésors surnaturels pour nous mettre en état de remplir cette fin ! Cette immense condescendance est au-dessus de toute expression. Oh ! puisse notre divin Sauveur rendre nos cœurs assez grands pour la comprendre ! Mais que parlons-nous de comprendre une de ces condescendances ? N'a-t-il pas rendu nos cœurs assez grands pour le comprendre lui-même, son corps, son âme et sa divinité ? C'est ainsi que nos pensées s'égarant dans une autre condescendance, dans un autre amour. Et il en est toujours de même ; miséricorde sur miséricorde ; elles s'accumulent à l'infini ; gravissez une hauteur, et là vous trouverez d'autres hauteurs encore plus élevées ; tout est amour, toujours amour, et rien qu'amour ! O Dieu bien-aimé ! Dieu bien-aimé ! Oui, Sainte Gertrude dit que nous pouvons vous appeler ainsi ; et quel autre nom pourrions-nous vous donner ? Oh ! pourquoi ne vous

aimons-nous pas? Dieu bien-aimé! oui, bien aimé, au-delà de toute expression, de toute pensée!

Si nous songeons à ces trois choses, à Dieu, à nous-mêmes et au système surnaturel au milieu duquel nous sommes placés, nous parviendrons certainement à voir que, sans être des saints, sans ressembler à ceux qui le sont, nous avons à notre disposition, pour glorifier Dieu, des moyens dont la grandeur est vraiment effrayante. D'abord, en unissant nos actions à celles de Jésus, elles acquièrent une valeur presque infinie. Ce que nous avons à offrir à Dieu ressemble à l'infini. Que dis-je? nous pouvons offrir Jésus qui est l'infini même. Nous pouvons offrir à Dieu son égal! et cela dans toutes nos actions, dans toutes nos paroles, dans toutes nos pensées, dans toutes nos peines. Considérons ensuite la multiplicité de nos actions : il est impossible de les compter ; elles défient tous les chiffres. Deux hommes sont invités à se lever de bonne heure le matin, afin de faire une demi-heure de méditation : l'un le fait, l'autre ne le fait pas. Le premier acquiert des mérites, et, en même temps, il procure à Dieu plus de gloire, infiniment plus de gloire qu'il n'en a reçu de toutes les sciences du monde et de tous les arts réunis depuis le déluge. En voici les causes : la mortification que cet homme s'impose en se levant de bonne heure, la modestie avec laquelle il s'habille, l'acte de présence de Dieu qu'il formule, le signe de croix qu'il fait, ses prières préparatoires, sa méditation, la pénitence que lui impose sa posture, l'ennui et les distractions qui viennent l'assaillir, les résolutions qu'il prend en terminant, les aspirations qu'il a fait monter vers le ciel dans le cours de sa prière, et l'obéissance dont il a fait preuve en remplissant ce devoir. Il serait plus vrai de dire que chacun de ces mérites est un faisceau de mérites réunis. Mais comptons-en seulement dix ; cette simple petite pratique donnerait les résultats suivants : chaque année, cet homme glorifierait Dieu

trois mille six cent cinquante fois par cette seule action, et chaque fois il plairait à Dieu (faveur qui, accordée une seule fois dans toute la durée de l'éternité, serait déjà une condescendance indicible), et il le glorifierait plus que toute la science du monde n'a pu faire, parce qu'il le glorifierait d'une manière surnaturelle.

Après avoir considéré la multiplicité de nos actions, examinons combien il est facile de les offrir à Dieu en union avec les mérites de son Fils. Un seul regard lancé sur Jésus, et tout est dit. Il ne faut ici ni soupirs, ni paroles, ni longues réflexions. L'amour lève les yeux vers Jésus, et tout est consommé. Souvenez-vous ensuite que tout mérite implique un nouveau degré de gloire éternelle, si nous mourons dans la persévérance. L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu le cœur n'a point conçu un seul degré de la gloire réservée aux bienheureux; et ensuite il nous faut multiplier chaque mérite par des millions de millions de fois. Puis, si nous venons à tomber dans le péché mortel, et qu'ensuite Dieu nous permette d'invoquer, avec un cœur contrit, le précieux Sang, Jésus, non content de nous pardonner, nous rend cette somme immense de mérites; tant est vive l'ardeur dont il brûle de nous voir avec lui dans le ciel pendant toute l'éternité! Et il existe des catholiques tièdes! et vous, ô mon Jésus, avec quelle patience vous les supportez! Vous étendez sur la terre un filet d'amour que vous avez tramé de toute éternité! Nous le rompons en mille endroits; et que faites-vous alors? ô le plus doux, le plus cher et le meilleur des Pères! Vous vous remettez à l'œuvre avec un amour inaltérable pour en tisser un nouveau dont les mailles se composent de préceptes pleins de miséricorde, et d'une crainte mêlée de joie, pour prendre dans ce filet les âmes qui n'ont pas voulu se laisser prendre par l'amour.

Oh! combien il est doux d'être sauvé par Jésus! il

semble qu'il vaille mieux pour nous d'être rachetés à ce prix que de n'avoir jamais failli. Il est si doux de devoir quelque chose à Jésus ! Quel bonheur de ne pouvoir nous passer de lui pour un seul moment ! Quelle joie de le trouver partout, et partout occupé à nous placer sous de nouvelles obligations, à forger pour nous de nouvelles chaînes d'amour ! Ah ! que ne sommes-nous liés si intimement à lui que nous ne puissions nous en séparer ! Le purgatoire ne devient-il pas le ciel quand on songe que, dès lors, on est à Jésus, oui bien à lui, sans retour et à jamais ? Les neuf cents années durant lesquelles Adam fit pénitence au milieu des ronces et des épines d'une terre à peine habitée ne seraient pas trop pénibles, si nous pouvions à ce prix obtenir qu'un seul cœur eût pour Jésus un degré d'amour de plus ! Cependant, nous sommes au sein de son Église, où le principe, le milieu et la fin de notre religion entière est « que toute chose est à nous, que nous sommes à Jésus-Christ, et que Jésus-Christ est à Dieu ! »

S'il est un spectacle touchant au delà de toute expression, c'est de voir Dieu, la sainteté éternelle, demander sa glorification à ses créatures, au sein de ce monde qui est l'ouvrage de ses mains. L'amour dont il fait preuve est aussi vif que la douleur la plus aiguë. C'est un père qui souffre le martyre pour son enfant coupable. Et ensuite le voir lui, le Créateur, suppliant ! le Tout-Puissant devenu mendiant ! repoussé de tous ceux à qui il tend la main ! n'est-ce pas un spectacle à nous transporter de douleur ? L'amour ne nous jette-t-il pas hors de nous-mêmes ? Et qui se montre plus avare que nous à son égard ? Hélas ! qui donnera à nos yeux des torrents de larmes pour pleurer nuit et jour sur notre ingratitude ? En vérité, que les hommes n'aiment pas Dieu, c'est là un mystère plus incompréhensible que le mystère de trois personnes en un seul Dieu. Et pourtant, que peut-on trouver de plus aimable que Dieu ? Est-il un

père plus tendre? Il nous demande de la gloire, il nous demande de la gloire, à nous misérables pécheurs! Pourquoi oh! pourquoi ne l'aimons-nous pas? Que peut-il faire davantage? Oh! regardez, enfants de Dieu, regardez! Il est au milieu de ce monde qu'il a créé, conduisant, arrangeant tout (que sa divine majesté en soit à jamais bénie)! comme si la cause finale de toute la création était nous, non pas lui.

CHAPITRE VII

DE L'ACTION DE GRACES

§ I. L'action de grâces négligée.

Toutes les matières que nous avons traitées dans les chapitres précédents, peuvent se réduire à ceci : Que l'Évangile étant une loi d'amour depuis le commencement jusqu'à la fin, il ne nous suffit pas de sauver simplement notre âme, ou de nous montrer plus exact que par le passé à remplir nos devoirs, mais que nous compromettons notre propre salut si nous n'essayons pas de secourir les âmes des autres soit par nos actions, soit par nos prières. De plus, l'Évangile étant une loi d'amour, notre religion doit être, autant que possible, un service d'amour ; et, par conséquent, nous courons grand risque de nous perdre si nous prenons cette vie comme une simple occasion de gagner le ciel au meilleur marché possible, en n'observant que les préceptes rigoureusement nécessaires, et mettant de côté, comme des objets qui ne nous concernent nullement, la gloire de Dieu, les intérêts de Jésus et le salut des âmes. Je n'ai point trop exigé de vous ; je ne vous ai proposé ni austérités corporelles, ni éloignement du monde ; je ne vous ai point invités à gravir les hauteurs de la contemplation ; je ne vous ai point excités à l'amour des souffrances ou à des

efforts pénibles et incessants pour vivre dans le recueillement et le sentiment de la présence de Dieu ; je n'ai fait que mettre sous vos yeux quelques pratiques et les maximes des saints, à l'aide desquelles vous pourrez vous occuper davantage de Dieu, et avec autant de facilité que d'affection. Je ne vous ai même pas dit : Telle chose du moins doit être faite, ou : Vous ne devez pas omettre telle autre ; j'ai tout laissé à votre discrétion et à votre amour. Je ne fais point de règles, je cherche seulement à persuader à quelques personnes (une seule me suffirait) d'aimer Dieu un peu plus pour lui-même. L'ordre que je suis dans mon sujet me conduit naturellement à parler maintenant de l'action de grâces. Nous avons vu que pour nous mettre en état de pratiquer l'intercession, notre adorable Sauveur, dans son amour indicible, nous donne d'abord ses propres trésors, afin que nous les lui offrions de nouveau, et que nous recueillions les fruits admirables de cette offrande. puis non content de cette générosité, il nous permet de donner une valeur infinie à nos actions les plus ordinaires, en les unissant à ses mérites et à ses intentions. Mais ces deux trésors ne sont pas seulement utiles à l'intercession, ils servent encore à formuler des actions de grâces, à louer Dieu et à lui exprimer nos vœux. Je traiterai dans ce chapitre de l'action de grâces, et ensuite je m'occuperai des louanges et des désirs dans le suivant.

S'il est une chose dont on ne saurait s'expliquer l'absence complète dans la religion pratique de la plupart des hommes, c'est l'action de grâces. Il serait difficile d'exagérer la négligence que beaucoup de gens montrent à l'égard de ce devoir. On fait certainement assez peu de prières, mais on fait moins encore d'actions de grâces. Si un million de *Pater* et d'*Ave* s'élèvent de la terre pour demander à Dieu d'en détourner tous les maux, et d'y faire descendre ses grâces, combien, ensuite, dira-t-on de ces prières pour remercier Dieu des maux qu'il a détournés et des grâces qu'il a

répandues ? Hélas ! il n'est que trop aisé de trouver la cause de cette ingratitude. Notre intérêt nous pousse naturellement à la prière ; mais l'amour seul inspire la reconnaissance.

L'homme dont tous les vœux se bornent à éviter l'enfer sait qu'il doit prier ; mais il n'a pas en lui un instinct aussi puissant pour le porter à rendre grâces. C'est là l'histoire de tous les temps. Jamais prière plus ardente ne sortit du cœur de l'homme que le cri déchirant poussé par les dix lépreux à la vue de Jésus qui entrait dans la ville. Le désir d'être exaucés les rendait obséquieux et prudents. Ils se tenaient à distance, de peur de l'irriter en s'approchant trop de lui, en proie comme ils l'étaient à la plus horrible maladie. Hélas ! comme ils connaissaient peu cet aimable Seigneur, lui qui avait consenti à être considéré comme un lépreux par les enfants des hommes ! Les infortunés élevaient la voix en disant : « Jésus, Maître, ayez pitié de nous ! » Et une fois le miracle opéré, neuf d'entre eux, pleins d'une joie égoïste, allèrent se montrer aux prêtres ; mais un, un seul (et c'était un pauvre Samaritain), voyant qu'il était guéri, revint sur ses pas, en glorifiant Dieu à haute voix, se prosterna aux pieds de notre Sauveur et lui rendit grâces. Le cœur sacré de Jésus fut affligé, et, pour ainsi dire, étonné d'une pareille ingratitude : « Dix n'ont-ils pas été guéris ? dit-il. Où sont donc les neuf autres ? Il ne s'en est pas trouvé un qui revint sur ses pas pour glorifier Dieu, excepté ce pauvre étranger ! » Combien de fois n'avons-nous pas causé cette triste surprise au sacré Cœur !

Quand la négligence d'un devoir est aussi révoltante que ce manque de reconnaissance, il n'est pas inutile de faire voir jusqu'où s'étendent les obligations que ce devoir fait peser sur nous ; et le meilleur guide ici, c'est l'autorité de la sainte Écriture. Saint Paul dit aux Éphésiens « que nous devons rendre grâces de toute chose à Dieu le Père au nom de Notre-Seigneur

Jésus-Christ (1). » Ailleurs, il dit que nous devons « abonder en toute simplicité qui opère en nous, rendant grâces à Dieu (2). » Voici l'avis qu'il donne aux Philippéens : « Ne convoitez rien, mais, en toutes choses, exprimez votre désir à Dieu par la prière, la supplication et l'action de grâces (3). » L'Apôtre dit aux Colosséens : « Comme vous avez reçu le Seigneur Jésus-Christ, marchez en lui, appuyés sur lui et édifiés en lui, et confirmés dans la foi, comme vous l'avez aussi appris, rendant par lui d'abondantes actions de grâces (4). » Et ailleurs : « Ne négligez pas la prière, mais veillez-y avec soin dans vos actions de grâces (5). » Il nous apprend en un autre endroit que les créatures sont faites pour être reçues avec reconnaissance par les fidèles et par ceux qui ont eu connaissance de la vérité ; « car toute créature de Dieu est bonne, et il ne faut rien rejeter de ce qui est reçu avec actions de grâces (6). » « Et tel était le caractère des Gentils, que, bien qu'ils connussent Dieu, ils ne le glorifiaient pas comme Dieu, et ne lui rendaient pas d'actions de grâces (7). »

Qu'est-ce que notre vie sur la terre, sinon une préparation à la vie dont nous irons jouir dans le ciel ? Or, louer Dieu et lui rendre grâces, telle sera l'occupation de notre vie dans le ciel. Tout le langage des anges, des anciens, et des créatures vivantes de l'Apocalypse se réduit à ces mots : « Amen ! bénédiction et gloire, sagesse, grâces, honneurs, puissance et force à notre Dieu dans tous les siècles des siècles : Amen ! » Nous invoquons constamment la sainte Vierge, les anges et les saints ; et nous savons, nous

(1) Eph., v, 20.

(2) II Cor., ix, 11.

(3) Phil., iv, 6.

(4) Col., ii, 7.

(5) Col., iv, 2.

(6) I Tim., iv, 3.

(7) Rom., i, 21.

sommes assurés qu'ils prient sans cesse pour nous dans le ciel; toutefois, n'ai-je pas raison de dire que, lorsque notre imagination se forme un tableau du ciel, ce n'est pas la prière qui en est l'expression dominante, mais la louange et l'action de grâces? Que dis-je? quand la mort étend la main sur certains serviteurs de Dieu, et que la vue du ciel répand sur eux un avant-goût de ses douceurs, ils semblent alors oublier la prière. Et, comme s'ils entendaient déjà les cantiques angéliques dont ils saisissent la mélodie, ils s'occupent à rendre grâces à Dieu durant ces heures terribles qui, plus que tout le reste de la vie, semblent demander des prières multipliées et pressantes. C'est ainsi que le bienheureux Paul de la Croix étant tombé dangereusement malade, passait les jours à rendre grâces à Dieu et à le louer, répétant souvent avec une dévotion particulière ces paroles du *Gloria in excelsis* : « Nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire! » Cette parole avait toujours été son oraison jaculatoire favorite, et il avait souvent exhorté ses religieux à s'en servir quand ils entreprenaient quelque œuvre particulière, en disant avec ferveur : « Pour la plus grande gloire de Dieu. » D'autres fois, il se prosternait en esprit devant le trône de la très sainte Trinité, et il s'écriait avec amour : « *Sanctus, sanctus, sanctus!* ou *Benedictio et Claritas* », etc., qu'il avait coutume d'appeler les chants du paradis.

Or, l'Église de la terre est le reflet de l'Église du ciel; le culte de la première n'est que l'écho du culte de la seconde. Si donc la vie dans le ciel est consacrée à glorifier Dieu et à lui rendre grâces, il doit en être de même sur la terre. Le centre auquel doit se rapporter tout notre culte est l'Eucharistie, c'est-à-dire, d'après le sens même du mot, qu'il doit être un sacrifice perpétuel d'actions de grâces. Tout doit découler de l'action de grâces. Elle doit être, dans l'Église, comme le centre d'où partent tous les rayons. L'esprit de l'Eucharistie doit se retrouver en tout. Les

juifs eux-mêmes ont senti que toute prière doit finir un jour, excepté la prière d'actions de grâces, comme Wetstein le prouve d'après le Talmud. Mais nous devons y vaquer dès à présent comme à une partie essentielle de notre religion. Supposons que la véritable idée du culte soit celle que nous révèle la conduite de la plupart des hommes ; qu'il s'agisse seulement d'une simple prière adressée à un être supérieur ; quels rapports s'établissent dès lors entre nous et Dieu ? Il est notre Roi, notre supérieur, le gardien de trésors immenses, et lui-même un bien infini. Nous allons lui exposer notre demande. Il est pour nous ce qu'est un homme riche vis-à-vis d'un mendiant. Notre intérêt, voilà le point principal pour nous. Ou bien, nous redoutons sa justice ; nous désirons voir notre châtiment remis, et nos péchés pardonnés. Dieu est miséricordieux, et il nous exaucera si nous prions avec persévérance. Voilà jusqu'où nous pouvons nous élever en faisant consister tout le culte dans la prière seule. Tout cela est très bon, et même essentiellement nécessaire. La prière adressée à Dieu est un aveu de notre dépendance ; et la prière exaucée de Dieu nous engage à mettre en lui notre confiance. Mais le Dieu infiniment bon ne veut pas que nous restions dans une telle position vis-à-vis de lui. Nous devons être avec lui pendant toute l'éternité ; c'est lui qui doit être à jamais notre bonheur ; la vie consiste à le connaître et à l'aimer ; et quand on l'aime, on se réjouit de le louer à jamais. De même que l'esprit d'oblation, l'esprit d'action de grâces a pour effet d'établir entre Dieu et nous des rapports plus affectueux et plus familiers. Remercier un bienfaiteur pour obtenir davantage de lui et non pour lui exprimer sa reconnaissance, n'est qu'une demande déguisée. Nous remercions Dieu, parce que nous l'aimons, parce que l'amour qu'il a pour nous nous touche, nous surprend, nous attendrit et nous gagne à lui. Oui, l'action de grâces est tellement une affaire d'amour, que nous remercie-

rons le Seigneur plus que jamais dans les cieux, quand il aura couronné tous ses dons par le don de la vision béatifique; quand il nous aura donné de lui-même tout ce que nous pouvons en recevoir, et que nous n'aurons plus rien à attendre de lui. L'action de grâces appartient donc à l'essence même du culte catholique; et de même que notre amour grandit à mesure que nous suivons cette pratique, de même en la négligeant, nous faisons voir la faiblesse de notre amour.

Ah! si nous avons raison de plaindre Dieu (pour nous servir de l'expression hardie de saint Alphonse) parce que les hommes pèchent contre sa divine Majesté, plaignons-le davantage encore en voyant combien les hommes se montrent froids envers lui et avares d'actions de grâces. Rien n'est si odieux aux yeux des hommes que l'ingratitude; et c'est pourtant ce qu'ils laissent en partage à Dieu tout-puissant. La langue ne saurait exprimer tout ce qu'il a fait pour l'homme; il n'est pas possible de jamais épuiser l'abondante mine de miséricordes que renferme chacun de ses titres de Créateur, de Roi, de Rédempteur, de Père et de Pasteur. Il aime à être remercié, parce que tout ce qu'il demande de nous c'est de l'amour; et ce désir qu'il nous témoigne est de sa part un acte d'amour incompréhensible. Il a bien voulu se reposer du soin de sa gloire sur notre gratitude; et nous la lui avons refusée! Et, pour comble d'horreur, cet affront n'est pas, comme le scandale du péché, l'œuvre de ses ennemis, de ceux dont la conversion peut un jour le glorifier parmi les hommes: non, cet outrage lui est fait par les siens, par ceux qui fréquentent les sacrements, qui font profession de piété, par ceux qu'il comble chaque jour des dons les plus précieux du Saint-Esprit. Beaucoup d'entre nous sont frappés d'horreur à la vue d'un péché mortel ou d'un sacrilège; on nous voit tristes et abattus dans ces jours où le monde célèbre ses fêtes criminelles; le scandale

nous blesse au vif comme un charbon ardent ; l'hérésie est pour nous une réelle souffrance, une amertume poignante, qui produit sur nous un effet aussi pénible que la fumée dans nos yeux. C'est bien. Et pourtant nous aussi, nous refusons de donner à Dieu la gloire qui lui est due, en négligeant de lui rendre grâces. Nous pouvons le glorifier si aisément ! et nous ne pensons pas à le faire ! S'il en est ainsi, pouvons-nous dire que nous l'aimons véritablement ? Combien de fois me faudrait-il répéter que nous n'avons rien autre chose à faire qu'à louer Dieu et à le glorifier ? Dieu nous garde de nous imaginer que nous ayons d'autre devoir à remplir. Parcourons donc le monde, en recherchant avec soin ces perles négligées de la couronne de gloire de notre Père céleste, afin de les lui offrir.

Comment avons-nous le cœur de désirer autre chose ? Quelques-uns des serviteurs de Dieu ont été jusqu'à désirer de ne jamais mourir, afin de le glorifier sur la terre en souffrant davantage. Ils ne nous appartient pas de former de tels souhaits ; mais ils peuvent nous être utiles en nous faisant voir combien peu nous avons d'amour ; et une telle découverte est de la plus haute importance. Je conçois que des hommes se trompent, et pensent aimer Dieu lorsqu'ils ne l'aiment pas, ou bien qu'ils désirent l'aimer sans savoir comment s'y prendre. Mais peut-on connaître la faiblesse de son amour pour Dieu, et la facilité avec laquelle on peut arriver à l'aimer davantage, sans désirer de le faire ? Jésus est mort pour empêcher que cela soit possible ; serait-il mort en vain ?

Pardonnez-moi de répéter encore ce que j'ai déjà dit tant de fois. Nous ne reprochons pas aux pécheurs qui vivent en dehors de la grâce de Dieu et éloignés des sacrements de ne point faire d'actions de grâces ; ils ont d'autres devoirs à remplir d'abord ; il faut qu'ils fassent pénitence, qu'ils se réconcilient avec Dieu, et lavent de nouveau leur âme dans le précieux

Sang de Jésus. L'omission de l'action de grâces est un acte d'ingratitude que Dieu reproche seulement à des enfants à qui il a déjà pardonné, qui vivent en paix avec lui et dans la jouissance de tous ces privilèges. Or, ceci mérite une attention spéciale. Je ne sais si vous serez d'accord avec moi sur ce point, mais, selon moi, les fautes des personnes pieuses, je ne veux pas dire leurs imperfections et leurs faiblesses, mais les fautes volontaires et commises par défaut d'affection, entraînent toujours avec elles je ne sais quoi de si odieux. que telle est peut-être la raison pour laquelle Dieu, dans l'Apocalypse, éclate dans un langage si extraordinaire et si terrible contre la tiédeur. Quand les anges demandèrent à Notre Seigneur, tandis qu'il montait au ciel : « Quelles sont ces blessures dans vos mains ? » Il répondit : « Les blessures que j'ai reçues dans la maison de mes amis ! » Que de sens renfermé dans ces mots ! Il ne serait pas inutile de composer un *Traité sur les péchés des personnes pieuses*, car ils sont nombreux et variés, et il s'y rattache quelque chose de pervers, d'odieux, qui leur est propre. L'ingratitude est l'un des principaux caractères de cette espèce de péchés. Au moins ne perdez pas ceci de vue tandis que nous parlerons de l'action de grâces : c'est ici un sujet qui intéresse uniquement les bons catholiques, les hommes et les femmes qui prient, qui fréquentent les sacrements, en un mot qui forment la partie pieuse de notre Congrégation. Et, si l'on a des reproches à faire sous ce rapport, c'est à eux qu'il faut les adresser. Réellement, c'est là une consolation. Oui, j'éprouve une satisfaction véritable de prendre à partie ces personnes au cœur sec, à la piété austère, pleines de confiance en leur vertu, et de pouvoir leur dire : nous n'avons rien à démêler avec les pécheurs pour le moment ; vous ne pouvez pas dire que la sévérité de nos paroles tombe sur eux, c'est vous qui êtes les coupables ; le blâme porte tout entier sur vous seuls ; il s'agit ici d'un devoir que vous devez remplir,

et si vous le remplissez mal, vous êtes des misérables ; oui, des misérables, car tel est le nom qui convient à des ingrats. Eh bien ! malgré toutes vos prières et tous vos sacrements, vous ne le remplissez pas. Voilà la triste consolation à tirer de votre conduite. Toutefois, pourquoi ne pas prendre courage, vous et moi, dire franchement un *Confiteor* du fond du cœur, demander à Dieu un accroissement de grâce, et alors il pourra voir quels changements nous ferons dans la suite subir à notre conduite. Délivrez-nous, Seigneur, des fautes ordinaires des personnes pieuses ! Il y a des sacrements pour le péché ; pour la tiédeur il n'y en a point. Qui ne sait, pour peu qu'on ait quelque habitude de diriger les âmes, qui ne sait combien la fréquente communion endurecit les cœurs tièdes ? Avez-vous jamais vu guérir dix personnes atteintes du mal de la tiédeur ? Et qu'est-ce qui en a guéri neuf sur ces dix ? la honte qui suit une chute dans le péché mortel ! Hélas ! c'est un jeu désespéré, celui où l'on abandonne à l'enfer le soin d'accomplir ce que n'a pu faire la pensée du ciel, et où l'on risque l'éternité.

La Bible est une révélation d'amour, mais ce n'est pas la seule ; il existe pour chacun de nous une révélation spéciale et personnelle de l'amour divin, dans le regard que nous jetons en arrière sur cette Providence paternelle qui a veillé sur nous durant tout le cours de notre vie. Qui de nous peut revoir cette longue chaîne de grâces dont se compose son existence depuis l'heure de son baptême, sans éprouver un sentiment de surprise à la vue de l'amour infatigable et vigilant dont Dieu a fait preuve à son égard ? La manière dont tout a été disposé pour son bien-être, les obstacles qui ont disparu à mesure qu'il s'en approchait et à l'instant même où ils paraissaient insurmontables, les tentations tournées à son avantage, et ce qu'il regardait naguère comme un châtiment quand il se trouvait en face, devenu une preuve d'amour, quand il a regardé en arrière ; chaque peine a produit son fruit dans la

vie de cet homme, et il eût perdu beaucoup s'il en avait été privé. Des relations de commerce ou d'amitié, formées en apparence fortuitement, ont eu leur signification et leur utilité ; en un mot, il semblerait que l'amour même le plus prévoyant n'aurait pu tisser autrement la trame de sa vie, quand même l'amour seul y aurait mis la main : Cet homme ne l'a pas vu dans le moment ; il ne savait pas que Dieu s'occupât autant de lui, car l'amour d'un père fuit l'ostentation. Quand Jacob étendit sur la terre ses membres fatigués, et qu'il reposa sa tête sur une pierre pour s'endormir, dans l'endroit où il eut la vision de l'échelle, il ne vit rien d'extraordinaire en ce lieu ; mais, à son réveil, il s'écria : « En vérité, le Seigneur est ici, et je ne le savais pas. » Quand Moïse eut exprimé à Dieu le désir de voir son adorable Majesté, le Seigneur lui ordonna de se placer dans le creux d'un rocher, il le couvrit de sa droite tandis que passait cette gloire dont nul mortel ne saurait soutenir l'éclat, et il lui dit : « Je retirerai ma main, et alors tu pourras me regarder par derrière ; quant à ma face, tu ne peux la voir. » Telles sont les voies ordinaires de Dieu ; il se montre à nous plein de tendresse, d'amour, de prudence et de miséricorde. Nous sentons nos cœurs s'enflammer en nous, ainsi que les deux disciples, tandis que Jésus marchait et conversait avec eux sur la route d'Emmaüs ; mais ce n'est que lorsqu'il disparaît que nous apprenons la vérité, et alors nous reconnaissons Notre-Seigneur lui-même.

Telle est la cause pour laquelle nous ne pouvons arriver à connaître Dieu que par la méditation. Il nous faut peser toute chose en notre cœur, ainsi que fit Marie. Comme Isaac, aimons à méditer et à penser. Thésaurisons avec les miséricordes de Dieu, sachons les apprécier et les recueillir avec soin, suivant l'exemple de Jacob et de David. Jacob ne perdait jamais de vue sa vie aventureuse ; Dieu était pour lui le Dieu de Béthel, le Dieu d'Abraham, la crainte d'Isaac.

Et David ne reprochait-il pas sans cesse à son peuple d'oublier le Dieu qui pour eux avait accompli de si grandes choses en Égypte, des œuvres si merveilleuses dans la terre de Cham, et des vengeances si terribles dans la mer Rouge ? Les bienfaits dont nous avons connaissance sont plus que suffisants pour allumer en nous l'amour le plus fervent. Et pourtant, nous n'en connaissons jamais la moitié avant le jour du jugement ! Qui sommes-nous pour que Dieu daigne ainsi nous donner des lois, et s'appliquer à faire notre bonheur ? N'avait-il que ce monde unique à gouverner ? N'existait-il pas pour lui en dehors de notre misère d'autres créatures plus sages plus saintes, plus affectueuses ? Et pourtant, nous nous préoccupons de la prédestination et des peines éternelles. Nous raisonnons étourdiment sur des choses que nous ne pouvons changer et que nous ne comprenons pas. Je pense que c'est là une conduite qui manque essentiellement de discernement ; car, examinez les circonstances telles qu'elles sont en réalité : Nous avons sur Dieu des notions très étendues ; toutefois, nous ne savons de lui que ce qu'il a bien voulu nous en révéler lui-même. De sorte qu'en raisonnant contre lui, nos arguments sont basés moins sur ce que nous voyons, que sur ce qu'il a daigné nous faire connaître de ses perfections. Or, c'est ici l'occasion de faire une observation que bien des personnes négligent, c'est que, entre tous ses attributs, Dieu fait principalement briller à nos yeux sa miséricorde et sa condescendance. Sa sévérité est, pour ainsi dire, cachée dans l'ombre de sa redoutable Majesté, non seulement à cause de la terreur qu'elle inspire, mais aussi parce qu'il nous a dit bien peu de chose à ce sujet. Quand il est question d'amour, oh ! alors, les expressions dont il se sert sont multipliées, explicites et même minutieuses. Il explique, il répète, il donne des raisons, il argumente, il persuade, il se plaint, il invite, il presse, il exalte.

Ce n'est qu'à de rares intervalles qu'il lui échappe un mot sur sa rigueur. Il la constate comme un fait, et n'en parle plus. Il effraie quelquefois par une menace soudaine ; mais comme c'est l'amour seul qui le porte à inspirer la crainte, il ne manque pas ensuite d'expliquer, d'adoucir ce qu'il a dit. D'ailleurs, les expressions les plus terribles, qui ont rapport à ses jugements, sont des cris arrachés à la surprise de ses créatures, comme il arriva à Job, à Isaïe, à saint Pierre et à saint Paul, plutôt que des révélations émanées de la bouche du Tout-Puissant. Il y a dans ce fait même une nouvelle preuve de son amour. Ne pouvons-nous comprendre ce que sa sagesse et sa miséricorde nous daignent signifier par cette manière d'agir ? Il en est de Dieu comme d'un astre, nous n'en voyons qu'un côté ; et que pouvons-nous connaître de ce que nous ne voyons pas ? Qui pourrait compter les preuves de sa bonté, variées à l'infini, et les inventions multipliées de sa compassion, et ces merveilleux mouvements de tendresse qu'il ressent pour ses créatures ? Il s'efforce d'attirer nos regards sur ses bienfaits, mais nous ne le voulons pas. Nous préférons nous occuper de ce qu'il aimerait mieux nous voir négliger ; et nous détournons les yeux des marques innombrables d'amour que nous donne ce divin Père, et qui sont pour nous autant de preuves positives et sensibles d'une affection indicible ! Oh ! tandis que Dieu dispose tout pour l'amour, et nous presse tant de l'aimer, qu'il est douloureux de voir la persévérance avec laquelle nous nous jetons à l'encontre de sa tendresse et de ses désirs les plus ardents ! Considérez le bonheur d'être béni de Dieu. Mettez-vous dans la balance, et pesez-vous avec lui ; et alors vous verrez quel honneur c'est pour nous d'attirer sa pensée, d'occuper son attention, d'éprouver sa patience, de provoquer son amour ! En réalité, la seule pensée de Dieu est semblable à un lit sur lequel on peut s'étendre et venir chercher le repos quand on le désire. Le souve-

nir de sa souveraineté illimitée doit être pour nous un bonheur plus grand que la vision d'un ange, plus doux que la vue du visage de Marie, quand elle accueillera au ciel, avec un doux sourire, notre âme purifiée et bénie. La pensée que Dieu est tel qu'il est, nous donne plus que du repos, c'est de la joie et du bonheur. Qu'il ait eu pour nous un amour éternel, qu'il soit notre tendre Père, c'est là une joie au delà de toute expression. C'est le ciel qui commence sur la terre ! N'est-ce donc pas une des merveilles du monde que la reconnaissance soit si rare ? N'est-ce pas une merveille plus grande que le petit nombre des prières, et presque aussi grande que l'amour inconcevable que Dieu a pour nous ?

§ II. L'esprit des saints est un esprit de reconnaissance.

De tout temps, l'esprit de reconnaissance a été l'un des traits caractéristiques des saints. L'action de grâces a été leur prière favorite ; et lorsque leur amour gémissait de l'ingratitude des hommes, ils invitaient les animaux et même les êtres inanimés à bénir la bonté de Dieu. Saint Laurent Justinien nous offre, dans son *Traité de l'Obéissance*, un magnifique passage sur l'action de grâces. « Quiconque, dit-il, entreprendrait d'énumérer tous les bienfaits de Dieu ressemblerait à un homme dont tous les efforts tendraient à renfermer dans un petit vase les puissantes eaux de l'immense Océan ; et cela même serait plus aisé que de publier avec une éloquence humaine les bienfaits innombrables de Dieu. Toutefois, bien que la multitude et la grandeur de ces dons incompréhensibles les mettent infiniment au-dessus de toute expression, il ne faut en aucune façon les passer sous silence, ou négliger de les rappeler, sous prétexte qu'on ne saurait le faire d'une manière convenable ; au contraire, la bouche doit les confesser, le cœur les honorer, la religion les

adorer, autant qu'il est permis à la faiblesse de l'homme. Car, si nos paroles ne nous permettent pas de les exprimer, nous pouvons néanmoins nous en montrer reconnaissants par les pieuses affections de notre cœur. En vérité, la miséricorde infinie de notre Créateur éternel condescend à approuver non seulement ce que l'homme peut, mais même ce qu'il désire faire ; car le Très-Haut compte les mérites des justes non seulement d'après les œuvres qu'ils ont accomplies, mais aussi d'après les désirs de leur volonté (1). » Dans une des révélations faites à sainte Catherine de Sienne, Dieu le Père lui dit que l'action de grâces porte l'âme à se réjouir en lui ; qu'elle arrache entièrement les hommes à la négligence et à la tiédeur, et enfin leur inspire un vif désir de devenir de plus en plus agréables à ses yeux. Notre-Seigneur dit à sainte Brigitte que l'action de grâces est une des raisons de l'institution du saint sacrifice de la Messe : « Mon corps, lui dit-il, est immolé chaque jour sur l'autel, afin que les hommes qui m'aiment se rappellent plus souvent mes bienfaits. » — « Heureux ! dit saint Bernard, heureux celui qui, à chaque faveur qu'il reçoit, remonte en esprit vers Celui qui est la source de toutes grâces ; car, si nous ne nous montrons point ingrats quand il nous donne quelque chose, nous appelons de nouveaux bienfaits sur notre tête. » Et ailleurs le même saint dit encore : « Rendez grâces à Dieu, et vous en recevrez des faveurs toujours plus abondantes. » Saint Laurent Justinien ajoute : « Montrez seulement à Dieu que vous êtes reconnaissants de ce qu'il vous a accordé, et il répandra sur vous des dons plus nombreux et plus excellents. » Sainte Marie-Madeleine de Pazzi reçut aussi une révélation, dans laquelle il lui fut dit que l'action de grâces prépare l'âme à recevoir les dons de la libéralité infinie du Verbe éternel.

(1) *Traité de l'Obéiss.*, ch. xxviii.

Arrêtons-nous ici, cher lecteur, et méditons quelques instants ensemble sur le Verbe éternel ; rappelons-nous qu'il est la seconde personne de la sainte Trinité, le Verbe du Père engendré de toute éternité, la splendeur de la Majesté divine, la sagesse incréée, la même Personne qui s'est incarnée et qui a été crucifiée pour nous, la même qui nous a envoyé le Saint-Esprit, qui nous a donné Marie pour Mère, qui se donne elle-même dans le saint Sacrement, et dont l'esprit voit en ce moment les myriades innombrables de toutes les créations possibles : songez donc quelles doivent être ses libéralités infinies et sans mesure. Nous ne pouvons en compter le nombre, en épuiser la fraîcheur, en comprendre la plénitude, ni donner des noms intelligibles pour l'homme à leurs espèces, à leurs inventions, à leurs variétés, à leurs merveilles. Oh ! si nous pouvions avoir une dévotion plus spéciale à la personne du Verbe éternel, si nous pouvions lire toutes les merveilles que l'Église nous rapporte à son sujet, et ensuite méditer et faire des actes d'amour sur ce que nous avons lu ? C'est là la véritable méthode pour augmenter notre dévotion envers sa sainte humanité, pour apprendre à veiller auprès de son berceau, à pleurer au pied de sa croix, à prier devant son tabernacle, à se réfugier dans son Cœur sacré. Priez saint Michel, saint Jean l'Évangéliste, et saint Athanase de vous obtenir cette dévotion ; c'est là leur ministère spécial ; et vous verrez avec quelle ardeur vous vous élançerez dans les voies de Dieu, quand l'amour aura enflammé votre cœur. Souvenez-vous qu'il a lui-même fait connaître à sa servante, dans une révélation, que l'action de grâces prépare l'âme à recevoir les dons de son étonnante libéralité. Il faut donc dès ce moment commencer à offrir à Dieu de nouvelles actions de grâces, plus dignes du Roi du ciel, que ces simples et rares formalités, ces froides cérémonies dont vous vous êtes contentés jusqu'à ce jour, pour reconnaître les nombreuses obligations

que vous avez contractées envers Notre-Seigneur. Promettez-le-lui en ce moment, et puis poursuivez votre lecture, le cœur enflammé d'un amour plus ardent.

Saint Bonaventure, ou plutôt l'auteur des *Méditations sur la vie de Jésus-Christ*, nous rapporte que la sainte Vierge ne cessait de rendre grâces à Dieu, et de peur que les civilités ordinaires de la vie ne vinsent la distraire des louanges de Dieu, elle avait coutume de répondre, quand on la saluait : « Grâces soient rendues à « Dieu ! » et pour imiter son exemple plusieurs saints ont adopté la même pratique. Le P. Martinez de la Compagnie de Jésus, qui fut surnommé l'apôtre du Pérou, à cause de son zèle pour les âmes, et des travaux miraculeux qu'il accomplit dans ce pays, avait coutume de répéter quatre cents fois, et souvent même six cents fois par jour « *Deo gratias*, » et il se servait à cet effet d'une sorte de chapelet exclusivement destiné à cet usage. Il s'efforçait de persuader aux autres de pratiquer la même dévotion, et il déclarait qu'il ne connaissait pas de courte prière plus agréable à Dieu, pourvu qu'elle fût prononcée avec une pieuse intention. On rapporte aussi de lui, dans le procès de sa canonisation, que les différents actes d'amour qu'il offrait à Dieu s'élevaient parfois à plusieurs milliers dans le cours d'une journée.

Il existait parmi les juifs une magnifique tradition rapportée par Philon et citée par Lancelius. Quand Dieu eut créé le monde, il demanda aux anges ce qu'ils pensaient de l'œuvre de ses mains. L'un d'eux répondit qu'elle était si vaste et si parfaite qu'il n'y manquait qu'une seule chose, à savoir, une voix claire, puissante et harmonieuse, qui remplît tous les espaces du monde de ses chants délicieux, offrant ainsi jour et nuit des actions de grâces à son Créateur pour ses bienfaits sans nombre. Ah ! ils ne savaient pas, ces anges, combien le saint Sacrement devait un jour

réaliser leur pensée au delà de leurs vœux ! C'est pourquoi nos actions de grâces ne doivent pas être un exercice de dévotion que nous suivions de temps à autre : la voix de l'amour qui vit sans cesse au fond de notre cœur ne doit jamais se taire.

Dans plusieurs des textes que j'ai cités précédemment, saint Paul parle de la prière accompagnée d'actions de grâces ; comme si l'on ne devait point dire de prière dont l'action de grâces ne fût partie ; et c'est là un exemple à l'appui de ce que j'ai avancé en disant que l'esprit de l'Eucharistie se retrouve dans toutes les parties, dans tous les actes du culte catholique. « Je pense, dit saint Grégoire de Nysse, que si durant tout le cours de notre vie nous ne cessions de converser avec Dieu, si nous ne faisons autre chose que lui rendre grâces, nous serions aussi éloignés de remercier notre divin Bienfaiteur d'une manière convenable, que si n'avions jamais songé à le faire. Car le temps se divise en trois parts, le passé, le présent et l'avenir. Si vous envisagez le présent, c'est par Dieu que vous vivez ; si vous songez à l'avenir, c'est en lui que résident toutes vos espérances ; enfin, retournez-vous dans le passé, vous n'eussiez jamais existé s'il ne vous avait créé. Votre naissance est un bienfait de lui. Et ensuite votre vie et votre mort sont, comme dit l'Apôtre, encore des bienfaits de lui. Quelles que soient vos espérances futures, elles dépendent de ses bienfaits. Le présent seul vous appartient ; et si vous ne cessiez de remercier Dieu pendant toute votre vie, votre reconnaissance suffirait à peine aux grâces du présent ; quant au passé et à l'avenir, votre imagination ne saurait inventer une méthode praticable pour y subvenir. »

A ces autorités il ne faut pas oublier d'ajouter celle de l'Église, qui a attaché des indulgences à un grand nombre d'actions de grâces, afin d'amener plus aisément ses enfants à glorifier Dieu de cette manière. Nous aurons dans la suite l'occasion de revenir sur un

fait, c'est que beaucoup de ces dévotions sont des actions de grâces à la très sainte Trinité pour les dons et les bienfaits qu'elle a répandus sur la très sainte Vierge.

Une pratique qui nous aidera considérablement à rendre nos actions de grâces, consiste à classer les principales faveurs pour lesquelles nous sommes tenus de remercier Dieu ; et je serais d'avis qu'en cela, comme en beaucoup d'autres choses, on voulût suivre l'ordre et la méthode que propose le P. Lancicius.

§ III. — Divers motifs de rendre grâces à Dieu.

1. Avant tout, nous devons remercier Dieu des bienfaits généraux, qu'il a répandus sur tous les hommes indistinctement. Saint Chrysostome insiste avec force sur ce point ; et Notre-Seigneur appelait cette pratique le collier de son épouse ; car, ayant daigné épouser sainte Brigitte, parmi les instructions qu'il lui donna au sujet des ornements spirituels dont elle devait parer son âme, il lui dit : « L'épouse doit porter sur la poitrine les signes de son fiancé ; c'est-à-dire le souvenir des bontés que j'ai eues pour toi, à savoir, la générosité avec laquelle je t'ai créée, et, te donnant un corps et une âme, la libéralité avec laquelle je t'ai accordé la santé et mille faveurs temporelles, la bonté avec laquelle je t'ai ramenée de tes égarements, en mourant pour toi, et t'ai réintégrée dans ton héritage, s'il te plaît d'y rentrer. » Orlandini rapporte du P. Pierre Lefèvre, que cette reconnaissance était un des principaux traits de son caractère. Il se rappelait toujours avec gratitude non seulement les faveurs particulières dont il avait été l'objet, mais les bienfaits qui lui étaient communs avec les autres hommes ; il n'oubliait jamais que, pour les uns comme pour les autres, la libéralité de Dieu avait droit à la reconnaissance des créatures ; et c'était

pour lui une véritable cause de tristesse de voir que les hommes, en général, ne font aucune attention à ces dons, mais les prennent comme une chose qui leur est due ; il gémissait de voir les hommes bénir si rarement l'aimable volonté et la bonté infinie de Dieu, qui a d'abord créé le monde, puis l'a racheté, enfin nous a préparé une gloire éternelle, et, dans toutes ses œuvres, a daigné penser spécialement et distinctement à chacun de nous. Sous la rubrique des bienfaits généraux, il faut ranger toutes les grâces de la sainte humanité de Jésus, les glorieux privilèges de la Mère de Dieu, et toute la splendeur des Anges et des Saints. Entre autres promesses que Dieu fit à sainte Gertrude, on remarque celle-ci : « Quiconque louera Dieu avec dévotion et lui rendra grâces pour les faveurs qu'il a conférées à Gertrude, recevra en retour, du Tout-Puissant, autant de faveurs spirituelles qu'il aura fait d'actes de reconnaissance, sinon sur-le-champ, du moins en quelque occasion favorable. » C'est pourquoi Orlandini nous dit que Pierre Lefèvre ne cessait de féliciter les anges et les bienheureux sur les dons qu'ils avaient reçus, considérant avec soin les grâces spéciales dont ils avaient été l'objet. Puis il les prenait séparément, nommant ceux qu'il pouvait, et, profondément ému, il rendait grâces à Dieu au nom de chacun d'eux ; il regardait cette pratique comme extrêmement agréable aux habitants de la Jérusalem céleste, et très utile à nous-mêmes, car, dans le ciel, les bienheureux sentent le poids de la dette de reconnaissance qu'ils ont contractée envers Dieu, et ils voient qu'ils ne pourront jamais l'acquitter. Il porta cette dévotion jusqu'à ce point, que Dieu n'accordait à personne un gage de sa bonté, sans que Pierre Lefèvre se reconnût personnellement débiteur envers le Tout-Puissant. Il se faisait en quelque sorte le mandataire de tout le monde ; et aussitôt qu'il remarquait une personne favorisée de quelque succès ou de quelque bienfait, il se met-

tait à l'œuvre, bénissait Dieu, et lui rendait grâces, entonnait son hymne de joie et de reconnaissance. Il faisait plus : à la vue d'une belle ville, d'un champ fertile, d'oliviers chargés de fruits ou de vignes abondantes, son œil s'enflammait, et comme ces objets ne pouvaient parler pour eux-mêmes, il parlait pour eux, remerciait Dieu de leur avoir donné tant de beauté, et rendait grâces au nom de ceux qui les possédaient, à cause des droits qu'ils avaient reçus sur ces biens. Oh ! qu'elle devait être admirable l'âme de ce pieux religieux ! Comblé de dons variés et privilégiés, enrichi de grâces particulières qui, pour ainsi dire, n'appartenaient qu'à lui seul, et surtout doué de *dispositions intérieures* qui étaient à la fois pour lui un trait caractéristique et un trésor spécial, cet homme pieux n'a guère trouvé, parmi les Saints canonisés, d'âme plus favorisée que la sienne sous ce dernier rapport. Il n'est donc point étonnant que saint François Xavier ajoutât son nom aux Litanies des Saints, et que saint François de Sales parle de la joie et de la consolation qu'il ressentit en consacrant un autel dans le village qui avait vu naître le bon religieux savoisien. Toutefois, semblable à Balthazar Alvarès, que sainte Thérèse aperçut dans le ciel élevé au-dessus de tous ses contemporains, bien que, parmi ceux-ci, beaucoup fussent canonisés, Pierre Lefèvre n'est point placé sur les autels de l'Église, mais repose en paix dans le sein de Dieu, parmi ceux dont la gloire est cachée. Bénie soit à jamais la sainte Trinité pour tous les dons et toutes les grâces dont elle a embelli cette âme ! Que Dieu soit béni pour tous les trésors de grâces qu'il a jamais répandus sur les Saints qu'il tient aujourd'hui cachés dans son sein, de sorte que nous ne pouvons le glorifier pour eux !

2. La seconde catégorie des miséricordes divines, pour laquelle nous sommes tenus d'offrir des actions de grâces continuelles, consiste évidemment dans cette multitude de faveurs personnelles que, malgré

notre indignité, nous avons reçues de la bonté de Dieu. Saint Bernard s'exprime à cet égard d'une manière admirable dans son premier sermon sur les Cantiques. « Dans ces luttes sans trêve que soutient, à toute heure du jour, celui qui mène une vie sainte en Jésus-Christ, soit contre la chair, soit contre le monde, soit contre le démon (car la vie de l'homme sur la terre n'est qu'un combat perpétuel, ainsi que chacun de vous peut l'avoir appris par expérience), dans toutes ces luttes nous devons chaque jour renouveler nos chants de reconnaissance, pour remercier Dieu des victoires que nous avons obtenues. Avons-nous triomphé d'une tentation, dompté un vice, évité un danger imminent, découvert à temps le piège que nous tendait l'esprit malin, délivré notre âme d'une passion qui depuis de longues années la tenait subjuguée, ou enfin obtenu par la grâce de Dieu une vertu que nous souhaitions et implorions depuis longtemps, que nous reste-t-il à faire, sinon, suivant le conseil du Prophète, d'entonner le cantique de louanges et d'actions de grâces, et de bénir Dieu pour chaque bienfait que nous avons reçu de sa bonté ? Autrement, quand viendra le dernier jour, Dieu rangera au nombre des ingrats celui qui ne pourra lui dire : J'ai chanté vos justifications aux jours de mon pèlerinage (1). Je dirai de plus qu'à chaque pas que nous faisons dans la vertu il nous faut adresser un cantique de louanges à la gloire de Celui qui nous a fait faire ce progrès. » Voici maintenant l'opinion du P. Lancicius (2) : « J'engage fortement les fervents et fidèles serviteurs de Dieu à lui rendre grâces avec une affection spéciale et une vive reconnaissance, au moins quatre fois par jour, à cause des faveurs personnelles qu'il a daigné répandre sur eux : d'abord le matin dans la méditation ; secondement, au milieu du jour

(1) Ps. cxviii, 54.

(2) Lancic., II, 35.

ou avant dîner ; en troisième lieu, pendant l'examen de conscience, et enfin au moment de prendre leur repos. Au premier rang de ces bienfaits personnels, il faut mettre la grâce qui nous a appelés de l'hérésie à la foi catholique, de l'abandon des sacrements à une vie meilleure, ou de chutes répétées dans le péché à une conversion sincère. » Notre-Seigneur dit un jour à sainte Brigitte : « L'épouse doit être prête, parée d'ornements éclatants de blancheur et de beauté, lorsque son fiancé vient la chercher pour la conduire à l'autel. Pour vous, votre parure est blanche quand vous songez avec reconnaissance aux péchés qui vous ont été remis, à la bonté avec laquelle je vous ai purifiée du péché d'Adam, à la patience qui m'a fait supporter vos chutes, enfin à l'appui que je vous ai prêté dans des circonstances où, sans moi, vous eussiez succombé. »

En remerciant Dieu des bienfaits personnels qu'il nous a accordés, il faut lui rendre grâces de la santé et de la vie qu'il nous a conservées : par là, en effet, il nous donne les moyens d'amasser chaque jour des trésors immenses de mérite, et de glorifier l'adorable Majesté de Dieu par d'innombrables actes d'amour. Remercions-le aussi des humiliations et des calomnies dont nous avons eu à souffrir, des interprétations défavorables données à nos paroles, à nos actions, à nos omissions, à nos intentions ; des médisances dont nous avons été l'objet, en un mot de toutes les mortifications que notre amour-propre a dû subir. En effet, si nous considérons les véritables intérêts de notre âme, nous devons regarder comme des bienfaits réels les humiliations et les mépris, non seulement à cause de l'aide qu'ils nous offrent pour avancer dans la voie de la perfection, mais aussi à cause des occasions que nous y trouvons de glorifier Dieu, d'acquérir des mérites, et par là d'obtenir une place plus élevée dans le ciel. Non, rien ne saurait procurer une plus grande gloire à Dieu que l'exercice des vertus chrétiennes,

pratiquées par une âme souffrante et humiliée. Ainsi donc, si nous ne sommes pas placés dans une condition, dans un état de vie où nous puissions attirer les regards et l'admiration des hommes, rendons-en à Dieu de ferventes actions de grâces, en songeant au danger que courraient nos âmes dans une condition plus élevée et plus honorable. La patience et la longanimité de Dieu devraient aussi faire le sujet de continuelles actions de grâces. N'est-ce pas un spectacle digne d'admiration de voir d'un côté la miséricorde dont il fait preuve à notre égard, et de l'autre la persévérance avec laquelle nous nous obstinons à l'offenser ? Combien de fois ne nous a-t-il pas accordé notre pardon, rendu les mérites que nous avons perdus, et comblés de nouvelles grâces ? La conduite de Dieu à notre égard n'a été qu'un long miracle de patience. Ah ! que nous avons bien sujet de nous écrier avec cette dame espagnole dont parle le P. Rho : « Si j'avais à bâtir une église en l'honneur des attributs de Dieu, je la dédierais à sa divine patience ! » Oh ! qu'elle devait être belle l'âme de cette pieuse femme, et que de doux mystères se sont passés entre elle et Dieu !

Ensuite, combien de péchés n'avons-nous pas été sur le point de commettre, que nous aurions réellement commis si la grâce n'était venue à notre secours ? Une foule de tentations, qui ont été la ruine de tant d'autres, n'ont pas même été un obstacle pour nous. L'empereur Antonin, tout païen qu'il était, remerciait Dieu des occasions de mal faire auxquelles il n'avait pas été exposé. C'est donc là un autre bienfait personnel pour lequel nous ne devons cesser de rendre grâces au Tout-Puissant. Enfin, il y a trois grandes faveurs qu'un catholique doit toujours avoir présentes à la mémoire ; le choix de la Divinité qui a fait de lui un catholique, et non pas un juif, un mahométan, ou un hérétique : la Providence qui l'a couvert d'une égide protectrice depuis le moment de

sa naissance ; et la libéralité du Seigneur qui l'a comblé d'une telle profusion de faveurs et de grâces, qui n'étaient pas absolument nécessaires à son salut, mais dans lesquelles il a trouvé de quoi orner son âme, et augmenter sa joie en Jésus-Christ.

Saint Chrysostome voulait aussi qu'on se rappelât avec une reconnaissance particulière les bienfaits cachés dont Dieu nous a comblés à notre insu. « Le Seigneur, dit-il, est une abondante source de clémence dont les flots coulent sur nous et autour de nous, lors même que nous ne le savons pas. » Orlandini nous dit que sous ce rapport, comme sous tant d'autres, la conduite du P. Lefèvre était remarquable. Il avait coutume de dire qu'il n'y a peut-être pas de grâces pour lesquelles nous devons nous montrer plus reconnaissants envers Dieu, que celles que nous n'avions pas demandées et celles qu'il répand sur nous à notre insu. Il n'est pas improbable qu'au dernier jour beaucoup d'entre nous découvriront que ces grâces secrètes ont été comme l'axe sur lequel leur vie a tourné, l'instrument de leur prédestination et de leur salut éternel.

3. Ne croyons pas qu'on exige de nous un trop grand sacrifice, quand les écrivains spirituels nous recommandent de rendre grâces à Dieu de toutes les afflictions, de toutes les tribulations auxquelles nous avons été soumis dans le passé, ou que le présent nous voit encore souffrir. Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans des détails sur l'utilité des peines de cette vie et sur la miséricorde de Dieu qui les envoie. Ces réflexions se présenteront d'elles-mêmes au lecteur. Jean d'Avila avait coutume de dire qu'un seul *Deo gratias*, parti d'un cœur affligé, valait mieux que six mille exclamations semblables au sein de la prospérité. Mais il nous faut encore recourir à Orlandini, qui décrit si bien le don de la reconnaissance que Pierre Lefèvre possédait au plus haut degré. Ce bon religieux pensait qu'il ne suffisait pas pour les hommes

de s'humilier sous la main de Dieu dans un temps de calamités publiques ; mais qu'il fallait encore rendre au Seigneur de sincères actions de grâces de tous les maux, tels que la famine et la disette, la guerre, les inondations, les épidémies et tous les autres fléaux que le ciel nous envoie. C'était avec *la plus vive* douleur qu'il voyait les hommes refuser de reconnaître en ces circonstances la miséricorde de Dieu. Quand il gémissait sur les infortunes des autres, ce qui aiguillait le plus sa douleur, c'était de penser que les hommes ne voient pas avec quelle douceur Dieu les éprouve, car la véritable reconnaissance ne trouve pas seulement son aliment dans les faveurs qu'on lui accorde. « Non, dit saint Antiochus, nous ne pouvons point dire d'une personne qu'elle est réellement reconnaissante, jusqu'à ce que nous l'ayons vue rendre à Dieu de vives et sincères actions de grâces au milieu de l'adversité ». Et saint Jean Chrysostome, dans ses homélies sur l'Épître aux Éphésiens, dit que nous devons remercier Dieu à cause de l'enfer même et des tourments qu'on endure dans ce lieu de douleurs, parce que rien ne contribue autant que la pensée de ces supplices à maîtriser nos passions.

4. Une dévotion non moins importante consiste à rendre grâces à Dieu pour ce que nous appellerons ses bienfaits secondaires. Sans doute, en raison de la distance immense qui nous sépare de Dieu, chacune de ses bontés est pour nous d'un prix infini ; mais, comparées entre elles, les miséricordes divines peuvent être moins grandes les unes que les autres. Saint Bernard applique à cette dévotion l'ordre que Notre-Seigneur donna à ses disciples, de recueillir les restes des pains multipliés, afin que rien ne se perdît. On lit dans la *Vie de la bienheureuse Battista Varani*, religieuse de saint François, que Notre-Seigneur lui dit un jour : « Quand vous devriez passer le reste de votre vie sans commettre un seul péché, quand vous devriez vous imposer plus de pénitences que tous les

Saints du ciel n'en ont jamais fait, quand vous devriez remplir de vos larmes le lit immense des mers et souffrir autant de douleurs que vous en êtes capable, toute cette sainteté, toutes ces pénitences, toutes ces larmes, toutes ces souffrances ne seraient point assez pour me remercier de la moindre grâce que j'ai laissée tomber sur vous. » Une autre fois, rapporte Battista, le Seigneur lui fit comprendre que la glorieuse Mère de Dieu, unissant ses perfections à celles de tous les hommes et de tous les anges, ne saurait dignement remercier Dieu d'avoir créé pour notre usage la moindre fleur des champs à cause de la distance infinie qui sépare sa grandeur divine de notre bassesse. Orlandini nous apprend que Pierre Lefèvre excellait également dans cette dévotion. Ce bon Père avait coutume de dire que dans tout bienfait de Dieu, fût-ce le plus léger, il y a trois choses à considérer : le donateur, le don, et l'affection qui l'a fait donner ; et que, si nous méditons avec soin sur ces trois points, nous verrons que tout est grand dans les miséricordes de Dieu. Et, sans doute, continue son biographe, telle était la raison pour laquelle cette âme bénie était toujours inondée des grâces les plus abondantes ; car Dieu étant un océan inépuisable de bontés, la source de ses libéralités ne saurait cesser de couler dans le cœur sage et reconnaissant qui lui offre un réservoir digne d'elle. Aussi Thomas à Kempis fait-il observer que, si nous considérons la dignité du donateur, nul bienfait ne saurait être de peu de valeur dès qu'il vient de Dieu. Notre-Seigneur enseigna même à sainte Gertrude à remercier Dieu pour les bienfaits à venir qu'elle n'avait point encore reçus, tant l'action de grâces est agréable à Dieu.

5. Saint Ignace avait coutume de dire qu'il n'existe peut-être pas une seule personne au monde qui comprenne parfaitement les obstacles que nous opposons à Dieu lorsqu'il veut opérer de grandes choses dans nos âmes. En effet il est difficile de s'imaginer tout ce

que Dieu ferait pour nous, si nous voulions seulement le laisser faire. C'est pourquoi des personnes pieuses ont fait l'objet d'une dévotion particulière de remercier la divine Majesté de tous les bienfaits que sa munificence aurait répandus sur elles, si elles-mêmes ne l'en avaient empêchée. D'autres personnes, émues d'un vif sentiment de reconnaissance, ont remercié Dieu des bienfaits dont elles avaient négligé de lui rendre grâces au moment où elles les avaient reçus. Pierre Lefèvre disait des messes, ou en faisait dire, en expiation de l'indifférence et de l'ingratitude avec laquelle lui ou d'autres avaient accueilli les bénédictions de Dieu; et, toutes les fois qu'il voyait un homme riche, il faisait un acte de remerciement en réparation des oublis dont cette personne pouvait s'être rendue coupable envers son divin Bienfaiteur. D'autres ont été vivement touchés des bienfaits que Dieu leur accordait, et ils en ont rendu grâces au moment même; mais maintenant il leur semble qu'ils n'ont pas mis dans l'expression de leur reconnaissance toute la vivacité et toute l'affection possible. Saint Laurent Justinien nous apprend que ce sentiment a une part dans le cantique d'action de grâces que les bienheureux chantent dans le ciel. Il y a aussi les bienfaits dont nous avons abusé ou que nous n'avons pas dignement appréciés; et saint Bernard nous dit qu'ils doivent être les objets d'une gratitude spéciale. Quelques personnes ont eu aussi pour pratique de remercier Dieu des biens que d'autres leur préparaient, ou qui leur arrivaient pendant leur sommeil. Cet exemple sert, du moins, à faire voir combien l'amour est ingénieux dans un cœur reconnaissant. Mais il est une autre pratique de Pierre Lefèvre, rapportée par Orlandini, que je serais fâché d'omettre, car elle est digne de nous servir de modèle. Cette dévotion consiste à offrir à Dieu des actions de grâces pour avoir empêché une foule de nos actions et de nos paroles de donner les scandales qu'elles étaient

de nature à produire. Peut-il exister une miséricorde plus douce qu'une telle faveur ?

6. Quelques personnes pieuses ont aussi songé à remercier Dieu au nom des créatures privées de raison ; c'est là une dévotion agréable à la sagesse éternelle qui a présidé à la création du monde ; de plus elle nous offre l'avantage d'une excellente pratique de la présence de Dieu, en nous permettant, en tout temps et en tout lieu, de nous élever jusqu'à lui au moyen de ses créatures. Mais en cela nous devons moins songer à la puissance que Dieu nous a donnée sur ces êtres, ou à l'utilité qu'il nous permet d'en tirer, qu'à l'amour que ce bon Père ressentait en les créant pour nous, comme il l'a enseigné lui-même à sainte Catherine de Sienne : « Quand une âme, lui dit-il, dans laquelle l'amour est arrivé à l'état de perfection, vient à recevoir de moi quelque faveur ou quelque grâce, elle ne songe pas tant au bienfait lui-même qu'au sentiment de charité qui m'a poussé à le lui accorder. »

7. Nous pouvons aussi glorifier Dieu, en le remerciant des biens qu'il a conférés à nos ennemis. Cette dévotion est d'autant plus agréable à Dieu, qu'elle nous fait pratiquer l'amour fraternel. En effet, il est impossible de s'y livrer pendant quelque temps sans que la froideur et le ressentiment ne fassent place à la douceur et à la tendresse, même à l'égard de ceux qui nous ont fait le plus de mal, ou qui montrent la plus grande aversion pour nous. Comme le but principal de cet ouvrage est de rassembler en plus grand nombre possible les divers moyens que l'affection suggère pour faire glorifier davantage notre aimable Sauveur ; comme c'est au sujet des offenses faites à Dieu et des intérêts lésés de Jésus-Christ que je veux émouvoir mes lecteurs, je les entretiendrai ici de quelques autres méthodes d'action de grâces qui répondent parfaitement à mon dessein. Regardez les âmes damnées ! il n'en est pas une que Dieu n'ait

comblée de bénédictions, sur laquelle il n'ait répandu les grâces les plus affectueuses, pas une qu'il ne se soit efforcé de gagner par les caresses divines de son Saint-Esprit. Mais, dans l'enfer, la reconnaissance n'existe pas ; la justice seule y parle, l'amour se tait. C'est pourquoi Louis Dupont, dans la préface de ses *Méditations*, nous recommande de rendre grâces à Dieu de tous les dons de la nature et de la grâce qu'il a répandus sur ceux qui se sont à jamais perdus par des actes libres de leur volonté. Que dis-je ? il s'est trouvé des hommes si jaloux de la gloire de Dieu que, dans la crainte qu'un seul point de sa création ne célébrât pas sa bonté, ils se sont plu à louer son amour qui n'inflige aux réprouvés qu'un châtiment inférieur à leurs crimes (*citra condignum*). Comme la bonté de Dieu s'est montrée prodigue ! Les chiffres seraient impuissants pour exprimer la multitude des dons qu'il a accordés aux réprouvés. Ajoutez à ceux-ci tous les juifs, les infidèles et les hérétiques qui sont maintenant sur la terre, et ne pensent pas à lui rendre grâces ! Songez aux mauvais catholiques qui vivent dans le péché mortel, qui foulent aux pieds les sacrements, crucifient de nouveau Notre-Seigneur, et l'outragent publiquement ! Que Dieu soit béni par tous les dons qu'il a accordés à tous ces hommes ! Puisse le Saint-Sacrement glorifier Dieu pour eux du fond de tous les tabernacles où il réside en ce monde : car la voix de la vie mystique de Jésus est plus douce mille fois que cette voix sonore, claire et harmonieuse que, selon le rêve de la tradition juive, les anges souhaitaient entendre s'élever de tous les points de la création.

Voulez-vous mettre cette théorie en pratique ? Suivez le plan qu'ont adopté en France les apôtres de la prière. Soyez bien persuadés que la prière ne sera pas moins prière parce que vous la ferez sous forme d'action de grâces. Elle n'en sera que plus avantageuse. Le dimanche, invoquez la très-sainte Trinité, et re-

merciez la au nom de l'Église, du pape, des prêtres et de tous les fidèles en état de grâce. Le lundi, en union avec tous les Saints, remerciez Dieu de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il fait actuellement, et se propose de faire dans la suite pour le catholicisme en Europe. Le mardi, invitez les saints anges à se joindre à vous pour rendre grâce à la divine Majesté des miséricordes qu'elle a eues pour trente-six millions de nègres et de sauvages. Le mercredi, invoquez saint Joseph, et remerciez Dieu avec lui de tout l'amour dont il a daigné faire preuve à l'égard de trois cent quarante-cinq millions de païens répandus dans l'Asie orientale. Le jeudi, uni à Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement, suppléez à l'ingratitude de deux cent vingt millions d'infidèles dispersés dans la partie occidentale de l'Asie. Le vendredi, retirez-vous dans le Cœur sacré de Jésus, et, enflammé par le souvenir de sa Passion, réparez l'ingratitude de cent vingt millions d'hérétiques et de schismatiques. Le samedi, offrez à Dieu le cœur immaculé de son aimable Mère, au nom de tous les pécheurs du monde, en retour des bienfaits sans nombre qu'il a répandus sur eux. Oh ! mon Dieu ! puisse votre gloire trouver un accroissement dans ces prières, fût-il presque imperceptible ! Puisse chaque jour voir grandir le nombre des cœurs qui aiment Jésus, et qui gémissent de le voir si peu aimé ! Qu'importe la vie, qu'importe la mort, pourvu que Dieu soit aimé, aimé davantage, et toujours davantage ? Doux Jésus ! quand serons-nous enflammés de cet amour ? Quand sera-ce, ô doux Sauveur ? Où est ce feu que vous êtes venu allumer sur la terre ? Pourquoi ne consume-t-il pas notre cœur ? O aimable Sauveur ! si nous ne vous aimons pas davantage, du moins nous pouvons nous haïr à cause du peu d'amour que nous avons pour vous !

8. Une autre pratique consiste à remercier Notre-Seigneur, avec la ferveur et la joie la plus vive, d'avoir rempli le ciel d'une multitude d'anges et de saints qui

l'adorent comme leur chef, et lui témoignent la reconnaissance due à l'auteur de toute grâce, à la source de tout bien. Car, si nous avons pour lui un amour sincère, nous devons éprouver un amer regret en voyant combien nous sommes loin de l'aimer autant qu'il le mérite. C'est donc un véritable bienfait qu'il nous a accordé, en créant des êtres qui l'aiment plus, infiniment plus que nous. Non contentes de cette pratique, des personnes pieuses ont remercié Dieu du culte et de l'adoration qu'il reçoit à chaque moment sur la terre et dans le purgatoire, de tous les sacrifices qu'on lui offre, de toutes les prières qui se disent dans l'Église, de tous les vœux par lesquels les hommes fervents se lient à son service, enfin de chaque progrès que l'amour divin fait dans les cœurs où règne la grâce. D'autres ont trouvé un attrait particulier dans la reconnaissance que leur inspiraient les mystères glorieux de la vie de Jésus-Christ, et le contraste qu'ils présentent avec les mystères de la joie et ceux de la douleur. Elles l'ont remercié de la gloire qu'il en a retirée lui-même, de la gloire que par eux il a rendue à son Père, et des bienfaits dont ils ont été la source pour nous. C'est pourquoi ceux qui ont eu une dévotion spéciale à la résurrection de Notre-Seigneur, ont toujours eu un goût non moins vif pour l'action de grâces.

§ IV. Reconnaissance pour le don de la foi.

9. D'autres saints se sont distingués par les sentiments profonds et continuels de reconnaissance que leur inspiraient le don de la foi et toutes les merveilles surnaturelles de notre sainte religion. Chacun de ces deux motifs est la source d'une dévotion particulière. Celui-ci invite les hommes pieux qui le considèrent, à se réjouir de la souveraineté absolue de Dieu, et de la puissance illimitée de son adorable

Majesté, et il les console de leur propre bassesse et de leur néant. Comme Pierre Consolini, ils se sentent attirés à cette doctrine sur la grâce, qui fait une part moins large au libre arbitre de l'homme qu'à la volonté de Dieu ; ou si, comme Lessius, ils adoptent l'opinion opposée, ils le font par le même motif que lui, c'est-à-dire, parce qu'elle leur paraît glorifier Dieu plus parfaitement. Ils pensent ne pouvoir jamais assez remercier Dieu de ce que leur sort est aussi complètement abandonné à sa merci. Pour rien au monde, ils ne voudraient changer leur condition ; et ils ne peuvent guère concevoir comment d'autres ne partagent pas leur manière de voir. Ils bénissent Dieu à cause de ses promesses, mais leur âme est plus habituée à mettre sa confiance dans l'amour de leur divin Créateur. Ils ne s'inquiètent point de mériter ; ce qui les intéresse, c'est la gloire de leur Père céleste : « Je ne puis souffrir entendre parler de mérites, » disait saint François de Sales ; cependant, il faut remarquer que tout le monde n'a pas le droit de tenir le même langage. Dans la tristesse, c'est sur la pensée de la souveraineté de Dieu plutôt que sur sa fidélité qu'ils se reposent. Ce sont là les personnes qui trouvent un bonheur inaltérable dans la religion, excepté lorsque Dieu, pour les faire grandir en sainteté, retire d'elles cette heureuse sécurité ; et alors même elles disent, avec Job : « Quand même il me ferait mourir je ne cesserais pas d'espérer en lui. »

Les hommes animés de pareils sentiments semblent, en vertu d'une grâce spéciale, avoir horreur de l'égoïsme et de l'esprit du monde. Ils se réjouissent du succès des entreprises spirituelles des autres hommes ou des ordres religieux rivaux du leur. C'est pour eux un véritable sujet de joie de voir combien surnaturelle est la doctrine de l'Église sur le mérite, sur la satisfaction, la rémission des péchés, les habitudes innées et les indulgences. Ils ont un profond respect pour toutes les bénédictions de l'Église, pour

ses sacrements, leur forme et la manière de les administrer, pour les rubriques de ses cérémonies, qui ressemblent plutôt à ce qui se passe dans les cieux qu'à l'appareil des pompes de la terre. Ils triomphent de l'opposition qui éclate entre les principes de l'Évangile ou de l'Église de Jésus-Christ, et les calculs et maximes du monde. Ils trouvent leur joie dans la force de leur faiblesse, dans l'exaltation de la sainte pauvreté, dans la splendeur de l'abaissement, dans la toute-puissance de la souffrance, dans le triomphe de la défaite. Toutes ces pensées sont pour eux comme les parfums des Moluques que le vent apporte de loin au navigateur fatigué ; elles sont imprégnées de l'odeur du ciel ; en elles on respire Dieu. Les hommes pieux éprouvent un bonheur ineffable en voyant que les conversions sont l'ouvrage d'une grâce invisible, et non de la controverse ; que Dieu prend souvent sa cause dans ses propres mains, et qu'il la fait triompher sans le secours des hommes. Ils ne se forment pas de difficultés désespérantes sur Dieu et sur la nature, parce qu'ils ne regardent pas l'homme, ainsi que font certains écrivains, comme le centre vers lequel convergent tous les systèmes, comme la raison dernière de la création et le but suprême que Dieu s'est proposé. Une semblable théorie rétrécirait pour eux le domaine de la spiritualité, absolument comme on rétrécit le domaine de la science naturelle en faisant de la terre le centre du système solaire, ou du système solaire le centre de l'univers. Ils voient dans Jésus le centre de toutes choses, la raison dernière de la création, et le but que Dieu a marqué à ses travaux, puisque Celui qui trouve en lui-même son bonheur et son repos, a daigné dire qu'il travaillait. D'après leur manière de voir, la prédestination de Jésus explique tout, harmonise tout, contrôle tout, en un mot est la raison de toutes choses en dehors de l'unité de la très sainte Trinité ; et la prédestination de Marie est une partie de la sienne. Ils ne sont

ici-bas que pour suivre ses pas, et ils n'attachent d'importance qu'à la seule dignité qui ait du prix à leurs yeux, l'honneur d'être aimé de lui. Ainsi que les astres secondaires s'éclipsent devant la lumière éclatante du soleil, ainsi les vérités terribles de la foi qui déconcertent le plus notre raison, telles que la liberté d'offenser Dieu, l'éternité des peines, ne sauraient frapper les yeux de ces pieuses personnes, éblouies qu'elles sont de l'aimable éclat de la prédestination de Jésus.

Remercier Dieu du don de la foi est une pratique que je ne saurais trop recommander dans le siècle où nous vivons. C'était la dévotion favorite de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, dont l'âme était si noble et si belle. Je ne me ferai point scrupule de citer à ce sujet un extrait assez long de sa biographie, parce que, entre toutes les variétés de la vie spirituelle, toutes les manifestations de l'esprit de sainteté, je n'en trouve aucune qui nous convienne mieux que le doux et aimable esprit de la Visitation. Je suis peut-être naturellement porté à m'exprimer ainsi à cause des rapports qui existent entre cet Ordre et l'Oratoire. Durant le séjour que saint François de Sales fit à Rome dans sa jeunesse, il passait une grande partie de son temps à l'Oratoire dont il appelait la règle « une admirable manière de vivre. » Un de ses amis de cœur était notre vénérable Juvénal Ancina, et saint François figura comme témoin dans le procès de sa canonisation. Quand ce saint Évêque voulut consolider l'œuvre de son apostolat dans le Chablais, il établit un Oratoire de Saint-Philippe à Thonon, avec sept Pères dont il fut lui-même le supérieur. C'est pourquoi le Saint-Siège a autorisé quelques-unes de nos Congrégations à observer sa fête, comme celle d'un saint de l'Ordre. La règle de la Visitation offre plusieurs points frappants de ressemblance avec la règle de Saint-Philippe. L'édition des œuvres de l'évêque de Genève, imprimée à Venise, porte pour

titre : *Œuvres spirituelles de saint François de Sales, Supérieur de l'Oratoire de Thonon, et fondateur de la Visitation de Sainte-Marie*; et la traduction de la *Vie de Marie-Aimée de Blonay*, par Charles-Auguste de Sales, publiée à Naples, en 1694, porte en titre : *Par un enfant spirituel de Saint François de Sales et de Saint Philippe de Néri*.

Mais pour revenir à sainte Jeanne-Françoise, on lit d'elle (1) : « Qu'étant allée résider à la campagne après son mariage, lorsqu'elle fut devenue veuve, elle fit apprendre le chant du *Credo* à ceux de ses domestiques qui avaient les plus belles voix, afin qu'ils aidassent à le chanter avec plus de solennité à la messe paroissiale. Elle y prenait un grand plaisir; et plus tard, lorsqu'elle fut religieuse, elle chantait souvent le symbole pendant les récréations. Elle avait une dévotion spéciale envers les martyrs, parce qu'ils avaient répandu leur sang pour la foi, et envers les saints des premiers siècles, parce qu'ils avaient défendu cette croyance par leurs écrits et leurs travaux. Aussi, était-il devenu proverbial parmi les religieuses, lorsqu'arrivait la fête d'un de ces grands saints des premiers siècles, de dire : « C'est un des saints de notre Mère ! » Non contente d'entendre lire leur vie au réfectoire et de parler d'eux en récréation, elle faisait quelquefois porter dans sa chambre le livre qui contenait leur histoire pour la relire en particulier.

« Vers la fin de ses jours, elle acheta la *Vie des Saints*, en deux volumes, y nota la biographie de ces grands saints et des premiers fidèles de l'Église, qu'elle se plaisait à relire avec une grande dévotion. Elle avait un culte particulier pour saint Spiridion, qui avait captivé la raison subtile d'un philosophe à l'aide du *Credo*. Elle savait par cœur l'hymne de saint Thomas : « *Adoro te, suplex* », et la récitait souvent. Elle l'apprit

(1) Vie, vol. II, p. 6. Edit. de l'orat.

à plusieurs de ses sœurs, et leur dit qu'elle répétait le vers suivant deux ou trois fois :

Credo quidquid dixit Dei Filius.

Je crois tout ce que le Fils de Dieu a dit.

Dès les premiers temps de son veuvage, elle s'adonna si complètement à cette dévotion, qu'elle trouvait son plus grand plaisir à pénétrer son intelligence de la vérité de ces paroles : « Je bois le jus de la vigne, et je crois que c'est le sang de l'Agneau de Dieu. Je goûte le pain, et je crois que c'est véritablement la chair de mon Sauveur. » Mais, quand elle se fut mise sous la direction de saint François de Sales, celui-ci lui enseigna à simplifier sa croyance, à réciter des actes de foi également fervents et courts, et lui fit voir ainsi que la foi la plus simple est aussi la plus ardente et la plus forte. Chaque matin, elle répétait le *Credo* et le *Confiteor* à la fin de l'évangile de la messe ; et un jour, tandis qu'elle exhortait ses religieuses à suivre son exemple elle s'écria : « O mon Dieu ! que nous avons sujet de nous humilier, nous qui ne sommes pas jugées dignes de confesser notre religion devant tous les tyrans de la terre » ! C'est ainsi que saint Philippe se leva une nuit plein d'agitation, et craignant que le prédicateur de la veille n'eût donné à ses auditeurs une favorable idée de son Ordre, il s'écria : « A quoi bon se vanter ? nous ne sommes rien ; la Congrégation ne possède pas encore un membre qui ait versé son sang pour la foi. » Sainte Jeanne-Françoise avait fait graver quelques sentences sur les murs de sa cellule, qui servit ensuite à recevoir les novices ; et elle écrivit elle-même au-dessous du Crucifix le verset suivant tiré du *Cantique des Cantiques* : « Je me suis assise à l'ombre de mon bien-aimé, et son fruit était doux à mon palais. » Une sœur l'ayant priée de lui dire pourquoi elle avait mis cette inscription en cet endroit : « Afin, répondit-elle, de faire souvenir des actes de foi purs et simples ; car, bien que la foi soit

une lumière par elle-même, elle est une ombre pour la raison humaine ; et je désire que mon intelligence s'abaisse pour reposer à l'ombre de la foi, en vertu de laquelle nous croyons que Celui qu'on a attaché sur cette croix avec tant de mépris est véritablement le Fils de Dieu. » Une autre fois elle dit : « Qu'elle ne levait jamais les yeux sur un crucifix sans avoir l'intention que son seul regard fût un acte de foi semblable à celui du centurion, qui répétait, en frappant sa poitrine : « Cét homme est vraiment le Fils de Dieu. »

Elle dit un jour en confidence à une certaine personne, qu'étant encore dans le monde, elle avait reçu de Dieu une grande lumière qui lui avait fait voir les avantages que donne une foi pure. Elle avait compris que notre intelligence n'est parfaite en cette vie qu'autant que nous la captivons pour la faire adhérer aux points les plus obscurs de la foi ; et que l'esprit reçoit des lumières proportionnées à l'humilité avec laquelle il se soumet à ces obscurités. Pour elle, toujours elle avait *détesté les sermons* où l'on s'efforce de prouver par la raison naturelle le mystère de la sainte et adorable Trinité, ainsi que les autres articles de notre croyance ; car une âme fidèle ne doit chercher d'autre raison que cette raison unique, suprême et universelle, à savoir, que Dieu a révélé ces choses à son Église autant qu'il était nécessaire.

Elle ne se souciait point d'entendre confirmer sa foi par le récit de miracles ou de révélations, et souvent elle faisait omettre les passages de ce genre dans la *Vie des Saints* qu'on lisait au réfectoire, ou dans les sermons sur les fêtes et les mystères de Notre-Seigneur et de la très sainte Vierge. Elle ressemblait sous ce rapport à saint Louis, roi de France, d'illustre mémoire. Ce prince, étant un jour prié de se rendre dans sa chapelle particulière pour être témoin d'une apparition miraculeuse qui avait lieu pendant la messe, refusa d'y aller, disant que, grâce à Dieu, il

croyait à la présence réelle de Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement ; que tous les miracles du monde ne rendraient pas sa foi plus vive, et qu'il ne désirait pas en voir, dans la crainte de perdre ainsi le fruit des bénédictions que Notre-Seigneur réserve à ceux qui croient sans avoir vu. Sainte Jeanne-Françoise disait souvent à ses religieuses : « Qu'avons-nous besoin de preuves, de révélations et de miracles, sinon pour remercier Dieu de les avoir accordés à ceux qui en avaient besoin ? Dieu nous a révélé tout ce qui est nécessaire par la voix de son Église. » Lorsqu'elle composa ses *Méditations pour les retraites*, qu'elle eut soin d'extraire des écrits de saint François, elle désira en avoir une sur la grâce incomparable qui nous est faite, d'être les enfants de la sainte Église. Elle l'écrivit sur une feuille de papier à part, et dit à ses filles spirituelles qu'elle n'avait pas été au delà de cette méditation pendant les deux premiers jours de sa retraite. Elle lisait l'Écriture sainte par ordre de ses supérieurs ; mais, de tous les chapitres du livre sacré, les Actes des Apôtres étaient celui qu'elle préférait ; et il est impossible de dire combien de fois elle le lut et le relut. Elle en racontait l'histoire à sa Communauté avec une ferveur toujours nouvelle ; et il semblait aux religieuses, chaque fois que leur supérieure parlait de cette Église primitive, qu'elle leur disait quelque chose dont elles n'avaient jamais entendu parler auparavant. Quand cette pieuse femme apprit que son fils venait d'être tué en combattant contre les Anglais dans l'île de Rhé, elle se jeta à genoux les mains jointes, et, levant les yeux au ciel, elle s'écria : « Permettez-moi, ô mon Seigneur et mon Dieu ! permettez-moi de parler pour donner cours à ma douleur ; et que vous dirai-je ? ô mon Dieu ! sinon que je vous rends grâce de l'honneur que vous m'avez fait en appelant à vous mon fils unique lorsqu'il combattait pour l'Église de Rome. » Elle prit ensuite un crucifix et le baisa, en disant : » Je reçois ce coup, ô mon Rédempteur ! soumise à

votre volonté sainte, et je vous supplie de recevoir mon enfant dans le sein de votre divine miséricorde. » Après ces pieuses paroles, elle s'adressa à celui qu'elle pleurait : « O mon cher fils ! que tu es heureux d'avoir pu sceller de ton sang la fidélité qui a de tout temps attaché tes ancêtres à l'Église de Rome ; en cela, je m'estime heureuse moi-même, et je rends grâces à Dieu d'avoir été ta mère. »

§ V. Action de grâces après la messe et la communion.

10. Mais il est une espèce d'action de grâces qui doit s'unir à toutes les autres, et se confondre avec elles ; une action de grâces qui doit s'exprimer par des larmes plutôt que par des paroles : c'est celle que nous rendons à Dieu, dans le sacrifice de la messe, par Jésus-Christ réellement présent au sein de son Église. Ce n'est pas seulement le bienfait inestimable du sacrifice qui doit entretenir en nous une reconnaissance continuelle ; ce n'est pas non plus l'amour indicible et la condescendance qu'il atteste ; mais c'est encore la joie de penser qu'enfin nous pouvons offrir à Dieu des actions de grâces dignes de sa Majesté infinie. Le temps n'est plus où l'homme était réduit à s'asseoir en pleurant sur le bord du chemin, et à se lamenter parce que son Créateur était privé du culte, des louanges, des remerciements auxquels il a droit. Une seule messe est une louange infinie, et les messes se succèdent, presque sans interruption, à chaque moment du jour et de la nuit, dans l'un ou l'autre hémisphère. Le Saint-Sacrement réside dans les églises où se presse un nombreux concours de fidèles, comme dans les sanctuaires abandonnés ; et partout où il est, il rend à Dieu des louanges infinies, un culte ineffable, des remerciements au-dessus de toute expression ! L'objet principal de la sainte Messe, c'est l'Eucharistie, le culte d'action de grâces. Oui, une

simple créature, à l'aide du Saint-Sacrement, peut s'élever à un acte d'adoration tellement sublime, qu'autrement elle n'y eût jamais songé ; car la créature ne saurait rendre un plus profond hommage à son Créateur qu'en le recevant réellement présent dans l'adorable mystère de l'Eucharistie. Avec quelle douceur l'âme se repose dans cette pensée ! que de peines intérieures elle adoucit ! que d'inquiétudes elle calme ! inquiétudes produites par l'amour-propre, à la vue de notre faiblesse, de notre misère, de l'impossibilité où nous sommes d'aimer Dieu comme nous sentons qu'il doit être aimé. Ah ! que Jésus soit béni ! il est tout pour nous ; il pourvoit à tous nos besoins, il supplée à tout ce qui nous manque, de la manière la plus admirable. Ne pouvons-nous pas dire que nous aimons Dieu comme il veut l'être, que nous l'adorons autant qu'il convient, puisque Jésus est à la fois notre amour et notre adoration ? Quel bonheur ! quelle source inépuisable de bonheur ! N'est-il pas infiniment plus doux de devoir tout à Jésus, que de le trouver en nous-mêmes, si cela était possible ? Il n'est pas de plus grand plaisir en cette vie que de sentir à chaque instant nos obligations envers notre aimable Sauveur se multiplier à l'infini. Plus nos dettes s'élèvent, plus notre joie s'exalte ; plus nos obligations semblent nous lier, plus notre cœur se sent libre. Savoir que dans tout le cours de l'éternité nous serons toujours aussi loin de faire pour Dieu ce que mérite son amour, toujours dans la même impossibilité d'acquitter notre dette envers lui, c'est là le comble de la joie. Cependant, que Jésus soit béni, mille fois béni ! car en lui Dieu trouve des louanges, une adoration, des actions de grâces profondes, magnifiques, infinies comme lui-même.

Voici une pratique qui nous permettra peut-être de juger de la sincérité de notre reconnaissance envers notre divin Sauveur, et de la manière plus ou moins sérieuse dont nous nous sommes acquittés des devoirs

qu'elle impose. Quoi qu'on puisse penser des diverses méthodes de pratiquer cette dévotion, d'après l'exemple des Saints ou le conseil des écrivains spirituels, l'Église tout entière a reconnu la convenance et la nécessité d'une action de grâces particulière après la sainte communion.

S'il est un moment où la reconnaissance ne saurait s'exprimer par des paroles, c'est celui où le Créateur daigne accabler sa créature du don miraculeux de lui-même, et où il est réellement en nous. C'est pourquoi les écrivains spirituels nous exhortent, dans cette circonstance, à ne point ouvrir immédiatement un livre, mais à nous entretenir intimement avec Jésus qui est dans notre cœur. Nous aurons certainement alors quelque chose à lui dire, ou lui, du moins, nous parlera dans le profond silence de notre cœur, si nous voulons seulement l'écouter. Toutefois, que se passe-t-il alors en réalité ? Si la ferveur et la régularité avec lesquelles nous faisons notre action de grâces après la communion indiquent la mesure de notre amour pour Jésus, rien ne saurait être plus affligeant. Pour la plupart d'entre nous, s'il est dans la vie un quart d'heure ennuyeux, fatigant, inutile, c'est celui que nous consacrons à ce que nous appelons notre action de grâces. Nous ne trouvons rien à dire, notre cœur est sec. Cependant nous ne saurions recevoir une plus grande faveur en ce monde. Chaque fois que nous communions, le prodige augmente ; car notre tiédeur et notre ingratitude font de l'amour qu'il continue à nous porter une merveille de plus en plus grande. Il est venu Celui qui doit être notre joie dans toute l'éternité, et nous n'avons rien à lui dire ! Nous nous ennuyons en sa compagnie. Nous nous sentons soulagés quand nous le croyons parti. Nous avons été polis envers lui ; nous lui avons demandé sa bénédiction comme à notre supérieur ; mais, du reste, nous ne lui avons guère montré que de la politesse ; tout au plus, du respect. Hélas ! hélas ! à quoi bon exhorter

les hommes à adopter différentes manières de rendre des actions de grâces, quand la visite de Notre-Seigneur lui-même peut à peine leur arracher un acte de reconnaissance ? L'action de grâces semble n'avoir plus qu'un asile sur la terre, et chaque jour son domaine paraît devenir plus précaire. Néanmoins, ces actions de grâces, malgré leur froideur, leur faiblesse et leur insuffisance, n'auront pas été inutiles, si elles nous font comprendre combien peu en réalité nous tenons à Jésus. Si nous pouvions recevoir sa grâce sans le recevoir lui-même, ce serait là précisément la religion de notre cœur. Ah ! aimable Seigneur ! vous savez tout cela, et vous demeurez dans nos tabernacles

Mais, direz-vous, « il est bien dur de votre part de nous abandonner ainsi, après quelques paroles aussi amères. Puisque nos actions de grâces sont si défectueuses, nous essaierons volontiers de les améliorer, si l'on veut seulement nous en indiquer les moyens. » Eh bien ! examinons ensemble ce que nos bons auteurs nous disent.

Il n'est pas, je pense, de difficulté qui se fasse plus généralement sentir, que celle de faire une bonne action de grâces après la sainte communion. Les écrivains spirituels, ainsi que je l'ai fait observer, nous recommandent de ne point nous servir de livre, du moins dans les premiers instants qui suivent la réception du corps de notre Sauveur. Ils nous assurent que s'il est dans la vie des moments où la grâce soit plus abondante, plus puissante que jamais, c'est le temps que Jésus demeure dans nos cœurs, réellement présent dans le Saint-Sacrement. Saint Alphonse, et d'autres écrivains spirituels, n'ont pas craint d'affirmer qu'une seule communion bien faite suffit pour rendre un homme digne d'être canonisé, et que l'action de grâces est le moment où l'âme s'identifie à celui qu'elle possède au dedans de soi, et où elle s'abreuve plus copieusement que jamais aux sources de

la lumière et de la vie. Le conseil de saint Philippe respire tout entier l'aimable sagesse de celui qui l'a donné ; il nous recommande, si nous avons fait notre méditation avant la messe, de ne point chercher de nouvelles pensées après la communion, mais de reprendre le cours des réflexions qui ont produit le plus d'impression sur nous dans l'oraison. Nous épargnerons ainsi un temps considérable que nous eussions perdu autrement, soit à trouver un sujet, soit à choisir parmi tant de choses que nous avons à dire à Notre-Seigneur, celle par laquelle nous voulons commencer. Cette recommandation est parfaitement conforme à la manière tranquille dont notre Saint avait coutume d'envisager les choses spirituelles. Il voulait que nous fussions tellement familiers avec Notre-Seigneur, que si nous étions obligés de le recevoir au moment où nous ne l'attendons pas, ou sans y être préparés, notre conduite rappelât plutôt la quiétude contemplative de Marie, que l'activité moins parfaite de Marthe. C'est animé du même esprit qu'il exprima le désir que les Pères de sa Congrégation n'eussent pas d'heure fixe pour célébrer la messe, mais qu'ils fussent prêts à la dire quand le sacristain venait les en prévenir.

Beaucoup de personnes qui vivent dans le monde n'ont pas le loisir de faire une méditation en règle avant la communion ; d'autres ont une manière différente de faire oraison, et consacrent leur temps à ce qu'on appelle la prière affective, dans laquelle la volonté joue un rôle plus important que l'intelligence. Or, ces personnes rencontrent une certaine difficulté à trouver, dans une telle oraison, des pensées dont elles puissent reprendre le cours, après qu'elles ont reçu la communion. D'autres encore, surtout celles qui ont une dévotion particulière envers le Saint-Sacrement, mais qui cependant ne peuvent se rendre le témoignage qu'elles sont habituellement unies à Dieu, ne sauraient appliquer à leur usage la recommanda-

tion de saint Philippe, et doivent en ce moment concentrer davantage leurs pensées sur le Saint-Sacrement, et sur Jésus réellement présent en elles. En raison de ces circonstances, considérant combien il est à la fois important et difficile de faire une bonne action de grâces après la communion, j'espère ne pas fatiguer mes lecteurs, en leur offrant les moyens d'atteindre à ce but. Je leur présenterai d'abord une analyse de la méthode d'actions de grâces recommandée par le P. Lancicius, et répétée par lui dans deux traités différents. Je désire être bien compris : je n'entends point recommander cette méthode telle que l'auteur la donne. Elle est infiniment trop longue et trop minutieuse ; et je crois qu'elle ne servirait qu'à refroidir la dévotion, à cause de la multiplicité des actes qu'elle renferme. Il faut donner au sentiment un champ plus spacieux, et simplifier beaucoup l'exercice tout entier. Je ne le donne donc que pour fournir des matériaux, C'est une mine où chacun, suivant ses goûts, ou suivant les circonstances, viendra chercher l'aliment nécessaire à ses réflexions ou à ses aspirations ; car elle renferme une foule de pensées aussi profondes que belles.

1. Les actes qui, d'après le P. Lancicius, doivent suivre immédiatement la sainte communion, sont les actes d'humilité. Il faut nous humilier profondément devant le Dieu, plein de grandeur, qui vient à nous. et songer alors : 1^o aux péchés de notre vie passée ; 2^o aux imperfections et à la tiédeur de notre vie présente ; 3^o à la bassesse de notre nature comparée à la divinité de Jésus-Christ, et 4^o aux perfections divines et humaines de notre adorable Sauveur.

2. Ensuite viennent les actes d'adoration. Nous devons adorer : 1^o la très-sainte Trinité dans la divine Eucharistie ; 2^o la sainte humanité de Jésus présent au dedans de nous dans ce moment ; 3^o cette même humanité présente dans le sanctuaire des églises où l'on garde le Saint-Sacrement. Réjouissons-nous alors

du culte et des honneurs qui lui sont rendus dans les temples où une multitude de fidèles se pressent à ses pieds, et pleurons sur l'outrage qu'on lui fait en lui refusant les hommages auxquels il a droit, et sur les blasphèmes dont il est peut-être en ce moment l'objet ; 4° adorons ensuite avec un respect et un amour particulier l'âme de Jésus-Christ, resplendissante de tous les ornements de la sainteté, remplie de mérites, et brûlant depuis longtemps pour nous de l'amour le plus constant et le plus généreux ; 5° le corps de Jésus qui, pour nous, a souffert des traitements si cruels et si humiliants, qui, pour nous, a été immolé ; et imprimons, en esprit, de respectueux baisers sur les différentes parties de ce corps qui, pour l'amour de nous, a été tourmenté jusqu'à la mort.


3. Nous devons ensuite rendre grâces à Dieu du fond de notre cœur, de ce qu'il est venu à nous dans la sainte communion, de ce qu'il est venu sur la terre dans l'Incarnation, de tous les mérites, de tous les exemples de vertu qu'il a, dans le cours de sa vie, laissés pour notre plus grand bien, d'avoir institué la sainte Eucharistie et tous les autres sacrements, de sa mort et de notre rédemption ; si nous sommes prêtres, de l'honneur qu'il nous a fait en nous élevant au sacerdoce ; du bienfait de la création, de notre conservation, du don de la foi, de notre justification ; si nous sommes religieux, de notre vocation, de notre persévérance dans l'état de grâce ou dans une sainte résolution, de la patience avec laquelle ~~Il~~ ^{Il} a supporté nos imperfections, nos péchés et ceux des autres, de la sainteté qu'il a accordée à tant de bienheureux, des épreuves et des tribulations que nous avons eu à subir en différentes circonstances, du soin assidu avec lequel Dieu nous a conduits dans la voie de la perfection, de toutes les faveurs particulières que nous avons reçues de lui, et pour lesquelles chacun lui doit des remerciements, de tous les bienfaits qu'il a répandus sur nous par la main des autres, de toutes les grâces.

générales et particulières, que Dieu a jamais accordées, et qu'il accordera jamais aux créatures, surtout de celles qu'il a répandues sur la sainte humanité de Jésus, sur sa bienheureuse Mère, et sur tous les saints et les élus; de l'institution de la Congrégation, de la Confrérie ou de l'Ordre auquel nous appartenons, de son développement, des persécutions par lesquelles il a passé, et d'où il est sorti plus fort et plus pur, de tous les saints et de tous les savants qu'il a produits, de toutes les vocations, aussi douces qu'admirables, qui ont grossi le nombre de ses membres, de tous les fruits de salut que le monde en a retirés, de tous les amis, de tous les bienfaiteurs dont l'affection les soutient.

4. Puis vient l'oblation. Offrez à la très sainte Trinité l'adorable sacrement que vous venez de recevoir, en reconnaissance de la joie, de l'honneur, de la complaisance, qu'y puise la divine Majesté, et de toutes les grâces dont il est la source pour nous et pour tant d'autres; offrez-le pour vos péchés et pour vos besoins, pour ceux des autres, pour vos amis et vos ennemis, vivants ou morts. Offrez à votre aimable Sauveur présent en vous, en union avec ses mérites et ses membres sacrés, votre âme et votre corps, avec toutes vos facultés, vos membres, vos sens, vos actions et le reste, ne désirant en retour que la sanctification de toute votre personne, afin d'être comme un holocauste perpétuel. Embrassé du désir ardent de plaire à la divine Majesté et de la glorifier, consommez-vous vous-même et réduisez vous en cendres, purement pour l'amour de Dieu. Offrez-lui la volonté ferme que vous avez de mourir et de souffrir tout, plutôt que de l'offenser encore par un péché quelconque, soit mortel, soit véniel; votre intention de choisir en tout ce qui se rapproche le plus de la perfection, et parmi les choses parfaites celles qui répugnent davantage à vos sens, à votre jugement, à votre volonté, à votre honneur, parce que vous espérez ainsi donner à Dieu plus de

gloire, et de venir plus semblable à Jésus crucifié ; votre résolution de persévérer dans l'observance des commandements et des conseils de Dieu, dans l'obéissance à votre règle, et dans une vie parfaite, quelles que soient les tribulations qu'elle vous offre ; l'empressement avec lequel vous désirez endurer pour Jésus-Christ de grandes souffrances, que les hommes jugent légères, de sorte que vous n'en retiriez aucune gloire à leurs yeux ; votre détermination de ne prendre jamais que Dieu seul pour fin de toutes vos actions ; et enfin le désir dont vous brûlez d'amener tous les hommes à concevoir pour lui l'amour le plus pur, et l'ardeur avec laquelle vous souppirez après cette conversion.

5. Ensuite viennent les actes de demande. Implorez de Jésus-Christ : la rémission de vos péchés, et des châtiments qu'ils ont mérités ; la persévérance dans la grâce et dans une vie sainte. Si le Saint-Esprit vous en inspire la pensée, et que votre directeur vous le permette, demandez des souffrances de tout genre, vives, multipliées, personnelles, secrètes, et auxquelles les autres hommes n'attachent ni estime, ni sympathie. Priez afin qu'elles vous arrivent sans que vous les ayez méritées, et sans exposer au péché ni vous, ni ceux qui vous affligent ; suppliez Dieu d'augmenter en vous sans cesse l'esprit d'humilité, de pauvreté de chasteté, d'obéissance, de foi, d'espérance, de charité, de prudence, de justice, de force, de tempérance, de patience, de dévotion, de prière, de discernement ; de vous aider à mortifier vos passions, à conserver une pureté inaltérable d'âme et d'intention, enfin à pratiquer toutes les vertus. Demandez un cœur que ne souille aucune action formellement ou matériellement mauvaise, non méritoire ou équivoque ; un cœur pur de toute habitude vicieuse, de tout mouvement désordonné des passions, un cœur enfin qui n'ait à subir aucun châtiment pour satisfaire à la justice de Dieu, soit dans cette vie, soit dans l'autre. Demandez à



Dieu avec ferveur que sa grâce vous accompagne dans tout ce que vous entreprendrez, afin de découvrir ce qu'exigent la nature, la perfection et la mortification, afin, ensuite, de régler ce que vous faites sur les habitudes de vertu, innées ou acquises, que vous possédez en vous, de telle sorte que vos actions soient en harmonie parfaite avec la connaissance que vous avez de vos devoirs, et les intentions du divin Législateur. Demandez une longue vie, pleine de sainteté, et féconde en résultats pour le bien des âmes. Implorez la grâce de traiter rudement votre corps, sans cependant porter une fâcheuse atteinte à de plus grands biens, tels que la santé; priez Dieu de bénir vos sermons, vos conversations, et les confessions que vous entendez, afin que toutes ces œuvres portent des fruits de salut, et de vous envoyer, en temps opportun, quelque peine, toutes les fois que vous avez mérité un châtiment temporel. Bien plus, demandez sans crainte à notre aimable Sauveur de vous mettre en état, autant que possible, d'user de toutes vos facultés, de tous vos sens, de tous vos membres et de toutes vos actions, comme il en a usé lui-même dans sa sainte humanité.

Priez Dieu le Père en faveur des pasteurs de l'Église, afin qu'ils donnent à leur troupeau l'exemple de toutes les vertus; en faveur des infidèles, des hérétiques, des schismatiques, des pécheurs et des âmes tièdes; en faveur des saints, afin qu'ils se multiplient sans cesse et qu'ils persévèrent dans la voie de l'Esprit-Saint; pour les rois et les princes temporels, afin que Dieu augmente dans leur cœur l'amour de la religion et de la justice, qu'il fasse régner la paix entre eux, et donne le succès à leurs entreprises légitimes; pour ceux qu'afflige la misère ou la maladie, afin qu'ils reçoivent secours et consolation; pour les opprimés, afin que Dieu leur accorde le don de patience et la délivrance de leurs maux, si cela n'est pas en opposition avec sa gloire; pour vos ennemis, afin qu'ils soient

comblés de grâces et de gloire; pour l'Ordre ou la Congrégation à laquelle vous appartenez. Demandez en son nom au Père Éternel la mortification de toutes les passions, l'esprit de dévotion, une vie édifiante, le zèle pour le salut des âmes, des fruits de vertu sans cesse renaissants, le progrès dans les sciences sacrées, la protection de la Providence dans les épreuves, un revenu temporel suffisant, et un grand nombre d'ouvriers pour la vigne du Seigneur; implorez la compassion de la divine Majesté en faveur de tous les membres de votre Congrégation qui dorment du sommeil éternel, surtout de ceux qui sont morts dernièrement, et qui ont été recommandés aux prières de la Communauté; pensez aussi à ceux qui ont été vos ennemis, à vos parents, à vos amis, surtout à ceux pour lesquels on offre peu ou point de prières, afin qu'ils soient délivrés du purgatoire le plus tôt possible, et qu'ils deviennent dans le ciel vos protecteurs particuliers; priez pour toutes les affaires que vos supérieurs ont récemment recommandées à vos prières; et si vous avez été invité à prier pour quelques personnes, demandez à Dieu de les assister dans les circonstances particulières qui les ont obligées à implorer votre aide.

6. Notre devoir nous ordonne ensuite de faire divers actes des différentes vertus qui ont rapport au Saint-Sacrement. 1° Un acte d'adoration : Rendez le culte que demande la Divinité à ce Sacrement ineffable qui est en ce moment au fond de votre cœur et dans toutes les églises répandues sur la surface du globe. La ferveur de cet acte d'adoration sera plus grande si vous rappelez à votre souvenir tous ces sanctuaires où le Saint-Sacrement ne reçoit que de faibles hommages, où il est comme prisonnier entre les mains des Grecs schismatiques, ou dans le pays où son culte est outragé par les péchés les plus graves. 2° Un acte de foi, reconnaissant Jésus-Christ, que vous venez de recevoir, comme vrai homme et vrai Dieu, et croyant l'er-

mement tous les dogmes que la sainte Église enseigne sur l'humanité et la divinité du Fils de Dieu, ou ceux que les hérétiques ont niés. 3° Un acte d'espérance : attendez du Christ, comme Dieu et cause nécessaire de tout bien, les dons naturels ainsi que les grâces et la gloire surnaturelles, espérez aussi ces mêmes faveurs, en vertu des mérites de son humanité. 4° Un acte de charité : embrassons-le d'abord avec toute la ferveur de notre volonté, comme Dieu et comme homme ; ensuite, félicitons-nous de ce que sa divinité est tellement parfaite en elle-même, tellement au-dessus de nous, que nous ne saurions en concevoir une juste idée ; en troisième lieu, réjouissons-nous en songeant que sa divinité est l'objet de l'adoration et de l'amour des anges et des saints dans le ciel, et sur la terre des hommes justes ; réjouissons-nous de ce que son âme et son corps sont bénis dans les cieux d'une manière ineffable, et ornés de dons incomparables ; en quatrième lieu, ressentons une vive douleur de voir son amour blessé par tant de péchés passés, présents ou à venir, dont tant de chrétiens, et nous les premiers, ne cessons de l'assaillir ; gémissons surtout en songeant à tous ces malheureux pour lesquels Jésus a tant fait et tant souffert, et qui se perdent de leur plein gré, par leur propre perversité ; enfin, animés de l'amour le plus tendre, formons le désir de voir le plus tôt possible tous les péchés et toutes les imperfections disparaître de ce monde, le nombre des justes grossir de jour en jour, et les saints continuer avec persévérance à avancer dans la voie de la perfection ; souhaitons que les infidèles et les hérétiques rentrent dans le sein de l'Église, et que Dieu et Jésus-Christ considéré comme homme reçoivent de la part des créatures les honneurs et l'amour que Dieu demande pour lui-même et pour la sainte humanité de son Fils.

7. Nous devons contempler dans Notre Seigneur, envisagé comme Dieu, les attributs de sa divinité et

ses autres perfections, et formuler divers actes à ce sujet. Considérons d'abord son indépendance, ou, selon le langage des théologiens, son *asséité*, en vertu de laquelle il existe par lui-même, et demandons la grâce de ne dépendre que de lui seul et de nos supérieurs, uniquement pour l'amour de lui. Puis, réfléchissons sur son éternité, et implorons de lui une vie longue, afin de le servir longtemps et de souffrir beaucoup pour lui. Tournons ensuite notre attention vers son omniprésence; désirons du fond du cœur qu'il soit connu et aimé en tout lieu, et faisons un acte fervent d'amour et d'adoration pour réparer tous les péchés qui se commettent en ce moment dans le sanctuaire sans limites de sa sainte et redoutable immensité. Après, nous pourrions admirer la fécondité infinie avec laquelle Notre-Seigneur tire des effets si admirables de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, et lui demander, dans l'un comme dans l'autre, des grâces de toute espèce, afin de devenir nous-mêmes un appât qui attire les hommes à son amour, un filet qui les retienne captifs. Considérons sa sagesse infinie, et prions-le de nous rendre sages en ce qui concerne notre instruction ou celle des autres, de répandre sur nous les dons de conseil, de prudence, l'esprit de discernement, et d'accorder à toute notre Congrégation l'avancement dans la vertu et les progrès dans les études théologiques, sans lesquelles nous ne saurions travailler avec fruit au salut des âmes. Méditons ensuite sur la bonté de Dieu, et prions, afin que dans nos actions il ne voie rien qui ne soit bon; mais il n'en sera ainsi que lorsque toutes nos actions seront faites librement, sans imperfections, et pour une fin surnaturelle, qui est Dieu lui-même. Puis, nous passerons à la génération éternelle et à la personne du Verbe, en vertu desquelles il est constitué Fils de Dieu, et nous le supplierons, au nom de cette filiation divine, de nous accorder, autant que possible, avec une abondante libéralité, selon la mesure de sa puis-

sance, toutes les perfections naturelles ou surnaturelles de la grâce et de la gloire, qui sont communicables à ses fils adoptifs, de la même manière qu'elles lui furent communiquées lorsqu'il réunit en lui-même la personne du Verbe éternel avec la nature humaine. Enfin, nous devons méditer sur le concours actuel qu'il apporte à toutes les actions de ses créatures, et implorer sa grâce afin que, de même qu'il rapporte à lui et à sa gloire, comme à la seule fin digne de lui, le concours qu'il prête à chacun de nos actes, tant intérieurs qu'extérieurs, de notre côté nous fassions toutes nos actions, sans aucune exception, pour lui et à cause de lui, et cela avec une telle perfection, qu'il n'y ait rien en nous où l'on ne puisse retrouver la gloire de Dieu, d'une manière soit directe, soit indirecte.

D'après la même méthode nous pouvons nous représenter d'autres perfections en Dieu, et en faire le sujet d'actes analogues, tels, par exemple, que des actes de joie, en songeant que Dieu possède ces perfections en lui-même, et de remerciement, parce qu'il a daigné nous les manifester, et nous les communiquer dans une certaine mesure. C'est ainsi encore que nous pouvons considérer les perfections de la sainte humanité de Notre-Seigneur, aussi bien celles qui ont rapport à l'intégrité de la nature humaine, comme le corps et ses membres, l'âme et ses facultés rationnelles ou non, que celles qui sont une addition à la nature, telles que les habitudes et les actions, soit permanentes, comme la vision béatifique, soit transitoires, comme les conversations, les prières, les miracles et autres œuvres semblables. Tandis que nous méditons sur les facultés et les dispositions de l'âme à jamais bénie de Notre-Seigneur, nous pouvons lui demander de rendre nos facultés aussi semblables aux siennes que possible, et de les orner de dispositions pareilles à celles qui ornaient les siennes, et de les exciter à accomplir des œuvres telles qu'il

en a accompli lui-même. En portant nos regards sur son corps suspendu à la croix, considérons chacun de ses membres en particulier, et prions le Verbe qui, renfermé dans ce corps, a imprimé à ce membre les mouvements les plus parfaits, maintenant qu'il est descendu en nous par la sainte communion, de régler et de gouverner non seulement nos facultés intérieures, mais encore tous nos membres et tous nos actes extérieurs, afin que nous soyons pour ainsi dire, l'expression et l'image de sa sainte humanité, et que nos pensées et nos actions soient comme le reflet des siennes. Cette transformation en Jésus-Christ est rangée par les saints et les docteurs au nombre des effets les plus précieux de la sainte communion.

8. Pour conclure notre action de grâces, nous présenterons Notre Seigneur, que nous venons de recevoir dans la sainte Eucharistie, à l'adoration de tous les esprits bienheureux. Aux saints anges nous pouvons dire : « Voici, ô sublimes ministres de Dieu, vous qui exécutez ses ordres, voici le premier né du Père Éternel, que, d'après le commandement du Très-Haut, vous avez adoré à son entrée dans le monde : obtenez-moi la grâce de le servir avec le même esprit, la même fidélité que vous mites à le servir au temps de votre épreuve, et que vous conservez encore aujourd'hui dans votre céleste et glorieuse vie ». Aux patriarches et aux prophètes nous dirons : « Ambassadeurs du ciel, vous à qui Dieu a fait part de ses admirables secrets, voici le Rédempteur qui vous a été promis depuis le commencement du monde, que vous avez désiré et si longtemps attendu : faites que mon cœur palpite d'amour pour lui, et que toutes les puissances de mon âme soupirent nuit et jour après lui ». Aux saints apôtres nous dirons : « Illustres prédicateurs de l'Évangile, voici votre Maître bien-aimé, pour lequel votre cœur a brûlé de l'amour le plus vif ; puissé-je obtenir par votre intercession la grâce de l'aimer par-dessus toute chose, et avec la

plus grande ferveur » ! Aux martyrs nous tiendrons ce langage : « Voici, ô courageux défenseurs de la Foi, voici Jésus crucifié, pour l'amour duquel vous avez si volontiers répandu votre sang ; oh ! demandez à Dieu pour moi l'honneur de souffrir pour lui, de passer ma vie sur une croix, où j'endurerai de cruels tourments, sur laquelle je serai cloué par la main puissante de la nature, ou celle des méchants, et d'où je puisse passer sans obstacle dans le sein de mon Rédempteur ». Puis nous nous adresserons aux pontifes, confesseurs de la foi : « Voici, ô pasteurs du troupeau de Jésus-Christ, voici l'Agneau sans tache, que vous avez si souvent immolé au Très-Haut, comme une victime d'agréable odeur, sur le saint autel ; aidez-moi à passer dignement les moments de cet auguste sacrifice, à l'offrir à Dieu comme il convient, et, m'associant moi-même sans cesse à la sainte oblation, à présenter au Seigneur une offrande perpétuelle de moi-même et de mes bonnes œuvres ». Passant ensuite aux religieux, confesseurs de la Foi : « Fidèles serviteurs de Dieu, leur dirons-nous, voici votre doux et bien-aimé Seigneur, pour l'amour duquel, en réalité comme en désir, vous avez méprisé les plaisirs du monde ; aidez-moi, pour l'amour de lui, à persévérer jusqu'à la mort dans mon état, quelque crucifiant qu'il puisse être, et que, si je cherche à m'élever sur les hauteurs de la perfection, ce ne soit que pour plaire à Dieu ». Quant aux saints et aux bienheureux de notre Congrégation, nous leur dirons : « Voici, ô très chers frères, votre chef, à qui vous vous êtes si parfaitement conformés en cette vie ; accordez-moi, ainsi qu'à tous mes frères qui combattent encore pour sa gloire dans les rangs de l'Église militante, la grâce de lui conquérir une multitude d'âmes, sans que notre piété ait à en souffrir ; faites que notre nombre s'augmente d'une foule d'excellents ouvriers, employés à cultiver le même champ, et que tous ensemble, chargés d'une abon-

dante moisson de mérites, nous passions avec vous dans sa sainte société ». De là nous nous présenterons devant le chœur des vierges, et nous leur dirons : « Voici, ô chastes épouses de l'Agneau sans tache, voici Celui pour lequel vous avez gardé votre virginité avec tant de soin ; obtenez que mon cœur et mes œuvres restent toujours purs aux yeux de Celui qui est votre bien-aimé et le mien ; et que, sans souillure qui la flétrisse, sans péché à expier, mon âme s'envole de cette vie directement vers lui dans les cieux » Enfin, nous nous adresserons à tous les Saints : « Voici, ô les meilleurs des amis, vous qui êtes la consolation de ma pauvre âme, voici le Maître, l'auteur et la récompense de votre sainteté ; demandez-lui pour moi la grâce de marcher, comme vous l'avez fait, dans les sentiers sublimes de la vertu, et de rester fidèle à l'esprit de mon institut ; de sorte que les années, en passant sur ma tête, ne me laissent pas immobile au même point, mais qu'elles me voient, au contraire, tendre sans cesse vers les hauteurs de la perfection. »

Alors nous pourrons dire à notre aimable Sauveur :

« Maintenant, Seigneur, je m'éloigne de vous pour quelques instants, mais non point sans vous ! Non ! car vous êtes la consolation, la joie, le seul bien de mon âme. Je me jette avec confiance entre les bras de votre immense charité, avec mes frères, mes amis et mes ennemis. Aimez-nous, ô Seigneur, autant que cela vous est possible, enivrez-nous de votre amour, et transformez-nous en votre image, ô vous, la joie et le bonheur de nos cœurs ! Accordez-nous de vivre entièrement à vous, de ne nous occuper que de vous et pour vous, enfin, dans toutes nos actions, dans toutes nos paroles, dans toutes nos pensées, de ne nous proposer d'autre but que vous seul, vous, notre amour et notre unique bien, qui vivez et réglez dans toute l'éternité ». Nous terminerons notre action de grâces par l'oraison *Respice*. « Nous vous supplions,

ô Seigneur, de jeter un regard de compassion sur cette famille qui est la vôtre, et pour laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas hésité à se livrer aux mains des méchants, et à souffrir le tourment de la croix ; lui qui vit et règne avec vous et le Saint-Esprit, en l'unité de Dieu, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Je le répète, je n'engage personne à suivre cette méthode telle que je viens de l'exposer : mon intention est seulement que l'on vienne puiser à cette source, quand on en sentira le besoin, quelques gouttes d'eau vive pour rafraîchir le cœur desséché, et y verser les consolations qu'offre une dévotion variée. Elle mérite une étude attentive ; car elle est une sorte de traité, court, mais substantiel, sur la manière de vivre saintement. C'est une expression abrégée des sentiments qui animent les saints, une esquisse d'après laquelle on pourrait définitivement tracer un caractère spirituel. Dans ces actions de grâces, on exprime des désirs qu'on tient pour exaucés d'avance ; on y fait à Dieu des demandes qui font tressaillir et trembler. C'est encore là un bien pour notre âme. Lancicius les propose comme s'il n'était pas une âme pieuse qui songeât pour un instant à les repousser. Nous ne devons pas, il est vrai, formuler de tels désirs de notre propre mouvement ; mais il est bon de s'humilier ; et quoi de plus humiliant pour nous que de voir combien nous sommes loin d'être ce que nous devrions, et peut-être de ce que nous croyons être. Nous sommes humiliés, mais non découragés, car, si nous nous laissions aller au découragement, ce serait une preuve qu'il n'y a en nous aucune spiritualité véritable, que nous en sommes encore au point de départ, tandis qu'à cette heure, nous devrions au moins être en vue du terme béni de nos efforts.

Il est encore dans cette méthode d'action de grâces un autre point qui mérite d'attirer notre attention ; c'est qu'elle excite très vivement la dévotion à la per-

sonne du Verbe éternel. C'est l'absence de cette dévotion qui rend nos prières si légères et si froides ; c'est à elle surtout qu'on doit rapporter le défaut de ce profond esprit d'adoration qui est la marque distinctive de la dévotion au Saint-Sacrement, et aussi cette sécheresse d'âme qu'une fréquente communion semble augmenter au lieu de la faire disparaître. Prêchons et enseignons la divinité de Jésus, sans nous inquiéter du peu d'attrait qu'offrent les sermons dogmatiques et nous ne tarderons pas à voir tous les cœurs s'attendrir, sans que nous ayons besoin pour cela d'être éloquents : Bethléem et le Calvaire répandront les trésors infinis de leur amour entre les mains du plus pauvre et du plus simple des humbles pauvres de Jésus-Christ. Oh ! combien de personnes ont trouvé la méditation toute différente de ce qu'elle était pour elles, lorsqu'elles ont apporté à la crèche ou au pied de la Croix, la pensée de la divinité de Notre-Seigneur ! Bien qu'elles ne fussent pas dans l'habitude de s'élever bien haut par la prière, ou de se mortifier par de pénibles austérités, un seul rayon de cette doctrine a suffi pour que leur prière se terminât souvent par une espèce de contemplation dans le sein de la très sainte Trinité. Il en est plus d'une qui ne saurait exprimer par la parole humaine ce qui lui est arrivé, et à laquelle les vers suivants du Dante pourraient heureusement s'appliquer : « Alors j'entendis tout le Paradis retentir de ces chants : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! Et telle était la douceur de ce chant que mon esprit en fut ravi. Et le spectacle qui frappait mes yeux me jeta dans une profonde extase : un sourire universel était répandu sur toute chose ; partout régnait une joie au-dessus de toute comparaison ; un bonheur ineffable ; une vie, une paix, un amour éternel ; des richesses inépuisables, et une félicité sans bornes. »

§ VI. Réflexions pratiques sur le même sujet.

C'est ici le moment de nous adresser cette importante question : Comment nous sommes-nous acquittés jusqu'à présent des devoirs de l'action de grâces en général ? Quel est notre sentiment habituel au sujet des bienfaits que Dieu ne cesse de répandre sur nous ? Combien de temps avons-nous consacré à passer en revue les faveurs dont nous avons été comblés ? Y avons-nous jamais songé, même dans nos retraites ? Saint Ignace nous donne le sage conseil de commencer tous les jours notre examen de conscience par compter les miséricordes de Dieu, et par lui en rendre grâces. Sommes-nous même restés fidèles à cette simple petite pratique ? Plusieurs d'entre nous ont des heures fixes dans le cours de la journée pour remplir différents devoirs spirituels ; avons-nous fixé un temps particulier pour remercier Dieu ? Plusieurs d'entre nous, encore, conservent dans leur livre de piété une liste des personnes et des choses pour lesquelles ils se proposent de prier ; avons-nous quelque moyen semblable pour nous rappeler chaque jour les bienfaits dont nous devons rendre grâces à Dieu ? Pendant des semaines entières, nous avons assiégé le trône de Celui qui est la source de tout bien ; pendant des semaines entières, nous avons tout mis en œuvre, prières, chapelets, communion, et même pénitences, pour obtenir l'objet de nos désirs ; et, quand enfin Notre-Seigneur s'est rendu à nos importunités, notre reconnaissance a-t-elle été proportionnée à nos supplications ? Combien de temps a-t-elle duré ? En quoi a-t-elle consisté ? A-t-elle été accompagnée d'une ferveur nouvelle, ou d'une augmentation d'amour ? S'est-elle bornée à un simple *Te Deum* ? Ou bien murmurant à la hâte : *Deo gratias*, nous sommes-nous jetés avec une avidité inconvenante sur ce que la main de Dieu nous offrait ;

l'avons-nous pris comme une chose due, et sans éprouver autre chose qu'un vague sentiment de reconnaissance? Hélas! je crains bien que nous n'ayons lieu d'être honteux de nous-mêmes sous ce rapport. Loin d'entretenir en nous un esprit de gratitude, un souvenir vif et perpétuel des miséricordes de Dieu, de nous montrer réguliers et empressés à lui offrir des sacrifices d'actions de grâces, nous restons indifférents, laissant au Saint-Esprit le soin d'inspirer à nos cœurs le sentiment de nos obligations envers Dieu, et de la dépendance où nous nous trouvons vis-à-vis de lui. Nous attendons ces inspirations, et, quand elles sont venues, nous n'y correspondons que faiblement; de sorte que nous laissons, pour ainsi dire, Dieu demander nos remerciements, plutôt que de les lui offrir librement, et avec un cœur brûlant d'amour. Nous serions si prompts à blâmer une pareille conduite, si nos semblables agissaient ainsi à notre égard! Mais répondez avec sincérité sur tous ces points à votre ange gardien; et dites ensuite si c'était une exagération de ma part quand je disais que la disproportion, qui existe entre la prière et l'action de grâces, est une des merveilles de ce monde, et l'une de ses plus tristes merveilles.

Et quelle est la cause de tout ceci? Peu m'importe de le répéter sans cesse, au point même de vous fatiguer de l'entendre, si, par là, je puis parvenir à le graver dans votre mémoire. La cause en est dans cette obstination avec laquelle vous refusez de regarder Dieu comme votre Père. Excepté le péché mortel, il n'y a guère de misère qui ne trouve sa source dans cette notion sévère, sèche et dure qu'on se forme de Dieu. Telle est la racine du mal; c'est là qu'il faut frapper avec la hache, si vous désirez sincèrement devenir un autre homme. Cette mesure est nécessaire; nul autre moyen ne saurait y suppléer. Vous pouvez multiplier les méditations et les examens de conscience, réciter votre chapelet: tout cela, comme vous

en avez déjà fait la triste expérience, n'aboutira qu'à de médiocres résultats. Oh ! n'est-il pas étonnant de voir des personnes se livrer régulièrement chaque jour à l'exercice de l'oraison, sans que leur cœur devienne plus tendre ? Elles n'ont pas vaincu une seule passion, l'amour n'a pas fait le moindre progrès dans leur âme ! Elles ont l'habitude de la prière, sans en avoir le don. Qu'elles s'imposent des pénitences, et elles ne feront par là qu'endurcir leur cœur, en le plongeant dans les illusions d'une orgueilleuse humilité, au lieu de l'attendrir par la douce influence d'un amour pur et véritable. Les sacrements même n'agissent plus que comme des machines détraquées. Vous plaignez-vous de la lenteur de vos progrès dans la vie spirituelle, de l'absence de toute dévotion sensible, de votre impuissance à former ou tenir de bonnes résolutions, de vos chutes fréquentes dans le péché, du défaut de respect dans vos prières, ou enfin du peu d'affabilité que vous mettez dans vos rapports avec les autres ? Quel que soit le cas, remontez à la source, elle est la même pour tous : c'est la fausse notion que vous avez conçue de Dieu. Il faut vous en dépouiller. Attachez-vous à entretenir à son égard les sentiments d'un enfant pour son père. Implorez de l'Esprit-Saint le don de *piété*, car c'est lui qui fera naître en vous cet amour filial. Vous devez avant tout regarder Dieu comme « Celui que le ciel et la terre révèrent comme le Père de toutes choses. » Rappelons-nous que l'Esprit de Jésus-Christ est le seul véritable esprit, et que c'est un esprit d'adoption en vertu duquel nous crions : Abba, Père ! Non, jamais vous ne marcherez dans la voie droite tant que l'idée de Dieu, considéré comme votre Père, n'aura pas absorbé toutes les autres idées que vous avez conçues de lui, ou du moins tant qu'une harmonie, basée sur la subordination, n'aura pas reliées dernières à l'idée principale, qui est l'esprit de l'Évangile et l'âme de l'aimable enseignement de Notre-Seigneur. Un homme ne saurait mieux faire que de con-

sacrer sa vie tout entière à la propagation de cette seule idée, la miséricordieuse paternité de Dieu.

En matière de progrès spirituel, nos intérêts se confondent avec la gloire de Dieu. C'est là encore une des inventions de son amour ingénieux. Nous trouverons une raison nouvelle de nous vouer à la pratique de l'action de grâces, en songeant aux fruits que nous pouvons en recueillir au point de vue spirituel. Croître en sainteté n'est autre chose que recevoir continuellement ces grâces nouvelles, dont Dieu récompense chacun des actes par lesquels nous correspondons aux grâces qu'il nous a déjà données ; et nous savons que rien ne saurait nous attirer des grâces aussi abondantes ou inviter Dieu à répandre sur nous ses trésors avec autant de profusion, que la dévotion de l'action de grâces. Mais ce n'est pas là le seul secours qu'elle nous offre pour nous élever dans la sainteté. Il faut aussi tenir compte des effets qu'elle produit sur notre âme. Un grand nombre de personnes s'efforcent d'avancer dans la spiritualité, et elles sentent comme une main invisible qui les retient en arrière. Le fait est, bien qu'elles ne s'en aperçoivent pas, qu'elles ne se sont point encore entièrement données à Dieu. Leur séjour a été trop court dans le purgatoire de la vie spirituelle, ou bien elles ont transigé avec Dieu, et ont conservé certains attachements, ou enfin elles ont désiré se dépouiller de leurs mauvaises habitudes peu à peu et sans violence, de façon à s'épargner les peines d'une conversion. Or, l'action de grâces ne tarde pas, quoique d'une manière imperceptible, à faire de notre religion un service d'amour ; elle nous amène à considérer les choses comme Dieu les considère, à nous ranger de son côté contre nous-mêmes, et à embrasser ses intérêts lors même qu'ils semblent en opposition avec les nôtres. Nous sommes ainsi conduits à rompre définitivement les liens qui nous attachent au monde, et à sortir de son atmosphère funeste, pour suivre en paix le chemin du ciel.

Nous arrivons aussi par là à nous pénétrer plus profondément du sentiment de notre propre bassesse, et à nous convaincre que nous sommes moins que rien en présence de Dieu. Et qu'est-ce que tout cela, sinon rendre notre conversion plus entière, plus complète ?

D'ailleurs, l'action de grâces n'a pas une part moins grande à notre avancement dans la sainteté, qu'à notre conversion. Tout progrès procède de l'amour, et l'amour est à la fois la cause et l'effet de l'action de grâces. Le sentiment de la présence de Dieu est pour l'âme ce que la lumière et l'air sont pour les plantes ; et l'action de grâces rend ce sentiment habituel à nos âmes. En effet, elle nous découvre continuellement des actes de miséricorde, qui, sans elle, auraient passé inaperçus ; elle nous met en état d'en apprécier plus dignement la valeur, et en quelque sorte de sonder l'abîme de la condescendance divine d'où ils sont sortis. De plus, si nous sommes nous-mêmes fidèles à cette pratique, nous nous affligerons de voir les autres y manquer ; cette douleur entretiendra en nous un amour délicat et tendre pour Dieu, et, à mesure que l'idée de Dieu s'agrandit, fera naître cet esprit de réparation qui accompagne toujours le progrès dans la sainteté. Notre cœur s'agrandit en nous, et dès lors nous nous élançons d'un pas rapide dans la voie de ses commandements, où jadis nous nous trainions avec peine. Nous avons conscience d'une force secrète qui nous aide à franchir les obstacles et à mépriser la crainte, d'une liberté de bien faire que nous ne connaissions pas auparavant. Et tous ces avantages viennent de ce que l'action de grâces nous a fait mesurer la grandeur de la bonté de Dieu et l'abîme de notre bassesse ; aussi rien ne semble trop grand ou trop difficile quand il y a de la gloire de Dieu. Imitant l'exemple d'Areuna, au temps d'une épidémie, nous donnons au roi comme si nous mêmes étions des rois, et dans l'esprit qui sied à la dignité royale. L'action de grâces a couronné nos cœurs.

C'est une grave erreur de n'accorder qu'une faible importance au bonheur qu'on trouve dans la religion, à la joie qu'on goûte dans le service de Dieu, à la douceur qu'on trouve dans la prière, au contentement qu'on éprouve dans la mortification, ou dans une tendre dévotion. Il est vrai que Dieu ne nous refuse pas ses consolations seulement lorsqu'il est irrité contre nous et qu'il veut nous punir ; et, d'ailleurs, quelle que soit son intention, notre devoir est de nous soumettre à son aimable, mais impénétrable volonté. Toutefois, ces consolations ne sont pas moins un puissant auxiliaire dans la vie spirituelle ; elles doivent donc être l'objet de nos désirs ; mais, en même temps, il faut les demander avec esprit de soumission. Combien de personnes s'acquittent mal de tous leurs devoirs, parce qu'elles ne trouvent pas de bonheur dans la religion ! Partout, à la messe, au salut, leur cœur est enveloppé d'un voile que ni les sons de la musique, ni l'éclat des lumières, ni la présence même de Dieu ne sauraient percer. Les bienfaits de Dieu sont aussi onéreux pour de telles âmes, que ses châtiments le sont pour d'autres. La prière devient une pénitence, la confession une torture, la communion un véritable supplice. Ce que Dieu bénit pour elles, les irrite comme une blessure cuisante, la paix qu'il répand les agite et les inquiète ; ces malheureux ne connaissent d'autre lumière que le faux jour où les place leur mauvaise humeur, d'autres chants que les plaintes d'un esprit chagrin. Demandez aux personnes de cette catégorie, si elles ont jamais pratiqué l'action de grâces, et vous trouverez que vous avez frappé juste. Le défaut de cette dévotion a été le vice radical de toute leur vie. Ce sont peut-être des gens nouvellement convertis à la foi catholique ; ils se sont rendus à contre-cœur à la grâce qui les appelait. Une fois en sûreté dans le sein de l'Église, ils se sont créés des difficultés partout, depuis le pape et les dignitaires de l'Église romaine, jusqu'au dernier anneau de la

chaîne hiérarchique. Des obstacles imaginaires les ont arrêtés à chaque pas ; leur conversion a été pour eux la source de malheurs temporels ; la foi méritait-elle un pareil sacrifice ? Et puis, quel ennui d'apprendre une nouvelle religion, des cérémonies nouvelles ! Cette pensée suffit pour les aigrir. Une autre fois, c'est un prédicateur qui a tenu un langage étrange pour eux, et ils vont s'en plaindre à mille personnes différentes, comme si tout devait se conformer à leur manière de voir. C'était le jour de l'Assomption, et les braves et simples gens du peuple voulaient qu'on leur racontât le couronnement de leur Mère dans le ciel ; mais cet important converti était à l'église, et on aurait certainement dû le consulter à ce propos. Quelle impertinence d'oser dire devant lui que la sainte Vierge avait douze étoiles sur la tête ! était-ce des planètes ou des étoiles fixes ? Ce sujet présente d'énormes difficultés à résoudre. En vérité, les prédicateurs devraient être plus prudents ! Passant ensuite au confessionnal, on trouve tout si gênant, si rude, si vulgaire, si matériel ! Ainsi, pour une cause ou pour une autre, cette pauvre âme a toujours été misérable depuis le jour de sa conversion. Et pourquoi ? Pleines d'elles-mêmes et du désir de s'élever sans cesse, cherchant partout les consolations, avides de sympathies, les personnes de cette espèce n'ont jamais songé peut-être à se jeter à genoux, avec la simplicité d'un enfant, pour remercier Dieu du miracle d'amour qui les a amenées où elles sont actuellement. Un cœur reconnaissant aurait accepté avec joie toutes les difficultés qui se sont offertes à lui aux abords de sa nouvelle position, comme une pénitence due à cette dureté que la grâce a eu tant de peine à vaincre dans le cours de sa conversion. Mais ces personnes n'étaient pas reconnaissantes, et elles n'ont pas été heureuses. C'est encore là un point digne de remarque, que le bonheur en religion provient de l'esprit de reconnaissance.

Il nous reste maintenant à faire voir en quelques mots, comment, à l'aide de l'action de grâces, nous pouvons atteindre notre triple but, c'est-à-dire travailler à la gloire de Dieu, servir les intérêts de Jésus, et concourir au salut des âmes. Examinons d'abord ce qui concerne la gloire de Dieu. Il a daigné faire dépendre sa gloire, en grande partie, des louanges et des actions de grâces de ses créatures; c'est là une des fins pour lesquelles il nous a créés. Or, nulle part sa gloire n'est attaquée d'une manière plus sensible que de ce côté; c'est pourquoi il attend une réparation plus éclatante de la part de ses fidèles serviteurs. Aucun d'entre eux ne lui rend grâces, animé d'une pieuse intention, sans par là même ajouter un fleuron à la couronne de gloire du Très-Haut. J'ai dit que l'action de grâces apportait avec elle la joie; j'ajoute que l'esprit de reconnaissance n'est pas inhérent seulement à cette joie qui est un don de l'Esprit-Saint, mais il se manifeste dans toutes les dévotions particulières où se trouve la joie. Les personnes qui ont honoré d'un culte spécial saint Raphaël, l'ange de la joie, ont généralement reçu le don d'action de grâces dans une mesure plus qu'ordinaire. Nous en avons un exemple dans le livre de Tobie, sans mentionner ceux que nous offrent les Vies des Saints qui se sont distingués par la pratique de cette dévotion, tels que saint Jean de Dieu, sainte Hyacinthe Mariscotti et tant d'autres. « Mon Père, il m'a rempli de joie ! » Tel est le caractère que le jeune Tobie assigne à saint Raphaël; et, lorsque l'Archange est sur le point de se faire connaître, il leur dit : « Bénissez le Dieu du ciel, glorifiez-le en présence de toutes les créatures vivantes, car il vous a montré sa miséricorde. En effet, s'il est bon de tenir cachés les secrets d'un roi, il est honorable de révéler et de confesser les œuvres de Dieu. » Plus loin, il lui dit : « Quand j'étais avec vous, j'y étais par la volonté de Dieu, rendez-lui grâces et chantez ses louanges. » Et ailleurs : « Il est temps

pour moi de retourner vers Celui qui m'a envoyé ; pour vous, bénissez Dieu et publiez ses merveilles. » Il est probable qu'en s'éloignant d'eux, il laissa tomber sur eux un rayon de sa beauté angélique, car ils se trouvèrent plongés dans une extase qui dura trois heures. Ce que l'Ange leur avait laissé en les quittant, c'était l'esprit d'action de grâces. « Alors, dit l'Écriture, ils restèrent prosternés pendant trois heures la face contre terre, bénissant le Seigneur ; et puis, se relevant, ils allèrent publier ses merveilles. — Alors le vieux Tobie prenant la parole dit : « Glorifiez le Seigneur, ô enfants d'Israël ! Voyez ce qu'il a fait pour nous, et, remplis d'une crainte respectueuse, rendez-lui gloire, et exaltez le Roi éternel des mondes. Bénissez le Seigneur, ô vous qui êtes ses élus, réjouissez vous en lui tous les jours, et glorifiez-le ! Jérusalem, cité de Dieu, glorifie le Seigneur, à cause de tous les biens qu'il a répandus sur toi ! » Et quelle belle fin couronna sa vie, après que l'Ange eut laissé son manteau de joie et de reconnaissance sur le saint vieillard ! « Le reste de sa vie s'écoula dans la joie, et, après avoir grandi dans la crainte de Dieu, il mourut en paix. » Et cette joie lui survécut dans la personne du jeune Tobie qui, au lieu de pleurer son père, dit de lui : « Après qu'il eut vécu quatre-vingt-dix-neuf ans dans la crainte du Seigneur, on l'enterra avec joie. » Ce sentiment ressemble à celui qu'on retrouve dans les maisons religieuses, lorsque Dieu appelle à lui un des membres de la Communauté, sentiment qui est parfois un sujet de scandale pour l'étranger qui ignore combien l'esprit du cloître est profondément opposé à celui du monde.

En second lieu, cette dévotion nous fournit de puissants moyens de servir les intérêts de Jésus. Que cherchait-il avec plus d'ardeur sur la terre que la gloire de son Père ? Quoiqu'il soit dit de lui qu'il connaissait les hommes et qu'il ne voulait pas se confier à eux, néanmoins il daigna paraître surpris en voyant qu'un

seul des dix lépreux revenait sur ses pas pour rendre grâce à Dieu. Quel profond mystère dans ces actions de grâces qu'il fait éclater tout d'un coup, lorsqu'il remercie son Père d'avoir caché ses mystères aux sages et aux savants, et de les avoir révélés aux petits ! Il est un moyen particulier que je conseillerai de suivre pour faire prospérer les intérêts de Jésus. Je le suggère d'autant plus volontiers qu'il est rempli d'amour, et nous coûte moins de peine. C'est d'assumer sur nous-même une espèce d'apostolat, pour propager la pratique de l'action de grâces. Il n'est peut-être pas un individu parmi nous qui n'exerce une influence quelconque sur d'autres, soit enfants, soit serviteurs ou amis. Enseignons-leur à faire des actions de grâces plus fréquentes, plus régulières, plus ferventes. Glissons, toutes les fois que cela nous sera possible, un mot en faveur de cette dévotion. Si chacun des dix mille membres de la Confrérie du précieux Sang persuadait à cinq personnes en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur, de rendre grâces à Dieu chaque jour, ces cinq personnes en exciteraient d'autres à suivre leur exemple, et cette dévotion ne tarderait pas à s'étendre à l'infini, comme les cercles que l'enfant forme, en se jouant, sur la surface d'une eau tranquille. Et quelle joie pour Jésus de voir la moisson de gloire que Dieu recueillera dans cinquante mille âmes qui feront chaque jour un acte de remerciement de plus qu'à l'ordinaire, ne fût-ce qu'un simple *Deo gratias* ! Songez combien de grâces, de mérites, de gloire, d'adorations, de louanges renferme un seul *Deo gratias*, articulé avec une pieuse intention ! Eh bien, un léger effort de la part de la Confrérie pourrait faire monter, chaque année, vers la sainte Majesté de Dieu, trop souvent outragée, dix-huit millions deux cent cinquante mille de ces actes surnaturels. Oh ! pourquoi laissons-nous échapper tant d'occasions de servir Dieu, sans en tenter l'essai ? Quel hommage d'amour pour Jésus, que ce facile apostolat de l'action

de grâces ! Mettons-nous à l'œuvre dès maintenant, car le temps fuit rapidement, et déjà nous avons tenu trop longtemps la gloire de Dieu dans l'attente.

C'est ainsi que dans les écoles, dans les séminaires et dans le sein des familles, surtout celles où se trouvent beaucoup de jeunes enfants, dans la bouche desquels Dieu a placé ses louanges, de petites associations pourraient se former. On conviendrait de faire chaque jour, en particulier, ou même en commun s'il était possible, quelques courtes prières d'actions de grâces, et de dire avec plus d'attention les prières avant et après les repas. L'objet de ces petites associations pourrait être de remercier Dieu en général de toutes les grâces dont sa bonté a comblé ses créatures, ou en particulier de l'Incarnation, ou de la miséricorde en vertu de laquelle il a fait de Marie notre Mère aussi bien que la sienne. — Une école irlandaise devrait se réunir matin et soir, pour remercier Dieu du don de la foi catholique fait à leur patrie, et pour lui faire en même temps réparation pour l'apostasie. Les enfants se formeraient ainsi à une habitude qui serait pour eux une sauvegarde contre les tentations à venir. Ces associations pourraient, si on le jugeait à propos, embrasser la dévotion aux saints anges, dont la vie est un chant éternel de reconnaissance et de louanges ; et la vertu de pureté, fruit de cette dernière dévotion, se développerait ainsi dans l'âme des enfants. Si nous nous formons une juste idée de la gloire de Dieu, si nous l'aimons, toutes ces pratiques auront une valeur à nos yeux, et les bénédictions qu'elles apportent cesseront de nous paraître insignifiantes. Que de temps perdu n'avons-nous pas à réparer, dans cette importante affaire de l'action de grâces !

On est étonné de voir combien de gloire un seul homme peut procurer à notre Sauveur, s'il veut seulement se mettre à l'œuvre. Durant le séjour que saint Jérôme fit en Orient, il entendait souvent les moines de ces contrées entonner leur doxologie :

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Cette dévotion lui devint chère, et il pria le pape Damase de l'établir dans l'Église d'Occident, où, humainement parlant, elle n'eût jamais été en usage sans lui. Qui pourrait dire combien de fois, depuis ce temps, cette doxologie a été répétée en Occident avec une pieuse intention et un cœur brûlant d'amour ? Voyez comme elle revient sans cesse dans l'office divin. Chaque fois que sainte Marie-Madeleine de Pazzi la répétait, elle faisait en esprit l'offrande d'elle-même à la sainte Trinité, et inclinait la tête comme si elle allait la poser sur le billot et souffrir pour la Foi. Toutes les fois que saint Alphonse, dans sa vieillesse, apprenait quelque nouvelle favorable à la gloire de Dieu, ou à la prospérité de son Église, il s'écriait le cœur rempli d'une douce émotion : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto*. Le bienheureux Paul de la Croix avait, dit-on, un goût merveilleux pour cette dévotion, et il s'efforça de le communiquer à ses religieux. La Vie des Saints pourrait nous fournir une foule d'autres traits d'amour héroïque, qui ont rapport à cette doxologie. Toutefois, si saint Jérôme n'avait pas suggéré au pape Damase la pensée de l'introduire dans l'Église d'Occident, toute cette gloire aurait été perdue pour Dieu. Quand les hommes entreprennent quelque œuvre pour Dieu, ne fût-ce que la plus petite chose, ils ne savent jamais où elle s'arrêtera, ni tout ce qu'elle opérera pour sa gloire. Le secret de l'amour est donc de toujours travailler pour Dieu, sans s'inquiéter s'il entreprend une grande œuvre ou non. « Jetez votre pain sur les eaux courantes parce que vous le retrouverez après un long espace de temps. Semez votre grain dès le matin ; et que le soir votre main ne cesse point de semer : parce que vous ne savez lequel des deux lèvera, celui-ci ou celui-là : que si l'un et l'autre lèvent, ce sera encore mieux (1). »

(1) Eccles., xi, 16.

En troisième lieu, cette dévotion sera un puissant auxiliaire pour ceux qui veulent travailler au salut des âmes. Nous-mêmes, en la pratiquant, nous obtiendrons de Dieu des grâces infiniment supérieures à celles que pourraient nous attirer nos faibles prières. Oh ! procurons-nous ce doux spectacle ! Voyons les trésors de la miséricorde divine s'ouvrir devant nous, ses grâces se répandre sur nous, les cœurs endurcis s'attendrir, et l'Église universelle inondée d'une foule de bénédictions nouvelles ! De plus, en offrant chaque jour à Dieu quelque réparation pour l'ingratitude et la négligence des pécheurs, nous pourrons apaiser sa colère et détourner la main de sa justice déjà levée sur leur tête et prête à les frapper de châtiments temporels et spirituels. Il est étonnant de voir combien de voies indirectes l'amour de Dieu ouvre à notre zèle, afin que nous l'aidions à sauver les âmes. Je voudrais que nous fussions plus habiles à les trouver, ces voies, et plus infatigables à les suivre. Pauvres âmes ! nous vous avons donné assez de scandale ; plaise à Dieu que nos prières et nos actions de grâces puissent le réparer ! Le précieux Sang semble nous appartenir moins, tant qu'il n'est pas aussi à vous. Oh ! puissé-je ne jamais oublier qu'il est sur la terre des âmes dont le salut dépend de mon zèle et de mes prières ! Il est peut-être une âme, que Dieu a aimée de toute éternité, que son amour a choisie de préférence à des millions d'autres qu'il aurait pu tirer du néant ; une âme dont le nom était dans le cœur de Jésus sur la croix, et pour laquelle il a offert en particulier toutes ses souffrances ; une âme que Marie attend avec anxiété dans le ciel. Cette âme verra-t-elle Dieu ou non ? sera-t-elle revêtue d'une beauté incomparable, couronnée de dons ineffables et plongée dans un océan de félicité éternelle ? Sa destinée, en vertu d'un adorable décret de l'amour divin, dépend de ma prière ! Ah ! Seigneur ! quand vous ai-je vu avoir faim, et ai-je refusé de vous donner

à manger ? Quand avez-vous eu soif, et ai-je refusé de vous donner à boire ? Puisse votre réponse retentir sans cesse à mon oreille tremblante d'amour : « Si tu ne l'as pas fait pour le plus petit d'entre ceux-ci qui sont mes frères, tu ne l'as pas fait pour moi ! »

CHAPITRE VIII

LOUANGE ET DÉSIR

§ I. La science et la grâce.

Les savants nous font pénétrer dans les replis les plus cachés de la nature pour nous montrer, jusque dans le plus vil insecte, l'admirable harmonie qui existe entre ses habitudes et ses nécessités, ses instincts et ses besoins. Par là ils font éclater à nos yeux non seulement la puissance et la sagesse que proclame la création, mais aussi l'attentive prévoyance et la tendre compassion du Créateur. Nous avons admiré ensemble la même providence miséricordieuse dans le monde de la grâce et dans son plan surnaturel. Dans ce système divin, dont le développement a mis souvent, peut-être, votre foi à l'épreuve, tout est ménagé pour l'amour. Dieu nous aime avec excès ; en retour, il désire ardemment être aimé de nous, et il nous prodigue, avec une profusion incroyable, les moyens les plus extraordinaires de l'aimer et d'accroître sa gloire. La théologie est la contre-partie des sciences physiques. Elle peut nous révéler, sur les anges que nous n'avons jamais vus, des choses aussi merveilleuses que l'astronomie peut nous en apprendre sur les étoiles que nous ne pouvons atteindre. La science des lois de la grâce est

semblable à la science des lois de la vie. L'histoire et la constitution de l'Église nous frappent d'un étonnement égal à celui qu'excitent en nous les phénomènes géologiques. A l'aide de la révélation, de l'Église, de la raison, et des lumières de l'Esprit-Saint, les théologiens catholiques ont exploré le monde spirituel avec au moins autant de certitude et de succès que les savants modernes ont exploré la matière. Ceux qui ne peuvent retenir un sourire lorsqu'ils nous entendent parler aussi familièrement des divers chœurs des Anges, ressemblent à ceux qui se mettent à rire lorsqu'on leur dit qu'une planète est de telle ou telle dimension, ou qu'elle est faite d'une matière aussi légère que le liège. Dans un cas comme dans l'autre, c'est le scepticisme de l'ignorance qui excite ce sourire. La puissante intelligence de l'homme s'appliquait autrefois à étudier la vie de Dieu, ses perfections, son incarnation, et ses rapports avec les hommes. La révélation lui offrait un nombre infini d'axiomes infaillibles, et, appuyée sur de pareils secours, elle produisit le chef-d'œuvre de l'esprit humain, la théologie catholique. Depuis, on a dirigé les efforts de cette puissante raison sur les courants de l'Océan, le souffle des vents, les phénomènes électriques, la mécanique céleste ; et le fruit de ces travaux a été les admirables découvertes de la science moderne ; toutefois, même sous le seul rapport de la force intellectuelle, ces résultats ont moins de droits à notre admiration que les Sommes de la théologie scolastique.

C'est l'ignorance de notre religion qui, plus que toute autre chose, nous empêche de distinguer l'amour extrême que Dieu a pour nous. Pour le sauvage (dont l'esprit inculte ne saisit que les phénomènes éclatants, tels que les ouragans, le tonnerre, le soleil, la mer, le vent), le Créateur est simplement un puissant esprit. Si ce même homme pouvait voir les affections et les instincts des animaux, tels que la science

nous les met sous les yeux, la notion qu'il a conçue du Créateur changerait immédiatement. De même, lorsque les hommes, attachés à la poursuite des biens de ce monde, négligent le culte de Dieu, ce ne sont que les terribles phénomènes de la religion, la mort, le péché mortel, le jugement, l'enfer, la prédestination, qui peuvent attirer leur attention. Il leur faut descendre dans les plus petits détails de la grâce, dans les secrets de la prière, dans les diverses lois du mérite et de la gloire, dans les miséricordieux trésors des indulgences, dans les doux mystères de Jésus et de Marie afin de se former une idée convenable de la grandeur et de la profondeur de cet amour merveilleux que Dieu a pour nous. Le fracas du tonnerre peut faire tressaillir l'homme distrait ; mais ce n'est qu'une oreille attentive qui peut saisir le doux frémissement de la brise du soir dans le sommet d'un pin.

Nous avons vu comment Dieu nous rend facile l'exercice de son amour, 1° en mettant à notre disposition ses propres perfections et les mystères de son Fils bien-aimé, afin que nous les lui offrions comme s'ils nous appartenaient ; 2° en nous engageant à unir nos faibles services aux intentions et aux actions de Jésus-Christ. Nous avons vu ensuite comment toutes ces choses peuvent également servir à intercéder, à rendre grâces à Dieu, et à le louer. Nous pouvons maintenant faire un pas de plus, et dire qu'il a tant à cœur d'obtenir notre amour et de nous donner les moyens de l'aimer, qu'il veut bien considérer nos simples désirs comme des actes réels, et nous permettre ainsi de lui rendre un culte plein de tendresse et très spirituel, en lui offrant les désirs d'un cœur brûlant d'amour. Il ne veut pas toujours du sang, des douleurs, des sacrifices. Il ne refuse pas de donner pour aliment à sa gloire une offrande que n'accompagne pas une abnégation héroïque de soi-même. Le cœur le moins héroïque du monde peut l'aimer, l'aimer même d'un amour fervent.

Chacun d'entré nous peut se rappeler un livre qui faisait les délices de son enfance, le *Voyageur au coin du feu*. Les scènes qu'il nous offrait sont encore présentes à notre imagination. Assis dans une chambre riante, ou nous balançant sur une chaise à bascule, au milieu de jouets épars et brisés (débris des jeux qui nous avaient tour à tour amusés et fatigués pendant l'heure précédente) , en un mot entourés de toutes nos aises, nous pouvions sans peine traverser les déserts sablonneux de l'Afrique, errer, au Brésil, dans des bois ombreux, dans des prés émaillés de fleurs, nous jouer sur les volcans de l'Islande, ou, enfin, épier les Tartares du haut de la grande muraille de la Chine. Et, quand venait la nuit, nous regardions sous nos petits lits pour voir si quelque brigand n'était pas caché là, ou bien nous faisons naufrage en songe ; et ces alarmes, toutes vaines qu'elles étaient, suffisaient pour que le matin fût appelé avec impatience et salué avec bonheur. Or, l'amour de Dieu a réalisé dans nos dévotions quelque chose de semblable à ces voyages au coin du feu. Nous pouvons aller d'un pays à l'autre sur la terre, faisant des vœux pour que Dieu reçoive chaque jour plus de gloire, et adorant Jésus dans les tabernacles où il est abandonné. Il nous est permis de parcourir tous les sombres royaumes du purgatoire, et là de soupirer après la gloire de Dieu et les intérêts de Jésus. Nos yeux peuvent, sans être éblouis, contempler la cour du ciel, et notre cœur unir aux adorations des anges ses désirs intérieurs et ses louanges muettes. Nous pouvons passer d'un attribut de la divine Majesté à un autre, et offrir à chacun d'eux l'hommage de nos félicitations, de notre joie, de nos vœux, et même du désir de les voir plus parfaits s'il était possible. Or, ce n'est pas là simplement un amusement, une manière innocente d'occuper notre esprit, en le fixant sur les grandeurs de Dieu. Non ! c'est un véritable culte, un hommage qui plaît à l'Éternel, une adora-

tion qui a pour résultat de nous obtenir des grâces actuelles, et de nous préparer des degrés de gloire correspondants.

En vérité, il n'y a rien de plus substantiel que toutes ces choses. Une montagne, avec les rochers qui la couvrent, est une chose moins réelle qu'un culte véritable. La souffrance même n'est qu'une illusion en comparaison de ce qui a la vertu de plaire à Dieu. La grâce, étant une participation à la nature divine, est mille fois plus solide que toutes les natures des hommes et des animaux ; et les lois de la pesanteur sont moins certaines que la gloire ineffable des bienheureux. Oui, les voies de Dieu sont bien au-dessus des voies humaines, et nous nous perdons dans les conseils de son amour. Si, avec notre faible sagacité pour les choses spirituelles, nous pouvons toucher et sentir la réalité de tout ce qui a rapport à Dieu, est-il étonnant que les saints aient parlé avec tant d'indifférence et de dédain des choses de la terre, comme si la douleur et le plaisir, la vie et la mort, étaient des choses tellement insignifiantes que peu importe laquelle est le partage de l'homme ? Non, il n'est pas de science comparable à la science d'aimer Dieu.

§ II. Ce que c'est que la louange et le désir.

Ce que je veux mettre sous vos yeux dans ce chapitre, c'est l'importance de la *louange et du désir*. J'exposerai aussi les pieuses pratiques que les saints nous en ont apprises.

La louange est quelque chose de plus que l'action de grâces. Elle consiste dans les hommages rendus à Dieu pour sa bonté, sa toute-puissance, sa pureté, sa beauté. Louer Dieu, c'est le féliciter d'être ce qu'il est, et de ce qu'il n'y a rien qui lui ressemble ; c'est inviter tous ses anges et tous ses saints à l'exalter de

tout leur pouvoir ; et, des bienheureux nous élevant jusqu'à Marie, c'est la supplier de glorifier la divine Majesté mieux que nous ne saurions le faire. Puis, après avoir épuisé le trésor des prérogatives presque divines de cette auguste Reine, nous pouvons monter jusqu'au Sacré Cœur de Jésus, qui est semblable à un océan sans rives, dont chaque vague resplendit de l'éclat de la gloire ineffable qu'il rend à Dieu. Mais là encore nous rencontrons une limite, bien que la jolie petite gravure française (où l'on voit un ange qui s'efforce de sonder le sacré Cœur et ne peut faire descendre sa flèche jusqu'à moitié) soit l'expression de la vérité, parce qu'il n'est pas donné aux hommes ni aux anges de mesurer la profondeur de ce Cœur divin. Alors, puisant une sainte hardiesse dans notre amour, nous osons nous jeter dans le sein du Très-Haut, et, ravis d'admiration, prêter l'oreille aux mille voix qui en sortent pour le louer et le bénir lui-même. Qu'un pareil esprit est différent de celui qui discute sans cesse la nécessité de l'obéissance, qui s'informe exactement de ses droits à l'égard de Dieu, qui s'assure jusqu'à quel point le Très-Haut s'est engagé par son alliance avec l'homme, enfin qui suit l'opinion probable qui favorise la pratique la plus large ! Je ne dis pas qu'un pareil esprit soit condamnable. Je ne critique, je ne blâme rien. Je dis simplement une chose que personne ne saurait nier, c'est qu'un pareil esprit diffère essentiellement de l'esprit de *louange*. De plus, ce dernier est infiniment plus facile et plus doux : il n'apporte aucune souffrance avec soi ; il n'exige aucune austérité ; il ne nous force pas à gravir les hauteurs escarpées de la contemplation. La dévotion n'offre rien de plus simple. Mais ce n'est pas seulement un esprit différent de celui dont nous venons de parler ; ses résultats sont aussi différents, et surtout le genre de spiritualité qu'il produit. Il nous excite à servir Dieu par amour ; c'est pourquoi il trouve sa place dans ce traité, qui, sans lui, serait incomplet

Par *désir* je n'entends pas ce que les théologiens appellent l'amour de concupiscence, en vertu duquel nous soupignons après Dieu comme après notre fin dernière et notre souverain bien. Cet amour de concupiscence n'entre pas dans le plan que je me suis tracé. Par *désir*, j'entends la dévotion que font naître dans nos cœurs l'amour de complaisance et l'amour de bienveillance, que je me propose de vous expliquer dans la suite. C'est désirer que Dieu reçoive plus d'amour, plus d'obéissance, plus de gloire de la part des hommes. C'est souhaiter, dans notre amour pour lui, de voir augmenter tout ce qui, dans le ciel, sur la terre, dans l'enfer et dans le purgatoire, peut contribuer à alimenter ou à accroître sa gloire accidentelle. C'est former des désirs de choses même impossibles, comme de souhaiter qu'il soit plus parfait et plus beau qu'il n'est, lui qui est la perfection même et la beauté absolue. C'est désirer de souffrir le martyre pour la foi, d'éteindre l'enfer, ou de faire évacuer le purgatoire. C'est désirer avec une ardeur qui aille jusqu'à la douleur et aux larmes, de voir anéantir le péché, disparaître les scandales, et la tiédeur s'évanouir de la terre. C'est désirer surtout de servir nous-mêmes l'aimable et terrible Majesté de Dieu autrement que nous ne le faisons, et d'attendrir nos cœurs de pierre qui ne battent point pour Dieu. C'est désirer que chaque grain de sable du rivage, chaque feuille de la forêt, possèdent l'intelligence et la voix d'un Séraphin pour grossir le chœur qui chante les louanges de Dieu. Là encore nous trouvons une grande différence entre cet esprit et celui qui consiste à faire des vœux pour échapper aux flammes de l'enfer, pour ne faire qu'un court séjour dans le purgatoire ou l'éviter entièrement ; à prier pour obtenir une vie tranquille et une mort douce ; à implorer des biens temporels ; à demander des guérisons aux reliques des saints ; enfin à soupirer après la paix, la joie et la stabilité du ciel, purement et simplement, parce que le con-

traire nous rend malheureux en ce monde. Encore une fois, qu'on ne se méprenne pas sur le sens de mes paroles. Je ne dis pas que ce dernier esprit soit mauvais. Point du tout. Je souhaiterais que tous les enfants des hommes en fussent animés. Mais il est évidemment différent de l'esprit de désir. Ce dernier est aussi plus facile et plus doux. D'ailleurs, comme l'esprit de louange, il fait naître un genre de spiritualité tout différent, et conduit au service d'amour.

La *louange* et le *désir*, tels sont donc les deux points qui doivent fixer notre attention. Désormais je ne les séparerai plus ; car ils vont si bien de pair que nous simplifierons la question en les considérant comme une seule et même chose. Vous savez, pour revenir sur ce que j'ai déjà répété tant de fois, vous savez que j'exige de vous une grande confiance en Dieu. Un culte n'est pas digne de ce nom, lorsqu'il n'est pas l'expression de la confiance. Sans confiance point d'amour ; mais aussi point de confiance sans un sentiment filial. Nous revenons toujours au même point : Dieu est notre Père ! Considérez les perfections de Dieu, sa puissance comme son amour, sa justice aussi bien que sa miséricorde ; pesez-les toutes avec une égale attention, avec une égale bonne foi. Autant qu'il est permis à nos faibles lumières de juger des dispositions de Dieu, ou de l'apprécier lui-même, nous devons convenir qu'un culte ne saurait lui être agréable s'il n'est établi sur la confiance. C'est là le véritable hommage que la créature doit rendre à son Créateur. Depuis l'horrible crainte qui honore le puissant Esprit par des sacrifices humains ou par de fanatiques suicides, jusqu'à ce mélange d'impertinence et de superstition qui constitue le fétichisme, l'absence de ce sentiment filial de confiance se retrouve dans toutes les nuances des fausses religions. Le culte magnifique que nous rendons à Dieu comme à notre Père se distingue surtout par ce trait, c'est qu'il exerce particulièrement l'amour à mettre sa confiance dans les per-

fections de Dieu qui remplissent d'effroi un cœur où l'amour ne vit pas. C'est un grand acte d'amour de se reposer sur la redoutable puissance de Dieu, comme un enfant se repose sur son père. C'en est un plus grand encore de nous rappeler ce que nous sommes, et, malgré le souvenir de nos péchés, de mettre toute notre confiance dans sa justice, de nous reposer, comme l'enfant qui dort sur les genoux de sa mère, sur cet attribut même, qui, comme un spectre terrible, poursuit l'homme sans amour aussi longtemps qu'il croit et qu'il vit. Tout pour l'amour, et l'amour pour nous tous ; tout pour Jésus, et Jésus pour tous. Voilà la religion tout entière. La théologie, la terre, le purgatoire, le ciel, tout est là. Les juifs eux-mêmes ont senti que tout roule sur cette pensée que Dieu est notre Père. « Rien, dit un livre rabbinique, ne prouve le zèle de l'adorateur autant que l'emploi qu'il fait de ces mots : Notre Père ! — Celui qui fait le bien par amour pour Dieu est béni trois fois au delà de celui qui le sert par crainte. » Telles étaient les traditions des juifs eux-mêmes. Et maintenant que Jésus est venu pour adoucir et attirer toute chose à lui ; qu'il a voilé sa gloire éternelle sous les aimables regards de ses yeux humains, aussi doux que ceux de sa Mère ; qu'il est venu allumer le feu de son amour sur la terre pour en renouveler la face, hélas ! quelle douleur pour son cœur adorable ! une foule de catholiques font de leur foi et des devoirs qu'elle leur impose une formalité sèche et froide, un culte avare et mesquin, qui n'est même pas à la hauteur des prostrations et des ablutions d'un mahométan !

§ III. Actes intérieurs.

J'ai déjà dit précédemment que rien, dans le système des dévotions de l'Église, ne produit autant d'impression sur les personnes nouvellement conver-

ties, que la valeur et l'importance que le catholicisme attache aux actes intérieurs. Elles voient avec surprise l'Eglise imposer à ses enfants, sous peine de péché, l'obligation de faire des Actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, à certaines époques ou dans des circonstances données. Elles tressaillent en entendant commenter la doctrine de Notre-Seigneur touchant les péchés qu'on peut commettre en son cœur. Elles ont à se familiariser avec la puissance attribuée à l'intention. Or, tout cela, comme le reste du système catholique, fait connaître Dieu. Dieu est un acte simple. Tout ce qui se fait a un rapport nécessaire avec Dieu, et tire de lui sa signification et sa réalité. Les paroles ne sont donc que de purs accidents. Bien plus, les actes extérieurs n'ajoutent qu'un degré comparativement faible à la malice de la volonté intérieure. On a consenti à la pensée, formé l'intention, et cédé de plein gré à la tentation. Le fait est irrévocablement accompli. Il a touché Dieu, il est inscrit dans le livre suprême. Il n'est pas nécessaire que la voix porte témoignage contre lui, ou que la main l'exécute. C'est un acte : Dieu le regarde comme tel, bon ou mauvais, digne d'une récompense ou d'un châtiment. Les péchés de pensée, dit le concile de Trente, sont marqués de ces caractères terribles : d'abord, ils font parfois à l'âme une blessure plus profonde que les péchés d'action ; et, en second lieu, ils sont aussi plus dangereux. *Nonnunquam animam gravius sauciant, et periculosiora sunt iis quæ manifeste admittuntur.* Ils sont aussi plus nombreux, plus aisés à commettre, et d'un aspect moins effrayant que les autres. Or, le mérite réel des désirs pieux et des louanges muettes du cœur, et de tous les actes de dévotion secrets ou exprimés, constitue la part de l'amour dans cette question. Il suffit que ce soient des actes intérieurs, il ne faut rien de plus. Comme tels, ils ont touché Dieu, et reçu de lui leur faveur et leur mérite. Ainsi, prenant le contre-pied de ce que pro-

duisent les péchés de pensée, nous pouvons dire que les actes intérieurs de piété font parfois sur l'âme une plus forte impression que les actes extérieurs ; tandis qu'ils ont en outre l'avantage de pouvoir se multiplier beaucoup plus, et d'être plus faciles à formuler. N'est-ce pas assez pour blesser au vif notre amour, que de nous approcher du bord de ces Océans innombrables, creusés dans le cœur de chaque homme, de voir mille vagues qui s'élèvent à chaque minute et brillent à la surface, de songer que le moindre de ces flots peut faire monter vers la divine Majesté un hommage aussi doux que le chant des anges, et cependant, qu'un pareil trésor est négligé, que les hommes ne prennent pas la peine d'en profiter, et qu'ainsi Dieu est privé de la gloire qui lui est due ? Dieu nous aime tant, et il désire si ardemment posséder notre amour, qu'il a rendu aussi aisé à nos cœurs de le louer, par les mérites de Jésus-Christ, qu'à l'encensoir de laisser transpirer des nuages embaumés, par ses pores innombrables ; et pourtant nous ne voulons pas le faire !

Il est difficile d'apprécier la valeur réelle de ces actes intérieurs. Il y avait dans le couvent de sainte Marie-Madeleine de Pazzi une religieuse nommée la sœur Marie-Bénédicté Vettori, que sa supérieure vit, cinq heures après sa mort, briller au sein d'une gloire qui surpassait la béatitude de plusieurs autres vierges du monastère et regarder fixement sans crainte l'humanité et la divinité du Verbe éternel. Le jésuite, confesseur de Marie-Madeleine, continue ainsi : « C'est pourquoi, après avoir été pendant quelque temps ravie en extase à la vue d'un spectacle aussi délicieux, la Sainte s'écria à plusieurs reprises : « Oh ! que tu es heureuse, toi qui savais user des trésors cachés ! Oh ! quelle précieuse grâce d'être élue parmi les élues, et cependant d'être regardée comme une âme ordinaire ! Si le Verbe n'avait considéré que les œuvres, il aurait eu peu de chose à récompenser en toi, car le temps des œuvres a été court. Mais, ô bonté ! Dieu ne laisse pas

une pensée, un mot, un désir, sans récompense ! Ame bénie ! grandes et continuelles ont été tes œuvres, peu d'hommes on ont pratiqué de semblables, car elles ont été intérieures. O grandeur inconnue des œuvres intérieures ! une seule d'entre elles vaut mille ans d'exercices extérieurs (1) ! »

Souvenez-vous donc que c'est de ce point que nous partons. Il n'y a rien dans le monde d'aussi réel, d'aussi substantiel que l'amour de Dieu. Un acte d'amour de Dieu est un chef-d'œuvre plus parfait qu'une statue de Phidias ou de Praxitèle ; quelque chose de plus solide que les Alpes, de plus durable que ce globe, qui est sorti si fort des mains de Dieu. En comparaison de cette grande réalité, tout le reste n'est qu'une vaine chimère ; tout le reste est vide de sens et s'évanouit bientôt. Un acte d'amour est une œuvre complète ; les effets en sont plus puissants, les conséquences en sont plus importantes que les effets ou les conséquences de tout autre acte. La mort elle-même ne saurait lui être comparée sous ce rapport. Et pourtant que faut-il pour constituer un acte d'amour ? Un regard du cœur qui, avec la rapidité de l'éclair, pénètre dans les cieux. De pareils actes peuvent se multiplier au delà de tout calcul, et jusqu'au milieu des occupations en apparence les plus propres à distraire. Loin d'être affaiblis par la répétition, ils y puisent une nouvelle intensité, une puissance inconnue. De plus, ils n'exigent aucun effort, c'est même pour nous un plaisir de les former. Mais nous conduisons-nous d'après ces vérités ? Hélas ! quand nous les rapprochons de notre manière d'agir, il semble qu'il y ait dans le contraste quelque chose d'invraisemblable. On se refuse à croire à une telle dureté de nos cœurs. Nous paraissions lutter contre Dieu pour savoir qui l'emportera, de la froideur ou de l'amour. Oh ! béni soit donc ce magnifique esprit de la réparation envers la Majesté de Dieu, qui a jadis

(1) Vie de l'Ora., p. 119.

animé tant de saints ! Par cette pratique ils ont extrait un miel délicieux du calice des fleurs les plus amères. C'est ainsi que le peu d'amour que nous avons pour Dieu nous fournit, en vertu de ce précieux droit de réparation, d'autres moyens de l'aimer davantage. Qui osera dire maintenant que toute chose n'est pas disposée pour l'amour ?

§ IV. Connaissance et amour des perfections divines.

Si nous voulons nous former une idée nette de ce qui constitue le *désir* et la *louange*, il est nécessaire que nous entrions jusqu'à un certain point dans la question de l'amour divin, ses différentes espèces et ses diverses manifestations. Toutefois, loin de nous entraîner hors de notre sujet, cet examen jettera un grand jour sur plusieurs des chapitres précédents. En effet, si *tout* pour Jésus veut dire *tout* pour l'amour, l'amour divin devient le sujet même de ce traité. Ce que les théologiens appellent l'amour de concupiscence consiste, comme je l'ai dit précédemment, à soupirer saintement après Dieu comme après notre fin dernière, notre souverain bien, et la grande récompense qui surpasse de beaucoup nos mérites ; comme lorsque saint Paul s'écrie : « Je désire être dissous pour être avec Jésus-Christ. » Cet amour, nous devons le posséder toute notre vie, quand même Dieu ne nous accorderait pas toujours la grâce de le ressentir. Les révélations de sainte Gertrude offrent un passage qui montre combien est agréable à Dieu cette soif que nous éprouvons de le voir, et qui explique en même temps ce regard fixe avec lequel la plupart des personnes pieuses se plaisent à contempler le Saint-Sacrement. Elle reçut de Dieu l'assurance que toutes les fois qu'un homme arrête ses yeux avec dévotion sur l'hostie où le corps de Jésus-Christ se cache sous les voiles sacramentels, il ajoute un degré à la gloire qui l'attend dans le ciel ; et que dans la vision future de

Dieu, qu'il contempera durant toute l'éternité, il sera gratifié de joies spéciales et proportionnées au nombre des regards pieux et fervents qu'il aura jetés, tandis qu'il était en ce monde, sur le corps de Notre-Seigneur, ou (ce qui rentre à merveille dans notre sujet) correspondant au nombre de fois qu'il aura désiré le faire, et qu'un motif raisonnable l'en aura empêché (1). C'est pourquoi Lancicius recommande, comme une dévotion parfaitement appropriée à l'octave de la Fête-Dieu (2), de tâcher d'entendre la messe dans un endroit d'où l'on puisse apercevoir l'hostie reposant sur le corporal, où, si cela est impossible, de tenir les yeux fixés sur l'ostensoir où elle est exposée; tant, en manière de religion, la familiarité est nécessaire au respect! Et remarquez bien que Dieu a daigné attacher la même promesse au désir de voir, aussi bien qu'à l'acte même; de sorte que les paroles si remarquables de saint Laurent Justinien n'étaient pas l'expression d'une dévotion exagérée, lorsqu'il disait : « Persévérons dans la prière, afin que chaque jour nous apporte des grâces plus précieuses que celles de la veille. Car il arrive souvent que ce que les mérites ne peuvent faire, l'intercession des désirs le fait. Oui, Dieu trouve une si grande joie dans les prières de ceux qui le supplient, qu'il exauce leurs désirs, pourvu qu'ils partent d'une âme pure, d'un cœur humble, et d'une sincère dévotion. Il suffit que ces trois conditions se trouvent réunies dans une prière pour qu'un homme puisse demander toute chose conforme à l'esprit de Dieu, et qu'il la reçoive du Père des lumières et de son Fils Jésus-Christ (3). »

« L'inconnu, dit saint Augustin, ne saurait être aimé (*non enim diligitur nisi cognitum*), et on n'aime que ce qu'on connaît. » Et saint Thomas développe admirablement cet axiome dans sa Somme théolo-

(1) Liv. IV, ch. 25.

(2) II, 94.

(3) De Exalt. crucis.

gique (*secunda secundæ*). C'est la connaissance de Dieu qui nous conduit à ces autres espèces d'amour dont nous avons besoin pour exposer notre sujet des *louanges* et des *désirs* ; il me faut donc tenter ce qui me semble la plus folle des entreprises : je vais essayer de décrire Dieu.

Dieu est simple : il n'a ni corps, ni parties distinctes. Il est simple, car il n'a rien d'acquis ou d'emprunté. Il est bon sans qualité, grand sans quantité, créateur sans avoir besoin de rien ; partout sans avoir de place ; éternel sans avoir de terme ; enfin il change toute chose, et reste immuable. Il est bon d'une bonté infinie, bon pour toutes ses créatures, mais surtout bon pour les hommes. Il est infini dans la multitude de ses perfections, dans leur intensité et dans leur magnificence. Il est présent partout de différentes manières ; toutefois, nulle part une souillure ou une tache ne saurait l'atteindre. Il est immuable ; son éternité le défend des vicissitudes du temps ; son immensité le met à l'abri des changements de place, et sa sagesse assure la constance de ses desseins. Il est éternel, sans commencement et sans fin ; éternel, animé d'une vie qui existe tout entière et tout à la fois, et dont il a une possession parfaite. Il subsiste dans l'incomparable unité de sa nature adorable, et l'intérêt suprême de tout en ce monde consiste dans l'unité de Dieu. Il est la pureté par excellence, la sainteté ineffable, la beauté la plus éclatante. Sans cesse reposant au sein d'une paix adorable, l'inquiétude ne saurait approcher de son être. La nature, la foi, la gloire, confessent son existence ; et il demeure incompréhensible pour tous. Son nom est le Dieu ineffable. Sa science est infiniment au-dessus de notre conception, et fait l'objet de sa joie inaltérable. Son être est la vérité même, et sa vie est la fontaine inépuisable de toute vie. Sa volonté est sainte, irréprochable, suprême, et sa liberté sans égale, au-dessus de toute expression. L'amour qu'il a pour ses créa-

tures est éternel, constant, gratuit ; et sa miséricorde est un abîme, aussi magnifique qu'infini, de compassion et de condescendance. Sa justice est sans tache comme sa sainteté, et bienveillante comme sa miséricorde. Sa puissance est illimitée, et pleine d'amour ; rien ne saurait approcher de sa félicité. Toutefois, ce ne sont pas là des perfections séparées ; il est lui-même chacune d'elles, et il est unique : trois personnes égales, co-éternelles et consubstantielles, ne formant qu'un seul Dieu. Telle est, dans la sèche langue des écoles, la description de Celui qui est pour nous un Père rempli d'amour et d'indulgence, le Dieu qui règne sur tout, Dieu à jamais béni ! Ainsi soit-il !

Pouvons-nous lire une semblable description, sans comprendre qu'un demi-culte ne suffit pas à Dieu ? Il ne saurait régner sur un cœur dont les affections sont partagées ; car, qui est digne d'occuper le même trône que lui ? En quoi donc consiste notre religion, sinon dans l'amour ? Quel autre culte pouvons-nous lui rendre ? Quand nous avons osé mettre notre confiance en lui, c'est alors que nous l'avons honoré. Et, d'ailleurs, ces attributs, semblables aux flots du torrent qui tournoie, ne nous attirent-ils pas à eux par l'éclat de leur beauté ? Que pouvons-nous faire, sinon nous écrier avec saint François de Sales : « O bonté si infinie, ô infinité si bonne ! » Du reste, ces définitions, d'ailleurs si sèches, ne toucheront nos cœurs qu'autant qu'elles les trouveront animés et échauffés par le Saint-Esprit. Mais une fois l'âme embrasée, comme depuis longtemps les vôtres le sont, non seulement elle soupire après Dieu comme après son unique souverain, mais elle a besoin de quelque chose de plus. Examinons d'abord ce que produit en nous cette suave notion de Dieu, dans laquelle le cœur sent ce que l'intelligence perçoit.

Si Dieu, pour être aimé, doit être d'abord connu, et si, d'un autre côté, il n'a fait toutes les créatures que dans le seul but de se communiquer à elles, et

d'être aimé d'elles, il s'ensuit qu'il importe à la gloire de Dieu que ses perfections ne restent pas ignorées, et que sa bonté soit appréciée. De même que Notre-Seigneur a dit que, lorsqu'il monterait dans les cieux, il attirerait tous les hommes à lui ; ainsi, quand la divine Majesté apparaîtra aux yeux des hommes, une multitude d'entre eux sentiront leurs cœurs attirés vers elle, et remplis de sentiments d'adoration et d'amour mêlé de crainte. C'est pourquoi, comme la gloire de Dieu est l'un des trois objets que nous nous proposons en ce moment, il est facile de voir combien nous pouvons la servir, dans quelque condition que nous soyons placés, en faisant mieux connaître Dieu parmi ceux avec lesquels nous nous trouvons.

C'est un fait digne de remarque qu'un très petit nombre de personnes méditent sur les attributs de Dieu. On semble s'imaginer que sur un pareil sujet on ne saurait jamais connaître, dire ou penser que peu de chose ; ou tout au plus qu'il offre une matière aux sublimes contemplations, plutôt qu'aux humbles méditations d'une âme qui fait son entrée dans la vie spirituelle. Si l'on devait négliger les mystères de la vie de Jésus-Christ et les actions de sa sainte humanité, pour l'étude des attributs de Dieu, ce serait là sans doute une illusion, et, comme sainte Thérèse nous l'assure, une très dangereuse illusion. Mais, en réalité, il semble presque de toute nécessité que la méditation de la sainte humanité de Notre-Seigneur, pour produire des fruits, soit accompagnée de la méditation des attributs de Dieu : et l'on peut observer à ce propos que, quand le bienheureux Paul de la Croix institua les religieuses de la Passion, il leur fixa pour sujet perpétuel d'oraison la Passion de Jésus-Christ et les attributs de Dieu. Il est pénible d'avouer cependant que, parmi toutes les classes de la société, il est peu d'hommes dont les perfections de Dieu occupent parfois les pensées. On voit des gens tressaillir en entendant dire certaines choses sur Dieu, comme

ils tressailliraient au récit de quelque action non révélée de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, ou à la nouvelle de quelque grande découverte de la science moderne, qui bouleverserait une partie de leurs connaissances antérieures, et jetterait pour un moment la confusion dans leur esprit. Oui, le peu d'attention aux attributs divins est la véritable raison qui fait que Dieu est si peu aimé, que nous le servons avec tant de froideur, de sécheresse, et surtout qu'on se plaint aussi généralement de la difficulté et de l'ennui qui accompagnent l'exercice de la Présence de Dieu, plus que toute autre pratique de dévotion. Or, chacun de nous a sans cesse l'occasion de glisser un mot à la louange de Dieu, pour faire remarquer sa sagesse, admirer sa bonté, pour prendre son parti, et ainsi établir un contraste entre ce qu'il mériterait qu'on fit pour lui, et ce que font les hommes, en général. Nous voyons des personnes bonnes et pieuses se laisser entraîner dans une fausse voie ; nous déplorons les inconséquences de ceux dont le dévouement fait d'ailleurs l'objet de notre joie et de notre admiration ; et tout cela provient de ce que Dieu n'est pas connu, et qu'on ne voit pas où est sa véritable gloire.

Mais lors même que l'occasion de glorifier ainsi Dieu, en l'enseignant aux autres, nous ferait défaut, nous pouvons toujours le glorifier en l'étudiant nous-mêmes, en lisant, en méditant sur lui, et offrant sans cesse à sa divine Majesté des actes respectueux et fervents de louange et de désir. Pour cela, nous n'avons besoin de personne. Il n'est même pas nécessaire de parler. Nous glorifions Dieu, en faisant à son sujet des actes d'amour et d'admiration, en le félicitant de ses perfections ineffables, ou en lui offrant, dans un humble esprit de réparation, les louanges qui lui sont dues par toutes ces créatures qui l'oublient en ce moment. Oh ! que ne pourrions-nous pas faire avec un amour patient, un amour réfléchi, un amour assidu !

Il n'importe pas moins aux intérêts de Jésus que Dieu soit connu par toute la terre. Il est venu pour sauver les pécheurs, non seulement en mourant pour eux, mais aussi en leur faisant connaître son Père. « La vie éternelle consiste à connaître Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé. » Notre-Seigneur est lui-même « l'éclat de la gloire de son Père, et la figure de sa » substance. » En sa qualité de seconde personne de la sainte Trinité, il est le Verbe éternel, la connaissance que le Père a de soi-même, celui qu'il a institué héritier de toutes choses, et par lequel il a fait le monde. C'est pourquoi, publier les perfections de Dieu devant les autres, ou les reconnaître nous-mêmes, c'est là de toutes les œuvres la plus agréable à notre aimable Sauveur, car c'est l'imitation de son œuvre : que dis-je ? c'est sa propre œuvre, à laquelle il nous permet de coopérer. C'est sa propre grandeur, ce sont ses propres perfections que nous publions et que nous reconnaissons ainsi. Il n'est pas de dévotion qui se rapporte mieux à la personne du Verbe éternel, que de louer et d'exalter les splendeurs de la très sainte Trinité.

Cette pratique concerne également le salut des âmes. Quelle expérience les personnes nouvellement converties à la foi catholique ont-elles acquise dans l'Eglise ? Ce n'est point tant la connaissance et l'amour de Marie, comme se l'imaginent ceux qui sont restés dans la voie des ténèbres ; ce n'est pas tant la puissance de la grâce et l'efficacité des sacrements que leur nouvelle religion leur a révélées, bien qu'elles aient appris à ce sujet des choses merveilleuses. Non : depuis que ces personnes sont devenues catholiques, le plus grand changement qui s'est opéré en elles consiste dans une connaissance plus parfaite de Dieu. Dès lors la pensée de Dieu n'a cessé de grandir et de se développer en elles, jusqu'à ce qu'elle ait absorbé leur esprit. Le principal fruit de leur dévotion sincère et fervente envers la sainte Vierge, a été de leur faire

connaître Dieu de jour en jour davantage, et d'en accroître l'estime dans leur cœur. Quand ces personnes jettent un regard en arrière sur les jours de leurs erreurs passées, il leur paraît que leur ignorance consistait moins dans leur mépris pour Marie ou le saint Sacrement, pour la pénitence ou le purgatoire, que dans la fausse idée qu'elles s'étaient faite de Dieu ; de sorte qu'au premier coup d'œil jeté sur le passé, le nouveau catholique s'écrie : « Mais en vérité je ne croyais pas en Dieu ! » et c'est à peine une exagération. C'est alors qu'il comprend pour la première fois tout ce qu'il y a de solide dans la religion. Quelle douceur la connaissance de Dieu ne lui a-t-elle pas apportée ! quel réel et précieux trésor ! Cette connaissance lui fait voir sous un tout autre jour la vie, ses épreuves, ses peines, ses vicissitudes et ses douleurs. Elle est pour son cœur comme une fontaine rafraîchissante qui jaillit continuellement, ou, selon l'expression du prophète, « l'ombre d'un immense rocher sur une terre déserte. » Mais la douceur n'est pas venue toute seule ; avec la douceur est venue la force, la force d'agir, la force de supporter. Non ! les hommes ne se font pas une idée de la grandeur et de l'excellence de l'œuvre qu'ils accomplissent, toutes les fois qu'ils développent tant soit peu dans l'esprit d'un autre la connaissance du Très-Haut. Ce n'est pas à un péché seul qu'ils ont mis obstacle, mais à des centaines de péchés. Ce n'est pas à une seule grâce qu'ils ont servi de canal, mais à des milliers de grâces. Ce n'est pas une seule dévotion qu'ils ont enseignée, mais toutes les dévotions, car toutes découlent de celle que fait naître en nous une connaissance de Dieu plus parfaite. Cette science est le fondement du royaume de Jésus-Christ dans nos âmes. Combien d'hérétiques ne retourneraient-ils pas à la vraie foi, s'ils voulaient seulement se donner la peine de lire et de méditer sur Dieu ! Combien de catholiques, au lieu de faire des progrès dans la voie de la spiritualité, restent stationnaires, parce qu'on

ne leur annonce pas les perfections divines, ou qu'ils n'en font pas le sujet de leur lecture ! Combien d'autres serviraient Dieu par amour, s'ils voulaient étudier son essence et ses attributs ! Je crois qu'une simple lecture du traité *de Deo*, malgré la sécheresse et la dureté de son langage technique, contribuerait plus à la conversion des âmes qu'une demi-douzaine de livres spirituels choisis même parmi ceux qui sont écrits avec le plus de sentiment et d'onction. Gloire soit du moins rendue à Dieu pour ceux qu'il a été chercher dans l'hérésie pour les conduire dans le sein de la véritable Église, et qui ont senti ainsi la notion de Dieu se développer en eux, principalement à l'aide de la dévotion envers sa sainte Mère ! Car c'est de ces âmes qu'on peut dire avec raison : « La terre désolée et sans chemin se réjouira ; la solitude sera l'allégresse, et elle fleurira comme le lis. Elle poussera, elle germera de toutes parts ; elle sera dans une effusion de joie et de louanges ; la gloire du Liban lui sera donnée, la beauté du Carmel et la fertilité de Saron. Ils verront eux-mêmes la gloire du Seigneur, la magnificence de notre Dieu. Fortifiez les mains languissantes et affermissiez les genoux tremblants. Dites à ceux qui ont le cœur abattu : Prenez courage et ne craignez point ; voici votre Dieu qui vient vous venger et rendre aux hommes ce qu'ils méritent : Dieu viendra lui-même et il vous sauvera. Alors les yeux des aveugles verront le jour, et les oreilles des sourds seront ouvertes ; le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée, parce que les sources d'eau sortiront de la terre dans le desert, et que des torrents couleront dans la solitude. La terre qui était desséchée se changera en un étang, et des fontaines jaillissantes arroseront des terres desséchées. Dans les cavernes où les dragons habitaient auparavant, on verra naître la verdure du roseau et du jonc. Il y aura là un sentier et une voie qui sera appelée la voie sainte : l'impur n'y passera point, et ce sera pour

vous une voie droite, en sorte que les ignorants y marcheront sans s'égarer. Il n'y aura pas là de lion, et la bête farouche n'y montera point : ceux qui auront été délivrés y marcheront. Ceux que le Seigneur aura rachetés retourneront et viendront à Sion chantant ses louanges ; ils seront couronnés d'une allégresse éternelle ; ils vivront désormais dans l'allégresse et le ravissement : la douceur et les gémissements seront bannis à jamais de leurs cœurs (1). »

§ V. De l'amour de complaisance.

Examinons maintenant quels fruits produit en nous cette connaissance de Dieu qui nous vient de la foi. Nous voyons en lui la plénitude ineffable de toutes les perfections possibles. Puisqu'il est infiniment beau, il doit donc être infiniment désirable, et tel est le jour sous lequel il apparaît à l'intelligence éclairée des lumières de la foi. Or, toutes les fois que l'intelligence perçoit quelque chose comme désirable, il s'ensuit un mouvement immédiat de la volonté, qui n'est pas un acte libre, mais la conséquence nécessaire des lois de notre nature. Ce sentiment s'appelle complaisance. Mais bien qu'il ne soit pas, par lui-même, un acte libre, son action ne tarde pas à se faire sentir, à moins que la raison n'y apporte obstacle. Il commence bientôt à se traduire librement par des sentiments de joie, de plaisir, de louange et de désir. C'est ainsi que nous arrivons à la deuxième forme de l'amour divin, qui est l'amour de complaisance, nous réjouissant en Dieu de ce qu'il est aussi bon, de ce qu'il est Dieu. Nous l'en félicitons. Que dis-je ? nos désirs vont au delà de la complaisance, jusqu'à l'impossible, jusqu'à désirer qu'il soit meilleur et plus parfait ; et ce désir est une excellente manière de lui

(1) Isaïe, xxxv.

témoigner notre amour. De plus, dans l'impuissance où nous sommes d'augmenter sa gloire essentielle, nous désirons du moins augmenter la gloire accidentelle qui lui revient de l'obéissance et de l'amour de ses créatures, qu'il a créées pour cette fin. Cette complaisance est, comme je l'ai dit, le fruit de la connaissance de Dieu, que la foi fait germer dans notre cœur ; elle continue à s'y développer, à moins que le péché et la tiédeur ne l'arrêtent ou ne l'étouffent. Voici (s'il est permis d'employer les paroles de l'Écriture pour exprimer ces actes d'un amour mutuel), voici quelle est la position respective de l'âme et de Dieu. En présence de cet océan de magnifiques attributs et de sublimes perfections, l'âme, ravie d'admiration, semble prêter l'oreille à une voix qui s'élève à la surface des grandes eaux, et qui lui dit : « Je vous ai aimée d'un amour éternel ; c'est pourquoi je vous ai attiré à moi par la compassion que j'ai eue de vous. Je vous édifierai encore, et vous serez édifiée de nouveau, vierge d'Israël (1). » Et l'âme murmure, partie en elle-même, et partie de vive voix : « Sachez que le Seigneur est le vrai Dieu. — J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu. — Vous êtes le Dieu de mon cœur, et le Dieu qui est mon héritage à jamais (2). » Alors la voix des grandes eaux reprend : « Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi (3). » Et l'âme ravie, hors d'elle-même, répond : « Que mon bien-aimé vienne dans son jardin, et qu'il mange du fruit de ses arbres (4). » Alors, s'adressant aux anges et aux hommes, la voix s'écrie : « L'odeur qui sort de mon fils est semblable à celle d'un champ plein de fleurs que le Seigneur a comblé de ses bénédictions (5). »

(1) Jérémie, xxxi, 3, 4.

(2) Ps. xcix, xv, lxxii.

(3) Apoca. ii, 20.

(4) Cant. v, i.

(5) Gen. xxvii, 27.

L'âme fidèle l'entend ; mais sachant qu'elle n'a rien en elle-même qui soit bon, elle s'adresse à son tour aux anges et aux hommes, en disant : « Le roi m'a fait entrer dans ses appartements secrets, et ses mamelles sont meilleures que le vin. A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur-Jésus-Christ. — Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi. — Mon bien-aimé est pour moi commé une grappe de raisin de Chypre dans les vignes d'Engaddi (1). »

De quelles délices est remplie cette complaisance en Dieu ! Aucune borne ne lui est imposée ; libre à elle, si cela lui est possible, de s'étendre à l'infini comme Dieu lui-même. Ne parlons donc point ici de limites ni de modération. La modération est un larcin, une fraude, une infidélité quand il s'agit de Dieu. Il est lui-même tout entier devant nous, infiniment parfait, infiniment désirable ; réjouissons-nous en lui. Qu'est-ce que la terre ? que sont les choses de la terre ? ne pourrions-nous jamais nous élever au-dessus de nous-mêmes, de notre bassesse, de notre misère, de nos misérables intérêts et de nos instincts grossiers ? Dieu grandit à nos yeux comme l'éclat du soleil levant. Nous devenons semblables à ce bon vieillard dont il est parlé dans la vie de saint Philippe, et qu'on vit un jour s'éloigner de l'autel, pas à pas. Son visage rayonnait d'admiration et de ravissement ; et il dit à ceux qui l'interrogeaient que, méditant sur la grandeur de Dieu, il s'était senti pressé par elle, comme par un homme qui l'eût repoussé avec force et obligé à reculer.

Plus nous venons à connaître Dieu, plus la complaisance grandit en nous ; car, pour remplir nos cœurs, la pensée de Dieu, tout simple qu'il est de sa nature, doit être multipliée et réfléchie par mille objets divers. Il en est de même que du soleil lorsqu'il éclaire une

(1) Cant. I, 3 — Gal. VI, 14. — Gal. II, 20. — Cant. I, 13.

chaîne de montagnes : il ne se multiplie pas lui-même ; mais comme il inonde de ses torrents de lumière chacun des sommets, nous nous trouvons de plus en plus plongés dans un océan de clarté. Il en est ainsi avec Dieu : chacun des attributs auxquels nous donnons un nom (bien qu'en réalité ses attributs ne soient autre chose que lui-même), devient pour nous une montagne à part, couronnée et resplendissante de la gloire de Dieu, qui de là se réfléchit sur nos âmes ; tandis que cette multitude de perfections que la langue des hommes ne saurait nommer, pour lesquelles nous n'avons ni expressions, ni idée, ni comparaison, est pour nous comme la connaissance de cette magnifique chaîne de montagnes qui est hors de la portée de nos regards, mais qui, nous le savons, est plongée dans ces flots de lumière dorée, et augmente encore la splendeur répandue autour de la terre, de la mer et du ciel.

Qui pourrait penser à soi, lorsqu'on est ainsi avec Dieu ? Qui pourrait s'affliger, en songeant à l'empire absolu, à la souveraineté sans contrôle du Seigneur ; quand on se trouve perdu, doucement perdu dans cette complaisance ; qu'on se réjouit avec Dieu de ce qu'il est Dieu, et de ce que rien ne manque à ses perfections ? « Il est le maître, laissons-le faire ce qui lui paraît bon. » Ce qu'Élie disait dans la douleur, nous pouvons certainement le dire dans la joie. Ah ! doux Jésus ! comment se fait-il que nous négligions cette heureuse complaisance ? Elle est si pleine de contentement et de paix, d'oubli de soi-même et d'amour filial ! Oh ! apprenez-nous à contempler sans cesse votre magnificence, semblable à un océan sans rives ; à nous réjouir de ce que vous êtes, de ce que vous l'avez été depuis toute l'éternité, et le serez encore à jamais dans votre adorable immutabilité ! « L'âme, dit saint François de Sales, qui est en l'exercice de l'amour de complaisance, crie perpétuellement en son sacré silence : Il me suffit que Dieu soit Dieu, que sa

bonté soit infinie, que sa perfection soit immense. Que je meure ou que je vive, il importe peu pour moi, puis que mon cher bien-aimé vit éternellement d'une vie toute triomphante : la mort même ne peut attrister le cœur qui sait que son souverain amour est vivant. C'est assez pour l'âme qui aime, que celui qu'elle aime plus que soi-même soit comblé de biens éternels, puisqu'elle vit plus en celui qu'elle aime, qu'en celui qu'elle anime ; ainsi qu'elle ne vit pas elle-même, mais son bien-aimé vit en elle (1). »

L'amour de complaisance, rigoureusement parlant, est la joie que nous ressentons des perfections infinies de Dieu, en songeant qu'il est ce qu'il est. Or, de même que la connaissance de Dieu, que nous devons à la foi, ne se borne pas à une simple connaissance, mais se convertit nécessairement en complaisance, laquelle se traduit par des actes libres de *louange* et de *désir* ; ainsi ce libre amour de complaisance ne pourrait pas n'aboutir qu'à lui-même. Il devient un amour nouveau et d'une qualité supérieure, qu'on appelle amour de bienveillance. L'amour que nous avons pour Dieu est précisément le contraire de celui que Dieu a pour nous. Il nous aime d'abord de l'amour de bienveillance, opérant en nous tout le bien que nous possédons ; et quand il l'a opéré, il nous aime d'un amour de complaisance, à cause de l'œuvre qu'il a accomplie en nous. Mais notre bienveillance envers Dieu, comme le remarque saint François de Sales, n'est que la conséquence naturelle de la complaisance que nous avons en lui. Nous nous réjouissons d'abord de ce qu'il est aussi bon et aussi parfait, et ensuite nous désirons qu'il puisse devenir, si cela était possible, meilleur et plus parfait ; ce dernier acte constitue l'amour de bienveillance. Pour plus de clarté, nous allons emprunter les paroles de saint François lui-même.

(1) Amour de Dieu, v, 3.

« Nous ne pouvons désirer d'un vrai désir aucun bien à Dieu, parce que sa bonté est infiniment plus parfaite que nous ne saurions ni désirer ni penser. Le désir n'est que d'un bien futur ; et nul bien n'est futur en Dieu, puisque tout bien lui est tellement présent, que la présence du bien en sa divine Majesté n'est autre chose que la divinité même.

« Ne pouvant donc point faire aucun désir absolu pour Dieu, nous en faisons des imaginaires et conditionnels de cette sorte : Je vous ai dit, *Seigneur, vous êtes mon Dieu*, qui, tout plein de votre infinie bonté, *ne pouvez avoir indigence ni de mes biens, ni de chose quelconque* : mais, si par imagination de chose impossible, je pouvais penser que vous eussiez besoin de quelque bien, je ne cesserais jamais de vous le souhaiter au prix de ma vie, de mon être et de tout ce qui est au monde. Que si, étant ce que vous êtes et que vous ne pouvez jamais cesser d'être, il était possible que vous reçussiez quelque accroissement de bien, ô mon Dieu, quel désir aurais-je que vous l'eussiez ! Alors, ô Seigneur éternel ! je voudrais voir convertir mon cœur en souhait et ma vie en soupir, pour vous désirer ce bien-là. Ah ! mais pourtant, le sacré bien-aimé de mon âme, je ne désire pas de pouvoir désirer aucun bien à votre Majesté ; ainsi je me complais de tout mon cœur en ce suprême degré de bonté que vous avez, auquel ni par plaisir ni même par pensée on ne peut rien ajouter. Mais, si ce désir était possible, ô Divinité infinie, ô infinité divine, mon âme voudrait être ce désir, et n'être rien autre que cela, tant elle désirerait de désirer pour vous ce qu'elle se complaît infiniment à ne pouvoir désirer, puisque l'impuissance de faire ce désir provient de l'infinie infinité de votre perfection qui surpasse tout souhait et toute pensée. Eh ! que j'aime chèrement l'impossibilité de ne vous pouvoir désirer aucun bien, ô mon Dieu, puisqu'elle provient de l'incompréhensible immensité de votre abondance, laquelle est si souverai-

nement infinie que, s'il se trouvait un désir infini, il serait infiniment assouvi par l'infinité de votre bonté qui le convertirait en une infinie complaisance. — Ce désir donc, par imagination de choses impossibles, peut être quelquefois utilement pratiqué comme les grands sentiments et ferveurs extraordinaires. Aussi dit-on que le grand saint Augustin en faisait souvent de pareille sorte.

« C'est encore une sorte de bienveillance envers Dieu quand, considérant que nous ne pouvons l'agrandir en lui-même, nous désirons del'agrandir en nous, c'est-à-dire de rendre de plus en plus et toujours plus grande la complaisance que nous avons en sa bonté. Et lors, nous ne désirons pas la complaisance pour le plaisir qu'elle nous donne, mais seulement parce que ce plaisir est en Dieu. Car, comme nous ne désirons pas la condoléance pour la douleur qu'elle met en nos cœurs, mais parce que cette douleur nous unit et nous associe à notre bien-aimé douloureux; ainsi n'aimons-nous pas la complaisance parce qu'elle nous rend du plaisir, mais d'autant que ce plaisir se prend en l'union du plaisir et bien qui est en Dieu, auquel, pour nous unir davantage, nous voudrions nous complaire d'une complaisance infiniment plus grande, à l'imitation de la très sainte Reine et Mère d'amour, de laquelle l'âme sacrée *magnifiait* et *agrandissait* perpétuellement Dieu. Et, afin que l'on sût que cet agrandissement se faisait par la complaisance qu'elle avait en la divine Bonté, elle déclare que son *esprit* avait *tressailli* de contentement *en Dieu son Sauveur* (1)... »

Ces explications suffisent à mon dessein; et voici où je veux vous amener. Je vous ai pressés ci-devant de travailler à la gloire de Dieu, aux intérêts de Jésus, et au salut des âmes, à l'aide de ce qu'on appelle l'amour de condoléance, qui nous fait gémir sur les

(1) Traité de l'Amour de Dieu, liv. V, chap. 8.

offenses faites à la divine Majesté ; comme aussi à l'aide de la prière d'intercession et de l'action de grâces, en offrant non seulement vos propres actions à Dieu en union avec celles de Notre-Seigneur, mais encore ses propres perfections, les mystères de Jésus et de Marie, et les mérites des anges et des saints. Je veux maintenant vous amener à glorifier Dieu par les actes de louange et de désir, qui sont l'expression de l'amour de complaisance et de l'amour de bienveillance. Il en existe une multitude : les actes de joie que nous formons en voyant que Dieu est tel qu'il est ; les actes de félicitations que nous lui offrons à lui-même, à ses perfections, à ses œuvres, aux mystères de sa sainte humanité ; les actes de désir, par lesquels nous formons pour lui des souhaits de choses impossibles, qui, selon saint François de Sales, sont de véritables actes d'amour, agréables à ses yeux ; des actes de désir, par lesquels nous exprimons le regret qu'il n'ait pas reçu plus de gloire dans le passé, de la part de ceux qui ne sont plus, et ainsi de suite ; des actes de désir, que l'intercession peut rendre efficaces, et qui concernent l'extension de sa gloire actuelle par la perfection des Saints, la conversion des pécheurs, et la prompte délivrance des âmes du purgatoire ; des actes de louanges, en désirant que chaque grain de sable du rivage, chaque feuille de la forêt possède l'intelligence d'un ange pour louer Dieu, et en offrant sans cesse à la divine Majesté l'ardent amour avec lequel les Séraphins chantent continuellement ses louanges dans le ciel : enfin des soupirs poussés par une douleur profonde, en esprit de condoléance et de réparation, par lesquels nous essayons de consoler son amour méprisé, sa Majesté outragée, sa bonté oubliée, et sa gloire diminuée. Il est vrai que tous ces actes respirent une haute sainteté. Toutefois ils n'exigent pas les austérités qui nous effraient, ni les facultés surnaturelles qui font reculer notre impuissance aussi bien que notre humilité. Ils ne nous coûtent

pas plus que ceux dont j'ai parlé dans les chapitres précédents; et pourtant, comme eux, ils peuvent produire des résultats aussi importants que faciles.

§ VI. Les saints et les âmes pieuses qui forment la classe moyenne des fidèles.

Si vous venez à examiner de près quelqu'un des bienheureux, vous verrez que sa sainteté se distingue par six qualités : 1^o l'obéissance aux commandements de Dieu et aux préceptes de son Église ; 2^o une passion aussi forte qu'ardente pour la gloire de Dieu ; 3^o pour les intérêts de Jésus ; 4^o pour le salut des âmes ; 5^o un grand amour des souffrances et des austérités volontaires, accompagné de terribles épreuves intérieures que les mystiques appellent les purgations passives de l'esprit ; et 6^o des extases, des grâces extraordinaires, et des facultés surnaturelles. Or, nous pouvons écarter le premier point, car il s'agit d'une loi générale que nous devons tous observer, sous peine de compromettre notre salut. Quant au cinquième, nous pouvons sincèrement avouer qu'il nous est étranger ; nous le repoussons autant par lâcheté que par humilité ; et l'amour-propre ne nous aveugle pas jusqu'à nous empêcher de voir que le sixième point est infiniment au-dessus de nous et incompatible avec notre état actuel. Il reste donc le deuxième, le troisième et le quatrième point. Chacun d'eux est également au-dessus de ce que les fidèles doivent nécessairement pratiquer, et au-dessous des sublimes hauteurs de la sainteté. Ces trois points sont à notre portée, d'autant plus qu'ils n'exigent pas les austérités qui nous ont effrayés, ni les efforts surnaturels qui élèvent une âme sur la sainte montagne de la contemplation où nous la perdons de vue. De plus (et c'est là une consolation bien douce) la beauté de la sainteté con-

siste beaucoup plus dans l'accomplissement des trois points qui sont à notre portée, que des deux autres dont la sublimité nous ôte le courage d'y aspirer.

Or, les personnes pieuses, dans l'âme desquelles on trouve un vif amour de la gloire de Dieu, des intérêts de Jésus, et du salut des âmes, abondent dans les pays catholiques, dans les temps favorables, et semblent être par rapport à l'Église ce que sont les classes moyennes par rapport à l'État; s'ils n'en sont les héros, ils soutiennent du moins et alimentent sa vie, sa force et son indépendance. C'est la paix qui les produit. Toutefois, que les temps changent, que la persécution éclate, et l'on verra leur phalange fournir des milliers de martyrs. Mais les saints, ces créations toutes spirituelles de la vie intérieure, appartiennent à un autre ordre de choses. Il est donc évident que, dans les temps ordinaires, nos efforts doivent tendre à augmenter cette moyenne classe de fidèles; autrement nous serons si froids, nos discours persuaderont si peu, que nous ne réussirons jamais à ramener au bercail une seule brebis égarée, ni à appeler la compassion de qui que ce soit sur la multitude de nos pauvres, dont personne ne voudra prendre soin. Il n'est pas moins clair que le démon a un intérêt considérable à diminuer le nombre des chrétiens de cette catégorie; et pour parvenir à ce but, il fait jouer deux ressorts différents. Tantôt il cherche à décrier la religion, en faisant dire aux hommes que c'est là du roman, de l'enthousiasme, de l'enfantillage, de la ferveur de convertis, de la fantaisie, de la nouveauté, une théorie impraticable, que sais-je?... Tantôt il excite les gens à aspirer trop haut, à tenter des efforts au-dessus de leurs forces, à choisir avec affectation les livres les plus mystiques, à courir après les miracles et les choses extraordinaires, à faire des vœux imprudents, à tenter Dieu en se chargeant d'un nombre infini de prières; et ensuite, quand leurs ailes de cire sont fondues, accablés de fatigue et de dégoût, ils tombent

dans la pure et simple observance des commandements de rigueur, et, trop souvent, hélas ! plus bas encore.

Le but de ce Traité est de tracer un tableau de cette classe moyenne, de faire parler aux yeux la vie de ceux qui la composent, et d'offrir les exemples de leur dévotion. C'était surtout cette classe de personnes que saint Philippe s'efforçait de multiplier dans Rome, et c'est aussi là l'œuvre principale qu'il a léguée aux soins de ses enfants. Je ne dis pas l'œuvre exclusive, autrement nous perdriens tous nos droits sur cette multitude de pécheurs qui nous sont si chers, qui se laissent guider vers nous par le parfum que répand le nom de notre Saint, et tombent ainsi volontairement dans les filets de ses humbles enfants. C'est pourquoi, si vous aspirez à devenir un saint, semblable à ceux que l'Église a canonisés, ce livre ne vous est pas destiné. Jamais je n'aurais songé à l'écrire, s'il eût été pour vous. Celui qui a gravi les rochers escarpés peut seul vous entretenir des secrets de sa pénible ascension. Ceci est une carte sur laquelle sont tracées les voies aisées de l'amour divin, plus hautes que la plaine, et à l'abri des tourbillons de poussière qui la couvrent, mais pas tellement élevées qu'elles ne se trouvent encore dans la région des fleurs parfumées et des arbres verdoyants, où coulent des sources pures et rafraîchissantes. Si vous avez jamais lu la vie de saint Philippe, vous devez vous rappeler qu'une certaine personne, qui désirait parvenir à la sainteté, rêva que le bon Père l'entraînait à travers les ronces et les épines. Je voudrais que nous eussions tous le cœur d'affronter de pareilles épreuves ; mais il n'en est point ainsi. A quoi bon essayer d'être vertueux en théorie ? Toutefois, c'est une grande chose d'aimer Dieu ; c'en est une plus grande encore de s'avancer sans cesse dans son amour ; mais le faire aimer des autres est une si grande faveur, que c'est pour nous un sujet de surprise et de joie, tous les jours renais-

sant, que Dieu nous permette de mettre la main à une si noble besogne.

N'allez pas croire que je fasse peu de cas des pratiques de mortifications, soit intérieures soit extérieures, ni que je sois d'opinion que l'amour affectif peut suppléer à l'amour effectif, ou que la mortification intérieure puisse dispenser de l'obligation de s'imposer quelques pénitences corporelles, quand on aspire à la perfection. Mon petit livre n'est pas une somme de théologie ascétique. Mais, si nous ne pouvons nous élever aussi haut, ce n'est pas une raison pour descendre aussi bas. Certains écrivains spirituels des plus sévères semblent considérer l'amour affectif comme une sorte d'illusion, ou tout au plus comme le culte d'un homme à sentiments exaltés. Oh ! c'est là un jugement précipité et malveillant, qui ne ressemble en rien aux jugements de l'Église ni de Dieu. Je conviens que nous ne devons pas nous arrêter là, que nous devons continuer à mortifier des passions déréglées, à travailler et à souffrir. Cependant, il est certain aussi que l'amour purement affectif est bon en soi ; et il ne se borne pas non plus pour les catholiques à un culte de sentiments ; car j'ai fait voir précédemment (et mes raisonnements étaient fondés entièrement sur la théologie), que de telles pratiques peuvent devenir très effectives, et qu'elles le sont presque inévitablement. L'amour affectif est donc le chemin qui conduit à l'amour effectif. D'ailleurs, en poursuivant trop exclusivement l'un des deux, on perd généralement l'un et l'autre. Je sais qu'une foule de chrétiens ont pris la résolution de ne point aspirer à la sainteté. Eh bien ! si Dieu était irrité contre eux, s'il leur imputait une pareille pusillanimité à crime, si Jésus se détournait d'eux, et cessait de les compter au nombre des siens, il serait inutile de nous occuper d'eux. Mais il n'en est pas ainsi ; nous pouvons donc nous approcher d'eux avec douceur, et leur demander, puisqu'ils ne veulent pas

être des saints, si du moins ils ne consentiront pas à aimer Notre-Seigneur jusqu'au Calvaire, sans aller jusqu'au crucifiement. Ces sentiments deviendront les nôtres, quand notre pauvre cœur, honteux de ses faiblesses, nous dira que nous sommes nous-mêmes au nombre de ces soldats lâches, dont les intentions sont bonnes, mais dont le cœur est pusillanime, qui composent en grande partie l'armée de Notre-Seigneur, ce maître si généreux et si dévoué.

Je ne crois pas qu'on puisse m'accuser de mauvaise foi, si, tout en prétendant plaider la cause de Dieu, et demander pour lui un service d'amour, je me sers d'arguments empruntés à vos propres intérêts. Beaucoup d'entre vous j'en suis persuadé, ne sont pas contents d'eux-mêmes. Vous voudriez avoir plus d'amour pour Dieu, plus d'attachement pour Jésus. Vous sentez le besoin de sortir de cet état de froideur, de sécheresse, de lâcheté, dont vous faites preuve à son égard. Vous souhaiteriez une plus grande liberté d'esprit, des affections plus généreuses en religion, une connaissance plus familière des instincts et des intérêts du ciel. Vous sentez qu'un service d'amour est le plus raisonnable, que ce culte mesquin que vous rendez à Dieu ne vous rend ni plus heureux ni meilleur ; et, d'ailleurs, il y a quelque chose au fond de votre cœur qui vous attire à Dieu, et vous excite à une vie moins imparfaite. Regardez maintenant tout ce que ces actes de *louange* et de *désir* peuvent faire en votre faveur. Ils arracheront le monde de votre cœur, et désormais ses plaisirs ne vous inspireront plus que le mépris et le dégoût. Ils vous feront pénétrer dans un ordre de pensées tout différent, dans une sphère d'affections et de sympathies toute nouvelle pour vous. Ils vous rendront la pratique de la présence de Dieu également facile et délicieuse. Ils préviendront mille embarras de conscience, en vous élevant dans une atmosphère plus brillante où n'ont point place ces sortes de difficultés. Ils feront, pour

vous, de la paresse, de la frivolité et de la dissipation, un fardeau insupportable, tant vos goûts auront changé ! Les anges, malgré toute leur beauté, parurent indifférents à sainte Marie-Madeleine, le matin de la résurrection, parce que c'était Jésus qu'elle cherchait. Que lui importaient leur physionomie céleste et les rayons qui les couronnaient ? On avait enlevé son Seigneur, et elle ne savait pas où on l'avait caché. Le jardinier, selon la douce remarque de saint François, le jardinier ne lui rappelait que des fleurs, tandis que son esprit était rempli de clous, d'épines et de croix. Toutefois, comme il se trouva sur son chemin, elle ne put retenir la pensée qui l'occupait tout entière : « Seigneur, si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, afin que je l'emporte. » Les trois Rois traversèrent à la hâte Jérusalem ; la cour les effrayait ; et ils ne trouvèrent le repos que quand leur étoile s'arrêta au-dessus de l'étable de Bethléem, où Jésus était couché dans une crèche. L'épouse rencontre les sentinelles de la ville, et son cœur s'échappe de ses lèvres : « Avez-vous vu celui que mon âme chérit ? » C'est ainsi que les actes de *louange* et de *désir* font de nous des hommes nouveaux. Nous sommes tout pour le ciel. La mort même a changé d'aspect. Toute chose nous semble facile quand elle est pour Jésus ; toute chose nous semble douce quand elle nous rapproche de lui.

Comme on sent différemment alors ! Une certaine personne ayant dit au P. Dominique, prêtre de l'Ordre des Passionistes, qu'elle avait peur du jugement particulier, le bon religieux fondit en larmes, et s'écria avec cet élan qui lui était naturel : « Oh ! mais comme il est doux de voir pour la première fois la sainte humanité de Jésus ! » Voilà les fruits de la *louange* et du *désir*. Nous ne pouvons pas être tout ce que nous voudrions en cette vie, mais nous pouvons nous en rapprocher par l'amour. Nous pouvons arriver à ce point de douce simplicité avec laquelle

l'épouse s'écriait : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui, et il se nourrit parmi les lis, jusqu'à ce que le jour commence à paraître, et que les ombres de la nuit se retirent peu à peu (1). » Oui, tout est là ! Jusqu'à ce que le jour paraisse et que l'ombre se retire ; jusqu'à ce que le jour paraisse et que l'ombre se retire ; jusqu'à ce que le jour paraisse et que l'ombre se retire !

§ VII. Pratiques de louange et de désir.

1. J'emprunterai le premier exemple que j'apporte à l'appui de ces pratiques à ce livre d'une si grande autorité, qu'on appelle le *Recueil des indulgences*. Il indique une sorte de chapelet composé d'actes d'amour de Dieu, et auquel le pape Pie VII a attaché certaines indulgences en 1818. Je citerai quelques-uns de ces actes, pour faire voir plus clairement ce que j'entends : « Je désire, ô mon Dieu ! que tout le monde vous aime. — Oh ! que je serais heureux, si je pouvais, au prix de mon sang, vous faire aimer par tous les hommes. — Venez, ô créatures ! venez toutes adorer mon Dieu ! — O mon Dieu ! que n'ai-je mille cœurs pour vous aimer, ou plutôt que n'ai-je le cœur de tous les hommes pour vous aimer pour eux ! — Oh ! que le nombre des mondes n'est-il plus grand, afin que plus grand aussi soit le nombre de ceux qui vous aiment ! Quel bonheur ce serait là pour nous ! Heureux celui qui pourrait vous aimer avec le cœur de toutes les créatures possibles ! — Je me réjouis de ce que les anges et les bienheureux vous aiment dans le ciel, et je désire vous aimer avec une ardeur semblable à celle des saints qui ont eu le plus d'amour pour vous, comme saint Joseph, comme la sainte Vierge dans chacun de ses mystères, comme Notre-

(1) Cantique, II, 16, 17.

Seigneur dans tous les tabernacles où il demeure caché sous les voiles sacramentels. — Je voudrais vous aimer comme ce divin Sauveur vous aime dans le ciel en ce moment, et comme il vous aimera dans toute l'éternité! — Enfin je souhaiterais, ô mon Dieu! de vous aimer du même amour dont vous vous aimez vous-même! »

2. Les félicitations suivantes sont recommandées par Lancicius dans ses *Dévotions à Jésus ressuscité* (1) : 1° Félicitons d'abord Jésus ressuscité des dons attribués à son corps glorifié, et qu'il a mérités par sa mort, tels que le triomphe de son ascension, la dignité royale, son empire sur le monde entier, la plénitude de sa puissance dans le ciel et sur la terre, la suprématie qu'il exerce sur l'Église, les fonctions de juge qui lui sont confiées, et enfin tous les dons que nous ignorons, et dont les théologiens ne font pas mention. 2° Félicitons-le des fruits abondants que sa vie, sa passion et sa mort ont produits parmi les hommes et les anges, surtout de la faveur en vertu de laquelle les anges fidèles ont été confirmés en grâce, et des secours de toute espèce que les hommes ont reçus pour se préserver du péché, pour s'en relever, ou pour s'élever dans la perfection ; de tous les sacrements et des indulgences, et, enfin, de la résurrection de nos corps. Il n'est pas hors de propos de faire ici mention de la dévotion particulière que la sœur Marie-Denise, de la Visitation, avait pour son ange gardien. Elle avait coutume de le féliciter du seul trait de son existence dont elle eût une connaissance certaine, c'est-à-dire de la grâce qu'il reçut de rester fidèle à Dieu, tandis que ceux qui l'entouraient tombaient victimes de leur révolte. 3° Félicitons Dieu de ce que des chœurs innombrables d'anges et de saintes âmes l'adorent dans le ciel comme leur chef suprême, comme la source et la cause de toutes les grâces et de

(1) Lancic., II, 90.

tous les honneurs qu'ils ont reçus ; félicitons-le du culte dont il est l'objet dans le ciel et hors du ciel, sur la terre et dans le purgatoire, dans le sacrifice de la messe, dans l'érection des églises et dans toutes les bonnes œuvres qui s'accompliront jusqu'au dernier jour. 4° Louons-le de cette charité infinie, en vertu de laquelle, selon le récit de Saint-Denis, Notre-Seigneur révéla à saint Carpus qu'il était prêt à souffrir de nouveau la mort pour le salut du genre humain. Il daigna aussi faire la même révélation à sainte Brigitte : « O mes amis ! dit-il, mes brebis sont si chères à mon cœur, que plutôt que d'en être séparé, j'aimerais mieux, si cela était possible, souffrir pour chacune d'elles en particulier une mort aussi cruelle que celle de la croix ! » Une autre fois le Seigneur lui dit : « Oh ! si cela était possible, avec quelle joie et quel amour je serais prêt à mourir encore autant de fois qu'il y a d'âmes dans l'enfer ! » Voilà comment ce bon Maître cherche à amollir la dureté de nos cœurs. Ah ! puisse du moins l'amour extravagant (si je puis parler ainsi) de Notre-Seigneur pour nous, nous aider à concevoir combien est misérable l'amour que nous prétendons avoir pour lui !

3. Comme les actes sur lesquels je m'arrête actuellement sont surtout des actes intérieurs, il ne sera pas inutile de rappeler ici la manière dont sainte Marie-Madeleine de Pazzi se préparait à la fête de la Pentecôte. Étant ravie en extase, le jour de l'Ascension, elle s'écria : « O saints apôtres ! quand le Seigneur monta dans les cieux, il vous enseigna ce que vous deviez faire avant de recevoir le Saint-Esprit ; daignez me l'enseigner maintenant. Saint Jean, modèle des âmes pures, aimable saint Philippe, vous ne repousserez pas ma prière. Dites-moi quel doit être mon appartement supérieur, je veux dire le Cénacle où je recevrai cet hôte divin ; quelles doivent être, durant ces quelques jours, mes opérations intérieures et extérieures, pour me préparer à cette visite. Il serait

bon de me bâtir un appartement élevé ; je le trouverai dans le côté du Verbe, où j'habiterai dans l'union de son amour. En quoi consisteront ma nourriture et mon breuvage spirituels ? Car je veux des aliments à mon goût. Ma nourriture, je la trouverai dans la considération des œuvres, grandes ou petites, que le Verbe éternel a accomplies durant son séjour parmi nous. Mon breuvage sera le sang qui a coulé de ses mains et de ses pieds comme de quatre fontaines abondantes, et, parfois, j'irai puiser aussi à la source d'où sortent tant de ruisseaux, et qui est sa tête adorable. O Verbe plein d'amour ! vous êtes demeuré trente-trois ans parmi nous ; je dois donc faire chaque jour trente-trois actes d'anéantissement de moi-même. Telle sera la première de mes opérations intérieures. Huit jours après votre Nativité, vous avez répandu votre sang pour nous ; et moi je dois faire huit examens de conscience par jour, car si une âme n'a pas été parfaitement éprouvée et purifiée de ses défauts, elle n'est pas digne de s'offrir au martyre pour votre amour. Toutes les fois que je ferai cet examen, je renouvellerai en même temps les vœux de ma profession religieuse. Vous êtes demeuré quarante jours sur la terre après votre Résurrection ; j'élèverai donc quarante fois mon esprit vers vous dans le cours de la journée. En mémoire des sept années que vous avez passées en Égypte, je vous offrirai sept fois par jour ceux qui sont encore ensevelis dans l'ombre du péché. Chaque jour aussi je me remettrai moi-même quarante fois à la discrétion de votre bon plaisir, pour rappeler les quarante jours qui se sont écoulés depuis votre naissance jusqu'à votre présentation dans le temple. Mon aliment spirituel consistera dans la méditation quotidienne de votre adorable Passion ; et je méditerai aussi sur l'amour ardent avec lequel vous vous êtes fait chair, sur l'humilité qui vous portait à converser avec les hommes, sur la douceur de vos paroles, et sur la joie que vous ressentîtes en écoutant

la Chananéenne et la Samaritaine. Celle-ci ne vous demandait rien, c'est vous qui l'avez invitée à vous demander quelque chose. Je soumettrai aussi à mes réflexions ces paroles divines : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection ; mon bonheur est de faire la volonté de mon Père ; apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. — Vous êtes resté douze ans sans faire éclater votre sagesse, je ferai intérieurement douze actes d'amour de mon prochain et autant d'actes d'humilité. Oh ! combien d'occasions vous m'offrez, Seigneur, de faire des actes intérieurs, de captiver mon entendement et ma volonté ! Sept fois j'adorerai le Saint-Sacrement à la place de ceux qui ne le font pas ; sept fois aussi j'adorerai mon Christ, qui, la tête humblement baissée, porte sa croix pour les élus. J'offrirai par trois fois des hommages particuliers à la très sainte Vierge, comme à la mère et à la protectrice spéciale de toutes les âmes religieuses, afin qu'elle nous aide, par une assistance particulière, à accomplir nos vœux de religion. Toutes les fois que l'occasion s'en présentera, je ferai des actes de charité envers mon prochain, avec tout l'amour et la gaieté de cœur possibles. Je veillerai sans cesse sur tous mes sens ; et, pour éviter la singularité, je le ferai en temps opportun et d'une manière convenable ; car, si je ne regardais point mes sœurs, elles me croiraient indisposée contre elles ; et, si je ne répondais pas quand elles m'adressent la parole, elles pourraient former quelque soupçon. Trois fois par jour je rappellerai à mes sœurs la dignité de notre vocation, en disant quelque chose à la louange de ce saint état, et j'y penserai moi-même continuellement. Aussi souvent que l'occasion s'en présentera, je me ferai un devoir de consoler les affligés, de leur douleur soit intérieure ou extérieure ; et, après chacune de mes actions, je tâcherai de rester dans l'exercice constant de la charité, et de veiller sans cesse sur mon cœur. • Évidemment, cette dévotion ne convient pas à tout le

monde, mais chacun y peut trouver édification et instruction. En effet, n'est-ce pas avoir gagné beaucoup que de voir combien peu nous aimons Dieu, quelle mauvaise volonté nous mettons à le servir ? C'est là un des grands avantages que procure la lecture de la *Vie des Saints*. Parce que l'exemple des saints n'est pas facile à imiter, il n'en faut pas conclure que leur vie ne soit pas utile à la pratique. Au contraire, c'est dans ces admirables biographies que souvent nous puisons l'humilité, nous ranimons la ferveur de notre amour.

4. A ce sujet, je rappellerai une coutume qui est en vigueur dans la plupart des maisons religieuses : c'est le renouvellement des vœux à certaines époques périodiques. Ce que je dirai des membres d'une communauté s'applique également aux personnes qui se sont engagées envers Dieu par un vœu quelconque, ou, du moins, par une promesse solennelle, et qui veulent la renouveler. Cette pratique prouve une fois de plus combien l'amour divin est ingénieux. De même que Dieu nous permet de lui offrir les mystères de Jésus-Christ comme s'ils nous appartenait, il veut bien aussi que nous lui offrions plusieurs fois les vœux que nous avons faits, afin que la même action répétée augmente sa gloire et nos mérites. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi nous apprend combien cette rénovation des vœux est agréable à Dieu. « Toutes les fois, dit-elle, qu'on renouvelle les promesses faites à Dieu, l'union entre la créature et le Créateur est aussi renouvelée ; et cette union est plus ou moins forte, selon l'état de perfection dans lequel l'âme se trouve alors, ou le degré de charité qu'elle possède. Cette rénovation qu'elle fait intérieurement est un sujet de joie pour la sainte Trinité, parce que cette âme renouvelle sa complaisance intérieure en même temps qu'elle fait cette oblation à Dieu, et se rappelle le plaisir de la première offrande avec une complaisance et une joie toujours nouvelles. Cet acte n'est pas moins

agréable à Marie que si elle renouvelait elle-même son vœu de virginité. Les anges y trouvent leur gloire, car ils nous voient correspondre ainsi aux inspirations qui nous sont venues par leur ministère. Les saints se réjouissent, parce que d'autres s'élancent sur leurs traces à la suite de leur Créateur. C'est aussi une consolation pour le chœur des vierges qui entendent un chant nouveau, en voyant se propager la vertu qu'elles ont pratiquée avec une affection spéciale ; leur gloire y trouve un accroissement comme si, chaque fois que cette rénovation a lieu, on célébrait la fête des vierges. Quant à l'âme, elle en retire elle-même des fruits immenses. En effet, les grâces pleuvent sur elle en plus grande abondance ; les promesses qui lui ont été faites acquièrent une force nouvelle ; elle goûte une paix inconnue ; enfin son union avec Dieu se resserre, et produit des fruits qui apparaissent dans ses paroles et dans ses œuvres. Oh ! qu'elle est grande la dignité de ces vœux et de ces promesses qu'on fait à Dieu dans la profession solennelle, puisque leur simple renouvellement produit de tels résultats, et fait porter à l'âme des fruits si délicieux ! Il ne faut donc pas nous étonner, ô Verbe éternel ! si ceux à qui vous communiquez votre lumière, les religieux dont l'Ordre porte votre saint nom (les Jésuites), célèbrent cette rénovation comme une fête solennelle. Si les mondains font une fête du jour anniversaire de leur naissance ou de leur élévation à quelque haute dignité, combien n'avons-nous pas plus de raison de célébrer, dans des transports de joie spirituelle, le jour où nous avons été unis à Dieu par des liens si puissants que rien ne saurait jamais les briser (1). » Sainte Marie-Madeleine avait coutume elle-même de renouveler chaque jour ses vœux ; car elle les considérait comme quelque chose de divin, et un privilège singulier que Dieu confère à

(1) Vit., c. 118.

ceux qu'il appelle à l'état religieux ; elle les regardait comme le « prix et les trésors du paradis, » et les aimait comme les « chaînes de l'amour divin. »

Saint François Xavier renouvelait fréquemment ses vœux ; et il disait que, toutes les fois qu'il le faisait, il sentait sa jeunesse se renouveler comme celle de l'aigle ; aussi répétait-il sans cesse à ses frères en religion qu'une rénovation quotidienne de leurs vœux serait leur meilleur moyen de défense contre les attaques et les embûches du démon. Lancicius nous apprend que le P. Cenuto, Jésuite italien, avait coutume de faire une rénovation mentale de ses vœux trois mille fois par jour, et durant une octave de l'Epiphanie, il acquitta fidèlement les vingt-quatre mille fois. On lit encore dans la vie du B. Alphonse Rodriguez, frère lai de la Compagnie de Jésus, qu'il renouvelait chaque jour ses vœux, et que cette pratique l'entretenait dans un état de ferveur constante. Notre-Seigneur lui fit comprendre que cette dévotion était agréable à sa divine Majesté, et lui montra les fruits qu'en retirerait son âme, ainsi que les grâces dont elle serait enrichie en retour. Un jour qu'il entendait la messe et qu'il renouvelait ses vœux, en remerciant Dieu de sa vocation religieuse avec une grande ferveur, il reçut une lumière extraordinaire, qui lui parut éclipser toutes les lumières créées. A cette lueur, il vit la grandeur des bienfaits qu'il avait reçus jusqu'à ce moment, sa propre bassesse et son indignité, et l'impossibilité où il était de jamais rendre à Dieu des actions proportionnées à ses bienfaits. Le cœur rempli d'une sainte honte, il n'osa lever ses yeux sur son bienfaiteur, ni même ouvrir la bouche pour le remercier, mais il se recueillit et s'humilia en silence. Cependant Dieu, qui accueille toujours avec plaisir la prière d'un cœur humble, fit sentir au pieux religieux que cette muette action de grâces était agréable aux yeux de sa divine Majesté, et le saint entendit une voix extérieure qui frappait

son oreille : « Alphonse, disait-elle, persévère en ma présence à renouveler tes vœux, et tout ira bien pour toi ! » Cette faveur jeta l'humble frère dans une confusion plus grande encore, et, se représentant son indignité, il se crut le jouet d'une illusion diabolique. Mais la voix de Dieu se fit entendre de nouveau : « Alphonse, pourquoi crains-tu ? Il n'y a là pour toi aucun sujet de crainte, car il n'y a point d'illusion ; fais ce que je te commande ! » Et en même temps le Seigneur lui donna une intime conviction que tout venait d'en haut.

Lancicius rapporte une anecdote au sujet d'un homme doué d'une grande prudence et de talents supérieurs, qui entra dans la Compagnie. Toutes les règles lui plaisaient, excepté celle qui prescrit la rénovation des vœux, et c, i'il appelait une frivolité et une impertinence. Quand vint le jour de renouveler ses vœux, il sentit au fond de son cœur une grande répugnance ; toutefois, imposant silence à sa raison et à son amour-propre, il fit ce qu'on exigeait de lui, mais avec une telle confusion, qu'il savait à peine où il était. Dieu, cependant, récompensa son obéissance. Lorsque le prêtre, entre les mains duquel il avait renouvelé ses vœux, vint à lui avec le Saint-Sacrement pour le communier, il vit Notre-Seigneur dans l'hostie, se sentit inondé d'une délicieuse consolation, et reçut une lumière qui lui fit voir combien le renouvellement des vœux est agréable à Dieu. Il fondit en larmes, reconnut son erreur, et l'abondance des grâces divines remplissait tellement son cœur, qu'il resta quelque temps sans pouvoir parler (1).

Tout ce que nous venons de dire peut également s'appliquer au renouvellement des vertueux desseins ou des désirs héroïques. L'auteur de *l'Imitation* nous invite à renouveler chaque matin les bonnes intentions que nous avons prises, et à nous exciter en

(1) Lanc., 26.

même temps à la ferveur, comme si notre conversion datait de ce jour. Lancicius nous recommande certaines catégories d'actes et de désirs héroïques qu'il est bon de renouveler : 1^o Les actes d'humiliation, en vertu desquels nous reconnaissons notre néant. Notre-Seigneur dit à Sainte-Marie-Madeleine de Pazzi : « Toutes les fois que vous ferez un acte d'anéantissement, souvenez-vous que si une créature humaine ne peut subsister sans un cœur, vous ne pouvez subsister sans moi. Tant que cette pensée demeurera en vous, soyez sûre que vous demeurerez unie avec moi ; et ma paix sera avec vous, lors même que vous semblerez soutenir des combats incessants contre les tentations auxquelles je permettrai de vous assaillir, mais non de vous vaincre. Plus vive sera leur attaque, plus abondants seront les secours que je vous prêterai, bien que vous n'en sentiez ni la présence, ni la douceur. »

Une autre fois, Jésus lui dit : « Ceux qui me servent devraient le faire avec une telle humilité, que leur âme cherchât à s'abaisser jusqu'au centre de la terre, car de même qu'une flèche qui tombe ne s'arrête que lorsqu'elle a touché le sol, ainsi mon esprit ne repose que sur l'âme qu'il trouve plongée au milieu de son néant. » Ailleurs, Dieu le Père dit encore à sainte Madeleine : « L'échelle des paroles de mon Verbe est plus haute que l'échelle de Jacob ; car le pied en est posé sur l'âme qui, par l'humilité et la connaissance qu'elle a de soi-même, est abaissée au-dessous de l'abîme le plus profond, et qui, en même temps, par la même connaissance de son néant, s'élève jusqu'à moi. Et telle est la différence entre les deux échelles : celle de Jacob ne montait pas au-dessus du ciel et ne descendait pas au-dessous de la surface de la terre : mais l'autre échelle s'élève au-dessus des étoiles, selon que l'âme s'humilie ; elle peut atteindre même mon être éternel, car son élévation dépend de l'humilité de l'âme. » 2^o Le désir et l'intention d'éviter tout

péché volontaire jusqu'aux moindres imperfections ; de sorte que, à l'exemple de saint Augustin, nous aimions mieux mourir que de commettre un péché, ou bien, avec saint Jean-Chrysostôme, nous préférions voir l'enfer sous nos pieds, que d'offenser Dieu. ou, enfin, selon l'héroïque maxime du bienheureux Alphonse Rodriguez, nous soyons prêts à tomber dans l'enfer sans l'avoir mérité, plutôt que d'offenser Dieu par le moindre péché véniel. 3° Le désir de souffrir toute espèce de tourments pour l'amour de notre aimable Seigneur. Ce sont les sentiments que saint Ignace s'efforce d'inspirer par la contemplation du royaume de Jésus-Christ, dans la seconde semaine de ses exercices : « O souverain Roi et Maître suprême de toutes choses, malgré mon indignité, confiant dans votre grâce et dans votre secours, voici que je viens m'offrir entièrement à vous, et soumettre tout ce que j'ai à volonté ; déclarant, en présence de votre bonté infinie, de la glorieuse Vierge votre mère, et de la cour céleste, que mon intention, mon désir et ma résolution est de vous suivre le plus possible, et d'imiter la patience avec laquelle vous avez supporté les insultes et les épreuves intérieures et extérieures. » 4° Les désirs et les intentions touchant l'amour de nos ennemis. 5° Le désir et l'intention d'abandonner notre volonté et notre liberté entre les mains de Dieu, sans jamais chercher à reprendre ce que nous lui avons donné, sans rien excepter du sacrifice.

Pour comprendre combien ces désirs, considérés comme sacrifice d'amour, sont agréables à Dieu, il suffit d'observer un fait, c'est qu'il a souvent inspiré à ses serviteurs de pieux desseins qu'il n'avait pas l'intention de leur faire exécuter. C'est Abraham qui reçoit l'ordre de sacrifier Isaac ; c'est saint Philippe brûlant du désir d'aller prêcher l'Évangile dans les Indes, et de répandre son sang pour la foi. La *Vie des Saints* nous offre une foule de traits de ce genre. C'est pourquoi saint François de Sales ne se trompe

pas, quand il dit que former des désirs de choses impossibles, touchant Dieu et ses perfections, est un hommage réel, une preuve d'un véritable amour, qui ne saurait manquer d'être agréable à ses yeux. Nous pouvons trouver là de nombreux sujets de réflexions, et, si nos cœurs étaient ce qu'ils doivent être, ils en seraient touchés jusqu'à répandre des larmes abondantes.

Tout en prenant soin, dans l'intérêt de nos âmes comme dans celui de la gloire de Dieu, de développer en nous l'esprit de louange, il ne faut pas oublier que c'est moins une vertu qu'on puisse acquérir par soi-même, qu'un don de Dieu, qu'il faut demander par la prière. Nous ne devrions pas négliger d'invoquer dans ce but le patronage de sainte Gertrude, qui posséda au plus haut degré, même parmi les saints, un admirable esprit de louange incessante. Si nous pouvions l'imiter en cela, peut-être arriverions-nous ensuite à participer à sa non moins admirable liberté d'esprit. On ne saurait croire de quelle importance est cette liberté, et combien elle a rapport à l'esprit de louange ! Je désirerais qu'on voulût étudier davantage sainte Gertrude, car notre plus grand défaut consiste dans le manque de liberté d'esprit. C'est là la principale raison qui fait qu'un service d'amour est une chose si rare parmi les chrétiens. Certes, si les personnes qui vivent dans le monde et qui fréquentent la société, désirent mener une vie dévote, elles ne doivent pas s'imaginer qu'une vie monastique, plus ou moins déguisée, plus ou moins tronquée, soit ce qui leur convient. Leur position et leurs devoirs leur ôtent le libre usage de leur temps ; elles ne peuvent diviser leur journée en demi-heures, en quarts d'heures, comme si elles étaient dans un paisible cloître, n'ayant d'autre obligation que d'obéir à la cloche du couvent. C'est pourquoi, dans neuf cas sur dix, dire aux personnes de cette catégorie de se tracer un règlement et de s'astreindre à le suivre ; les forcer à s'assujettir à des

heures fixes pour vaquer à leurs exercices de piété, équivalant à dire aux personnes qui composent la société moderne, qu'elles ne doivent pas aspirer à mener ce qu'on appelle une vie dévote. Combien de gens ont abandonné entièrement la piété, parce qu'ils avaient essayé de suivre une règle, et qu'ils ont trouvé impossible d'y rester asservis ! Combien de gens, après s'être attachés scrupuleusement à leurs heures fixes, à suivre de point en point leur chronomètre, dans l'accomplissement de pratiques divisées à l'infini, ont ensuite tout abandonné parce qu'une santé faible, un changement d'occupations, ou les plaisirs de la saison sont venus déranger leurs heures fixes, et rendre impossible leurs plans tracés sur le papier ! Si le vêtement de la spiritualité se dessèche, il n'est pas d'un long usage. Il éclatera en une douzaine d'endroits différents, dans le cours d'une semaine, comme l'habit de peau dont se revêtent les Patagons. Les gens du monde ne tarderont pas à le jeter de côté avec dédain, et à se contenter d'une piété moins qu'ordinaire. Ils ont essayé de la spiritualité, mais ils n'ont pas réussi, leurs efforts ont échoué ; et, comme le genre de la spiritualité qu'ils ont tenté n'a point été couronné de succès, ils ne veulent pas croire qu'un autre pourrait être plus heureux. On ne s'imagine pas avec quelle facilité on se met à l'aise dans les régions inférieures. C'est là un phénomène aussi effrayant que difficile à croire. Si ce n'était cette déplorable facilité avec laquelle on prend ainsi son parti, on pourrait ainsi espérer que le sens commun, une honnête pudeur, et un raisonnement discret finiraient par triompher. Mais ce parti pris ressemble à la manière d'agir du hérisson. La rudesse ne le blesse pas, la douceur ne peut le gagner, et la persuasion le laisse tel qu'elle l'a trouvé, plein d'aspérités et intraitable.

§ VIII. Esprit des Bénédictins.

Or, le mauvais succès de cette espèce de piété d'ordonnance, aussi bien que le préjugé qui repousse toutes les autres, comme peu sûres ou peu solides, provient du manque de liberté d'esprit. Où règne la loi de Dieu, où souffle l'esprit du Christ là est la liberté. Nul ne peut lire les écrivains spirituels de l'ancienne école de saint Benoît, sans remarquer avec admiration la liberté d'esprit dont leur âme était pénétrée. C'est précisément ce que nous avons le droit d'attendre d'un Ordre dont les traditions sont aussi respectables. Ce serait un grand bien pour nous que de posséder un plus grand nombre d'exemplaires et de traductions de leurs œuvres. Sainte Gertrude en est un bel exemple ; elle respire partout l'esprit de saint Benoît. Il y a des traités complets de la vie spirituelle que les gens du monde lisent d'un bout à l'autre, et ils sont sincèrement convaincus que la méthode qu'on leur propose est une contrainte à laquelle ils ne pourraient essayer de se soumettre sans indiscretion. D'après ces rigides auteurs, tout jeune homme doit mener une vie de séminariste ou renoncer entièrement à la dévotion. Toute jeune personne doit être une religieuse moins l'habit, ou, sinon, abandonner tout espoir de devenir tant soit peu meilleure que la plupart de ses compagnes. Oh ! quels obstacles une pareille doctrine apporte à l'amour, à un amour sage, à un amour tel que Jésus en demande à chacun d'entre nous ! Faire du monde un immense couvent, plus ou moins relâché, ce n'est pas là le moyen de servir les intérêts de notre aimable Maître. Les règlements spirituels peuvent produire la confiance en soi-même. Ils ne sont que d'une médiocre utilité à la véritable, simple et constante piété. L'esprit de la religion catholique est un esprit d'aisance, un esprit de

liberté ; et c'était là surtout l'apanage des Bénédictins ascétiques de la vieille école. Les écrivains modernes ont cherché à tout circonscrire, tout resserrer, et cette déplorable méthode a causé plus de mal que de bien. En effrayant le monde, ils diminuent la dévotion ; en la surchargeant ils l'abaissent.

Il est assez difficile de parler de liberté d'esprit sans avoir l'air de recommander la négligence ou de soutenir l'inexactitude, la paresse ou le caprice. Mais nous pouvons nous avancer à pas sûrs en nous éclairant, comme d'un flambeau, de la vie de sainte Gertrude. Les traits suivants de sa vie (1) serviront à faire voir de quelle délicieuse liberté d'esprit elle jouissait. Jamais on ne la vit s'abstenir de la sainte communion, par crainte des dangers que courent, selon certains livres spirituels, ceux qui communient sans s'y être préparés dignement. Au contraire, plus elle était vivement pénétrée de ses imperfections, plus était grande l'ardeur avec laquelle elle accourait vers notre adorable Sauveur, soutenue par la confiance et l'ardent amour qu'elle avait pour son Dieu. Ce qui l'excitait à agir ainsi, était un sentiment d'humilité qui lui faisait regarder comme inutiles, et presque indignes de considération, toutes les bonnes œuvres qu'elle pouvait accomplir, et toutes les pratiques par lesquelles les hommes pieux ont coutume de se préparer à la communion. Par la même raison, elle ne s'abstenait jamais d'approcher de la sainte Table, ainsi que le font beaucoup de personnes, lorsque, par hasard, elle n'avait pas accompli tous ses exercices ordinaires ; car, en présence du don gratuit qui nous est accordé dans l'Eucharistie, tous les efforts de la dévotion humaine lui paraissaient comme une goutte d'eau comparée aux immenses réservoirs de l'Océan. Ainsi, sans trop s'attacher à aucune de ses préparations particulières, elle se reposait sur la condescendance infinie de Dieu, et ne s'inquié-

(1) Vita, I, 92.

tait que de recevoir cet auguste sacrement dans un cœur brûlant d'amour.

Un jour qu'elle voyageait, elle tomba, par accident d'une dangereuse hauteur. Pleine d'une sainte joie, elle s'écria : « Oh ! mon aimable Sauveur, quel bonheur pour moi si cette chute eût abrégé le chemin qui me reste à parcourir pour venir jusqu'à vous ! » Quelques-unes de ses compagnes furent tant soit peu scandalisées de l'entendre parler ainsi, et lui demandèrent si elle n'aurait pas peur de mourir sans recevoir les sacrements. « Je désire de tout mon cœur, répondit-elle, être fortifiée par les sacrements avant de mourir ; mais j'ai la hardiesse de mettre la Providence de mon Seigneur et mon Dieu au-dessus de tous les sacrements, et je crois que c'est là la meilleure préparation à la mort. Peu importe que ma mort soit lente ou soudaine, pourvu qu'elle soit agréable aux yeux de Celui vers lequel j'espère qu'elle me conduira. Car, quel que soit mon trépas, j'ai confiance dans la miséricorde de Dieu, sans laquelle je serais perdue à jamais, lors même que toute ma vie aurait été une préparation à la mort. »

Une personne pieuse avait longtemps prié pour obtenir quelque grâce particulière, et Dieu n'exauçait pas ses prières, ce qui la fit tomber dans un état dangereux de découragement. Enfin Dieu lui dit : « J'ai tardé à vous exaucer, parce que vous n'aviez pas assez de confiance dans les effets de ma miséricorde. Imitiez la vierge de mon choix, imitez Gertrude, qui se repose si fermement sur ma Providence, qu'il n'est rien qu'elle n'espère de ma libéralité infinie : c'est pourquoi je ne saurais lui rien refuser de ce qu'elle me demande. »

On trouve une autre preuve caractéristique de cet esprit dans la coutume suivante, qu'elle suivait invariablement : elle ne voulait jamais choisir ses vêtements, ni rien dont on lui offrait le choix, mais elle fermait les yeux, étendait la main, et prenait la

première chose qu'elle touchait. Aussitôt qu'elle l'avait prise, elle s'y attachait comme à un présent qui lui venait de la main de Dieu ; par un effet de sa gratitude, son indifférence pour cet objet se changeait en une sorte d'affection. Réfléchissez un peu sur cette conduite, vous y trouverez de quoi corriger la roideur de la vôtre et de quoi modifier vos idées sur la sainte indifférence.

Voici un tableau de la vie de sainte Gertrude. Un jour que sainte Mathilde chantait dans le chœur, elle vit Jésus assis sur un trône élevé, et, Gertrude qui montait et descendait devant lui, sans jamais détourner les yeux de la face de son Rédempteur, et semblait en même temps vaquer à une foule de devoirs extérieurs. Tandis que Mathilde, remplie d'étonnement, contemplait ce spectacle, elle entendit Notre-Seigneur qui disait : « Ceci est l'image de la vie que ma fille bien-aimée, Gertrude, mène en ma présence. Elle marche toujours devant moi. Elle ne donne point de repos à ses désirs, point de trêve à sa sollicitude, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé ce qui est le plus près de mon cœur, ce qui m'est le plus cher ! et aussitôt qu'elle l'a découvert, elle s'en acquitte avec une scrupuleuse fidélité. Mais ce que j'aime le plus en elle, c'est qu'elle ne s'arrête point là : elle se remet à l'œuvre aussitôt sans jamais cesser de rechercher ma volonté, afin de ranimer son zèle par de nouvelles actions et par de nouvelles pratiques de vertu. C'est pourquoi sa vie entière n'est qu'une chaîne non interrompue de louanges offertes à mon honneur et ma gloire. » Sainte Mathilde se rappela aussitôt la faiblesse ordinaire d'une piété active et pleine de zèle, car elle croyait l'avoir remarquée dans sa chère Gertrude et se hasarda à dire : « Mais, Seigneur, si la vie de Gertrude est aussi parfaite, comment se fait-il qu'elle ne puisse supporter les défauts des autres et qu'elle les exagère autant ? » Notre-Seigneur lui répondit avec une admirable

douceur : C'est parce qu'elle ne peut supporter la moindre tache sur son propre cœur, qu'elle ressent aussi vivement les chutes de son prochain. » On pourrait écrire sur cette seule remarque presque un volume entier de commentaires spirituels !

Encore un trait. Écoutons le témoignage même de Dieu : un saint homme supplia Dieu, dans ses prières, de lui faire connaître ce qui lui plaisait tant dans sa Gertrude. Le Seigneur daigna lui répondre que c'était l'indépendance de son cœur. Le saint homme, qui estimait ce don beaucoup au-dessous de sa juste valeur, répliqua avec un certain étonnement : « Et moi, Seigneur, je croyais que ce qui vous plaisait le plus dans son âme, c'était la parfaite connaissance qu'elle a d'elle-même et l'amour ardent auquel vous lui avez fait la grâce de parvenir. » « Il est vrai, reprit Notre-Seigneur, que ce sont là deux grandes perfections ; mais la liberté d'esprit les renferme toutes deux, et constitue elle-même un don si précieux, un bien si parfait, qu'elle suffit pour faire arriver une âme à la plus haute perfection. C'est elle qui dispose le cœur de Gertrude à recevoir à chaque moment de sa vie quelque faveur nouvelle, et qui l'empêche de s'attacher à rien de ce qui pourrait me déplaire ou me disputer l'empire de son cœur ».

Telle était cette sainte, la sainte des louanges et des pieux désirs ! Oh ! plutôt à Dieu qu'elle pût revenir sur la terre, pour être ce qu'elle y fut autrefois, le docteur et le prophète de la vie intérieure, comme Débora qui, assise sous les palmiers du mont Ephraïm, chantait ses cantiques et jugeait Israël.

Après avoir déjà tant parlé du peu de succès qu'obtiennent généralement les personnes qui vivent dans le monde et qui aspirent à la dévotion, je ne puis m'empêcher, bien que mon sujet ne l'exige pas nécessairement, d'ajouter encore quelques mots. Depuis que Dieu a fermé le jardin d'Eden et l'a caché à nos curieuses investigations, on dit que rien ne

ressemble autant à un paradis terrestre qu'un noviciat de Jésuites. Hélas ! on ne peut transformer le monde en un lieu semblable. Les gens du monde doivent essayer de mener une vie angélique, non pas dans la tranquille retraite de Saint André, où l'on respire l'air de la sainteté, mais au milieu des distractions d'une vie bruyante. Pour vivre comme dans le cloître au milieu du monde, il faudrait, si je puis parler ainsi, enfermer le monde avec nous dans notre cellule, et ne pas faire attention à ce dangereux compagnon. C'est pour avoir voulu mener une vie de moine au milieu du monde, et faire de l'état séculier une contrefaçon du couvent, qu'une foule de gens de bien ont échoué dans leurs efforts pour devenir meilleurs.

Mais il est encore une autre cause de cet insuccès. La vie contemplative est totalement différente de la vie active ; chacune a ses occupations et ses habitudes. Il faut, dans l'une comme dans l'autre, être conséquent avec soi-même, le succès est à ce prix. Or, à l'exception d'un très petit nombre de personnes favorisées d'une vocation particulière, les gens du monde sont appelés à mener une vie active. Mais voici l'erreur dans laquelle on tombe très fréquemment : on limite toute la spiritualité aux exercices intérieurs, tandis que toute la vie active est consacrée au monde, et uniquement au monde, absolument comme chez les Méthodistes (secte protestante) qui donnent le dimanche à l'exercice de la religion, et les six jours de la semaine tout entiers aux affaires et aux plaisirs. Les personnes de cette catégorie ne font point entrer le christianisme dans la vie active. Aussi, qu'arrive-t-il ? Les prières et les offices de l'Eglise sont sans cesse en lutte ouverte avec les promenades et les parties de plaisir. La religion finit par succomber et par abdiquer ses droits dans un misérable concordat. En d'autres termes, cher lecteur, je présume (je dis *je présume*, car je n'oserais *affirmer* en matière de science spirituelle), je présume, dis-je,

que nous ne saurions mener une vie dévote dans le monde, sans nous occuper activement des pauvres. Visiter les malades, contribuer au développement des écoles, fréquenter les hôpitaux, s'intéresser aux pécheresses pénitentes et aux enfants trouvés, tel est, dans mon opinion, le secret de la perfection dans le monde. Vivre de la vie contemplative dans le monde pendant trois heures par jour, est une conduite bien digne d'éloges. Mais, malheureusement, elle est, pour l'ordinaire, de courte durée. Que diriez-vous si j'avais raison et si la cause de la chute de tant de personnes pieuses était réellement la mauvaise distribution qu'elles font de leurs œuvres, en consacrant à Dieu toute la vie intérieure, et la vie active tout entière au monde? Que diriez-vous, s'il était vrai, comme je le pense, que les riches, pour devenir saints, doivent se dépouiller de leurs trésors et s'ensevelir dans un couvent, ou bien travailler de leurs mains pour ceux qui sont au-dessous d'eux, et se faire les amis des pauvres?

Votre vie de chrétien se compose de la messe, de la communion, de la méditation, de l'examen de conscience, de quelques petites austérités et d'autres actes analogues : exercices qui sont tous plus ou moins contemplatifs. Sans doute, tout cela est excellent; mais Dieu demande de vous quelque chose de plus. Vous êtes appelé à mener une vie qui soit tout ensemble *chrétienne* et *active*; et si vous êtes riche, vous êtes réservé à un apostolat qui consiste à remplir constamment un ministère de charité envers les pauvres. Parcourez les pays catholiques où les pieuses personnes de la classe moyenne se trouvent en grand nombre, où elles multiplient leurs bonnes œuvres et brillent de tout l'éclat de leur beauté spirituelle; il semble là que le secret du salut consiste dans cette glorieuse activité dont les pauvres sont l'objet. Quand vous sortez de prier ou que vous quittez l'église, vous ne pouvez pas, sans vous rendre singulier,

exprimer dans la conversation les impressions que vous apportez avec vous ; et, d'ailleurs, la prière est comme une fleur délicate épanouie sur l'âme, et que l'air vicié des appartements du monde ne tarde pas à flétrir ; mais au sortir de la mansarde du pauvre ou de l'hôpital, de l'asile des orphelins ou de la cellule de la *fille repentie*, vous êtes environné d'une atmosphère enchantée, espèce d'armure céleste sur laquelle viennent s'émousser les traits empoisonnés du monde, désormais impuissants sur vous. Cette œuvre est une plante vivace ; un sourire ne la flétrit pas ; une parole ne la tue pas, une calomnie ne la fane pas comme cette tendre fleur exotique qu'on appelle la prière. Partout où est le monde, l'âme est en danger : mais il n'est guère d'amusement, de plaisir ou de mode qu'une ardente charité envers les pauvres ne puisse dépouiller de tous ses dangers, et même sanctifier. Soyez-en convaincus, ô vous qui vivez dans le monde ! la charité pour les pauvres et la persévérance sont pour vous inséparables ; la présence des pauvres est pour vous la même chose que la présence réelle de votre Seigneur.

Quel miracle n'est-ce pas que Dieu aime les hommes ! En réalité, est-il en eux quelque chose qui puisse les faire aimer ? Si nous comparons nos qualités naturelles à celles des anges, comme nous paraîtrons petits ! Si nous considérons que les animaux remplissent la fin de leur création infiniment mieux que nous, de quoi serons-nous fiers ? Dieu a éprouvé les hommes en maintes circonstances, et toujours ils ont failli, à cause de leur égoïsme qui surpasse toute expression. D'abord, le paradis terrestre et la première chute. Chacun sait ce qui arriva alors. Dieu fut mis dans la balance avec une pomme ; la pomme l'emporta. Plus tard vint le déluge, qui fut un châtement terrible, mais que la miséricorde accompagna. Bientôt cependant Dieu n'est plus connu que d'une seule famille, celle des pa-

triarches. Puis vinrent les Juifs. La patience de Job n'est qu'une faible image de la longanimité dont Dieu fit preuve envers son peuple. Il répandait ses bienfaits sur Israël, et Israël le méprisait ; il punissait, et les cœurs n'en devenaient que plus durs. Il leur envoya son Fils et ils le crucifièrent. Ce fut alors qu'ils furent livrés aux Romains. Ceux-ci se rendent maîtres de la nation et du pays, et brûlent la ville et le temple. Regardez le monde depuis que Jésus-Christ a été crucifié : il semblerait que la Passion de notre divin Sauveur n'est qu'une entreprise avortée, tant la face du monde, tant son esprit, tant ses mœurs sont peu changés. Les effets de l'évangile sur le monde semblent se réduire d'abord à l'épisode d'un roman extraordinaire intercalé dans l'histoire, et ensuite à quelques mots nouveaux introduits dans les différentes langues pour exprimer les phénomènes et le génie de l'Incarnation. En jetant les yeux sur le monde en général, peut-on découvrir d'autres résultats que l'Évangile y ait produits ? Nous autres chrétiens, nous offrons le plus triste spectacle. Quel respect avons-nous pour nos sacrements ? Combien d'entre nous servent leur maître crucifié avec un généreux amour ? Oui, si Dieu aime les hommes, c'est un véritable miracle ; et pourtant, comme il les a aimés ! Il ne s'est pas fait ange pour l'amour des anges, mais pour l'amour des hommes, s'est fait Homme. Qui pourrait croire à un tel excès d'amour s'il n'était attesté par la Sainte Écriture ? C'est là un mystère impénétrable, mais dont la vérité nous est garantie par ces paroles de la Sagesse éternelle : « J'ai été établi dès l'éternité, et dès le commencement, avant que la terre fût créée. Les abîmes n'étaient point encore, lorsque j'étais déjà conçu, les fontaines n'étaient point encore sorties de la terre, la pesante masse des montagnes n'était pas encore formée ; j'étais enfanté avant les collines. Il n'avait point encore créé la terre, ni les fleuves, ni affermi le monde

sur ses pôles. Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présent ; lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes et qu'il leur prescrivait une loi inviolable, lorsqu'il affermissait l'air au-dessus de la terre et qu'il dispensait dans leur équilibre les eaux des fontaines, lorsqu'il renfermait la mer dans ses limites, et qu'il imposait une loi aux eaux afin qu'elles ne passent point leurs bornes, lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais avec lui et je réglais toutes choses ; j'étais chaque jour dans les délices, me jouant sans cesse devant lui, me jouant dans le monde, et mes délices sont d'être avec les enfants et des hommes (1). »

Mais, si c'est un miracle que Dieu aime les hommes, c'en est un autre non moins grand que Dieu permette aux hommes de l'aimer. Quelles paroles pourront exprimer la grandeur du privilège que nous possédons d'aimer un Dieu dont la beauté est incompréhensible, la bonté ineffable et la sainteté infinie ? On pourrait croire qu'un tel amour de notre part n'est qu'une insolente profanation ; et que, s'il nous était permis d'avoir pour Dieu un amour instinctif, semblable à celui de la brute qui pait l'herbe des champs, ou de l'oiseau qui boit l'eau du ruisseau, ce serait déjà assez d'honneur pour nous. Que si, néanmoins, dans son infinie miséricorde, il nous permet de l'aimer ce doit être sans doute au prix de notre sang, des souffrances, des humiliations, de la pénitence, et enfin d'une abnégation complète de nous-mêmes. Ah ! Dieu de bonté ! tout cela est bien vrai, mais ce n'est pas nous dont le sang coule, ni nous qui souffrons, ni nous qui sommes humiliés ; c'est lui ! Il pleure pour nous faire sourire ; il verse son sang pour que nous soyons sauvés ; il se laisse outrager afin que nous nous réjouissions ; il tremble, il est inquiet, abattu, il sue du sang, afin que nous soyons en paix avec

(1) Prov. viii.

nous-mêmes, tranquilles sur la terre, dans l'amitié de Dieu, et remplis d'une douce confiance dans l'avenir éternel qui nous attend. Non content de nous permettre de l'aimer avec tendresse, il dispose tout de manière à nous rendre l'amour plus facile. Il considère les simples désirs de nos cœurs comme des actes réels ; et il nous permet de l'aimer, de le glorifier, de nous enrichir nous-mêmes de mérites, par des moyens qui attireraient le sourire sur les lèvres de l'incrédule, tant ils ressemblent à un conte fait à plaisir, aux artifices dont se sert un bon père, aux jeux d'un amour enfantin. Si telle est notre condition sur la terre, que sera-ce dans le ciel ? Isaïe et saint Paul nous ont dit que toute tentative pour le découvrir serait vaine. Il nous faut d'autres yeux pour le voir, d'autres oreilles pour l'entendre, une autre intelligence, un autre cœur pour le concevoir. Est-il vrai qu'un tel bonheur doive un jour être notre partage ? Oui, le sang de notre doux Jésus nous en est un gage assuré. Mais qu'avons-nous fait pour nous en rendre dignes ? Est-il quelque proportion entre l'œuvre et la récompense ? Non, non, il n'en est point. Tout nous vient de Jésus. Jésus est la clef mystérieuse qui ouvre en notre faveur tous les trésors du Père éternel. Jésus est l'explication de tous les secrets divins. Quelle religion ! quel Dieu ! Sachez, ô habitants de la terre ! sachez que Dieu n'est pas comme vous le croyez. Nous pouvons tous aimer Dieu autant qu'il nous plaît, et de toutes les manières que notre imagination nous suggère. Je voudrais que les anges pussent proclamer cette consolante vérité à toute heure du jour et de la nuit, au son de la trompette, aux quatre coins du monde ! Si, à cette nouvelle, les hommes abandonnent leurs affaires temporelles pour devenir, comme les pêcheurs de Galilée, des hommes absorbés tout entiers par les affaires du ciel, ce n'est là que ce qu'on a le droit d'attendre. La permission d'aimer à l'infini ! voilà le privilège de la créature ; et, Dieu, l'a acheté au prix de son sang.

Quelle religion ! quel Dieu !

Est-ce là le terme où s'arrêtent les miracles ? Non ! il en est un plus grand encore. C'était déjà une grande merveille que Dieu aimât les hommes. C'était quelque chose de plus étonnant encore qu'il agréât leur amour. Mais l'homme peut surpasser Dieu, il fait un prodige infiniment plus surprenant que les deux autres ; ayant le pouvoir d'aimer Dieu, il ne l'aime pas !... Pourrait-on croire à une pareille ingratitude, si malheureusement on n'en était témoin ? Oh ! si l'habitude n'avait pas endurci nos cœurs, une pareille malice exciterait en nous autant d'horreur qu'un abominable parricide. Nous ne saurions qu'en penser. Nous n'arriverions que par degrés à y croire, et à mesure que nous y ajouterions foi, nous nous sentirions frappés de stupéfaction. Mais l'oubli de Dieu est dans l'ordre des choses, et personne ne songe guère à remarquer ce phénomène. Hélas ! si nous pouvions le voir tout à coup, tel que la foi nous le présente, nous voudrions avoir des larmes de sang pour effacer notre infamie ! Et que peut-on dire aux hommes, pour les exciter à aimer Dieu, qui soit comparable à ce que ce Dieu a déjà fait pour eux ? Il y a tant d'éloquence dans sa miséricorde, tant de tendresse dans sa bonté, tant de persuasion dans son indulgence, que, s'il échoue dans sa tentative, les hommes peuvent se dispenser de prêcher son amour. Telle était probablement la pensée de saint Paul, quand il parlait de la folie de la prédication. Jésus crucifié était à lui seul le sermon et le prédicateur ; que fallait-il de plus ? Il y aurait de la folie à le demander. Seulement, dans son amour, Dieu nous permet de prêcher ; nous rencontrons l'amour à chaque pas, nous nous heurtons contre lui à chaque détour ; Dieu nous permet d'employer les paroles de son alliance, pour faire voir aux hommes le peu d'amour qu'ils ont pour lui, en leur disant ce grand amour qu'il a pour nous. La grandeur de son amour le manifeste une fois de plus par ce pouvoir qu'il

nous donne de conquérir le monde par cette folle de la prédication. Mais vous et moi, nous l'aimons ! Eh bien ! c'est encore là une autre merveille ; comment se fait-il que nous ayons ce bonheur, quand autour de nous tant d'autres en sont privés ? C'est simplement un don qu'il nous accorde, une grâce qu'il nous fait. Là encore nous retrouvons Jésus. Il nous a enseigné à aimer, et voyant le peu d'aptitude de ses écoliers, il a pris de l'amour dans son cœur sacré et l'a mis dans le nôtre, afin que par là nous aimions Dieu. Et toute la part que nous avons prise à cette œuvre, c'est d'avoir négligé l'entretien de la lampe, et d'avoir laissé sa flamme baisser, baisser toujours. Il semblerait qu'il ait choisi à dessein ceux qui sont le moins capables de l'aimer. Vous et moi nous devons certainement le sentir. Nous pourrions nommer une foule de personnes qui ne l'aiment point, et qui, cependant, ont un cœur mille fois plus généreux que le nôtre, et eussent été d'un mérite éminent, si Dieu les eût choisies.

Misérables que nous sommes ! Pourquoi Dieu n'a-t-il pas tiré du néant, préférablement à nous, des âmes qui l'auraient aimé et glorifié, et qui n'auraient pas eu la bassesse des nôtres ? C'est qu'il aimait nos âmes, c'est qu'il nous aimait. Il nous a choisis de toute éternité, il nous a donné une préférence éternelle, il nous aime d'un amour infini. Pourquoi ? cette question demeure sans réponse. Il nous aimait, il nous a choisis, voilà tout. Qu'avons-nous donc à faire avec ce monde qui n'aime pas Dieu ? Ah ! c'est là la véritable question. Nous avons peut-être la tête et le cœur pleins d'une multitude de plans plus ou moins sages, plus ou moins héroïques, à l'aide desquels nous voulons servir Dieu, procurer sa gloire, et parvenir à l'aimer. C'est bien. Cette pensée nous occupe jour et nuit. Mais que pouvons-nous faire ? quelle est l'entreprise la plus voisine de l'infini que nous puissions tenter ? comment pourrions-nous être à la fois aux

quatre coins du monde ? Voici la réponse ; je conviens qu'elle ne satisfait pas à toutes les nécessités ; mais enfin c'est une réponse qui a sa valeur : Nous pouvons beaucoup faire, à l'aide de l'amour et de l'esprit de réparation.

Oh ! faisons quelque chose pour l'amour de Jésus ! Pouvez-vous voir l'amour divin errer de cœur en cœur sans être touché de sa misère ? Il n'est pas de mendiant sur la terre aussi méprisé que celui par qui le monde a été fait et par qui il subsiste. Portez un cœur à lui donner l'aumône en l'honneur du Père ; en l'honneur du Fils, réparez le refus qu'il a essuyé auprès d'un autre, et redoublez vous-même d'amour, en l'honneur du Saint-Esprit. Il est rare de voir un homme entreprendre une chose sans en poursuivre l'exécution ; peu de personnes manquent leur but, quand elles y tendent avec force et persévérance. Oh ! quel admirable succès couronnerait nos efforts, si quelques-uns d'entre nous prenaient une détermination inébranlable, et se disaient : « Je suis résolu à faire aimer Dieu davantage parmi les hommes. Je ne veux pas être venu au monde pour rien. Puisque Dieu m'a créé, ce ne sera pas en vain. Quelque peu que ce soit, je contribuerai à faire aimer Dieu davantage parmi les hommes. » Avons-nous jamais pris une semblable résolution ? Prenons-la maintenant, J'ai foi en elle. Quand commencerons-nous ? Aujourd'hui. Très bien. Nous avons désormais une tâche fixée, et cette tâche sera remplie. O majesté d'un Dieu bien-aimé ! Par le cœur de Jésus, nous vous promettons de faire de grandes et généreuses choses pour vous !

§ IX. Marie, Jésus, Dieu.

Il serait superflu de faire voir ici de quelle utilité la pratique des *louanges* et des *désirs* peut nous être

pour augmenter la gloire de Dieu, et lui faire réparation de la froideur des autres à son égard. Mais, quand nous avons épuisé ces ressources, et fait tous nos efforts, les résultats paraissent encore si petits, que nous éprouvons le besoin de recourir à la doctrine et à la pratique de l'oblation, pour suppléer à ce qui nous manque. Et vers qui, alors, nos yeux se tournent-ils naturellement ? Vers Marie, vers la Mère Immaculée de Dieu, vers celle qui non seulement fut conçue sans tache, mais qui ne fut même jamais comprise dans le décret qui concernait le péché. Nous n'aurions jamais connu Dieu comme nous le connaissons, sans le secours de Marie. Elle reflète à nos yeux l'éclat de la magnificence de Dieu. Sa dignité est la plus sublime qui puisse être, comme saint Thomas le remarque, et la toute-puissance même n'en saurait créer une plus élevée. Elle est comme un trophée d'amour auquel les trois personnes divines ont attaché tous les dons et toutes les prérogatives qu'une créature est capable de recevoir. Elle est revêtue tout entière de la beauté de Dieu. Il s'est communiqué à elle d'une manière que nous ne saurions exprimer. L'Église donne à Marie des noms qui nous remplissent d'étonnement, comme si elle avait emprunté les titres du Très-Haut, et possédait ses divins attributs. Nous sommes autorisés par la sainte Écriture à parler d'elle en des termes qui semblent ne convenir qu'à la Sagesse incréée du Père. Le Fils a transféré à sa Mère ce qui est à lui en propre. Elle est à elle seule plus que tout le reste de la création, plus digne, plus belle, plus puissante, plus chérie de Dieu ; aussi est-elle en présence du Seigneur comme « l'hymne ineffable qui lui convient dans Sion. » Elle est toute louange, toute action de grâces. C'est sur elle que se repose la miséricordieuse complaisance du Créateur ; c'est sur elle qu'il répand ses plus douces bénédictions. Il trouve en elle son plaisir. Les louanges de Marie sont donc comme un

culte infini que nous pouvons offrir à Dieu. Autrefois, les serviteurs de Dieu prenaient pour sujet de leurs cantiques les mers et les montagnes, les oiseaux et les poissons, la chaleur et le froid, les puits et les vallées, les animaux et les hommes. Ils les chargeaient de louer, d'exalter et d'élever au delà des cieux la gloire et la bonté de Dieu. Mais Marie est le cantique des chrétiens. L'Église nous invite à remercier dans l'élan d'un ardent amour la très sainte et indivisible Trinité, à cause des dons et grâces dont Marie a été comblée; et plusieurs indulgences sont attachées à cette dévotion. Examinez tout ce qui est renfermé dans cette invitation. Entrez dans l'esprit de l'Église. Souvenez-vous que Marie est le cantique des chrétiens.

Qu'elles sont douces, les louanges de Marie ! Est-il rien au-dessus de leur suavité ? Tendre Mère, quelle joie pour nous de songer que vous êtes la louange et l'hymne vivante de Dieu ! Qu'elles sont douces, qu'elles sont belles, les louanges de la Vierge immaculée ! Est-il rien de plus doux et de plus beau ? Oui, aimable mère ; oui, il est quelque chose de plus doux et de plus beau encore, et nul ne le sait mieux que vous. « Il était un cèdre sur le Liban ; ses branches étaient belles et touffues ; il était fort haut, et son sommet s'élevait au milieu des branches épaisses. Les pluies l'avaient nourri ; un grand amas d'eau l'arrosant l'avait fait pousser en haut ; les fleuves coulaient tout autour de ses racines, et il avait envoyé ses ruisseaux à tous les arbres de la campagne. C'est pourquoi il avait surpassé en hauteur tous les arbres de la contrée ; son bois avait poussé fortement, et ses branches s'étaient étendues, à cause des grandes eaux qui l'arrosaient. Et, comme son ombre s'étendait fort loin, tous les oiseaux du ciel avaient fait leur nid sur ses branches, toutes les bêtes des forêts avaient fait leurs petits sous ses feuilles, et un grand nombre de nations habitaient sous l'ombre de ses rameaux. »

était parfaitement beau dans sa grandeur et dans l'étendue de son bois, parce que sa racine était près des grandes eaux. Il n'y avait point de cèdres dans le jardin de Dieu qui fussent plus hauts que celui-là; les sapins ne l'égalaient point dans sa hauteur, ni les platanes dans l'étendue de ses branches; il n'y avait point d'arbre dans le jardin de Dieu qui ressemblât à celui-là, ni qui lui fût comparable en beauté (1). »

Admirez la douceur avec laquelle le Prophète parle de la sainte humanité de Jésus. — C'est bien plus à lui qu'à notre sainte Mère que le Père céleste s'adresse quand il dit : « Montrez-moi votre visage; que votre voix se fasse entendre à mes oreilles; car votre voix est douce et votre visage agréable (2). » Et quelle gloire pour Marie! La voix de Jésus résonne comme la sienne, et la face du Fils resplendit comme les traits de la Mère! Mais qui pourrait exprimer les louanges que la voix de Jésus chante à la gloire de Dieu? Un ange ayant fait entendre pendant un instant sa voix céleste à l'oreille de saint François, le bienheureux sentit qu'il serait mort de joie, si cette musique s'était prolongée un moment de plus; quelle doit donc être la voix de la sainte humanité de Notre Seigneur? Oh! quel bonheur de s'agenouiller pour louer Dieu en silence, en songeant que la voix de Jésus adresse à son Père un cantique divin de louanges ineffables! Oh! quelle consolation de savoir que Dieu reçoit enfin des louanges dont le prix est infini, à cause de l'union bénie du Verbe avec la sainte humanité de Notre Seigneur?

Mais c'est aux Bienheureux seuls qu'il appartient de traiter convenablement ce sujet. Laissons donc parler saint François de Sales : » Après avoir ouï toutes les louanges que tant de créatures différentes, à l'envi les unes des autres, rendent unanimement à

(1) Ezéch. xxxi.,

(2) Cant. II, 24

leur Créateur, quand, enfin, on écoute celle du Sauveur, on y trouve une certaine infinité de mérites de valeur, de suavité qui surmonte toute espérance et attente du cœur ; et l'âme alors, comme réveillée d'un profond sommeil, est tout à coup ravie par l'extrémité de la douceur de telle mélodie.

« Eh ! je l'entends, ô la voix, *la voix de mon bien aimé !* voix reine de toutes les voix, voix auprès de laquelle les autres voix ne sont qu'un muet et morne silence (1). Voyez comme ce cher ami s'élance, *le voici qui vient tressaillant es plus hautes montagnes, outre-passant les collines.* Sa voix retentit au-dessus des Séraphins et de toute créature ; il a la vue du chevreuil pour pénétrer plus avant que nul autre en la beauté de l'objet sacré qu'il veut louer ; il aime la mélodie de la gloire et louange de son Père plus que tous : c'est pourquoi il fait des tressaillements, des louanges et des bénédictions au-dessus de tous. Tenez, *le voilà, ce divin amour du bien-aimé, comme il est derrière la paroi* de son humanité ; voyez qu'il se fait entrevoir par les plaies de son corps et l'ouverture de son flanc, *comme par des fenêtres, et comme par un treillis* au travers duquel il nous *regarde*.

« Oui, certes, l'amour divin assis sur le cœur du Sauveur comme sur son trône royal, regarde, par la fente de son côté percé, tous les cœurs des enfants des hommes. Car ce cœur, étant le roi des cœurs, tient toujours ses yeux sur les cœurs. Mais, comme ceux qui regardent au travers des treillis voient et ne sont qu'entrevus, ainsi le divin amour de ce cœur, ou plutôt ce cœur du divin amour, voit toujours clairement les nôtres, et les regarde des yeux de sa dilection : mais nous ne le voyons pas pourtant, seulement nous l'entrevoyons. Car, ô Dieu ! si nous le voyions ainsi qu'il est, nous mourrions d'amour pour lui, puisque nous sommes mortels, comme lui-même mourut pour

(1) Cant. II, 8.

CHAPITRE VIII

nous tandis qu'il était mortel, et comme il en mourrait encore, si maintenant il était immortel. Oh ! si nous oyons ce divin cœur comme il chante d'une voix d'infinie douceur le cantique de louanges à la divinité ! Quelle joie, quels efforts de nos cœurs pour se lancer afin de toujours ouïr ! Il nous y semond, certes, ce cher ami de nos âmes. *Sus, lève-toi*, dit-il, sors de toi-même, prends le vol devers moi, *ma colombe, ma très belle, en ce céleste séjour* où toutes choses sont joie et ne respirent que louanges et bénédictions (1). Tout y *fleurit*, tout y répand de la douceur et du parfum. Les *tourterelles*, qui sont les plus sombres de tous les oiseaux, y *résonnent* néanmoins leur ramage. Viens, ma bien-aimée, toute chère, et, pour me voir plus clairement, viens ès mêmes fenêtres par lesquelles je te regarde ; viens considérer mon cœur *en la caverne* de l'ouverture de mon flanc, qui fut faite lorsque mon corps, comme une maison réduite en *masure*, fut si piteusement démoli sur l'arbre de la croix ; viens, et *me montre ta face*. Eh ! je la vois maintenant sans que tu me la montres ; mais alors, et je la verrai et tu me la montreras, car tu verras que je te vois. *Fais que j'écoute ta voix*, car je la veux allier avec la mienne ; ainsi *ta face* sera belle, et *ta voix très agréable*. O quelle suavité à nos cœurs, quand nos voix, unies et mêlées avec celle du Sauveur, participeront à l'infinie douceur des louanges que ce Fils bien-aimé rend à son Père Éternel (2). »

N'est-ce pas là tout ce qu'exige la Majesté de Dieu ? Les aspirations, les élans les plus passionnés de notre amour ne sont-ils pas satisfaits, et ne s'arrêteront-ils pas là avec délices ? Non, ce n'est point encore assez ; les louanges mêmes de la sainte humanité de Notre-Seigneur ne suffisent pas. L'amour peut encore faire une distinction. Les actions humaines de Jésus, telles

(1) Cant. II, 10.

(2) Amour de Dieu, liv. V, ch. XI.

que ces louanges si suaves, ont sans doute une valeur infinie à cause de sa divinité, mais elles ne sont pas infinies en elles-mêmes. La louange est donc, sous ce rapport, inférieure à la Majesté qu'elle loue. Il nous faut monter plus haut encore, jusqu'à ce que nous nous reposions dans cette louange parfaite, infinie, souveraine, que la Divinité se donne à elle-même. O mon Dieu ! je vous bénis de ce que vous êtes si grand, que ni Marie, ni même la sainte humanité de Jésus ne peuvent vous louer comme vous méritez de l'être ; et je vous bénis aussi à cause de cette louange infinie, incessante et suffisante que vous vous donnez à vous-même ; cette pensée, par un effet de votre grâce, fait tout mon bonheur sur la terre.

Mais laissons encore parler saint François. Il va résumer tout ce que nous avons essayé de dire sur la Louange, le Désir, la Complaisance et la Bienveillance : « O Dieu ! quelle complaisance, quelle joie à l'âme qui aime de voir son désir assouvi, puisque son bien-aimé loue, bénit et magnifie infiniment soi-même ! Mais en cette complaisance naît derechef un nouveau désir de louer, car le cœur voudrait louer cette si digne louange que Dieu se donne à soi-même, l'en remerciant profondément, et rappelant derechef toutes choses à son secours, pour venir avec lui glorifier la gloire de Dieu, pour bénir sa bénédiction infinie et louer sa louange éternelle, si que par ce retour et répétition de louange en louange, il s'engage entre la complaisance et la bienveillance en un très heureux labyrinthe d'amour, tout abîmé en cette immense douceur, louant souverainement la Divinité de quoi elle ne peut être assez louée que par elle-même. Et, bien qu'au commencement l'âme amoureuse eût eu quelque sorte de désir de pouvoir louer son Dieu, si est-ce que, revenant à soi, elle proteste qu'elle ne voudrait pas le pouvoir assez louer, ainsi demeure en une très humble complaisance de voir que la divine bonté est si très infiniment louable, qu'elle ne peut être

suffisamment louée que par sa propre infinité,
 « En cet endroit, le cœur ravi en admiration chante
 le cantique du silence sacré :

- » A votre divine Excellence
- » On dédie dans Sion
- » L'hymne d'admiration,
- » Qui ne se chante qu'en silence.

« Car ainsi les Séraphins d'Isaïe, adorant Dieu et le louant, voilent leurs faces et leurs pieds, pour confesser qu'ils n'ont nulle suffisance de le bien considérer, ni de le bien servir ; car les pieds, sur lesquels on va, représentent le service ; mais pourtant *ils volent de deux ailes* par le continuel mouvement de la complaisance et de la bienveillance, et leur amour prend son repos en cette douce inquiétude.

« Le cœur de l'homme n'est jamais tant inquieté que quand on empêche le mouvement par lequel il s'étend et remue continuellement, et jamais si tranquille que quand il a ses mouvements libres ; de sorte que sa tranquillité est en son mouvement. Or, c'en est de même de l'amour des Séraphins et de tous les hommes séraphiques, car il a son repos en son continuel mouvement de complaisance par lequel il tire Dieu en soi, comme le resserrant, et de bienveillance, par lequel il s'étend et jette tout en Dieu. Cet amour donc voudrait bien voir les merveilles de l'infinie bonté de Dieu, mais il *replie les ailes* de ce désir *sur son visage*, confessant qu'il n'y peut réussir. Il voudrait aussi rendre quelque digne service, mais il *replie* le désir *sur ses pieds*, avouant qu'il n'en a pas le pouvoir ; et ne lui reste que les *deux ailes* de complaisance et de bienveillance avec lesquelles il *vole* et s'élance vers Dieu (1). »

Ah ! aimable Seigneur ! comment se fait-il que nous ne pensions à rien moins qu'à cela ? Pourquoi, dès à

(1) Saint François, Traité de l'amour de Dieu, liv. v, ch. xii.

présent, le monde ne devient-il pas pour nous un objet de mépris, la vie un poids insupportable, et la mort un bienfait ? Pourquoi notre cœur bat-il à d'autres pensées qu'à la pensée de Dieu ? Pourquoi n'êtes-vous pas la seule douceur que nous puissions goûter, ô vous qui, tant de fois, nous avez semblé doux par-dessus toute chose ? Pourquoi n'êtes-vous pas notre unique repos, notre plus chère récréation, ô vous qui êtes notre Père, notre Frère et notre Dieu ? Daignez prendre pitié de notre misère, allumez dans nos cœurs le feu de votre amour, afin que nous vous servions par amour. Ah ! Jésus, nous aurons raison de nous plaindre de ce que vous êtes trop aimable, si vous ne nous faites pas la grâce de vous aimer uniquement.

CHAPITRE IX ET DERNIER

DU PURGATOIRE

§ I. Réflexions sur l'enfer.

On ne saurait croire à quel point la gloire de Dieu devient chère à ceux qui la cherchent sans cesse. Cette poursuite même leur donne de nouveaux instincts qui leur découvrent les moyens et les occasions de la procurer, tandis que leur discernement, aiguïté par l'amour, devient de jour en jour plus vif. « La terre est pleine de votre gloire. » Quelle joie pour un cœur qui aime ! Mais ce n'est point assez que le ciel ait laissé déborder ces torrents de gloire qui, en tombant, ont inondé la terre de bénédictions. Nous voudrions de tout notre cœur qu'il n'y eût pas un coin dans le monde qui n'en fût rempli. Toutefois, il est un endroit d'où la gloire de Dieu semble n'avoir rien à attendre, un endroit d'où ne s'exhalent ni prières, ni louanges, ni bénédictions, ni actions de grâce, ni aspirations, ni désirs. C'est la demeure de ceux dont le procès est fini, et qui ont perdu leur cause et Dieu pour l'éternité. Pour eux la grâce n'a point produit de fruits, ou ces fruits se sont gâtés sur l'arbre ; les sacrements ont été sans effet ; la croix a été vaincue ; les desseins d'un Dieu, brûlant d'amour pour nous, ont rencontré une résistance opiniâtre et ont été repoussés avec perte.

Cependant il est de foi que Dieu recueille dans cet abîme de misère une abondante moisson de gloire ; car l'âme damnée rend un hommage involontaire à sa justice, comme l'âme bienheureuse rend à son amour un hommage volontaire. Jésus n'est pas non plus sans y trouver ses intérêts ; car les supplices de l'enfer, quelque terribles qu'ils soient, sont inférieurs à ce que mérite le péché, inférieurs à la juste mesure du châtiment : et cela, à cause de Jésus, dont le précieux sang, en quelque sorte, a coulé jusque-là. D'ailleurs, ce lieu d'horreur n'est pas sans exercer quelque heureuse influence sur le salut d'une foule d'âmes, à cause du saint et salutaire effroi qu'il excite en elles, et de la fausse notion de Dieu qu'il corrige dans l'esprit de ceux qui ne réfléchissent pas. Notre-Seigneur ayant fait voir à la sœur Françoise du Saint Sacrement, Carmélite espagnole, l'état d'une âme damnée, et l'ayant forcée à plusieurs reprises, dans une vision, d'étudier les différents supplices de ce lieu de douleur, il la reprit de ce qu'elle pleurait : « Françoise, lui dit-il, pourquoi pleures-tu ? » Elle se prosterna à ses pieds, et lui répondit : « Seigneur ! je pleure la damnation éternelle de cette âme, et la manière dont elle a été damnée. » Jésus daigna lui répondre : « Ma fille, cette âme est damnée parce qu'elle l'a bien voulu ; je lui ai offert les secours multipliés de la grâce afin qu'elle se sauvât, mais elle les a repoussés. Ta compassion est agréable à mes yeux, mais je préférerais que tu adorasses ma justice. » Et dans une autre occasion, comme elle était obligée de tenir ses regards fixés sur les supplices de l'enfer, les anges lui dirent : « O Françoise ! efforcez-vous de mettre dans votre cœur la crainte de Dieu. » Qui douterait que le ciel renferme en ce moment des milliers d'âmes qui n'y seraient jamais entrées, si l'enfer n'avait existé. Hélas ! quel sujet de confusion pour les hommes ! le plus puissant auxiliaire de la croix de Jésus-Christ sur la terre est le feu terrible de l'enfer !

En vérité, il est bon pour nous de songer parfois à cet horrible lieu ! Aussi vrai que le beau pays de France est situé de l'autre côté du détroit ; aussi vrai que le soleil résplendit sur les blanches murailles, sur les beaux ponts, sur les superbes jardins, et sur les admirables palais de sa magnifique capitale ; aussi vrai que des milliers d'hommes et de femmes y vivent, et y accomplissent leurs diverses destinées ; aussi vrai que tout cela est, il existe un enfer, où, à l'heure qu'il est, des multitudes innombrables d'infortunés se tordent dans les souffrances les plus cruelles, dans les angoisses du désespoir. A l'exception des bienheureux dans le ciel, nul n'a autant conscience de sa vie, nul ne la sent aussi vivement que ces millions d'âmes à jamais perdues. Il n'est pas impossible que nous tombions nous-mêmes dans l'enfer. Il n'est pas impossible que nous y ayons déjà précipité quelqu'un. Quand nous passons dans les rues, nous pouvons voir ceux qui descendront dans cet abîme de douleurs pour n'en plus sortir. Il s'y trouve en ce moment des âmes qui n'y étaient pas il y a une heure. Il est en ce moment, dans les vertes campagnes, ou dans nos bruyantes cités, sur un commode lit de repos ou sur les flots resplendissants de la mer, des gens qui, dans une heure peut-être, seront dans l'enfer. C'est là une vérité aussi terrible qu'incontestable.

Cependant, ce n'est pas encore là toute la vérité : il y a eu un jour où, si nous étions morts, nous serions tombés dans l'abîme ; et, à l'heure qu'il est, l'enfer renferme une foule de jeunes garçons et de jeunes filles qui ont péché beaucoup moins que nous, qui peut-être n'ont péché qu'une seule fois, tandis que nous avons péché des milliers de fois. — Mais nous avons des motifs de nous humilier encore davantage. Combien de temps aurions-nous persévéré dans le service de Dieu, si nous eussions été certains qu'il n'y eût point d'enfer ? Aurions-nous abandonné nos habitudes de péché, sans la considération de l'enfer ? Et puis encore,

oh ! combien nous avons sujet de nous confondre devant Dieu, en songeant que nous sommes tranquilles sur la terre, en présence d'un avenir qui nous sourit, lorsque déjà nos mains et nos yeux, nos paroles et nos pensées, nos efforts pour faire le mal, nous ont si souvent assuré un titre et des droits à la damnation éternelle ! Ah ! de même que les vapeurs s'élèvent de la surface stérile de l'océan, qui ne produit ni blé ni vignes, et vont former les nuages qui tombent ensuite en pluie fécondante sur les collines et les vallons ; ainsi, du sein de ces abîmes de feu et de malédiction, la miséricorde divine s'élève comme un nuage bienfaisant pour répandre des flots de grâces sur les âmes des vivants. Que le souvenir de l'enfer ne s'efface jamais de notre esprit, de peur qu'une bonne opinion de nous-mêmes ne se glisse peu à peu dans nos âmes, et finisse par nous envoyer dans ce lieu terrible d'exil. Oui, il est bon, il est salulaire de penser à l'enfer, et à ce miracle de bonté qui fait que nous n'y sommes pas à l'heure qu'il est. Qu'avez-vous ? ne tremblez pas, ce que vous voyez n'est que la blanche lueur du soleil qui éclaire la terre ; ne craignez pas, ce bruit c'est le vent qui se joue dans le feuillage de la forêt ; calmez-vous, vos yeux ne vous trompent point, ce que vous voyez ce sont des clochers épars à l'horizon, et perçant la brume qui couvre les champs. Tout va bien pour le présent ; nous sommes ici et nous sommes libres, mais nous devrions être là et esclaves.

Mais, si nous nous consacrons à la recherche de la gloire de Dieu, si nous en faisons notre unique occupation sur la terre, nous faudra-t-il encore descendre dans l'enfer, et apprendre à trouver notre joie dans la terrible satisfaction qu'y reçoivent les redoutables attributs de Dieu ? Non. Le Seigneur en soit loué ! Notre dévotion ne nous impose pas un pareil sacrifice ; nous sommes les enfants de l'espérance et de l'amour ; nous allons où il nous est possible de procurer la gloire de Dieu, où il nous est donné de la

servir et de l'agrandir; ou, si parfois nous montons dans la sphère de l'impossible, c'est que l'amour nous a entraînés par les charmes d'un désir extravagant et enfantin. Notre dévotion ne nous impose aucune obligation par rapport à l'enfer. Nous avons vu que de nos trois grands objets : la gloire de Dieu, les intérêts de Jésus, et le salut des âmes, les deux premiers peuvent se rencontrer dans l'enfer même. Mais ils s'y trouvent d'une manière qui ne nous concerne point ; c'est pourquoi des réflexions sur l'enfer n'entrent pas dans mon plan. Il nous suffit de savoir qu'il existe un tel endroit, et qu'à cette heure des milliers d'âmes l'habitent, que des milliers d'autres y tombent à chaque instant, que les supplices qu'on y endure sont horribles, qu'il n'est pas un d'entre nous qui ne coure le risque de voir ce lieu d'horreur devenir son héritage éternel. Ceux que l'amour seul conduit à servir Jésus, n'oublient point ces effrayantes vérités ; au contraire, leur amour en rend le souvenir plus vif dans leur cœur.

§ II. Dévotion en faveur des pécheurs et des âmes saintes du purgatoire.

Toutefois, bien que la miséricorde de Dieu nous dispense de la nécessité de descendre dans l'enfer pour y chercher et y servir les intérêts de Jésus, il n'en est pas de même du purgatoire. Si la terre et le ciel sont pleins de la gloire de Dieu, on ne la retrouve pas moins dans cette triste mais intéressante région, où des prisonniers que soutient l'espérance sont retenus par la justice d'un Sauveur plein d'amour, loin de la vision béatifique ; et, s'il est en notre pouvoir de servir les intérêts de Jésus sur la terre et dans le ciel, j'ose dire que nous pouvons faire encore davantage dans le purgatoire. Ce que je m'efforce de montrer ici, c'est manière dont vous pouvez servir

Dieu par vos prières, par vos pratiques de dévotion, — quels que soient, d'ailleurs, les occupations et les devoirs de votre état, — en dirigeant principalement vos intentions vers le purgatoire. Car, nonobstant l'opinion de plusieurs théologiens qui, tout en avouant que les saintes âmes n'opposent aucun obstacle à l'efficacité des prières qu'on fait pour elles, prétendent que l'effet de ces mêmes prières n'est pas infaillible, il est certain cependant que leur effet est beaucoup plus assuré que celui des prières que nous adressons à Dieu pour la conversion des pécheurs, dont la perversité et les mauvaises dispositions paralysent si souvent les efforts tentés en leur faveur. Jusqu'ici j'ai cherché à faire voir que chacun de nous, sans aller au delà des grâces qu'il a reçues, sans pratiquer des austérités qu'il ne se sent pas le courage de subir, sans avoir besoin de dons surnaturels auxquels il n'a pas droit, peut, à l'aide seulement de l'amour et d'une véritable dévotion catholique, accomplir de si grandes choses pour la gloire de Dieu, les intérêts de Jésus et le salut des âmes, qu'on ose à peine croire à tant de puissance. Ce serait donc laisser mon sujet incomplet que de ne pas m'arrêter ici quelque temps pour examiner la dévotion aux saintes âmes du purgatoire. Du reste, mon intention est de m'occuper moins des pratiques particulières, qu'on peut trouver dans les manuels ordinaires, que de l'esprit même de cette dévotion.

Dans un ouvrage intitulé : *Les Merveilles de Dieu dans le Purgatoire* (1), qu'il écrivit à la requête du bienheureux Sébastien Valfré, prêtre de l'Oratoire de Turin, Rosignoli cite une anecdote intéressante tirée des *Annales de l'Ordre de Saint-Dominique*. C'est une discussion entre deux bons Frères, au sujet du mérite respectif de la dévotion qui a pour objet la conversion des pécheurs, et la dévotion aux

(1) Opera, I, 740.

saintes âmes du purgatoire. Fra Bertrando était le défenseur d'office des pauvres pécheurs, il disait constamment la messe pour eux, et il offrait toutes ses pénitences et toutes ses prières à l'intention d'obtenir la grâce de leur conversion. « Les pécheurs, disait-il, privés de la grâce, sont dans un état de perdition; l'esprit malin ne cesse de leur tendre des embûches, afin de les priver de la vision béatifique et de les emporter dans le séjour des douleurs éternelles. Notre-Seigneur est descendu du ciel, et a souffert pour eux la mort la plus cruelle. Est-il rien de meilleur que de suivre son exemple, et de contribuer avec lui au salut des âmes? Quand une âme se perd, le prix de sa rédemption est perdu en même temps. Quant aux âmes du purgatoire, elles sont en sûreté; elles sont assurées de leur salut éternel. Il est vrai qu'elles sont plongées dans une Mer de douleurs; mais elles sont certaines d'en sortir à la fin; elles sont les amies de Dieu, tandis que les pécheurs sont ses ennemis; et vivre dans l'inimitié de Dieu est le plus grand malheur qui existe. »

Fra Benedetto ne mettait pas moins de chaleur à défendre la cause des âmes souffrantes. Il offrait à leur intention toutes les messes dont il pouvait disposer, aussi bien que ses prières et les pénitences qu'il s'imposait. « Les pécheurs, disait-il, sont retenus dans les chaînes qu'ils se forgent eux-mêmes. Ils peuvent sortir de la voie de l'iniquité aussitôt qu'il leur plaît. Le joug qu'ils portent est l'œuvre de leur choix. Tandis que les morts, pieds et mains liés, sont retenus, contre leur gré, au milieu des tortures les plus cruelles. Tenez, mon frère, faisons une comparaison. Supposons que nous ayons devant nous, en ce moment, deux mendiants : l'un, fort et bien portant, pourrait faire usage de ses mains et travailler, s'il le voulait, mais il préfère souffrir les rigueurs de la pauvreté plutôt que de renoncer aux délices de la paresse; l'autre, au contraire, malade,

perclus, incapable de rien faire pour lui-même, ne peut, dans la triste condition à laquelle il est réduit, qu'implorer la compassion des passants par ses cris et par ses larmes ; lequel des deux est le plus digne de pitié, surtout si le dernier est en proie aux souffrances les plus cuisantes ? Or, c'est précisément là l'histoire des pécheurs et des âmes du purgatoire. Celles-ci endurent le martyre le plus cruel, et sont hors d'état de faire quoi que ce soit pour elles-mêmes. Il est vrai qu'elles ont mérité ces supplices par leurs péchés ; mais elles sont maintenant purifiées de ces taches. Il faut qu'elles soient rentrées en grâce avec Dieu avant de mourir, autrement elles n'auraient pas été sauvées. Elles sont donc maintenant chères à Dieu, chères au delà de toute expression ; et une charité bien ordonnée doit se conformer aux sages affections de la volonté divine, et chérir le plus ce que Dieu aime aussi davantage. »

Cependant Fra Bertrando ne voulait pas céder, quoiqu'il se vit dans l'impossibilité de faire une réponse satisfaisante aux objections de son ami. Mais, la nuit suivante, il eut une vision qui parut l'avoir entièrement convaincu ; car, dès ce moment, il changea de pratique, et offrit toutes ses messes, toutes ses prières, toutes ses pénitences, pour les saintes âmes. Il semble que l'autorité de saint Thomas vient à l'appui de l'opinion de Fra Benedetto, quand le docteur angélique s'exprime ainsi : « La prière pour les morts est plus agréable à Dieu que la prière pour les vivants, car les défunts ont un plus grand besoin de secours, puisqu'ils ne peuvent s'aider eux-mêmes, comme le font les vivants » (1).

L'autorité irrécusable de sainte Thérèse nous apprend combien cette dévotion est agréable à Dieu, et avec quelle impatience (s'il est permis de parler ainsi) il daigne soupirer après la délivrance de ces âmes,

(1) Suppl. 3^e, Part. q, 7, art. 5, ad. 1.

dont, cependant, il abandonne le soin à notre charité. Dans le livre de ses *Fondations*, elle nous dit que don Bernardino di Mendoza lui donna une maison, un jardin et une vigne pour établir un couvent à Valladolid. Deux mois après cette donation, avant que la fondation fût consommée, cet homme tomba tout à coup malade et perdit l'usage de la parole, de sorte qu'il ne put se confesser, bien qu'il donnât des marques non équivoques de contrition. « Il ne tarda pas à mourir, dit sainte Thérèse, loin de l'endroit où j'étais à cette époque. Mais Notre-Seigneur me parla et me fit connaître qu'il était sauvé (quoiqu'il eût couru grand risque de ne pas l'être), car la miséricorde de Dieu s'était étendue sur lui, à cause des dons qu'il avait faits au couvent de la très sainte Vierge ; toutefois, son âme ne devait pas sortir du purgatoire avant que la première messe fût célébrée dans la nouvelle maison. Je ressentis si profondément les souffrances de cette âme, que, malgré mon vif désir d'achever, dans le plus court délai, la fondation de Tolède, je la suspendis aussitôt pour travailler à celle de Valladolid. Un jour que j'étais en prière à Médina del Campo, Notre-Seigneur me dit de me hâter, car l'âme de Mendoza était en proie aux plus vives souffrances. Je repartis donc sur le champ, bien que je ne fusse pas préparée, et j'arrivai à Valladolid le jour de la fête de Saint-Laurent. » Elle continue son récit, et nous dit qu'après avoir reçu la sainte communion, à la première messe qui fut célébrée dans sa nouvelle maison, l'âme de son bienfaiteur lui apparut toute rayonnante, et elle la vit entrer ensuite dans le ciel. Elle ne s'attendait pas à ce qu'un tel succès couronnât ses pieux efforts, comme elle le remarque elle-même ; « car, disait-elle, quoiqu'il m'eût été révélé que la délivrance de cette âme suivrait la première messe, je pensais que cela devait signifier la première messe où le Saint-Sacrement serait enfermé dans le tabernacle. » Nous pourrions multiplier à l'infini les révé-

lations des Saints qui prouvent la faveur avec laquelle Notre-Seigneur accueille une dévotion qui touche de si près ses plus chers intérêts. Mais il est temps de nous former une idée nette de notre sujet.

Il y a, comme nous le savons tous, deux mondes : le monde matériel et le monde spirituel. Nous vivons dans le monde des sens, environnés du monde spirituel ; et, en qualité de chrétiens, nous sommes à toute heure du jour et de la nuit en communication avec ce dernier. Or, le monde matériel ne renferme qu'un fragment de l'Église. L'Église triomphante du ciel, qui compte dans ses rangs les saints de tous les âges ; qui, chaque jour, les voit s'embellir de nouveaux bienheureux, doit nécessairement surpasser de beaucoup en étendue l'Église militante, qui ne comprend même pas la majorité des habitants de la terre. D'un autre côté, il n'est pas improbable que l'Église souffrante du purgatoire l'emporte de beaucoup sur l'Église militante par le nombre, comme elle l'emporte par la beauté. Nous n'avons aucun devoir à remplir vis-à-vis de ces multitudes innombrables d'âmes qui se sont perdues ; elles sont tombées loin de nous ; nous savons à peine le nom d'une seule de ces malheureuses victimes, car beaucoup de théologiens ont pensé que Salomon était sauvé, d'autres ont été jusqu'à dire que les paroles des actes des Apôtres, au sujet de Judas, n'étaient pas infailliblement décisives ; il en est même qui parlent en faveur de Saül. Quoi qu'il en soit, les âmes damnées sont séparées de nous : l'obscurité, les ténèbres les environnent ; nous n'avons aucun rapport avec elles.

Mais, en vertu de la communion des Saints et de l'unité du corps mystique de Jésus-Christ, nous nous rattachons à l'Église triomphante et à l'Église souffrante, par les liens étroits du devoir et de l'affection ; et la dévotion catholique nous offre une foule de moyens choisis et approuvés par elle, pour nous acquitter de ces devoirs. Je me propose d'en parler

plus tard. Pour le présent, il suffira de dire que Dieu nous a donné une telle puissance sur le sort des morts, qu'il semble, comme je l'ai déjà dit, dépendre plus de la terre que du ciel. Ce pouvoir qu'il nous a donné, ainsi que la manière toute surnaturelle de l'exercer, n'est point la moins touchante preuve que Dieu dispose tout pour l'amour. Imaginons-nous la joie des Bienheureux dans le ciel, lorsque du sein de Dieu et d'une paix éternelle, abaissant leurs regards sur cette scène de misère, d'inquiétude, de honte et de crainte, ils se réjouissent, dans la plénitude de leur charité, de la puissance presque illimitée qu'ils exercent sur le cœur de Jésus, et en vertu de laquelle ils obtiennent nuit et jour de nouvelles grâces pour les infortunés habitants de la terre. Cette pensée ne détourne pas leur attention de Dieu, elle ne trouble pas la vision béatifique. elle ne l'affaiblit point, elle ne l'obscurcit point ; rien ne saurait ternir la gloire du ciel, ni en troubler la paix. Au contraire, il en est des bienheureux comme de nos anges gardiens : le ministère plein d'amour de leur charité accroît leur gloire accidentelle. Eh bien, cette joie peut, en quelque sorte, devenir notre partage, même sur la terre. Si nous sommes pleinement imbus de la dévotion catholique en faveur des âmes du purgatoire, nous ne perdrons jamais l'agréable souvenir des pouvoirs immenses que Jésus nous a donnés pour les soulager. Nous ne lui ressemblons jamais autant, nous ne le suivons jamais d'aussi près dans sa charitable carrière, que lorsque nous exerçons pieusement cette puissance. Nous nous sentons extrêmement humiliés en devenant les bienfaiteurs de ces belles âmes si supérieures à nous. C'est ainsi que saint Joseph, dit-on, apprit l'humilité, en commandant à Jésus. Nous avons pour Jésus un amour au-dessus de toute expression, nous exerçons sur lui une puissance qui nous effraie presque, mais comme cette frayeur est délicieuse ! En effet, dans cette dévotion, nous guidons ses mains

comme nous guiderions la main d'un enfant. Comment, ô aimable Seigneur ! comment me permettez-vous d'accomplir de si grandes choses ? comment nous laissez-vous faire de vos satisfactions ce que nous voulons, et répandre où bon nous semble les gouttes de votre précieux sang ? comment nous est-il donné de déterminer à notre gré l'efficacité de votre sacrifice non sanglant, en vous désignant certaines âmes en particulier ? comment osons-nous espérer que vous nous entendiez ? comment nous entendez-vous, en effet ? Oh ! admirons Jésus ! qu'elle était belle, la faiblesse du Sauveur dans son enfance ! qu'elle est belle aujourd'hui cette faiblesse, dans le Saint-Sacrement ! qu'elle est admirable l'impuissance volontaire à laquelle il se réduit pour l'amour de nous, en ce qui concerne ses chères épouses du purgatoire, dont son cœur attend avec tant d'impatience l'entrée dans la gloire éternelle ! Oh ! quelles pensées, quels sentiments, quel amour devraient nous animer lorsque, semblables à des chœurs d'anges terrestres, nous laissons tomber nos regards sur l'immense, silencieux et pur royaume des souffrances, et que, d'une main hardie, nous inclinons la main de Jésus et le sceptre qu'elle tient, vers ces vastes régions, et que nous les arrosions du baume salutaire du précieux Sang !

§ III. Deux manières d'envisager le purgatoire.

De tout temps il y a eu dans l'Église deux manières d'envisager le purgatoire ; chacune d'elles, sans être en contradiction avec l'autre, fait voir l'esprit et le genre de dévotion des hommes qui l'ont adoptée. La première est celle qu'on rencontre dans la vie de la plupart des saints italiens et espagnols, ainsi que dans les révélations qui leur furent faites ; on la retrouve également dans les ouvrages allemands du moyen âge et dans les peintures populaires du purgatoire

répandues en Belgique, en Portugal, au Brésil, au Mexique et dans d'autres pays. L'autre opinion a été mise en faveur par saint François de Sales, qui l'avait empruntée au *Traité du Purgatoire de sainte Catherine de Gênes*. Et ce sentiment est appuyé par les *Révélations de la sœur Françoise de Pampelune*, religieuse carmélite. Ce dernier ouvrage a été publié avec une longue et savante critique par le Dominicain Jose Bonaventura Ponze, professeur à Saragosse. Chacune de ces deux opinions, je le répète, sans détruire l'autre, représente un différent esprit de dévotion.

1. La première opinion est celle qui anime les sermons effrayants des *Quaresimali* italiens, et dont on aperçoit, au bord des routes, des peintures qui excitent d'un manière particulière le dégoût du touriste anglais. Elle représente le purgatoire comme un enfer qui n'est pas éternel. La violence, la confusion, les gémissements, la terreur, président à ses descriptions. Elle s'arrête (et c'est avec raison) sur la terrible peine des sens que l'âme souffre en vertu d'une mystérieuse permission de la Divinité. Le feu du purgatoire est le même feu que celui de l'enfer, créé comme lui uniquement et expressément pour être un instrument de torture. Le feu que nous voyons sur la terre n'est qu'un feu en peinture, en présence de ces flammes vengeresses. En outre, quelle secrète et indéfinissable horreur inspire la pensée d'une âme sans corps en proie à des tourments matériels ! Le sentiment d'une captivité aussi étroite qu'insupportable, des ténèbres profondes et épaisses, ajoutent encore à l'horreur d'une pareille situation, et nous préparent au voisinage de l'enfer ; car plusieurs saints nous l'ont représenté comme attendant au purgatoire. Les anges nous apparaissent comme les exécuteurs infatigables de la terrible justice de Dieu. Quelques théologiens ont même soutenu que les démons ont reçu la permission de tourmenter les épouses de Jésus-Christ

dans ces brasiers ardents. Ensuite, à la terrible peine des sens se joint la peine plus horrible encore de la séparation. La beauté de Dieu demeure, ce qu'elle a toujours été, l'objet des désirs les plus ardents. Mais l'âme est changée. Tout ce qui dans la vie et dans le monde des sens pouvait diminuer l'ardeur qui l'attirait vers Dieu a disparu, de sorte qu'elle le cherche maintenant avec une impétuosité que l'imagination ne saurait concevoir. L'ardeur même de son amour rend sa douleur plus insupportable. Et l'on pourra juger de la force de l'amour, même sur la terre, d'après l'exemple du P. Jean-Baptiste Sanchez, qui avait coutume de dire qu'il mourrait de douleur si quelque matin, en se levant, il savait pour certain qu'il ne mourrait pas dans le cours de la journée. A tant d'horreurs on peut encore en ajouter une foule d'autres qui nous représenteront le purgatoire comme un enfer dont la durée n'est pas éternelle.

L'esprit de cette doctrine est une sainte crainte d'offenser Dieu, un vif désir de s'imposer des mortifications corporelles, une grande estime des indulgences, une horreur extrême du péché, et une grande appréhension des jugements de Dieu. Ceux dont la vie a été une série d'austérités extraordinaires, les membres des ordres religieux les plus sévères, ont toujours envisagé le purgatoire sous ce point de vue. Du reste, cette manière de voir semble découler des conclusions des théologiens scolastiques, comme on peut s'en convaincre en consultant Bellarmin, qui, dans chaque section de son *Traité du Purgatoire*, compare les révélations des saints avec les arguments de la théologie. Il n'est pas moins digne de remarque que quand le bienheureux Henri Suso, emporté par un amour pour Dieu sans cesse croissant, commença à attacher moins d'importance qu'il n'avait coutume de le faire aux peines du purgatoire, Notre-Seigneur l'avertit que cela lui déplaisait. En effet, comment regarder comme peu de chose un châtement que Dieu a

préparé au péché? Plusieurs théologiens ont dit, non seulement, que la moindre souffrance du purgatoire est plus cruelle que la plus vive souffrance de la terre, mais plus grande que toutes les souffrances de la terre mises ensemble. Cette doctrine nous fait donc envisager le purgatoire tel qu'il est, mais elle ne nous le découvre pas tout entier. Toutefois, on ne saurait dire, sans témérité, qu'elle est grossière et grotesque. C'est celle d'une foule de saints et de serviteurs de Dieu, et c'est la pensée qui domine dans la célébration de la commémoration des morts dans les pays catholiques.

2. La seconde opinion, sans effacer aucun des traits de la peinture précédente, semble les rejeter dans l'ombre, en présentant d'autres considérations qu'elle fait ressortir davantage. L'âme entre dans le purgatoire, les yeux éblouis et l'esprit doucement consolé par la face de Jésus, dont elle vient de voir la sainte humanité pour la première fois dans le jugement particulier qu'elle a subi. Cette vision l'accompagne dans sa nouvelle prison, et en dissipe l'horreur ; la figure radieuse du Sauveur fait briller un doux éclat semblable aux rayons argentés de la lune. Au milieu de cette mer de feu, l'âme, soutenue par cette image, résiste à tout. Dès qu'à la vue de son Dieu, elle a compris combien elle est indigne d'entrer dans le ciel, elle s'envole par un essor volontaire vers le purgatoire, comme une colombe qui va chercher son nid dans l'épaisseur de la forêt. Il n'est pas nécessaire que des anges la plongent dans ce lieu de purification. Le libre culte de la pureté de Dieu l'y conduit. C'est ce qui se trouve admirablement exprimé dans une révélation de sainte Gertrude, rapportée par Blosius. La sainte vit en esprit l'âme d'une religieuse qui avait passé sa vie dans l'exercice des plus hautes vertus. Elle se tenait en présence de Notre-Seigneur, revêtue des ornements de la charité ; mais elle n'osait lever les yeux pour le regarder. Elle les tenait baissés, comme si elle eût été

honteuse de se trouver en sa présence, et témoignait par ses gestes le désir qu'elle ressentait de s'éloigner de lui. Gertrude, étonnée d'une telle conduite, osa s'adresser à Jésus pour en savoir la cause : « Dieu de bonté ! pourquoi ne recevez-vous pas cette âme dans le sein de votre infinie charité ? Que signifient ces étranges mouvements de défiance que je remarque en elle ? » Alors Notre-Seigneur étendit son bras droit vers l'âme de la religieuse comme pour l'attirer à lui ; mais elle, avec un sentiment de profonde humilité et de grande modestie, se retira de lui. La sainte, en proie à un étonnement toujours croissant, lui demanda pourquoi elle fuyait les caresses d'un époux si digne d'être aimé, et la religieuse lui répondit : « Parce que je ne suis pas entièrement purifiée des taches que mes péchés ont laissées après eux ; et même si mon Dieu me permettait d'entrer librement dans le ciel dans l'état où je suis, je ne l'accepterais pas ; car, quelque brillante que je puisse paraître à vos yeux, je sais que je ne suis pas encore une épouse digne du Seigneur. »

Dans ce moment l'âme a pour Dieu l'amour le plus tendre, et semble lui être plus chère que jamais. Aux yeux de ceux qui envisagent ainsi le purgatoire, cette âme paraît revêtue de la plus grande beauté. Comment une épouse chérie de Dieu pourrait-elle n'être pas belle ? L'âme est dans un état d'expiation, il est vrai, mais rien ne saurait briser son union avec Dieu. « Elle n'a plus le moindre souvenir, dit sainte Catherine de Gênes dans les termes les plus positifs, plus la moindre ressouvenance des péchés qu'elle a autrefois commis sur la terre. » Sa douce prison, son sépulcre saint, est dans la volonté adorable de son Père céleste, et là elle attend le terme de sa purification avec les sentiments d'un parfait contentement et d'un amour ineffable. Comme aucune vision de soi-même ou du péché ne vient troubler la paix dont elle jouit, l'ombre d'une crainte ou d'un doute n'altère

jamais sa sécurité. Elle ne peut plus pécher ; et il y avait un temps, lorsqu'elle était sur la terre, où ce seul don lui paraissait contenir tout le bonheur du ciel. La plus petite imperfection ne saurait l'approcher. Elle ne peut plus se livrer au moindre mouvement d'impatience. Elle ne peut plus rien faire qui soit de nature à offenser Dieu. Elle aime Dieu par-dessus toute chose, et l'amour qu'elle a pour lui est pur et désintéressé. Elle reçoit constamment les consolations que les anges lui apportent, et elle ne peut que se réjouir de l'assurance de son salut qui lui est sans cesse confirmée. Que dis-je ? Ses plus cruelles angoisses sont accompagnées du sentiment d'une paix profonde, inaltérable, et telle que le langage humain ne saurait l'exprimer. Certaines révélations nous apprennent qu'il y a dans le purgatoire des âmes qui n'endurent pas la peine du feu. Elles languissent avec résignation, loin de Dieu, et c'est là pour elles un châtiment assez grand. D'autres révélations nous font connaître qu'une foule d'âmes ne sont pas retenues dans une prison locale, mais qu'elles attendent, jusqu'à ce qu'elles soient purifiées, dans l'air, dans la tombe, auprès des autels où réside le Saint-Sacrement, dans la chambre de ceux qui prient pour elles, ou enfin sur les lieux témoins autrefois de leur vanité et de leur frivolité. Si la souffrance muette, endurée avec douceur et résignation, est un spectacle si vénérable sur la terre, que doit donc être cette région de l'Église ! Si vous comparez ses épreuves avec celles de la terre, combien plus beau et plus désirable vous paraîtra ce calme et patient royaume dont Marie a été couronnée reine, et où saint Michel est le ministre infatigable de sa clémence !

L'esprit de cette doctrine est l'amour, un désir ardent que Dieu ne soit pas offensé, et un zèle fervent pour les intérêts de Jésus. Il est caractérisé par cet essor volontaire que l'âme prend vers le lieu où l'at-

tend son héritage de souffrances. Elle a pris dans cette circonstance le parti de Dieu contre elle-même, et elle se montre jusqu'au bout fidèle à ce noble principe. Cette manière d'envisager le purgatoire est un culte rendu à la pureté et à la sainteté de Dieu ; elle présente les choses sous le point de vue de Dieu, et confond tous les intérêts avec l'intérêt divin. C'est précisément là ce que nous pouvions attendre de saint François de Sales, ou du cœur brûlant d'amour de sainte Catherine de Gênes. C'est l'impuissance plutôt que la misère des âmes détenues qui excite dans le cœur de ceux qui se placent à ce point de vue des sentiments de compassion et de dévotion ; mais c'est la gloire de Dieu et les intérêts de Jésus qui exercent sur eux la plus puissante influence.

Oh ! comme on se sent accablé sous la pensée sublime de ce saint royaume, de cet empire des souffrances. Pas un cri, pas un murmure ; là tout est muet, silencieux, comme Jésus en présence de ses ennemis. Nous ne saurons jamais à quel point est sincère notre amour pour Marie, jusqu'à ce que nous levions les yeux vers elle du fond de ces abîmes, de ces vallées où brûle un feu aussi terrible que mystérieux. O magnifique région de l'Église de Dieu, ô aimable portion du troupeau de Marie ! Quel spectacle s'offre à nos regards lorsqu'ils s'abaissent sur cet empire consacré à l'innocence, et en même temps aux douleurs les plus cruelles ! On y admire la beauté de ces âmes sans tache, leur douce et inaltérable patience, la grandeur des dons qu'elles ont reçus, la dignité de leurs solennelles et muettes souffrances. Le trône de Marie, brillant comme le disque de l'astre des nuits, jette sa douce lumière sur cette région de douleur et d'indicible attente ; les anges, en voltigeant au-dessus de ce vaste royaume, y font scintiller leurs ailes d'argent ; enfin, ô la plus douce de toutes les consolations ! il reste le souvenir de cette face de Jésus qu'on ne voit pas, mais qu'on se

rappelle si bien qu'elle semble toujours présente devant les yeux. Oh ! quelle pureté se trouve dans ce culte, dans cette liturgie de la souffrance sanctifiée ! O monde ! ô monde ! bruyant séjour de l'ennui et du péché, qui ne voudrait s'échapper, comme une colombe, loin de tes périlleuses fatigues, de ton dangereux pèlerinage, pour s'envoler avec joie vers la plus humble place de cette région si pure, si assurée, si sainte, où règnent la souffrance et l'amour sans tache ?

§ IV. Traité de sainte Catherine de Gênes sur le purgatoire.

La publication du *Traité de sainte Catherine de Gênes* occupe une place si remarquable dans l'histoire de la doctrine et de la dévotion relatives au purgatoire, que je me crois obligé d'en rendre compte à mes lecteurs. Mgr Hardouin de Péréfix, Archevêque de Paris, le fit examiner par les docteurs de la Sorbonne, en 1666. Dans leur approbation, ces savants théologiens s'expriment ainsi : « C'est une rare effusion de l'esprit de Dieu sur une âme pure et aimante, un gage merveilleux de la sollicitude qu'il a pour son Église, et du soin qu'il prend de l'éclairer et de l'assister selon ses besoins ». L'approbation continue en disant que les examinateurs considèrent ce *Traité* comme un secours providentiel pour les catholiques, au moment même où les hérésies de Luther et de Calvin, parmi tant d'autres impiétés, venaient d'attaquer les morts. En 1675, Martin d'Esparza, de la Compagnie de Jésus, présenta une critique de ce *Traité* au cardinal Azolini, qui joue un rôle actif dans le procès de la canonisation de Catherine. Le savant religieux déclare « que la doctrine du *Traité* est irréprochable, très salutaire, et entièrement séraphique ; » qu'elle a été inspirée à Catherine par le

Saint-Esprit, qui s'est communiqué à elle dans une illumination secrète, et que cette doctrine, ainsi que son dialogue entre l'âme et le corps, est par elle-même une preuve des plus évidentes de la sainteté de la servante de Dieu. » Maineri, qui a écrit la vie de la Sainte, fait remarquer, comme une curieuse coïncidence, que le nom de *purgatoire* fut donné, en 1254, pour la première fois officiellement à l'état des personnes qui ne passent pas immédiatement de la terre au ciel, par Innocent IV, qui était de la maison des Fieschi, famille de notre Sainte.

Nous allons donner ici un abrégé de la doctrine de son *Traité*. Aussitôt qu'une âme (que ne souille aucun péché mortel, mais qui a contracté envers Dieu une dette qu'un châtiment temporel peut seul acquitter) vient de sortir du monde et qu'elle a été jugée, elle s'aperçoit qu'elle est confirmée en grâce et en charité ; elle ne peut plus ni pécher ni mériter, et elle est destinée, par un décret éternel et immuable, à entrer un jour comme une reine dans le royaume des bienheureux, pour voir Dieu, pour l'aimer et pour s'enivrer à cette source intarissable d'une perpétuelle félicité.

En ce moment, tous les péchés de sa vie passée s'offrent à cette âme, tous, tant mortels que véniels, même ceux qui lui ont été remis sur la terre par la contrition ou par le sacrement de Pénitence. Mais ce douloureux panorama s'évanouit en un moment, et dès lors l'âme ne s'en souvient plus. Voici comment sainte Catherine s'exprime à ce sujet : « Les âmes, en passant de cette vie à l'autre, aperçoivent d'un coup d'œil la cause pour laquelle elles sont condamnées au purgatoire, mais c'est une fois pour toutes. » Si Dieu permet ainsi à l'âme de revoir ses péchés, c'est pour la mettre en état, en ce moment, de détester, par un acte qui n'est plus méritoire, il est vrai, mais qui n'est pas moins un acte de la volonté, toutes ses fautes, et surtout les fautes vénielles, dont elle n'a

pas eu assez de contrition durant sa vie, soit à cause de la faiblesse et des imperfections de son cœur, soit à cause de l'accident d'une mort soudaine ; de sorte qu'il est strictement vrai qu'aucun péché n'est pardonné avant que le pécheur ait exprimé la douleur qu'il en ressent par un acte formel.

Après cet aperçu momentané, après ces regrets, l'âme reconnaît en elle les tristes conséquences du péché, « son funeste héritage, » et c'est là ce que la Sainte appelle « l'obstacle qui empêche de voir Dieu. » « La rouille du péché, dit-elle, voilà l'obstacle ; or, le feu détruit la rouille. Tant qu'un objet est couvert, il ne peut correspondre à la réverbération des rayons solaires ; mais, dès que la couverture est consumée, l'objet se trouve soumis à l'action du soleil. » C'est ainsi que le purgatoire enlève à l'âme la dette (*reatus*) de ses péchés véniels, ainsi que l'obligation à un châtimement temporel pour les péchés mortels qui lui ont été remis. Cette dernière assertion n'est pas en réalité, comme certaines personnes l'ont prétendu, contraire à la doctrine de Suarez et des autres théologiens scolastiques, qui soutiennent que le péché pardonné ne laisse dans l'âme aucune tache dont la souillure exige l'action purifiante de ces flammes. Le langage de la Sainte, dans tout le cours de son *Traité*, suppose que le purgatoire n'est pas tant une purification à laquelle l'âme est soumise, qu'une obligation dont elle s'acquitte.

Aussitôt que l'âme s'aperçoit qu'elle est agréable à Dieu et constituée héritière du paradis, mais, en même temps, qu'un obstacle l'empêche de prendre possession immédiate de son héritage, elle conçoit un vif désir de s'affranchir de cet obstacle, c'est-à-dire de la double obligation de la faute et du châtimement. Sachant que le purgatoire est le seul moyen d'abolir ces deux obligations, et que telle est la fin pour laquelle Dieu condamne l'âme au feu, elle souhaite de subir cette punition. « L'âme une fois séparée du

corps (j'emploie ici le langage même de sainte Catherine) ne trouvant pas en elle toute la pureté requise, et se voyant retenue par des liens que le purgatoire seul peut détruire, s'y précipite volontiers. Que dis-je ? si elle ne trouvait dans le purgatoire un moyen suffisant pour ôter l'obstacle qui la retient loin de Dieu, elle porterait en elle-même un enfer plus cruel que le purgatoire, car dans cet état elle se sentirait dans l'impossibilité de se réunir à Dieu qui est sa fin dernière. C'est pourquoi si l'âme avait connaissance d'un autre purgatoire plus terrible que celui dont nous parlons, et dans lequel elle trouverait à s'affranchir plus tôt des obstacles qui l'arrêtent, elle s'y précipiterait aussitôt, dans l'ardeur de son amour pour Dieu. »

Mais ce n'est pas tout. Dans le chapitre suivant, la sainte continue à enseigner que si l'âme, non encore débarrassée de ses liens, avait le choix de monter droit au ciel dans l'état où elle est, ou de descendre dans le purgatoire, elle n'hésiterait pas à choisir ce dernier parti, bien que les souffrances qu'on éprouve en ce lieu soient presque aussi terribles que celles de l'enfer. Voici comment elle s'exprime à notre égard : « La langue ne saurait dire, l'esprit ne saurait concevoir ce qu'est le purgatoire. D'après ce que j'en puis connaître, je sais que les tortures qu'on y souffre sont presque égales à celles de l'enfer. Toutefois, je sais aussi que l'âme qui aperçoit en elle la plus légère imperfection, aimerait mieux tomber mille fois dans l'enfer que de se présenter devant la divine Majesté avec un tel défaut. C'est pourquoi, voyant que le purgatoire est destiné à enlever ces imperfections, elle s'y plonge ; et ce lieu terrible, où elle peut briser les liens qui la retiennent loin de Dieu, lui apparaît comme l'œuvre d'une immense miséricorde. »

Quand l'âme juste est entrée dans le purgatoire, elle perd de vue tout le reste pour ne plus éprouver que deux sentiments : le comble de la souffrance, et

le comble de la joie. Et, pour parler d'abord de la souffrance, celle de l'âme détenue en ce lieu est extrême : elle sait que Dieu a pour elle un amour infini, qu'il est le bien par excellence, qu'il la regarde comme sa fille, et qu'il l'a prédestinée de toute éternité à jouir à jamais de lui dans la compagnie des bienheureux ; et la connaissance de ces choses lui inspire pour Dieu les sentiments de la charité la plus pure et la plus parfaite. Mais en même temps elle comprend qu'elle ne peut présentement ni le voir, ni jouir de lui, quoiqu'elle désire ardemment le faire ; et c'est là la cause de sa douleur, douleur d'autant plus vive, que la pauvre âme ignore complètement quand viendra le terme de son exil. Telle est la peine de la privation de Dieu dans le purgatoire, dont sainte Catherine parle ainsi : « C'est une peine si excessive, que la langue ne saurait l'exprimer, ni l'intelligence en concevoir la rigueur. Quoique Dieu, dans sa bonté, m'ait permis de l'entrevoir un moment, ma langue cependant ne peut l'exprimer. » Puis elle compare la peine que cause la privation de Dieu, à un pain dont on aurait un violent besoin. « Si dans le monde entier il n'y avait qu'un seul pain qui pût satisfaire la faim de toutes les créatures, et qu'il suffît de le regarder pour être rassasié, songez à ce qu'éprouverait un homme qu'un instinct naturel invite à manger quand il est bien portant, et qui ne pourrait ni manger, ni être malade, ni mourir ! Sa faim deviendrait de plus en plus cruelle ; sachant qu'il n'y a qu'un seul pain capable de le rassasier, et qu'il ne peut y atteindre, il resterait en proie à des tortures insupportables. » Cette comparaison, toutefois, ne nous met sous les yeux qu'une ombre des souffrances que l'âme endure en réalité ; elle se sent constamment entraînée par la violence de son amour vers Dieu qui peut seul la satisfaire. Cette violence est sans cesse croissante, tant que l'âme demeure privée de l'objet dont elle est si avide ; et ses souffrances croîtraient à proportion si

elles n'étaient adoucies par l'espérance, ou plutôt par la certitude que chaque instant la rapproche du moment de son bonheur éternel. Selon les paroles du Prophète, l'infortunée sait que, « parce qu'elle souffre, elle verra et sera rassasiée (1). »

Quant à la peine des sens, sainte Catherine compare l'âme qui l'endure à l'or dans le creuset. « Voyez l'or, plus on le fait fondre, meilleur il est ; on le fait fondre jusqu'à ce que la moindre impureté ait disparu. Tel est l'effet du feu sur les objets matériels. Or, l'âme ne peut se fondre en Dieu, mais elle peut se réduire à sa propre substance ; et plus elle se purifie, plus aussi elle se dégage de tout alliage, jusqu'à ce qu'elle demeure en Dieu tout à fait pure. Quand l'or, suivant l'expression des orfèvres, est purifié à vingt-quatre carats, il ne se réduit plus, à quelque chaleur qu'on le soumette, parce qu'en réalité le feu ne consume que les matières impures. Le feu surnaturel agit d'une manière analogue sur l'âme ; Dieu la retient dans le feu jusqu'à ce que la moindre imperfection en ait disparu, et qu'il en ait réduit la pureté à vingt-quatre carats. Chacune cependant est traitée selon son degré de perfection. Quand l'âme est purifiée, elle demeure toute en Dieu sans rien retenir en elle-même. Dieu est sa vie. Et, quand il a attiré à lui cette âme ainsi purifiée, elle devient impassible, car il n'y reste plus rien susceptible d'être consumé ; et, si elle était encore retenue dans les flammes, une fois qu'elle est ainsi purifiée, le feu ne lui causerait plus de douleur. Que dis-je ? Ce serait alors le feu de l'amour divin, la vie éternelle elle-même, dans laquelle l'âme ne peut plus rencontrer rien qui lui soit contraire. »

Tel est le premier objet qui apparaît à l'âme : une douleur suprême. Examinons maintenant l'autre objet : la suprême joie. Comme l'âme a pour Dieu la

(1) Isaïe, LIII, 41.

plus pure affection, et qu'elle sait que la volonté du Seigneur ne la fait souffrir que pour la purifier, elle se conforme avec résignation à ce divin décret. Tandis qu'elle est dans le purgatoire, elle ne voit rien qui ne plaise à Dieu ; elle ne songe à rien qu'à sa volonté ; elle ne désire rien autre chose que d'être convenablement purifiée, afin de se présenter belle et radieuse devant la suprême Majesté. « Si une âme, dit sainte Catherine, qui n'est point encore entièrement purifiée, était admise à la vision de Dieu, elle souffrirait dix fois plus que dans le purgatoire ; car elle serait complètement hors d'état de supporter la vue de cette très pure bonté et de cette souveraine justice. » C'est pourquoi l'âme, au milieu de ses souffrances, est entièrement résignée à la volonté de son Créateur. Elle aime jusqu'à ses douleurs et s'en réjouit, parce qu'elles viennent de Dieu. Ainsi, au milieu d'un brasier ardent, elle jouit d'un contentement si complet, que l'intelligence humaine ne saurait le concevoir. « Je ne crois pas, dit la sainte, qu'on puisse trouver un contentement égal à celui des âmes du Purgatoire, à moins que ce ne soit le contentement des bienheureux dans le ciel. Le contentement grandit chaque jour à mesure que Dieu pénètre dans cette âme, et il y pénètre à mesure que les obstacles qui s'y opposaient s'évanouissent. Oui, en ce qui concerne la volonté, l'âme ne peut pas dire que les peines soient des peines, tant elle se repose avec bonheur sur la volonté de Dieu, auquel elle est unie par les liens du plus pur amour. »

Ailleurs, sainte Catherine dit que cette joie incompréhensible de l'âme qui souffre dans le purgatoire, a sa source dans la force et dans la pureté de son amour pour Dieu. « Cet amour donne à l'âme un contentement qui ne peut s'exprimer. Toutefois, il n'enlève pas un iota à la souffrance ; loin de là, car c'est le retard qu'éprouve l'amour avant d'entrer en possession de l'objet aimé, qui cause cette souffrance,

et la souffrance est proportionnée à la perfection de l'amour de Dieu dont Dieu a rendu l'âme capable. C'est pourquoi l'âme éprouve dans le purgatoire la plus grande joie et la plus grande douleur, sans qu'aucun de ces deux sentiments affaiblisse l'autre. » Quant aux prières, aux aumônes et aux messes, la sainte nous assure qu'elles apportent une grande consolation aux âmes du purgatoire ; toutefois, en cela comme dans tout le reste, l'unique sollicitude de ces saintes âmes est que « tout soit pesé dans la juste balance de la volonté divine, laissant faire Dieu en toutes choses, et satisfaire à son adorable justice, selon son bon plaisir. »

Elle termine son *Traité* en jetant un regard sur son prochain et sur elle-même. Au premier elle s'adresse ainsi : « Oh ! que ne puis-je faire entendre ma voix assez haut, pour effrayer tous ceux qui habitent sur la terre, et pour leur dire : Oh ! malheureux pécheurs ! pourquoi vous laissez-vous tellement aveugler par ce monde, que vous négligiez de pourvoir aux besoins que vous éprouverez à l'heure de la mort ? Vous cherchez tous un refuge dans l'espoir de la miséricorde de Dieu, mais ne voyez-vous pas que cette bonté même portera témoignage contre vous, pour avoir résisté aux volontés d'un Dieu si bon ? Ne vous bercez pas d'un vain espoir, en disant : Quand viendra l'heure de la mort, je ferai une bonne confession, je gagnerai une indulgence plénière, et au dernier moment, purifié de tous mes péchés, je serai sauvé. Réfléchissez un instant. La confession et la contrition sont nécessaires pour gagner une indulgence plénière ; et il est si difficile d'obtenir la contrition, que, si vous le saviez, vous trembleriez, sans oser croire qu'une telle grâce puisse jamais vous être accordée, au lieu de l'attendre, comme vous le faites, avec une confiance téméraire. »

Quand elle s'examinait elle-même à la lueur d'une lumière surnaturelle, elle voyait que Dieu l'avait choi-

sie pour être dans l'Église comme une vivante image du purgatoire. Elle dit à ce sujet : « J'aperçois maintenant dans mon âme cette sorte de purification que je remarque dans les âmes du purgatoire. Je vois que mon âme demeure dans mon corps comme dans un purgatoire, seulement de manière à ce que mon corps puisse le supporter sans mourir. Néanmoins, les souffrances augmentent peu à peu, jusqu'à ce qu'elles arrivent au point où la nature devra succomber. » Sa mort fut en effet merveilleuse, et elle a toujours été considérée comme un martyr d'amour. La mission de Catherine, comme grand docteur du purgatoire, a été si bien appréciée dès le principe, que dans son ancienne vie, *la vita antica*, qui fut examinée par des théologiens en 1670, approuvée dans le procès de la canonisation et écrite par Marabotta, confesseur de la sainte, et par Vernozza, son fils spirituel, il est dit d'elle : « Il semble réellement que Dieu ait voulu faire de sa créature un exemple vivant des douleurs que les âmes souffrent dans le purgatoire. Il l'a, pour ainsi dire, placée sur le haut d'un mur de séparation élevé entre cette vie et la vie à venir, afin que, témoin des souffrances qu'on y endure, elle nous fît connaître, dès cette vie, ce qui nous attend dans l'autre. » Ce n'est là que l'abrégé de ce *Traité* admirable qui a donné à sainte Catherine un rang parmi les théologiens de l'Église.

Le Dante s'est plu à exposer cette doctrine d'une manière brève, mais extrêmement touchante, dans la magnifique scène où il se représente errant avec Virgile dans les espaces du purgatoire. Le poète se sent tout à coup ébloui à la vue éclatante d'un ange qui traverse la mer, et fait avancer une barque chargée de nouvelles âmes destinées au purgatoire ; et cet esquif avance si légèrement sur les eaux, qu'il en effleure à peine la surface, tandis que les âmes qui, depuis quelques instants, viennent de laisser derrière elles la vie, la terre et le jugement, chantent, avec

un sentiment de tristesse mêlée de joie, le psaume : *In exitu Israël de Ægypto*. C'est certainement là une des plus belles conceptions du Dante ; et, comme il était théologien en même temps que poète, nous avons cru devoir le citer ici, afin de faire voir sous quel point de vue les hommes doués d'une intelligence supérieure envisageaient le purgatoire, dès le quatorzième siècle.

§ V. Concordance des deux opinions.

Voyons maintenant quel point de vue commun présentent ces deux manières d'envisager le purgatoire. C'est là une considération des plus pratiques. Je suppose qu'il n'est pas un d'entre nous qui s'attende à être perdu pour l'éternité. Nous connaissons et nous sentons, avec plus ou moins d'inquiétude, la grandeur des risques que nous courons ; mais n'attendre rien que la damnation, serait un péché de désespoir. La pensée de l'enfer ne sert qu'à nous inspirer un plus grand soin, une régularité plus complète, plus de circonspection et plus de crainte. Mais il n'en est pas ainsi du purgatoire. Nous nous attendons tous, je pense, à y aller un jour ; nous nous en croyons même assurés. Si nous passons légèrement sur ce sujet, il se peut alors que nous entretenions une vague espérance d'aller droit au ciel après avoir été jugés. Mais, si nous venons à réfléchir sérieusement sur notre vie, sur la sainteté de Dieu, sur ce que nous lisons dans les livres de dévotion et dans la vie des saints, j'ai peine à comprendre qu'un seul d'entre nous prétende échapper aux flammes du purgatoire, et ne soit même persuadé que, pour que nous puissions aller dans ce lieu d'expiation, il faut un effort de la miséricorde divine. Penser autrement ressemblerait plutôt à une vaine présomption qu'à l'héroïsme de l'espérance. Or, si nous sommes con-

vaincus que la route qui nous doit conduire au ciel passera par le purgatoire et ses tourments (car la purification est accompagnée de souffrances), nous sommes intéressés à savoir quel point de vue commun présentent les deux manières d'envisager le purgatoire.

D'abord, toutes deux s'accordent à représenter les peines du purgatoire comme extrêmement sévères, à cause de la fin que Dieu se propose d'atteindre par ce moyen, et parce qu'elles sont endurées par des âmes dépouillées de corps. Toutes deux s'accordent également sur la longue durée des souffrances. C'est là un point sur lequel il nous faut appuyer. En effet, il est difficile de convaincre les hommes de cette vérité, et pourtant, lorsqu'on en est bien persuadé, il en résulte de grands avantages pour les autres et pour soi-même. On peut concevoir cette durée de deux manières différentes ; car elle peut être considérée, ou sous le rapport du temps, ou sous le rapport de l'intensité des peines, qui en fait paraître la durée plus longue. Pour ce qui concerne la première de ces thèses, il nous suffira de jeter un coup d'œil sur les révélations faites à la sœur Françoise de Pampelune ; et nous verrons que sur plusieurs centaines d'âmes, la grande majorité avait trente, quarante ou soixante années à souffrir. En voici quelques exemples : un saint évêque, qui avait commis quelques négligences dans l'accomplissement de ses sublimes fonctions, était depuis cinquante-neuf ans dans le purgatoire quand il apparut à la servante de Dieu ; un autre évêque que sa libéralité avait fait surnommer le *Donneur d'aumônes*, passa cinq ans dans le purgatoire pour avoir ambitionné sa dignité ; un autre évêque y souffrit pendant quarante ans. Un prêtre y fit également un séjour de quarante ans, parce que sa négligence avait été cause qu'une personne malade était morte sans recevoir les sacrements ; un autre fut condamné à quarante-cinq ans d'exil dans ce lieu de douleurs

pour avoir rempli légèrement certaines fonctions de son ministère ; un homme du monde y passa cinquante-neuf ans, à cause de son goût pour les plaisirs ; un autre, trente-cinq ans pour la même raison ; et un troisième soixante-quatre ans, à cause de sa passion pour le jeu. Les évêques, suivant les révélations de la sœur Françoise, semblent généralement faire un plus long séjour que les autres dans le purgatoire, et y souffrir des douleurs plus vives.

Sans multiplier les exemples, ce qui serait facile à faire, ces révélations suffisent pour nous apprendre à veiller avec plus de soin sur nous-mêmes, et à prier avec plus de persévérance pour les morts. Les anciennes fondations de messes à perpétuité appuient le même sentiment. Nous sommes enclins à nous arrêter trop tôt, et à nous imaginer, dans l'aveuglement d'une sotte tendresse, que nos amis sont délivrés du purgatoire, bien avant qu'ils le soient réellement. Si la sœur Françoise a vu tant de ferventes Carmélites, dont plus d'une avait opéré des miracles durant sa vie, demeurer après leur mort dix, vingt, trente, soixante années dans le purgatoire, sans être proches du moment de leur délivrance, comme elles le disaient elles-mêmes, quel sera notre sort, à nous et à ceux qui nous sont chers ? Quant à la longueur apparente qui résulte de la vivacité des souffrances, nous trouvons dans les chroniques de l'Ordre de Saint-François, dans la vie de saint François de Gérolamo et ailleurs, une foule d'exemples d'âmes qui, apparaissant une heure ou deux après la mort, croyaient avoir passé de longues années dans le purgatoire. Et tel sera peut-être le purgatoire de ceux qui seront surpris par le jugement du Seigneur au dernier jour.

Les deux manières d'envisager le purgatoire ont encore un point de commun, c'est qu'elles nous font voir toutes deux les sévères châtimens qui sont réservés dans le purgatoire à ce que le monde est

convenu d'appeler les fautes légères. Saint Pierre Damien nous en offre une foule d'exemples, et Bellarmin en a recueilli et cité beaucoup d'autres. D'imperceptibles sentiments de vanité, quelques légères distractions pendant la récitation de l'office divin, ou d'autres fautes de ce genre, ont valu les flammes du purgatoire à ceux qui les avaient commises. La sœur Françoise cite l'exemple d'une jeune fille de quatorze ans qui était condamnée à souffrir dans ce lieu de douleur parce qu'elle n'avait pas accepté avec résignation le décret de la Providence qui la retirait si jeune de la vie ; et une autre âme dit à la religieuse : « Ah ! les hommes songent bien peu dans le monde à tout ce qu'ils auront à payer ici pour des fautes qu'ils remarquent à peine là-bas. » Elle vit même des âmes sévèrement châtiées pour avoir été scrupuleuses dans cette vie ; soit qu'il y ait dans les scrupules un manque d'abnégation de la volonté, soit que ces personnes ne les aient pas dépouillés quand l'obéissance l'exigeait. Des notions erronées au sujet des fautes légères peuvent ainsi nous conduire à négliger les morts, à cesser trop tôt nos prières, et à perdre nous-mêmes le fruit d'une utile leçon.

Ensuite, les deux opinions s'accordent encore sur l'impuissance à laquelle se trouvent réduites les âmes du purgatoire. Elles gisent comme le paralytique au bord de la piscine. La descente de l'ange n'est même pas un bienfait pour elles, à moins que quelqu'un d'entre nous ne les assiste. Il y a même des théologiens qui ont prétendu que ces malheureuses âmes ne peuvent pas prier. Quoi qu'il en soit, elles n'ont aucun moyen de nous faire savoir leurs détresses, à nous dont la charité tient leur sort dans les mains. Quelques écrivains ont dit que la sainte Vierge ne veut pas les aider sans notre coopération, que même elle ne peut pas les aider, si ce n'est d'une manière indirecte, parce qu'elle n'est plus en état de satisfaire pour elles. Quant à moi, je n'aime pas à entendre

parler d'une chose que notre tendre Mère ne puisse faire. Mais, quoi qu'on pense de ces opinions, elles font voir du moins l'unanimité des théologiens au sujet de l'impuissance des saintes âmes du purgatoire. Un autre trait à propos de cette impuissance, c'est l'abandon dans lequel on les laisse souffrir; et, ce qui en est souvent la cause, c'est la cruelle flatterie des parents ou des amis qui veulent toujours que ceux qui leur étaient unis par les liens du sang ou de l'affection soient morts en odeur de sainteté. Ces personnes auraient sans doute quelque scrupule, si elles savaient combien de messes, combien de prières elles ravissent à ces pauvres âmes, par cette exagération égoïste de leurs vertus. Je l'appelle égoïste, car ce n'est autre chose qu'une misérable invention pour se consoler dans leur affliction. Le véritable état des saintes âmes du purgatoire est l'impuissance la plus absolue. Elles ne peuvent ni faire pénitence, ni mériter, ni satisfaire, ni gagner d'indulgences; elles sont privées de sacrements; elles ne sont plus sous la juridiction du Vicaire de Dieu, qui répandrait sur elles en abondance les moyens d'obtenir la grâce, et une pluie de bénédictions. Elles font partie de l'Église, mais elles n'ont ni sacerdoce, ni autel à leur disposition.

Tels sont les points de contact entre ces deux manières d'envisager le purgatoire. Que de leçons utiles nous pouvons en retirer, aussi bien pour nous-mêmes que pour les âmes du purgatoire ! Et d'abord pour ce qui nous regarde, sous quel jour toutes ces observations nous montrent-elles la négligence, la tiédeur et l'amour des commodités de la vie ? quelle idée nous donnent-elles des dévotions remplies comme une simple formalité, ou par routine ! quel changement ne devraient-elles pas opérer dans notre vie ! quelle exactitude ne devrions-nous pas apporter à nos examens de conscience, à nos confessions, à nos communions, et à nos prières ! Il semble que la

grâce suprême, que nous ne devrions cesser d'implorer par nos importunités, soit de ressentir pour le péché cette haine que Notre-Seigneur ressentait pour lui dans le jardin de Gethsémani. Oh ! la pureté de Dieu n'est-elle pas quelque chose de redoutable, d'indicible, d'adorable ? Celui qui est lui-même un acte simple, a continué à agir, à multiplier ses actes depuis la création, sans qu'une tache soit tombée sur lui ! Il daigne s'immiscer sans cesse, avec une condescendance ineffable, dans ce qui est au-dessous de lui, — point de tache ! Il chérit ses créatures avec un amour infiniment plus ardent que la violente passion qu'on appelle de ce nom sur la terre — point de tache ! Il est tout-puissant ; toutefois, il est hors de sa puissance de recevoir une souillure. Il est si pur que sa vue seule suffit pour rendre pur et heureux pendant toute l'éternité. La pureté de Marie n'est qu'un pâle reflet de cette éclatante pureté. Que dis-je ? la sainte humanité de Jésus elle-même ne saurait rendre à la pureté du Très-Haut un hommage digne d'elle. Et notre destin est de reposer à jamais entre ses bras, d'habiter éternellement dans le centre de la pureté par essence ! Cependant, examinons notre vie ; rentrons en nous-mêmes sincèrement pendant un jour seulement, et nous verrons combien d'intentions suspectes, de respect humain, d'amour-propre et de pusillanimité, souillent nos actions, et jusqu'à nos dévotions ! Et le purgatoire, fût-il sept fois plus ardent, dût-il être notre séjour jusqu'au jour du jugement dernier, ne semble-t-il pas un aimable noviciat pour nous préparer à la vision du Saint des saints ?

Mais il est des personnes qui se révoltent contre la pensée du purgatoire, comme s'il ne fallait pas en passer par là. Elles ne peuvent s'imaginer qu'après nous être efforcés durant toute notre vie de servir Dieu, nous ne soyons sortis victorieux de la terrible épreuve, que pour passer de l'agonie du lit de mort

dans les flammes vengeresses d'un feu dont rien n'égale l'ardeur, qui pénètre toutes les facultés de l'âme, et dans lequel il faut rester de longues années. Hélas ! mes chers amis, votre colère ne changera rien aux faits. Avez-vous suffisamment pensé à la nature de Dieu ? Avez-vous jamais essayé, par une méditation assidue, de vous former une idée vraie de sa sainteté et de sa pureté ? Avez-vous élevé une barrière insurmontable entre vous et le monde qui, vous le savez, est l'ennemi de Dieu ? Vous êtes-vous toujours rangés du côté de Dieu ? Avez-vous épousé ses intérêts ? Désirez-vous ardemment procurer sa gloire ? Avez-vous rapproché le péché de la Passion de Notre Seigneur, et mesuré l'un par l'autre ? Oh ! si vous aviez fait cela, le purgatoire vous paraîtrait l'invention la plus inattendue, la plus tendre d'un Dieu qui, rempli d'amour et de miséricorde, a résolu de vous sauver malgré vous-mêmes ! Ce serait pour vous un miracle perpétuel, un miracle tous les jours renaissant, tous les jours plus doux, un miracle qui serait pour votre âme une nourriture et un breuvage, de penser qu'étant ce que vous êtes, tels que vous vous connaissez, tels que Dieu vous connaît, vous êtes néanmoins sauvés pour l'éternité ! Souvenez-vous de ce qu'une âme souffrante disait avec tant de simplicité et tant de force en même temps à la sœur Françoise : « Ah ! les gens du monde ne songent guère à ce que leur coûtera de l'autre côté de la tombe la vie qu'ils mènent à présent ! » Vous vous irritez quand on vous parle d'aller au purgatoire ? Quelle folie ! Du reste, on vous flatte peut-être, et il est possible que vous ne soyez jamais assez bons pour aller là. Vous refusez positivement de reconnaître le bonheur qu'on vous annonce. Et, notez-le bien, l'humilité seule conduit au purgatoire. Je me souviens qu'il fut révélé à Marie Crocifissa que plusieurs saints, étant encore sur la terre, avaient eu pour Dieu plus d'amour que d'autres n'en ont dans le ciel, mais que cependant le plus grand saint sur la

terre n'était pas aussi *humble* que les âmes du purgatoire ; je ne me rappelle point d'avoir rien lu dans la *Vie des Saints* qui ait produit autant d'impression sur moi. Vous voyez donc que l'indignation est déplacée ici ; car ceux-là seuls ont le bonheur d'aller en purgatoire qui se croient dignes de l'enfer.

Mais nous ne profiterons pas seuls de ces leçons, je l'espère ; les saintes âmes en retireront aussi quelques fruits. Nous avons pu nous convaincre par ce que nous avons vu jusqu'ici, que notre charité pour elles doit être beaucoup plus grande et plus persévérante ; car nous savons maintenant qu'il faut bien peu de chose pour faire descendre une âme dans le purgatoire, et l'y retenir un fort long temps. Mais ce qui doit exciter le plus notre charité, c'est l'impossibilité où sont ces âmes de se venir en aide, tandis que, d'autre part, notre doux Sauveur, avec cet amour qu'il met dans toutes ses dispositions, nous a donné une puissance pour les aider, proportionnée à l'impuissance où elles se trouvent de s'aider elles-mêmes. Quelques théologiens ont prétendu que les prières faites en faveur des âmes du purgatoire ne sont pas infailliblement exaucées. J'avoue que leurs arguments ne sauraient me convaincre ; mais, en leur accordant même ce point, quelle influence ne pouvons nous pas exercer en faveur des défunts ! Saint Thomas nous enseigne que prier pour les morts est plus agréable à Dieu que de prier pour les vivants. Nous pouvons offrir pour eux et leur appliquer toutes les satisfactions de Notre Seigneur. Nous pouvons faire pénitence pour eux. Nous pouvons leur abandonner toutes les satisfactions de nos actions ordinaires et de nos souffrances. Nous pouvons leur transmettre, par la voie des suffrages, toutes les indulgences que nous gagnons, pourvu que l'Église les ait rendues applicables aux défunts. Nous pouvons diriger vers ces âmes, ou vers l'une d'entre elles, l'intention du Saint-Sacrifice. L'Église, qui n'a plus de juridiction sur elles, peut

cependant établir des indulgences qui leur soient applicables par la voie des suffrages ; elle peut, à l'aide de la liturgie, des commémorations, de l'encens, de l'eau bénite, etc., et surtout par le moyen des autels privilégiés, exercer sur elles une influence efficace. La Communion des Saints fournit les veines et les canaux par lesquels toutes les dévotions passent pour aller trouver leur objet en Jésus-Christ. Le ciel même daigne se servir de nous pour faire parvenir ses faveurs aux fidèles défunts. Leur Reine leur vient en aide en nous invitant à travailler à leur délivrance ; les anges et les saints laissent tomber leurs dons dans nos mains, et nous font leurs aumôniers sans que souvent nous nous en apercevions. Notre-Seigneur daigne jeter les yeux sur nous et semble nous dire : « Voilà mes instruments, travaillez pour moi, » absolument comme un père laisse son fils faire une partie de son ouvrage, malgré le risque qu'il court de le lui voir gâter. Avoir de si grands pouvoirs à notre disposition et ne point en faire usage, serait à la fois manquer de respect à Dieu et de charité envers les hommes. Rien n'est aussi irrespectueux, parce que rien n'est moins filial que de repousser les dons de Dieu à cause de leur abondance. Les hommes, par un sentiment de sûreté personnelle mal entendue, évitent généralement de se mêler des choses surnaturelles : la vérité est qu'il est impossible de s'en tenir à l'écart, et d'être sauvé. Si nous n'entrons pas dans le système de l'Église, si nous n'y prenons humblement notre place, nous y serons entraînés, mais pour être broyés. Craindre ce qui est surnaturel est un sentiment des plus dangereux ; le haïr serait un indice presque certain de la perte éternelle.

Tout ce que je viens de dire jusqu'à présent a été, du moins d'une manière indirecte, un plaidoyer en faveur de la dévotion aux âmes du purgatoire ; mais mon plan m'amène maintenant à la recommander plus directement.

§ VI. Excellence et avantages de cette dévotion

1. Ce n'est pas une exagération que d'appeler la dévotion aux saintes âmes du purgatoire une espèce de centre vers lequel toutes les dévotions de l'Église catholique viennent converger, et qui, plus que toutes les autres, nous permet de nous acquitter de nos devoirs envers Dieu, parce que c'est une dévotion toute d'amour, et d'amour désintéressé. Il suffira de jeter les yeux sur les principales dévotions catholiques pour se convaincre de la vérité de ce que j'avance. Prenons par exemple la dévotion de saint Ignace à la gloire de Dieu. C'était là, s'il nous est permis de parler ainsi, la dévotion favorite de Jésus. Or, le purgatoire est semblable à un champ où la gloire de Dieu est debout comme une moisson déjà mûre. Il ne se dit pas une seule prière pour les saintes âmes sans que Dieu soit glorifié par les sentiments de foi et de charité qui ont dicté cette prière. Aucune de ces âmes ne reçoit le plus faible allègement à ses souffrances, sans que Dieu en trouve immédiatement un accroissement de gloire dans l'honneur rendu au précieux Sang de son Fils, et dans le progrès que l'âme a fait dans le bonheur éternel. Aucune n'est arrachée aux flammes expiatoires, que Dieu n'en soit considérablement glorifié. Il couronne ses propres dons dans cette âme qui lui est si chère. La croix de Jésus-Christ a triomphé. Le décret de prédestination est victorieusement accompli, et la Cour du ciel compte un adorateur de plus. Bien plus, la gloire de Dieu, sa plus douce gloire, la gloire de son amour est assurée dans le purgatoire, car il n'y a là ni péché, ni possibilité de le commettre. Ce n'est plus qu'une question de temps. Tout ce qui est gagné, est réellement gagné. Tout ce qu'on cueille est du pur froment, et l'ivraie n'y est pas mêlée.

Ou bien encore, est-il une dévotion plus chère à

juste titre au cœur d'un chrétien que la dévotion à la sainte humanité de Jésus ? C'est plutôt une série de dévotions aussi belles que variées, qu'une seule dévotion. Voyez cependant comme elles se trouvent toutes comprises, et amoureusement pratiquées dans la dévotion aux saintes âmes du purgatoire. Plus tôt elles sortent de ce lieu de souffrance, plus tôt Jésus recueille une abondante moisson des fruits de son adorable Passion. Une moisson hâtive est une bénédiction aussi bien qu'une moisson abondante ; et tout délai d'une âme qui tarde à entrer dans la gloire du ciel est une perte éternelle et irréparable pour l'honneur de la sainte humanité de Jésus. Comme les choses paraissent grandes et admirables dans le langage du sanctuaire ! et pourtant ce n'est que l'expression de la vérité. La sainte humanité peut-elle recevoir un hommage plus agréable que ceux qu'elle reçoit dans l'adorable sacrifice de la Messe ? Eh bien, c'est précisément là que nous trouvons notre plus puissant moyen d'action sur le purgatoire. Oui, la foi en ce divin sacrifice appliqué aux morts est un hommage très agréable aux yeux de Jésus ; et on peut en dire autant de la confiance que nous avons dans les indulgences, les autels privilégiés, etc... Toute la puissance de l'Église vient de la sainte humanité de Jésus, elle est comme un cantique perpétuel d'actions de grâces entonné en son honneur. Ainsi donc, cette dévotion l'honore, parce qu'elle imite son zèle pour le bien des âmes, ce zèle qui est le signe de son peuple, et l'héritage qu'il lui a laissé.

La dévotion à notre sainte Mère est également comprise dans cette dévotion aux âmes du purgatoire, soit que nous la regardions comme la Mère de Jésus, et, comme telle, participant aux honneurs de sa sainte humanité ; soit que nous voyions en elle la Mère des miséricordes, et à ce titre, honorée principalement par les œuvres de la miséricorde : soit enfin que nous honorions en elle la Reine du purgatoire, qui a tant

d'intérêt à voir les âmes souffrantes sortir de leur captivité pour entrer dans la joie éternelle.

Ensuite, vient la dévotion aux saints anges, qui se trouve aussi satisfaite dans la dévotion aux âmes du purgatoire ; car elle contribue à faire occuper les trônes vacants parmi les chœurs angéliques, et à remplir les vides causés par la chute de Lucifer et d'un tiers de l'armée céleste : elle multiplie les compagnons des esprits bienheureux. On peut aussi supposer que les anges considèrent, avec un intérêt particulier, cette partie de l'Église, dont les membres sont ornés, comme eux-mêmes, de la couronne si précieuse de la persévérance finale, mais n'ont pas encore le bonheur de jouir comme eux de leur héritage. De plus, beaucoup de ceux-ci ont un intérêt personnel dans le purgatoire. Des milliers, peut-être des millions parmi eux, ont été commis à la garde de ces âmes, et leur mission n'est pas encore accomplie. Des milliers d'entre eux ont là des clients qui, durant le temps de la vie, les ont honorés d'un culte spécial. Saint Raphaël, après avoir été si fidèle à Tobie, sera-t-il moins fidèle à ses protégés qui gémissent dans les flammes ! Des chœurs sentiers s'intéressent à d'autres âmes, soit parce qu'elles doivent finalement être réunies à ces chœurs, soit parce qu'elles avaient pour eux autrefois une dévotion particulière. Marie-Denise de la Visitation avait coutume de féliciter chaque jour son ange gardien de la grâce qu'il avait reçue de rester fidèle, tandis que les autres avaient succombé. C'était, comme je l'ai déjà dit, le seul trait qu'elle connût de sa vie passée. Après cela, a-t-il pu la négliger si, par la volonté de Dieu, elle a été en purgatoire ? Saint Michel, comme prince de ce royaume, dont Marie lui a délégué la régence, saint Michel, si zélé dans l'accomplissement de la douce mission que l'Église lui attribue dans la messe des morts, reçoit comme un hommage rendu à lui-même tout acte de charité en faveur des saintes âmes confiées à ses soins ; et s'il est vrai que la générosité so

l'apanage des cœurs reconnaissants, cet esprit, dont la bonté égale le courage, nous récompensera un jour d'une manière digne d'un prince tel que lui, quand nous serons, peut-être, relégués dans le lieu soumis à sa juridiction.

La dévotion envers les saints n'est pas non plus sans avoir un intérêt quelconque dans cette dévotion aux morts. Elle remplit les bienheureux des délices de la charité, en même temps qu'elle grossit leur nombre et embellit leurs rangs et leurs ordres. Une foule de saints patrons portent un intérêt personnel à une multitude d'âmes. Non seulement les liens d'affection qui les unissaient à leurs clients ne sont pas rompus, mais il s'y est joint un sentiment plus profond de tendresse, à cause des souffrances terribles qu'endurent les êtres qui en sont l'objet, et un plus vif intérêt, à cause de la victoire qu'ils ont remportée. Les saints contemplent dans ces âmes l'ouvrage de leurs soins, le fruit de leurs exemples, leurs prières exaucées, le succès qui a si magnifiquement couronné leur affectueux patronage et leur pieuse intercession. Et ce que je dis ici des saints, en général, s'applique en particulier aux fondateurs d'ordres et de congrégations. Ah ! ces saints, ces fondateurs, sont les enfants du Sacré-Cœur ; ils ont été conçus au fond de ses replis les plus intimes ; ils ont été nourris de son sang le plus pur ; sang plus doux que le lait, plus généreux que le vin exprimé des raisins sans pareils de la vigne d'Engaddi ; leur charité a pénétré le secret de tous ses mouvements : qui pourrait donc exprimer la sollicitude que ressentent ces pieux fondateurs pour ceux de leurs enfants qui achèvent dans les flammes l'œuvre de leur purification ? Ces enfants, tant qu'ils ont vécu, les ont honorés : ils ont vécu dans la maison de leur père et de leur fondateur ; sa voix retentissait sans cesse à leurs oreilles ; ses fêtes étaient des jours de bonheur, célébrés par des chants et des réjouissances spirituelles ; ses reliques étaient

leur bouclier ; sa règle était pour eux un second évangile ; ses paroles, ses actions revenaient sans cesse sur leurs lèvres ; son habit leur était aussi cher que les vêtements d'un monarque d'Orient le sont à son favori ; il était avec eux à chaque instant du jour ; ils l'aimaient d'un amour extraordinaire, ils le louaient jusqu'à faire sourire les hommes de leur orgueil de famille ; ils le craignaient et évitaient de provoquer sa colère, qu'ils regardaient comme un des plus terribles châtimens qui pût tomber sur eux ; et quand ils furent sur le point de mourir, son nom seul, avec ceux de Jésus et de Marie, put adoucir les terreurs de leur esprit, repousser les attaques des démons et calmer les mouvements, les frayeurs et les surprises qui, sans porter atteinte à la perfection de notre patience, laissent cependant à la mort son aspect sévère et redoutable. Quoi donc d'étonnant si ce fondateur chérit ses enfants, quand il les voit retenus au milieu des flammes expiatoires, eux, resplendissans d'innocence, eux, la couronne de son ordre, eux, la gloire de sa règle.

2. Mais cette dévotion envers les morts offre encore un caractère qui lui est propre. Elle ne se borne pas à des paroles, à des sentiments, ou enfin à une action qui est plus ou moins longtemps à se produire. C'est une action par elle-même, et c'est ainsi qu'elle est une dévotion substantielle. Une parole, et tout est accompli ; un mouvement d'amour, et une douleur est diminuée ; un sacrifice, et une âme est libre. Rien ne saurait être plus positif. Nous pourrions, en quelque sorte, la comparer à la voix féconde de Dieu, qui fait ce qu'elle dit, qui produit ce qu'elle ordonne, et qui, d'une parole, crée un monde. Il n'est aucune dévotion plus estimée par l'Église, que celle qui consiste dans les œuvres de miséricorde ; et voyez comme elles se trouvent toutes réunies dans la dévotion envers les morts ! Elle apaise la faim des âmes en leur offrant Jésus, le pain des anges. Pour étancher la soif qui les dévore,

elle leur présente son précieux sang Elle revêt ceux qui étaient nus d'un vêtement de gloire. Elle visite les malades, leur apporte de puissants remèdes, ou du moins les console. Elle délivre les captifs de chaînes plus terribles que la mort, et les met en possession d'une liberté céleste et éternelle. Elle accueille les étrangers, et c'est dans le ciel qu'elle leur donne l'hospitalité. Elle ensevelit les morts dans le sein de Jésus, pour y goûter un repos éternel. Oh ! quand viendra le jour du Jugement dernier, lorsque Notre-Seigneur, dans le cours de sa divine procédure, posera ces sept questions sur les œuvres de miséricorde, heureux l'homme qui entendra prendre sa défense, dans les termes les plus doux et les plus éloquents, par une foule d'âmes bienheureuses, pour lesquelles il aura fait toutes ces choses, tandis qu'elles étaient captives dans les prisons de l'espérance ! Heureux sera cet homme. Or, cet homme, ce sera vous si vous le voulez ; ce peut être le mendiant le plus dénué des biens de la terre, un infortuné qui n'aura jamais donné d'aumônes, parce qu'il aura été réduit à vivre d'aumônes lui même ! Trois fois par jour, saint François de Sales se mettait en présence de Dieu, son juge suprême, et il essayait de se juger selon les lois de Jésus-Christ. Faisons seulement cela, et nous deviendrons des serviteurs de saint Michel, les anges gardiens de cette belle, mais triste région, où les âmes souffrent et attendent.

3. Il est encore un autre point de vue sous lequel nous pouvons envisager cette dévotion. Elle implique, avec une magnifique plénitude, l'exercice des trois vertus théologiques, la Foi, l'Espérance et la Charité, sources surnaturelles qui entretiennent en nous la vie spirituelle. Elle exerce la foi, parce qu'elle invite les hommes non seulement à s'arrêter dans un monde invisible, mais encore à travailler pour ce monde avec autant d'énergie et de conviction que s'il était devant leurs yeux. Les personnes irréfléchies ou peu ins-

truites s'effarouchent quelquefois de la minutie, de la familiarité, de l'assurance avec laquelle nous parlons du monde invisible, comme nous parlerions des bords du Rhin, des bois d'oliviers de la Provence, de la campagne de Rome, du golfe de Naples, ou de tout autre endroit que nous avons pu voir, et dont la configuration géographique est aussi vivement présente à notre mémoire que si nous l'avions sous les yeux. Tout cela vient de la foi, de la prière, de la lecture spirituelle, de la connaissance de la vie des Saints, et de l'étude de la théologie. Il serait à la fois bien étrange et bien triste qu'il n'en fût pas ainsi ; car de quel intérêt, de quelle importance est pour nous le monde que nous voyons, en comparaison du monde que nous ne voyons pas ? De plus, cette dévotion exerce notre foi dans les effets du sacrifice et des sacrements, qui sont des choses que nous ne voyons pas, mais dont nous parlons tous les jours, ainsi que de leurs effets par rapport aux morts, effets que nous regardons comme des faits accomplis et indubitables. Elle élève si haut notre foi dans la communion des Saints, qu'un hérétique sourirait, si on lui disait qu'il doit croire à une doctrine en apparence aussi extravagante. Elle traite les indulgences comme les affaires les plus ordinaires de la vie. Elle connaît le trésor invisible d'où sont tirées les indulgences, les clefs également invisibles qui ouvrent ce trésor, la puissance illimitée qui les met à sa disposition et les rend sûrement efficaces. Elle sait que Dieu les agrée, sans qu'il l'ait révélé ; et elle est convaincue de toutes ces choses comme on est convaincu de l'existence des arbres ou des moissons qu'on a sous les yeux. La doctrine si difficile de la satisfaction n'offre aucune difficulté à la foi de cette dévotion. Au contraire, elle s'y trouve à l'aise, elle fait ses dispositions à son gré, transporte ses satisfactions çà et là, dirige l'une d'un côté, l'autre de l'autre, comptant que Dieu les agréera toutes. Une maîtresse de maison n'ordonne pas les

détails de son ménage avec plus de tranquillité que notre dévotion n'en met à disposer ces choses secrètes, qui offrent à chaque instant les questions les plus ardues, les plus difficiles à saisir pour l'intelligence, et celles auxquelles elle a le plus de peine à se soumettre. Elle fait preuve d'une foi égale dans diverses dévotions catholiques qui, comme je l'ai dit précédemment, viennent toutes se grouper autour de la dévotion aux âmes du purgatoire comme autour d'un centre commun. Ecoutez comme parle l'Apôtre : « Le juste qui m'appartient, dit le Seigneur, vivra de la foi ; s'il se retire, il ne me sera pas agréable. » Or, qu'est-ce que la foi ? « La foi est ce qui nous rend présentes les choses qu'on espère, et qui nous convainc de celles qu'on ne voit pas (1). »

Cette dévotion n'exerce pas d'une manière moins héroïque la vertu théologale de l'espérance, cette vertu trop négligée de nos jours. Regardez, en effet, quel superbe édifice élève cette dévotion ; les proportions en sont grandes, variées, magnifiques ; elle y attire d'une manière ou d'une autre la création tout entière, depuis la plus faible douleur que nous éprouvons jusqu'à la sainte humanité de Jésus. Dieu lui-même n'y est pas étranger. Et sur quoi tout cet édifice repose-t-il, sinon sur une simple et filiale confiance dans la fidélité de Dieu, confiance qui est le motif surnaturel de l'espérance ? Nous espérons pour les âmes que nous assistons, et les bénédictions que nous espérons pour elles sont comme infinies. Nous espérons trouver miséricorde nous-mêmes, parce que nous sommes miséricordieux ; et cette espérance aiguillonne notre zèle, sans rien ôter au mérite de notre charité. Si nous abandonnons nos propres satisfactions et les indulgences que nous gagnons aux âmes du purgatoire, au lieu de les garder pour nous-mêmes, qu'est-ce que cela, sinon un acte héroïque d'espérance ?

(1) Hébr., X-XI,

Nous nous abandonnons sans réserve à la miséricorde de Dieu. Nous ne nous arrêtons même pas à la pensée que nous prolongeons peut-être indéfiniment le temps qu'il nous faudra passer au milieu de ces terribles flammes. Nous fermons les yeux, nous étouffons cette pensée dès qu'elle s'élève en nous, nous donnons notre aumône, et nous nous jetons entre les bras de Dieu. Nous ne serons pas trompés dans notre espérance. Qui a jamais mis en vain sa confiance en Dieu ? Non ! non ! tout est en sûreté, quand on lui en abandonne le soin. D'ailleurs, je le répète, l'objet de cette dévotion est de l'autre côté de la tombe, et c'est là qu'est l'asile de l'espérance. Un voile nous cache le lieu où elle habite. « Car ce n'est encore qu'en espérance que nous nous sommes sauvés. Or, quand on voit ce qu'on a espéré, ce n'est plus espérance, puisque nul n'espère ce qu'il voit déjà. Mais, si nous espérons ce que ne voyons pas encore, nous l'attendons avec patience (1). » Car ce n'est pas un songe, que l'état des morts, ce n'est pas un vain rêve, que la puissance que nous avons de les secourir, pas plus que la pureté de Dieu n'est un rêve, ou le précieux Sang un songe. Ainsi, bien qu'il existe beaucoup d'autres consolations, « nous en avons cependant une très puissante, nous avons mis notre refuge dans la recherche et dans l'acquisition des biens qui nous sont promis par l'espérance, laquelle sert à notre âme comme d'une ancre ferme et assurée, et qui pénètre jusqu'au sanctuaire qui est au dedans du voile, où Jésus, comme précurseur, est entré pour nous, ayant été établi Pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech (2). »

Quant à la charité de cette dévotion, elle s'élève jusqu'à l'imitation de la charité de Dieu lui-même. Est-il rien qu'elle n'embrasse dans le ciel ou sur la terre, et cela avec tant de facilité, tant de grâce, qu'il

(1) Rom VIII.

(2) Hebr , VI.

semble qu'il ne lui en coûte pas un effort, ou que toute pensée d'égoïsme s'est évanouie, afin de ne pas ternir par son contact l'éclat d'une telle charité? C'est exercer l'amour de Dieu, car c'est aimer ceux qu'il aime, les chérir parce qu'il les chérit, dans l'intention d'augmenter sa gloire, et de multiplier ses louanges. C'est un acte d'amour qui se multiplie au centuple, comme nous le verrions si nous méditions sur la condition des saintes âmes du purgatoire, et si nous nous faisions une idée véritable de tout ce que suppose l'entrée d'une âme dans le séjour du bonheur éternel. C'est un acte d'amour envers la sainte humanité de Jésus, parce qu'on exalte ainsi l'abondance de sa rédemption. Cette dévotion honore ses mérites, ses satisfactions, ses prescriptions, ses mystères. Elle peuple le ciel et glorifie son sang. Elle est toute pleine de Jésus, de son esprit, de ses œuvres, de sa puissance, de ses triomphes. Elle exerce en même temps, comme je l'ai déjà dit, notre amour envers la sainte Vierge, envers les anges, et envers les saints. Et qui pourrait exagérer la grandeur de cette charité à l'égard des âmes elles-mêmes, soit que nous leur donnions la mesure de ce que l'Église nous ordonne de donner, en y ajoutant quelque aumône volontaire; soit que nous leur abandonnions la mesure entière de nos satisfactions durant notre vie, quand la justice ne nous oblige pas d'en disposer autrement, ainsi que fit sainte Gertrude; soit que nous entassions par-dessus cette mesure les satisfactions qui seront offertes pour nous après notre mort, selon l'exemple héroïque de dévouement du P. de Monroy; soit enfin en faisant déborder la mesure, en y ajoutant des œuvres particulières de charité, telles que de prêcher cette dévotion dans nos conversations, dans nos sermons, dans nos livres, ou bien encore de quêter auprès des autres des messes, des communions, des pénitences, des indulgences, en faveur des saintes âmes souffrantes. Tous les hommes qui vivent sur la terre, et même les pécheurs rebelles,

sont également intéressés dans cette pratique, parce qu'en grossissant les rangs de l'Église triomphante, elle multiplie le nombre de nos intercesseurs, tandis que nous combattons encore sur la terre. C'est donc aussi un acte de charité envers nous-mêmes, puisque par ce moyen nous nous créons des amis dans le ciel; elle nous assure la miséricorde de Dieu quand nous serons nous-mêmes dans le purgatoire, victimes résignées, mais en proie à la plus vive détresse; et elle augmente nos mérites devant Dieu, et par là même, notre récompense éternelle, si nous persévérons. Or, si cette tendresse pour les morts exerce à un tel degré les vertus théologiques, et si la sainteté même la plus héroïque ne consiste que dans leur exercice, jugez quelles ressources nous offre cette belle et touchante dévotion.

4. Mais ce qu'elle offre de plus excellent, ce sont ses effets sur la vie spirituelle. Il semblerait que ce soit là une dévotion spécialement destinée à l'usage des âmes intérieures. Mais, en réalité, elle est si pleine d'enseignements, si élevée au-dessus de la nature, que nous ne devons pas nous étonner de l'influence qu'elle exerce sur la vie spirituelle. D'abord c'est une œuvre cachée, depuis le commencement jusqu'à la fin. Nous n'en voyons pas les résultats, de sorte qu'elle ne saurait guère entretenir la vanité; ce n'est point non plus une dévotion dont l'exercice attire l'attention des autres. De plus, elle nous excite à faire une abnégation complète de nous-mêmes, en nous invitant à nous dépouiller des satisfactions et des indulgences que nous avons gagnées, et à entretenir un tendre intérêt pour des âmes qui ne nous touchent pas directement. Le but que nous nous proposons, ce n'est pas seulement la gloire de Dieu, c'est sa plus grande gloire, et uniquement sa gloire. Cette dévotion nous aide encore à nous former une idée pure des âmes (ce qui est fort difficile au milieu de ce monde matériel), et à ne voir en elles que les épouses de Jésus-Christ. Nous parve-

nous ainsi à acquérir des dispositions habituelles, qui aident à combattre avec succès l'esprit du monde et la tyrannie du respect humain, et qui sont un puissant antidote contre le poison de l'amour-propre, Si nous pensons sans cesse aux saintes âmes, nous aurons constamment devant nous une image de leurs souffrances; souffrances qui d'ailleurs ne sont point exclusivement passives, mais auxquelles se mêle une paisible et parfaite conformité à la volonté de Dieu. Or, c'est là le pur esprit de l'Évangile, la véritable atmosphère de la sainteté. De plus, une pareille dévotion nous communique, comme par une sorte de sympathie, les sentiments des saintes âmes, et nous porte ainsi à rendre plus respectueux encore le culte de confiance et de crainte que nous rendons à l'adorable pureté de Dieu; et, comme il faut être en état de grâce soi-même pour pouvoir satisfaire pour les péchés des autres, c'est là un acte spécialement réservé au sacerdoce laïque des membres de Jésus-Christ. L'esprit de cette dévotion est un esprit de tendre compassion; et c'est là un remède contre la frivolité et la sécheresse, et un admirable trait de ce caractère affectueux qui appartient à la haute sainteté. Et qui peut dire ce qui arrivera après que nous aurons patiemment gardé sous les yeux pendant de longues années un pareil modèle d'un indicible et patient désir d'être avec Notre-Seigneur? Oh! quelle merveille que la vie d'un fervent catholique! C'est presque de la toute puissance, c'est presque de l'ubiquité; sa foi et son zèle le transportent partout, et lui font opérer les plus grandes choses; car ce n'est pas tant lui qui vit, que Jésus-Christ qui vit en lui! Oh! comment se peut-il que nous touchions, que nous manions toute notre vie ce qui est si plein d'une force surnaturelle, d'une onction secrète, d'une puissance divine, et que cependant, dans notre légèreté, nous négligions les intentions, que nous perdions le temps au milieu de cette merveilleuse économie de la grâce, absolu-

ment comme une pierre enfoncée dans la terre, et qui tourne avec elle chaque jour, sans avoir conscience de la révolution qu'elle accomplit.

Il semble superflu d'énumérer les diverses manières dont nous pouvons pratiquer cette dévotion. Elles sont suffisamment connues des catholiques, et il faudrait un volume entier pour les développer avec quelques détails. L'adorable sacrifice de la Messe sera toujours, avec les indulgences, le principal moyen d'étendre notre charité aux défunts. Quant aux dévotions auxquelles sont attachées des indulgences, je me propose d'en traiter plus longuement ailleurs. Il serait à souhaiter que la belle dévotion qui consacre le mois de novembre aux âmes du purgatoire, comme le mois de mai a été consacré à Marie, s'acclimatât parmi nous, et fût généralement observée. Rappelons-nous seulement dans toutes nos pratiques ; 1^o combien légères paraissent les fautes qu'on expie en purgatoire ; 2^o combien long doit être le châtement, là où nul mérite n'abrège ou n'adoucit les souffrances.

§ VII. Exemples des Saints.

Mais tout en laissant le choix des pratiques particulières à la dévotion de chacun, disons quelques mots des exemples des Saints. Un tel sujet, comme on peut le penser, est inépuisable ; mais mon intention n'est pas d'être long en ce point ; je veux seulement confirmer et rendre plus claire la doctrine que je viens d'exposer, en citant les exemples de quelques saintes personnes. Les dialogues de saint Grégoire le Grand peuvent être considérés comme la source principale de la dévotion qu'on a eue pour les âmes dans les âges suivants ; et le P. Lefèvre avait coutume de dire qu'encore bien que saint Grégoire fût un saint vénérable et aimable sous beaucoup de

rapports, rien en lui cependant n'était plus digne de considération (j'emploie les paroles du P. Lefèvre) que la manière si claire, si lucide, dont il nous a exposé la vraie doctrine sur le feu du purgatoire. Il croyait que, si saint Grégoire n'avait pas parlé avec tant d'éloquence de ces saintes âmes, la dévotion qu'on a eue pour elles dans les siècles postérieurs aurait été beaucoup moins grande : aussi, toutes les fois qu'il prêchait lui-même sur cette dévotion, il avait soin de recommander en même temps le culte de saint Grégoire.

La dévotion envers les morts a été remarquable dans la plupart des saints ; car saint Thomas nous enseigne que la charité est incomplète si elle ne comprend les morts aussi bien que les vivants. Néanmoins, il y a eu certaines personnes que Dieu semble avoir suscitées pour faire de leur vie un sacrifice perpétuel en faveur des âmes du purgatoire. La sœur Joséphine de Santa-Inez, religieuse de l'Ordre de Saint-Augustin, nous en offre un exemple, et un autre nous est donné par une Carmélite appelée la sœur Françoise de Pampelune. Toutes deux semblèrent n'avoir vécu que pour cet unique objet. Elles étaient en communication perpétuelle avec les âmes des fidèles défunts. Leurs cellules en étaient souvent remplies. Celle de la sœur Inez était presque toujours choisie pour être l'endroit où quelques-unes d'entre elles devaient se purifier. Le caractère de la sainteté de ces deux religieuses offre d'ailleurs d'autres traits de ressemblance remarquables. En traitant cette matière, nous pouvons sans scrupule nous servir de révélations, à l'exemple du cardinal Bellarmin, qui, dans son ouvrage sur le purgatoire, ajoute toujours quelque révélation particulière, comme preuve à l'appui de ce qu'il avance. Pour diverses raisons, j'ai choisi mon exemple dans la vie de la sœur Marie-Denise de Martignat, de l'Ordre de la Visitation, qui mourut au couvent d'Annecy, en 1653 ; et je ne

chercherai pas à m'excuser sur la longueur de ma narration, car un seul exemple cité en entier jettera plus de clarté sur mon sujet qu'une multitude d'anecdotes plus courtes.

A l'époque où mademoiselle de Martignat quitta la cour de France pour se rendre à celle de Charles-Emmanuel, à Turin, vivait dans cette ville une dame connue sous le nom de la Mère Antée. Elle avait reçu du Saint-Esprit un don spécial qui l'attirait à se dévouer au service des âmes du purgatoire. Elle avait déjà vécu de longues années dans l'exercice de cette dévotion, lorsque, étant venue à faire la connaissance de mademoiselle de Martignat, elle obtint de Dieu par ses prières qu'elle lui succédât dans son sublime emploi ; et, de fait, son âme fut la première que sa pieuse amie vit sortir du purgatoire, après une détention de cinq heures, pour n'avoir pas correspondu à certaines inspirations que Dieu lui avait envoyées du sujet de quelques bonnes œuvres. La Mère Antée avait dit à mademoiselle de Martignat qu'elle se ferait religieuse ; et saint François de Sales le lui avait aussi déclaré lorsqu'elle était encore à Paris. Quand le temps fut arrivé, il fut convenu qu'elle irait rejoindre la communauté de la Visitation à Annecy. Elle fut accompagnée dans son voyage par une multitude de saintes âmes, dont la présence se fit tellement sentir à elle, qu'elle passa le Mont Cenis sans s'en apercevoir, tant elle était absorbée dans ses communications avec les âmes souffrantes. Grâce aux prières de la Mère Antée, Marie-Denise avait reçu, tandis qu'elle était en oraison devant le saint Suaire, à Turin, une puissante et mystérieuse grâce, en vertu de laquelle elle fut dotée d'un pouvoir presque illimité sur les âmes du purgatoire ; aussi les premières années qu'elle passa à Annecy furent-elles employées tout entières à de pieuses pratiques en leur faveur. Elles lui révélèrent une foule de choses : entre autres, elles lui firent connaître, pendant qu'elle était infirmière,

qu'il n'y avait aucun endroit où il y eût autant de démons, et où ils fussent plus actifs que dans une infirmerie, parce que c'est là que l'âme soutient les derniers combats, qui décident de son éternité.

Ces âmes l'accompagnaient en tout lieu et lui faisaient partout sentir leur présence. Elle dit à la supérieure que loin d'en être effrayée, elle se trouvait aussi l'aise au milieu d'elles qu'au milieu de ses Sœurs dans la communauté, et qu'elle retirait plus de fruit de ses conversations avec les morts, que de celles qu'elle entretenait avec les vivants. Elle se procurait autant de médailles indulgenciées qu'elle pouvait, et pendant les récréations elle prêchait sans cesse et avec éloquence en faveur de sa dévotion favorite. Sa supérieure lui témoigna un jour le désir de recevoir elle-même la visite d'une âme du purgatoire, si une telle apparition pouvait contribuer à la rendre plus humble et plus agréable à Dieu. Marie-Denise répliqua : « En vérité, ma bonne Mère, si tels sont votre courage et votre désir, prions Dieu Notre-Seigneur, afin qu'il vous exauce. » La supérieure, y ayant consenti, fut étonnée de recevoir le soir même un signe mystérieux de la part d'une âme souffrante, qui, dès ce moment, commença à lui faire de fréquentes visites. Plusieurs personnes de la communauté, qui couchaient dans la chambre de la supérieure, furent témoins de ces apparitions, qui continuèrent à se produire pendant sept mois entiers. A l'expiration de ce temps, Marie-Denise dit à la supérieure que le séjour prolongé dans le purgatoire d'une âme comme celle dont elle avait reçu la visite devait lui apprendre que les âmes sont retenues dans ce lieu de souffrances beaucoup plus longtemps qu'elle ne le croyait d'abord ; et cela pour quatre raisons : La première est l'inconcevable pureté dont une âme doit être ornée avant de paraître devant Celui qui est la sainteté et la pureté par essence, et qui ne reçoit, dans sa glorieuse Jérusalem, que des âmes pures comme la cité elle-même. En deuxième

lieu, à cause de l'innombrable multitude de fautes vénielles que nous commettons en cette vie, et *du peu de pénitence que nous faisons pour les péchés mortels dont nous nous sommes accusés en confession*. En troisième lieu, à cause de l'impuissance où se trouvent ces âmes de s'aider elles-mêmes ; et enfin, à cause de la tiédeur de la plupart des chrétiens qui négligent de prier et de faire de bonnes œuvres pour ces âmes ; car les morts semblent s'évanouir dans la mémoire des vivants aussi vite qu'ils disparaissent à leurs yeux, tandis que la véritable charité accompagne ceux qu'elle aime à travers les flammes du purgatoire jusqu'aux joies du ciel.

La fête de Notre-Dame des Anges était un jour où Marie-Denise avait coutume d'obtenir la délivrance d'une multitude d'âmes du purgatoire. Une fois, après avoir reçu la sainte communion le jour de cette fête, elle ressentit un violent mouvement intérieur, comme si Notre-Seigneur eût arraché son âme de son corps pour la conduire au bord du purgatoire. Là, il lui fit voir l'âme d'un puissant prince qui venait d'être tué en duel, mais auquel Dieu avait accordé la grâce de faire un acte de contrition avant de rendre le dernier soupir ; et Marie-Denise reçut l'ordre de prier pour lui d'une manière spéciale. Elle le fit pendant neuf ans et trois mois : elle alla même jusqu'à offrir sa vie en sacrifice pour la délivrance de cette âme, sans pouvoir l'obtenir. Cette vision produisit une telle impression sur la religieuse, que la supérieure s'aperçut qu'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Marie-Denise lui raconta la vision qu'elle avait eue, puis elle ajouta : « Oui, ma bonne Mère, j'ai vu cette âme dans le purgatoire ; mais, hélas ! qui la délivrera ? Peut-être n'en sortira-t-elle avant le jour du jugement. Oh ! ma Mère ! continua-t-elle en pleurant, que Dieu est bon dans sa justice ! comme ce prince a obéi à l'esprit du monde ! comme il a suivi les inspirations de la chair ! combien peu de souci il a eu de son âme ! combien peu de dévotion dans l'usage des sacrements ! » L'effet

de cette vision, uni aux pénitences qu'elle s'imposa pour cette âme, causa une altération si visible dans sa santé, que sa supérieure crut devoir lui adresser quelques remontrances à ce sujet; mais elle lui répondit qu'elle devait souffrir sans cesse, puisqu'elle s'était offerte en sacrifice, afin d'apporter quelque soulagement aux tortures de cette malheureuse âme.

« Et pourtant, ma bonne Mère, je suis moins touchée du lamentable état dans lequel j'ai vu cette âme, que de l'admirable retour de la grâce qui a consommé l'œuvre de son salut. Ce moment béni me semble un excès de la bonté, de la douceur, de l'amour infini de Dieu. L'action dans laquelle il est mort méritait l'enfer. Ce n'est pas sa piété qui lui a attiré du ciel ce précieux moment de grâce; c'est un effet de la communion des saints, en vertu de laquelle il a participé aux prières qui ont été dites pour lui. La toute-puissance divine a inspiré, dans son amour, à quelques saintes âmes de s'intéresser à lui; et, dans cette circonstance, Dieu a été au-delà des limites ordinaires de sa grâce. Ah! ma bonne Mère! désormais il nous faut enseigner à tout le monde à implorer de Dieu, de la sainte Vierge et des saints, la grâce si précieuse de la persévérance finale à l'heure de la mort, et aussi à lui préparer les voies par de bonnes œuvres; car, bien qu'il plaise à Notre-Seigneur de déroger parfois aux règles accoutumées de sa Providence, rien ne nous autorise à présumer qu'un tel privilège doive être notre partage. On trouve plus d'un combat dans l'histoire d'Israël, mais le soleil ne s'arrêta que pour Josué; il ne rétrograda que pour Ezéchias. Un million d'âmes ont trouvé leur perte dans l'action même où ce prince a trouvé son salut. Il ne recouvra sa connaissance que pour un instant, afin de coopérer à ce précieux mouvement de la grâce; ce moment lui inspira une contrition véritable qui le mit en état de faire un acte suprême de repentir. » La supérieure ayant apporté quelque objection contre cette opinion, l'excel-

lente sœur lui répondit : « Ma bonne Mère ! comme le prince n'avait pas perdu la foi, il était, comme une branche de bois sec, prêt à s'enflammer ; de sorte qu'au moment où l'étincelle est tombée sur le point chrétien de son âme, le feu de la charité s'est allumé, et il en a jailli l'acte qui l'a sauvé. Dieu s'est servi de l'instinct qui nous porte naturellement à invoquer l'auteur de notre être quand nous sommes dans un péril imminent de perdre la vie que nous tenons de lui ; c'est ainsi qu'il a touché le prince, et qu'il lui a inspiré la pensée de recourir à sa grâce. La grâce de Dieu est plus active que nous ne saurions l'imaginer. Un clin d'œil est moins prompt que l'action de Dieu sur une âme où il cherche une coopération ; et le moment qu'emploie cette âme à faire son acte de coopération est presque aussi rapide que celui dans lequel il lui a été inspiré ; et c'est alors que l'homme reconnaît comme il a été admirablement créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. » La supérieure, voyant dans quels abîmes de mystère Marie-Denise allait se plonger, l'interrompit pour lui faire observer que Dieu s'était occupé pendant quarante ans des enfants d'Israël, sans qu'au bout de ce temps ils se fussent convertis. « C'est vrai, ma bonne Mère, reprit la sœur ; mais alors il jura dans sa colère que ce peuple endurci n'entrerait pas dans son repos. Il ne fallut qu'un moment à la grâce victorieuse pour renverser saint Paul et triompher de son cœur. La conduite et les jugements de Dieu sont des abîmes qu'il ne nous appartient pas de sonder ; mais je puis vous assurer une chose, c'est que, sans ce moment de grâce, l'âme du prince serait maintenant plongée au fond de l'enfer, et depuis que le démon est démon, jamais peut-être il n'a été aussi trompé dans son attente qu'en perdant cette proie. Car il a complètement ignoré ce qui se passait intérieurement dans le prince pendant les quelques secondes que Dieu lui accorda, après qu'il eut reçu le coup mortel. »

La langue est impuissante à décrire les souffrances mentales et physiques qu'endura Marie-Denise pour obtenir quelque adoucissement à celles du malheureux prince. La Mère de Chaugy leur consacre un chapitre entier, et elles égalent celles dont nous lisons le récit dans la *Vie des Saints*. Après ce long martyre il plut à Dieu de lui faire voir dans une vision l'âme du prince légèrement élevée au-dessus du fond de cet abîme de feu ; elle reçut en même temps l'assurance qu'il serait délivré un peu avant le jour du jugement, et aussi qu'une remise de *quelques heures* de purgatoire lui avait été faite. La sœur demanda à la Mère du Châtel de prier pour elle ; cette bonne religieuse y consentit volontiers, mais elle ne put déguiser à Marie-Denise sa surprise en ne l'entendant parler que d'une remise de quelques heures : « Ah ! ma Mère, reprit celle-ci, c'est déjà beaucoup que la miséricorde divine ait commencé à se laisser toucher : le temps dans l'autre vie ne se mesure point comme dans celle-ci ; des années entières de tristesse, d'ennui, de pauvreté ou de maladie en ce monde ne sont rien en comparaison d'une heure des souffrances des malheureuses âmes du purgatoire ! » Il serait trop long de rapporter ici toutes les communications que Dieu daigna faire à Marie-Denise au sujet de cette âme. Enfin elle offrit sa vie, non pour obtenir la délivrance du prince, mais seulement un adoucissement à ses souffrances ; et le sacrifice fut agréé. Quelque temps avant la mort de la religieuse, comme la supérieure disait devant elle que sans doute, à cette heure, l'âme du prince devait être délivrée, Marie-Denise s'écria avec une grand chaleur : « Oh ! ma mère, avant d'obtenir une telle grâce, il faudra encore bien des années et bien des prières. » Enfin, elle mourut, et rien ne permet de croire que le prince ait été délivré même au prix de ce sacrifice héroïque, qui couronnait plus de neuf années de souffrances, de prières, de messes, de communions et d'indulgences, que Marie-Denise

offrit par elle-même, et par une foule d'autres personnes. Quel long commentaire on pourrait écrire à ce sujet ! Mais les cœurs embrasés de l'amour de Dieu sauront bien le commenter pour eux-mêmes. Que la divine Majesté soit bénie pour un si grand zèle de sa pureté !

Encore un mot. Parmi les inquiétudes qui affectent les cœurs sensibles, il en est une qui va toujours grandissant à mesure que les générations se succèdent dans le monde : elle naît de l'effrayante extension du paupérisme et de la misère, qui se développe en raison inverse des secours qu'on peut y apporter. Il n'est personne parmi nous qui n'ait fait cette réflexion. La misère est si grande, que ceux qui ont peu à donner ressentent une douleur plus vive que ceux qui n'ont rien, et que ceux qui ont beaucoup en ressentent une plus vive encore. Car donner ouvre le cœur de l'homme, lui fait aimer à donner, et c'est pourquoi ceux qui peuvent faire beaucoup de bien savent mieux que personne combien ce qu'ils font est insuffisant. Toutefois, ce désir de faire l'aumône vient du sacré Cœur de Jésus, et doit être satisfait ; et comment pouvons-nous mieux le satisfaire qu'en donnant des aumônes à ceux qui en ont le plus grand besoin, aux âmes du purgatoire ? Nous pouvons tous le faire. Et de quel secours nous pourrions être, même à ces pauvres de la terre qui nous sont si chers, si nous confions leur cause au soin des âmes que Dieu nous permet de délivrer ! Qui nous empêche de faire avec elles cette douce convention de charité, qu'aussitôt qu'elles auront pénétré dans le ciel, après avoir rendu à Dieu leurs premiers hommages, elles prient le Seigneur de répandre ses bénédictions les plus abondantes sur les riches, afin que leurs cœurs s'ouvrent comme les cœurs des premiers chrétiens, qui se dépouillaient pour donner aux pauvres de Jésus-Christ ?

La doctrine du purgatoire, et les merveilleux pouvoirs qui ont été remis aux mains de ceux qui pra-

tiquent la dévotion aux saintes âmes, prouvent mieux que toute autre chose, le soin que Dieu a pris de tout disposer pour l'amour afin de nous montrer son amour pour nous, et afin de s'attirer lui-même l'amour de ses créatures. D'un autre côté, la négligence de cette dévotion est une marque de l'ingratitude dont nous payons l'amour de Dieu, ingratitude non moins étonnante que cet amour même. Combien est belle et touchante la description que Dieu a daigné faire à sainte Gertrude de lui-même quand il poursuit les âmes. « De même qu'un pauvre malade qui ne peut plus marcher se fait, non sans peine, transporter au soleil, pour se réjouir de sa chaleur, et qui, surpris par un orage soudain, attend avec patience, quoique désappointé, le retour du beau temps, ainsi en est-il de moi. Mon amour pour vous est plus fort que moi, et m'oblige à demeurer parmi vous, au milieu de la violente tempête de vos péchés, espérant qu'enfin arrivera le calme de votre conversion, et le port tranquille de votre humilité. » Nous pouvons bien nous écrier avec sainte Catherine de Gênes : « O Seigneur ! quelle peut être la cause de cet amour si grand et si pur que vous ressentez pour les créatures raisonnables ? » Jésus lui répondit : « Mon amour est infini, et je ne puis m'empêcher d'aimer ce que j'ai créé. La cause de mon amour n'est autre chose que cet amour, et, puisque vous voyez que vous ne pouvez le comprendre, restez en paix, et ne cherchez point ce que vous ne trouverez jamais ! » Sur quoi elle s'écria : « O amour, celui qui te ressent ne peut te comprendre, et celui qui désire te comprendre ne peut te connaître ! »

Je n'aurais qu'à répéter ici ce que j'ai dit ailleurs, si je voulais entrer dans des détails sur les différentes manières dont la dévotion aux âmes du purgatoire nous aide à avancer vers l'accomplissement des trois fins que nous nous proposons : la gloire de Dieu, les intérêts de Jésus, et le salut des âmes. En réalité, le

caractère particulier de cette dévotion, c'est sa fécondité. Elle est animée d'une vie et d'une puissance surnaturelles. Elle est remplie d'enseignements. Elle pénètre partout ; elle se mêle à tout. Nous rencontrons sans cesse dans sa pratique un ressort secret dont la portée est plus grande que nous ne le pensions, et dont les effets surpassent ceux que nous osions espérer. Il semble que toutes les cordes de la gloire de Dieu soient tendues sur cette dévotion, et qu'il suffise d'en toucher une pour les faire toutes vibrer. Et alors elles font entendre en l'honneur de Dieu une suave mélodie, qui n'est qu'une partie de ce cantique céleste que le sacré Cœur de Jésus chante sans cesse dans le sein de la miséricordieuse et adorable Trinité.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|----------------------------------------------------------------------------|-----|
| Aux fidèles de l'Oratoire de Saint-Philippe-de-Néri, à Londres. | v |
| Préface | ix |
| Préface de la seconde édition | xi |
| Préface de la quatrième édition | xii |
| Notice sur la confrérie du Précieux Sang | xv |

CHAPITRE I

LES INTÉRÊTS DE JÉSUS

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------------|----|
| § I. Jésus est tout à nous, tout pour nous. | 1 |
| § II. Quels sont les intérêts de Jésus. | 8 |
| § III. Les quatre principaux intérêts de Jésus. La gloire de son Père. | 15 |
| § IV. Le fruit de sa Passion | 18 |
| § V. L'Honneur de sa Mère. | 19 |
| § VI. L'estime de la grâce. | 21 |
| § VII. Comment nous pouvons avancer les intérêts de Jésus. | 24 |
| § VIII. La prière, moyen principal d'avancer les intérêts de Jésus. | 27 |

CHAPITRE II

DE LA SYMPATHIE POUR JÉSUS

| | |
|------------------------------------------------------------------------|----|
| § I. La sympathie pour Jésus est une preuve de sainte- té | 30 |
|------------------------------------------------------------------------|----|

| | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| § II. Ce qui caractérise les saints. Le zèle pour la gloire de Dieu | 37 |
| § III. Une grande sensibilité en ce qui touche les intérêts de Jésus. | 39 |
| § IV. La sollicitude pour le salut des âmes. | 42 |
| § V. Six avantages qui résultent de l'application de nos indulgences aux âmes du purgatoire | 49 |

CHAPITRE III

LE PÉCHÉ BLESSE L'AMOUR

| | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| § I. Dieu est pour nous le père le plus tendre | 60 |
| § II. Amour de complaisance et amour de condoléance. | 67 |
| § III. Exemples d'amour de condoléance. | 73 |
| § IV. Diverses méthodes pour pratiquer l'amour de condoléance. | 83 |
| § V. On ne peut avoir une douleur véritable des péchés d'autrui, si l'on ne regrette sincèrement les siens propres. — Fruits spirituels de l'amour de condoléance. | 88 |

CHAPITRE IV

INTERCESSION PAR LA PRIÈRE

| | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| § I. Le salut d'une âme | 102 |
| § II. Du mystère de la prière. | 107 |
| § III. Les trois caractères de la vie dévote appliqués à la prière d'intercession | 114 |
| § IV. Qui sont ceux qui ont droit à nos prières | 123 |
| § V. Secret et joie de l'intercession. | 135 |

CHAPITRE V

LES RICHESSES DE LA PAUVRETÉ

| | |
|-------------------------------------------------------|-----|
| § I. Comment Dieu nous aide à l'aimer | 140 |
| § II. Humanité de Notre-Seigneur | 148 |
| § III. La Passion | 150 |
| § IV. La dévotion à la sainte Vierge | 158 |
| § V. Les saints anges | 166 |
| § VI. Tout ce qui est ou a été sur la terre | 167 |
| § VII. Les perfections de Dieu lui-même. | 169 |

CHAPITRE VI

DIEU CENTRE DE TOUT

| | | |
|---------|------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| § I. | Vanité de la sagesse humaine | 173 |
| § II. | La doctrine de l'intention pieusement envisagée. | 178 |
| § III. | Les pratiques des Saints. | 180 |
| § IV. | Ecrivains spirituels | 185 |
| § V. | Esprit de sainte Gertrude | 192 |
| § VI. | Les récréations, les amusements et toutes les choses ordinaires de la vie. | 195 |
| § VII. | Variété dans la dévotion. | 207 |
| § VIII. | Oraisons jaculatoires et attention | 213 |

CHAPITRE VII

DE L'ACTION DE GRACES

| | | |
|--------|--------------------------------------------------------------|-----|
| § I. | L'action de grâces négligée | 224 |
| § II. | L'esprit des saints est un esprit de reconnaissance. | 237 |
| § III. | Divers motifs de rendre grâces à Dieu | 242 |
| § IV. | Reconnaissance pour le don de la foi. | 255 |
| § V. | Action de grâces après la messe et la communion. | 263 |
| § VI. | Réflexions pratiques sur le même sujet | 282 |

CHAPITRE VIII

LOUANGE ET DÉSIR

| | | |
|---------|-----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| § I. | La science et la grâce. | 296 |
| § II. | Ce que c'est que la louange et le désir. | 300 |
| § III. | Actes intérieurs | 304 |
| § IV. | Connaissance et amour des perfections divines. | 308 |
| § V. | De l'amour de complaisance. | 317 |
| § VI. | Les saints et la classe moyenne de l'Eglise formée par les pieux fidèles. | 325 |
| § VII. | Pratiques de louange et de désir. | 331 |
| § VIII. | Esprit des Bénédictins. | 344 |
| § IX. | Marie, Jésus, Dieu. | 387 |

CHAPITRE IX ET DERNIER

DU PURGATOIRE

| | | |
|-------|----------------------------------------------------------------------------|-----|
| § I. | Réflexions sur l'enfer | 366 |
| § II. | Dévotion en faveur des pécheurs et des âmes saintes du purgatoire. | 370 |

| | |
|-----------------------------------------------------------------------|-----|
| § III. Deux manières d'envisager le purgatoire | 377 |
| § IV. Traité de sainte Catherine de Gênes sur le purgatoire | 384 |
| § V. Concordance des deux opinions. | 393 |
| § VI. Excellence et avantages de cette dévotion. . . . | 402 |
| § VII. Exemples des Saints | 414 |

ŒUVRES DE MGR BESSON

ÉVÊQUE DE NIMES

Le Décalogue 2 vol. in-12 Prix. . . 6 francs

Les Sacrements. 2 vol in-12. Prix. . 6 francs

Réimpression de deux ouvrages qui ont eu jadis si vif succès et qui d'ailleurs n'ont pas cessé d'être dans le commerce. Ce sont des Conférences de Carême, prêchées à la cathédrale de Besançon, très éloquentes et surtout très pratiques et très vigoureuses, qui frappent comme des sours, presque à l'égal de Bourdaloue.

Nous signalerons, en particulier, dans le *Décalogue* (qui en est à sa quatorzième édition), la série de conférences sur le théâtre, la danse, le luxe, les mauvais livres (t. II, p. 109-198) : ce sont sujets sur lesquels nos confrères sont souvent en quête de matériaux : ils sont traités ici de main de maître. — Sur l'éducation aussi, où Mgr Besson a tant excellé, sur les multiples devoirs respectifs des parents et des enfants, il y a, au tome I, deux cents pages qui ne vieilliront pas.

Les deux volumes donnés aux *Sacrements* s'ouvrent par trois conférences sur la nature et la grâce, la grâce actuelle et la grâce sanctifiante ; puis deux conférences sur les Sacrements en général, une sur le Baptême, trois sur la Pénitence, sept sur l'Eucharistie, deux sur la Confirmation, une sur l'Extrême-Onction, quatre sur l'Ordre, six sur le Mariage (et une sur le célibat).
(*L'Ami du Clergé.*)

Du même auteur :

| | | | |
|------------------------------------------------------------------------|------|-------------------------------------------------------------------------------|------|
| Conférences, 7 in-8..... | 35 » | L'Année des pèlerinages | 5 » |
| Le même, 7 in-12..... | 21 » | Le même, in-12..... | 3 » |
| L'Homme-Dieu. in-8..... | 5 » | Les Béatitudes de la vie chrétienne. in-8..... | 5 » |
| L'Eglise. Œuvre de l'Homme-Dieu. in-8..... | 5 » | Le même, in-12..... | 3 » |
| Le même, in-12..... | 3 » | Le Sacré-Cœur de l'Homme-Dieu, in-8..... | 5 » |
| Le Décalogue, ou la Loi de l'Homme-Dieu. 2 in-8.. | 10 » | Panegyriques et oraisons funèbres. 2 in-8..... | 10 » |
| Le même, 2 in-12..... | 6 » | Le même, 2 in-12..... | 6 » |
| Les Sacrements, ou la Grâce de l'Homme-Dieu. 2 in-8 | 10 » | Panegyriques, oraisons funèbres, éloge académique. Troisième série. in-8..... | 5 » |
| Le même, 2 in-12..... | 6 » | Le même, in-12..... | 3 » |
| Les Mystères de la Vie future, ou la Gloire de l'Homme-Dieu. in-8..... | 5 » | Panegyriques, oraisons funèbres. Nouvelle série. in-8. | 5 » |
| Le même. in-12..... | 3 » | Œuvres Pastorales, 1875 à 1888, 7 in-8 | 35 » |
| L'Année d'expiation et de grâce. in-12..... | 3 » | Le même. 7 in-12.... | 21 » |

Abbé PERREYVE

LA JOURNÉE DES MALADES

Réflexions et Prières pour le temps de la maladie

Avec une Préface du R. P. PÉTÉTOT, Supérieur de l'Oratoire

14^e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-12 de 320 pages.

Prix : 3 fr. 50; relié toile. 4 fr. 50

C'est le meilleur ouvrage à faire lire aux malades durant leur maladie; s'ils n'y trouvent pas de remèdes pour guérir leurs souffrances physiques, ils y trouveront du moins le moyen d'accepter la souffrance qui purifiera leur cœur. Cet ouvrage sera aussi très utile aux prêtres et aux personnes chrétiennes qui visitent les malades; ils y puiseront de bons conseils qu'ils pourront faire passer dans le cœur des souffrants.

UN AIDE DANS LA DOULEUR

PAR L'AUTEUR DES *Avis spirituels*

13^e édit. 1 vol. in-18 de 692 pages. Prix : 3 fr. 25; relié toile, 4 francs

Aux heures d'angoisse, de tristesse ou de souffrance, une pensée suffit souvent à calmer l'âme. C'est la réunion de quelques-unes de ces pensées que l'auteur anonyme et si apprécié des *Avis Spirituels* a opérée dans l'ouvrage qu'on vient de rééditer. Il ne s'agit ni de longs sermons, ni de dissertations diffuses, ni de développements exagérés; ce sont de courtes réflexions appropriées aux diverses situations douloureuses dans lesquelles nous pouvons nous trouver.

Les esprits inquiets du passé ou préoccupés de l'avenir, les cœurs remplis d'affliction y trouveront aide et soulagement : n'est-ce pas un heureux but atteint? (*Semaine religieuse d'Avignon.*)

L'ÉVANGILE PROPOSÉ A CEUX QUI SOUFFRENT

PAR L'AUTEUR DES *Avis spirituels*

6^e édit. 1 vol. de 676 pages. Prix : 3 fr. 25; relié toile, 4 francs

Cet ouvrage d'un maître de la vie spirituelle nous apprend à méditer et à prier sur l'Évangile. Puissent ceux qui souffrent, à l'aide de ces brèves considérations pour tous les jours de l'année, y puiser, avec la résignation, une force qui rend capable des plus généreux sacrifices.

On trouve à la même librairie :

Les Larmes du Veuvage essuyées par saint François de Sales. 1 »

M. Brunetière a mis en ordre dans ce volume les lettres de ce grand saint qui se rapportent spécialement au veuvage.

RIMBAULT (Léon). *Outre-Tombe.* 3^e édit. In-12..... 2 »

TABLE DES MATIÈRES. — Vers le royaume de la paix. — Divines harmonies. — Les sacrements de feu. — Les lamentations de l'abîme. — Le mystère des joies. — Nos relations d'outre-tombe. — Éternel rendez-vous.

R. P. DE RAVIGNAN

Dernière Retraite prêchée aux Carmélites de la Rue de Messine

5^e édition. 1 vol. in-12. Prix..... 2 fr. 50

Ces méditations ne sont pas de la plume du P. Ravignan. Elles sont bien pourtant son œuvre et, pour ainsi dire, son testament spirituel. Elles furent prêchées, en novembre 1857, trois mois seulement avant la mort de l'illustre prédicateur. Son pieux auditoire fut assez généreux pour faire profiter beaucoup d'autres âmes de ce précieux trésor. Ses méditations furent recueillies avec une fidélité aussi grande qu'il était possible. Quant à l'éditeur, il a seulement « fait disparaître » ce qu'il appelle « les négligences inévitables d'une parole familière et improvisée ». Ceux qui seraient tentés de regretter ces légères corrections se rassureront en apprenant que la pensée originale du saint religieux n'a pas été altérée. Oui, c'est bien lui : on le reconnaît à son tour austère et cependant plein d'onction, à l'accent de conviction profonde, qui expliquait en partie son immense ascendant sur les âmes, à sa science enfin de la perfection chrétienne et des voies les plus sûres pour mener à la plus haute sainteté. La vertu qu'il prêche est celle que couronne l'amour qui va jusqu'à l'abnégation; c'est la vertu solide, en un mot, dont le secret est d'abord, sans doute, dans la grâce de Dieu, mais ensuite dans notre libre initiative, dans la généreuse détermination de notre volonté, dans le don entier et joyeux de nous-même.

(F. TOURNEBIZE, S. J., *Etudes Religieuses*.)

Du même auteur :

Entretiens spirituels, suivis d'un choix de ses pensées et de quelques passages de sa correspondance. 2 in-12..... 6 »

Retraite sur le Courage. 1 vol. in-12 2 »

Souvenirs des Conférences du R. P. de Ravignan. In-12. 2 50

Souvenirs d'Instructions et de Retraites. In-12..... 1 »

La Source du Bonheur. De la divine Providence; suivie de quelques pensées du R. P. de Ravignan. In-32..... 0 80

Pieux Souvenirs. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Prix : 0 15 150/100 15 »

Pieux Souvenirs. Quelques pensées du R. P. de Ravignan sur les temps de souffrances et de maladie. Prix : 0 15 150/100 15 »

La Semaine sainte. Exercices et méditations. Souvenirs d'une retraite du R. P. de Ravignan, recueillis par Mgr DE SÉGUR. In-32..... 1 »

Pensées choisies du P. de Ravignan, extraites de ses œuvres, par le P. Ch. RENARD... 1 »

Vie du P. Xavier de Ravignan, par le P. de PONLEVOY. 16^e éd. 2 in-12..... 7 50

OUVRAGES DE L'AUTEUR DES « AVIS SPIRITUELS »

| | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| <i>Avis spirituels</i> pour servir à la sanctification des âmes, in-18. | 2 50 |
| <i>Avis spirituels</i> aux femmes chrétiennes qui vivent dans le monde, in-18. | 2 50 |
| <i>Avis spirituels</i> pour les âmes qui aspirent à la perfection chrétienne, in-18. | 2 50 |
| <i>Réflexions et prières</i> pour la sainte Communion, 2 vol. in-18. | 6 50 |
| Chaque volume se vend séparément | 3 25 |
| <i>L'Évangile</i> proposé à ceux qui souffrent, in-18 | 3 25 |
| <i>Un Aide</i> dans la douleur, in-18. | 3 25 |
| <i>Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ</i> méditée pour tous les jours de l'année, à l'usage des personnes qui communient fréquemment dans le monde, 2 in-18. | 6 » |
| <i>Réflexions sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ</i> et prières pour le Chemin de la Croix. | 3 » |
| <i>Visites à Jésus-Hostie</i> , 2 in-32 | 2 50 |
| <i>Entretiens avec Notre-Seigneur Jésus-Christ</i> pour les jours de Communion, in-32 | 1 50 |
| <i>Petite étude pratique sur la vie de la sainte Vierge</i> , pendant le mois de mai, in-24. | 1 50 |
| <i>Le Chrétien à l'école de saint Joseph</i> | 1 50 |
| <i>Courtes réflexions</i> proposées aux chrétiens qui vivent dans le monde, in-32 | 1 25 |
| <i>L'Année Chrétienne</i> , conseils aux femmes du monde pour bien sanctifier l'année, in-18. | 2 50 |
| <i>Méditations</i> pour tous les jours de l'année, du P. Fabius-Ambroise SPINOLA, in-18 | 3 25 |
| <i>De Bethléem au Tabernacle</i> , ou comment Jésus nous aime, in-32 | 1 50 |
| <i>Jésus-Christ dans l'Eucharistie</i> , in-32. | 1 50 |
| <i>Vie de la Mère Marie-Marguerite des Anges</i> (VAN VALKENISEN), in-8° | 6 » |
| <hr/> | |
| <i>Sursum Corda</i> , ou <i>Élévations</i> sur l'Écriture sainte et les Prières de l'Église | 4 » |
| <i>Petit Manuel Eucharistique</i> , in-18. | 1 50 |

